



**BIULETYN POLSKIEGO TOWARZYSTWA
JĘZYKOZNAWCZEGO**

**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POLONAISE
DE LINGUISTIQUE**

ZESZYT XVI — FASCICULE XVI

**WROCLAW — KRAKÓW
ZAKŁAD NARODOWY IM. OSSOLIŃSKICH — WYDAWNICTWO**

Spis artykułów i recenzji

pomieszczonych w Biuletynie P. T. J. XV

Artykuły

Z. Gołąb, The Conception of „Isogrammatism“	3
W. Jassem, Węzłowe zagadnienia fonematyki	13
L. Zawadowski, Les fonctions du texte et des catégories des propositions	31
S. Jodłowski, Elementy semantyczne funkcji składniowych. . .	65
A. Mirowicz, Pojęcie modalności gramatycznej a kwestia partykuł	81
K. Moszyński, Słownictwo ludów tzw. prymitywnych	93
J. Kuryłowicz, Łotewsko-litewska monoftongizacja <i>ai, ei</i> \Rightarrow <i>ie</i>	113
M. Rudnicki, Wartość nazw drzewa bukowego, lososia i rdzenia <i>lendh-</i> dla wyznaczenia prakalebki (praojczyzny) indoeuropejskiej i słowiańskiej	127
M. Przetacznikowa, Rozwój i rola przysłówków w mowie i myśleniu dziecka do lat trzech	139

Recenzja

L. Zawadowski, O próbie syntezy problemów etymologii (Vittore Pisani, <i>L'etimologia</i> , Torino 1947)	195
--	-----

**BIULETYN POLSKIEGO TOWARZYSTWA
JĘZYKOZNAWCZEGO**

**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ POLONAISE
DE LINGUISTIQUE**

22
ZESZYT XVI — FASCICULE XVI

**WROCLAW — KRAKÓW
ZAKŁAD NARODOWY IM. OSSOLIŃSKICH — WYDAWNICTWO**

1957

KOMITET REDAKCYJNY:

Redaktor: Tadeusz Milewski
Członkowie: Witold Doroszewski,
Jerzy Kuryłowicz, Kazimierz Nitsch,
Stanisław Wędkiewicz



Biwł.

44(05)

99/XVI

Wszelkie prawa zastrzeżone

Printed in Poland

Egz. obł.

44/58

ZAKŁAD NARODOWY IMIENIA OSSOLIŃSKICH — WYDAWNICTWO, WROCŁAW 1958

Nakład 665+135 egz. — Ark. wyd. 15,25 — Ark. druk. 13,25 — Papier druk. sat. kl. V, 70 g
70 x 100 z fabryki w Skołwinie — Oddano do składania 25. VI. 1957 — Podpisano do druku 5. II. 1958

Druk ukończono w lutym 1958 — Cena zł 30.— Zam. 390/57 — S-31

DRUKARNIA UNIWERSYTETU JAGIELLOŃSKIEGO — KRAKÓW, CZAPSKICH 4

La signification du morphème

I. LE DOMAINE

La sémantique est devenue une partie de la linguistique dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Le terme *sémantique* a été employé de manières différentes. Le point commun de ces emplois c'est qu'il s'agit d'une science du domaine des significations, mais les limites du domaine assigné à la sémantique sont différentes chez les différents auteurs. Deux oppositions sont à distinguer dans l'emploi du terme. Pour les envisager il faut établir certains faits fondamentaux et écarter certaines équivoques de la terminologie. Il y a deux catégories d'éléments observés dans les textes et dont certains traits appartiennent à la langue: 1^o les éléments matériels (phoniques), 2^o les rapports entre ceux-ci. Ces deux catégories sont distinguées d'après les traits qualitatifs („la nature“) des éléments en question. Il y a une autre division qui vient entrecroiser la première, à savoir: 1^o les éléments à fonction lexicale; 2^o les éléments à fonction grammaticale. Ces deux catégories sont distinguées d'après la fonction des éléments en question.

L'interdépendance de ces catégories est la suivante: Les éléments matériels (phoniques) simples, sémantiquement indivisibles, sont les morphèmes. Ils remplissent la fonction lexicale (p. ex. les radicaux dans les langues flexionnelles) ou la fonction grammaticale (p. ex. les désinences dans les langues flexionnelles). D'après une autre terminologie la répartition des termes est la suivante: les éléments matériels simples à fonction lexicale sont appelés *sémantèmes*, ceux qui remplissent la fonction grammaticale sont appelés *morphèmes*¹. Nous n'approuvons pas cette terminologie, puisqu'elle retrécit l'extension du terme *morphème* de sorte qu'on n'a plus un terme simple pour désigner les éléments phoniques simples sans distinction de leur fonction. Pourtant un tel terme est néces-

¹ V. la discussion de ce problème terminologique, *Acta Linguistica* II/1940—41, p. 63.

saire pour envisager bien la différence fondamentale des éléments matériels d'avec les rapports et celle des éléments simples d'avec les constructions. D'autre part le retrécissement du terme *sémantique* impliqué par cette terminologie est totalement contraire à l'usage récent: on emploie généralement les termes *sémantique*, *fonction sémantique*, etc. par opposition aux termes *diacritique*, *fonction diacritique*, et non pas par opposition à la fonction grammaticale.

Or, les éléments matériels simples (morphèmes) remplissent la fonction lexicale ou la fonction grammaticale. Par contre, les rapports entre les éléments matériels ne remplissent que la fonction grammaticale. Il faut éviter soigneusement une confusion fâcheuse très répandue, à savoir la confusion des éléments matériels à fonction grammaticale (p. ex. les désinences dans les langues flexionnelles) avec les rapports entre les éléments matériels, qui sont des rapports grammaticaux (ils remplissent une fonction grammaticale). Tous les deux sont souvent désignés par un seul terme *faits grammaticaux*, de sorte que p. ex. la désinence i.-e. **ti* et l'alternance des thèmes i.-e. **es-* et **s-* (lat. *est* : *sunt*, etc.), sont également des „faits grammaticaux“. Pourtant il s'agit des „faits“ complètement différents².

Nous procédons à envisager les deux oppositions qui se présentent dans l'emploi traditionnel du terme *sémantique*, mentionnées plus haut (p. 3). L'opposition A: le terme *sémantique* est employé pour désigner 1° la science des significations de tout élément sémantique — unité ou construction, ou 2° la science des significations du morphème. Le principe de division est ici le caractère des éléments sémantiques en question. L'opposition B: le terme *sémantique* désigne la science concernant 1° toute catégorie de signification (grammaticale ou lexicale) ou 2° seulement la signification lexicale³. Le principe de division est ici le caractère de la signification (fonction) des éléments sémantiques.

Contre cette répartition on peut objecter que puisque la signification lexicale n'est propre qu'à une catégorie des éléments sémantiques, à savoir aux éléments à fonction lexicale (p. ex. les radicaux), le principe de division dans le cas de l'opposition B ce ne sont pas les catégories de signification (fonction), mais, tout comme dans l'opposition A, le caractère des éléments sémantiques. Si l'on accepte cette objection, cela n'abolit

² La confusion de ces deux catégories se reflète d'une manière fâcheuse p. ex. dans la théorie traditionnelle de la parenté des langues. V. sur ce sujet: *Correspondances de lexicale et identités grammaticales*, Bull. Soc. Pol. Lingu. XII (1953), p. 35 sqq.

³ On retrécit souvent la valeur du terme *signification* de sorte qu'il ne se rapporte qu'à la signification lexicale, la signification grammaticale étant désignée par le terme *fonction*. Cf. H. Kronasser, *Handbuch der Semasiologie* (Heidelberg 1952), p. 23. Cela ne change pas l'essentiel de l'opposition B.

pas les deux oppositions: il suffit de constater que le principe de division dans l'opposition A est la complexité des éléments sémantiques, tandis que dans l'opposition B c'est leur caractère grammatical ou lexical⁴.

Chaque cas concret d'emploi du terme *sémantique* présente un membre de chacune de ces deux oppositions et ce sont les combinaisons extrêmes qui sont les plus fréquentes: le terme est employé dans la plupart des cas au sens le plus étendu ou au sens le plus restreint: la sémantique c'est la science 1° du domaine des significations des éléments sémantiques de tous degrés de complexité et de toutes espèces de signification (A1 — B1) ou 2° du domaine des significations des morphèmes à fonction lexicale (A2 — B2)⁵. Le premier emploi est beaucoup plus rare que le second. Un exemple de cet emploi est la théorie présentée par H. Oertel. D'après Oertel on peut considérer les éléments de langue à deux points de vue: celui de la forme et celui du contenu ou du rapport entre la forme et le contenu. L'étude de la forme des mots et des constructions de mots est la morphologie. L'étude des rapports entre les mots ou les phrases et leurs contenus respectifs est la sémantique⁶.

La plupart des travaux du domaine de la sémantique l'entendent comme la science du domaine des significations des morphèmes à fonction lexicale, bien qu'ils se proposent d'étudier les significations des mots⁷. Non seulement les définitions parlent des mots; dans toutes les constatations on emploie le terme *mot*, de sorte qu'en étudiant un travail donné on pourrait croire qu'il s'agit des vicissitudes des significations des mots. Pourtant dans la plupart des cas il n'en est rien. On dit p. ex. que le mot

⁴ Caractère résultant, en dernier ressort, du caractère de leur fonction.

⁵ Les auteurs professent de traiter les significations des mots, mais le plus souvent ils ne traitent que les morphèmes à fonction lexicale. V. ci-dessous, p. 5 sq.

⁶ „As here understood, morphology applies to the study of linguistic form in general, comprising the forms of words taken as a whole, the forms of their component parts, and the forms of sentence structure as well. For the same means, and none but those enumerated above, are available for all three. In fact morphology (schematology) is not so much the treatment of a certain particular set of objects as the manner of treating any linguistic expression from a certain point of view, namely, that of its form“ (Hans Oertel, *Lectures on the Study of Language*, New York 1901, p. 276). „A study of this content in relation to the linguistic form with which it appears associated is the province of semasiology. This term also is here taken in a wider sense than that in which it is often used. It comprises the study of the meaning of all language forms, not simply that of word forms. Like morphology, it does not deal with a separate set of objects, but it is the second aspect under which all linguistic utterances must be viewed“ (ibid., p. 278 sq.). Ce livre semble avoir passé presque inaperçu, à tort, puisqu'il apporte bien de points remarquables. Ce n'est que tout récemment que H. Kronasser a tenu compte de ce livre dans son compte rendu de la sémantique traditionnelle et a apprécié ses valeurs (*Handbuch der Semasiologie*, p. 48—53 et passim).

⁷ Plus précisément: le développement des significations des mots. Sur ce point, v. plus bas, p. 7 sq.

lat. *hostis* avait signifié originairement 'étranger', plus tard il a signifié 'ennemi'. Il est vrai que ce mot a changé de sens, mais est-ce qu'il en a changé en tant que mot? Le fait qu'il s'agit d'un mot est-il pertinent (fonctionnel) dans le changement en question? Il est certain qu'on ne peut pas étudier la signification d'un mot qu'en tenant compte de tous les morphèmes constitutifs de ce mot et du rapport grammatical qui existe entre ces éléments constitutifs. Le mot cité a changé de sens, mais c'est seulement parce qu'un morphème en a changé, et le changement ne s'étend qu'à la partie de la signification du mot contribué par le morphème qui a changé de sens. Le changement ne s'étend ni à l'autre morphème, ni au rapport grammatical. Donc le fait que le mot en question a changé de sens n'est qu'un fait consécutif et il n'est pas pertinent. De la même manière, si un mot change de sens, toutes les phrases où il est employé en font autant. C'est un autre fait consécutif. Pourtant personne ne s'avisera dans ce cas de parler sérieusement d'un changement de sens de telles phrases. C'est que la signification d'une telle phrase en tant que signification d'un élément de langue (d'un type de phrase) n'a pas changé. Le même est valable pour le mot.

Il ne s'agit pas d'autre chose si le mot en question n'a qu'un seul morphème segmentaire⁸. P. ex. a. fr. *chief* signifiait 'tête', son continuant fr. *chef* a une autre signification. Or, ce n'est qu'un cas particulier du fait général, à savoir que le mot est une construction de morphèmes. S'il n'y en a qu'un seul, c'est un fait accidentel et qui ne change pas le *status* des mots dans la langue donnée. Même un tel mot n'en possède pas moins ce *status* de construction, de la même manière qu'une proposition ne consistant que d'un seul mot, p. ex. *video*, n'en est pas moins un spécimen d'une proposition. Toutefois il est possible que la présence des mots à un seul morphème segmentaire dans certaines langues modernes a contribué à l'opinion fautive qu'on étudiait la signification des mots, tandis qu'on n'étudiait que la signification de leurs morphèmes radicaux.

Une autre circonstance qui a pu contribuer à cette opinion c'est que la grammaire traditionnelle désigne du terme *mot* une classe de mots caractérisée par un radical commun, p. ex. „le mot *flumen*“ signifie dans la terminologie en question tout le paradigme dont *flumen* n'est qu'une forme particulière. Par suite il a été possible de parler du „mot *hostis*“ en ne rapportant, en réalité, ce terme qu'à ce qui est commun au paradigme en question, c.-à-d. à son morphème radical. Quoi qu'il en soit, le fait est qu'on professait d'exposer la science des significations des mots, tandis

⁸ Il s'agit d'un morphème qui occupe, à lui seul, une place dans le texte (dans la „chaîne parlée“).

qu'on n'exposait que les problèmes des significations des morphèmes (à fonction lexicale).

Une telle limitation du sujet de la sémantique a été facilitée par le fait que, quand la sémantique se formait comme une discipline à part, les significations des propositions étaient, dans le système de la grammaire traditionnelle, un objet de la syntaxe, et que les significations des mots (au sens propre) appartenaient, avec les significations des types de mots, au domaine de la morphologie, en particulier à celui de la science de formation des mots (dérivation, etc.). Or, dans la période en question on n'avait pas trouvé de nouvelles méthodes de traitement des problèmes de ces domaines. Par contre, on croyait pouvoir avancer considérablement l'étude des significations des radicaux (soi-disant „mots“). La sémantique traditionnelle resta, en général, en dehors des problèmes du mot proprement dit; ce n'est que rarement qu'on a traité ces problèmes conjointement avec les problèmes „sémantiques“, c.-à-d. avec les problèmes concernant la signification du radical. Il convient de citer le travail important de Jan Rozwadowski⁹, qui n'a pas manqué d'exercer une influence durable¹⁰.

Une autre limitation du sujet de la sémantique se rangeait à côté de celle-là: la sémantique traditionnelle étudiait les changements de sens. Les causes en ont été diverses. Les premiers travaux, au XIX^e siècle, traitant les problèmes de la sémantique comme une discipline à part¹¹ ont paru dans le courant des débuts de la grammaire historique et comparée. Le développement de la sémantique traditionnelle, s'il y a lieu de parler de développement, a eu lieu dans la période néogrammairienne, où la limitation en question a reçu de nouvelles impulsions puissantes: on déclarait que n'était scientifique que ce qui était „historique“, en confondant simultanément les valeurs différentes du mot *historique*. L'historique fut, en général, identifié avec le diachronique¹². L'étude synchronique des significations était considérée comme une étude logique; il s'y mêlait une autre confusion, par suite de laquelle on désignait comme „logiques“ les différences des éléments de la réalité communiqués par les éléments de langue. Cet emploi est devenu général¹³. Par suite de ces

⁹ *Wortbildung und Wortbedeutung, eine Untersuchung ihrer Grundgesetze*, von Jan Rozwadowski, Heidelberg 1904.

¹⁰ Cf. F. Mikus, *Jan Rozwadowski et le structuralisme syntagmatique*, *Lingua* V 1, 2.

¹¹ Reisig, *Vorlesungen über die lateinische Sprachwissenschaft*, hgg. F. Haase, Leipzig 1839. Les conférences sont de 1826—1827. F. Haase, *Vorlesungen über die lateinische Sprache* (1840 sqq.), hgg. F. A. Eckstein (I Bd., Leipzig 1874) et H. Peter (II Bd., Leipzig 1880). V. H. Kronasser, *op. cit.*, p. 32.

¹² Le sens correct du terme *historique* est 'attesté par les documents'.

¹³ Il a duré jusqu'à présent. C'est aussi comme H. Kronasser emploie le terme *logique* tout récemment (*op. cit.*, p. ex. p. 32).

confusions on ne considérait comme scientifique que l'étude des changements sémantiques. Un autre facteur contribuait à ce résultat.

La linguistique traditionnelle, psychologiste, pseudo-historique et, pour une grande partie, individualiste, n'avait pas de méthode qui lui permettrait de faire des recherches sémantiques synchroniques. Le but de telles recherches ne lui était pas visible non plus, parce qu'on ignorait le fait que la langue est un système; la théorie individualiste de la langue n'admettait même pas du système dans la langue. Il était plus facile de faire des observations sur les changements des significations.

Dans les recherches sémantiques traditionnelles on observe un fait curieux: on a écrit beaucoup sur les changements des significations sans avoir établi ce que c'est que la signification et sans l'avoir définie. On en a fait souvent reproche à la sémantique traditionnelle¹⁴. En mentionnant ces critiques Kronasser avoue que „es zunächst befremdlich erscheinen mag, dass die meisten Forscher keine Definition der Bedeutung gegeben haben“. Pourtant, il semble être d'avis que le mal n'a pas été si grand, parce que „was die einzelnen Forscher unter Bedeutung verstanden haben, lässt sich ihren Ausführungen unschwer entnehmen, selbst wenn sie es nicht ausgesprochen haben“¹⁵. Il faut constater que cela n'équivaut pas à l'étude scientifique de la signification et ne peut pas remplacer une définition rigoureuse. En effet il ne suffit pas même de poser une définition; il faut démontrer son caractère adéquat et il faut ensuite employer les termes d'une manière uniforme. Ces conditions ne sont pas remplies si on laisse le lecteur dégager une définition des considérations inexactes et embrouillées.

Il est vrai que la linguistique individualiste et psychologiste ne possédait pas de méthode qui permettrait d'établir ce que c'est que la signification. On pensait même que la linguistique ne peut pas, par ses propres moyens, résoudre le problème du rapport entre le signifiant et le signifié. On l'assignait, à tort, aux sciences philosophiques¹⁶.

Par suite de ces inconvénients on a amassé un nombre considérable d'observations et de théories sur les changements de sens, dont une partie

¹⁴ V. p. ex. L. Weisgerber, *Die Bedeutungslehre — ein Irrweg der Sprachwissenschaft?* GRM XV (1927), p. 161 sqq.

¹⁵ Kronasser, *op. cit.*, p. 55. De même p. 60, où il dit que l'objection (de Weisgerber) que „der Begriff der Bedeutung sei zu wenig herausgearbeitet worden, ist [...] nicht berechtigt“.

¹⁶ Ainsi encore Kronasser, *op. cit.*; après avoir remarqué que d'après Weisgerber „die Lösung des Problems der Beziehung zwischen Wort und Wortinhalt das Fundament der Semasiologie sei“, il continue: „Dieses statische Problem kann aber nicht von der Sprachwissenschaft gelöst werden; und sollte sie deswegen alles semasiologische auf die lange Bank schieben bis von philosophischen Disziplinen die Lösung gefunden wäre?“ (*op. cit.*, p. 60. Cf *ibid.*, p. 62—63).

sont utiles, mais toutes sont fondées sur des thèses préconçues, concernant la signification, thèses acceptées tacitement, laissées hors de discussion et pour la plupart fausses et inutilisables. Il est évident que la linguistique moderne, tout en appréciant l'importance des recherches sémantiques diachroniques doit commencer par les recherches synchroniques. On pourra établir ce qui est vrai et utile dans les résultats de la linguistique traditionnelle concernant la diachronie seulement lorsqu'on aura établi les faits synchroniques, ce qui fait défaut dans la sémantique traditionnelle.

Pour la linguistique moderne la sémantique n'est pas restreinte ni au domaine des mots, ni au domaine des changements. La langue comprend des éléments des degrés différents de complexité: d'une part les éléments diacritiques — phonèmes, d'autre part les éléments sémantiques, à savoir les unités — morphèmes, et les constructions — mots, groupes, propositions. La sémantique ne peut qu'être la sémantique de quelque chose, il y a donc une sémantique de morphèmes, de mots, de groupes, etc. Il est évident qu'on ne peut pas s'occuper de la sémantique des constructions sans avoir fait des recherches sur la sémantique des unités sémantiques — les morphèmes. C'est le sujet du présent travail. La définition de la signification des morphèmes et son étude en est une partie intégrante et nécessaire.

Nous avons établi plus haut (p. 3) qu'il y a les morphèmes à fonction lexicale et ceux à fonction grammaticale. Ce sont les premiers que nous nous proposons de traiter ici. On peut constater sans une étude détaillée préalable qu'il y a des morphèmes à plusieurs significations — morphèmes polysèmes. Il n'est possible de les traiter qu'après avoir étudié les morphèmes monosèmes. Nous étudions donc les problèmes sémantiques des morphèmes monosèmes à fonction lexicale.

II. MASSE TOTALE ET MASSE FONCTIONNELLE

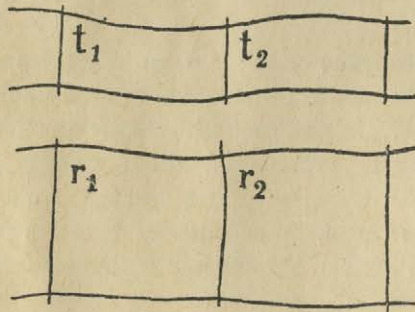
La langue n'est accessible à l'observation que dans les textes, qui sont les produits¹⁷ où se succèdent et alternent des éléments correspondant d'une manière systématique (régulière) et conventionnelle aux éléments de la réalité¹⁸. Par suite les textes et les textes seuls représentent des fragments de la réalité, c.-à-d. sont une transposition conventionnelle des fragments de la réalité: C'est la fonction représentative des textes. Les textes communiquent, c.-à-d. transmet-

¹⁷ Ils sont produits par l'action de parler, de la même manière qu'une note est produite au moyen de l'action d'écrire. Il est important de ne pas confondre l'action (un procès, donc une propriété) avec son produit (une chose).

¹⁸ Pour cette définition v. *Étymologie et valeur étymologique des mots*, Bull. Soc. Pol. Lingu. XIV (1955), p. 166.

tent d'une manière conventionnelle, les fragments de la réalité à un auditeur qui connaît les corrélations entre les éléments des textes et ceux de la réalité. C'est la fonction communicative des textes, une conséquence de la fonction représentative. La fonction représentative et communicative est la fonction caractéristique, essentielle, principale, du texte¹⁹. Pour faire ces observations et pour les prouver il n'est pas nécessaire d'employer le terme *signification*.

Nous avons constaté que dans les textes il y a des éléments qui représentent les éléments de la réalité. On emploie le terme *langue* pour désigner le fonds ou le système de ces éléments, qu'il s'agisse des éléments phoniques ou des relations entre les éléments phoniques. Pour trouver les éléments de langue il faut observer un certain nombre de textes et leurs rapports aux éléments des fragments de la réalité correspondante, rapports qu'on peut indiquer par la formule: $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} \dots$. On remarquera les éléments du texte d'un côté et les éléments du fragment de la réalité correspondant de l'autre. Soit²⁰:



Ce qui remplit la fonction représentative à l'égard de l'élément r_1 se trouve dans l'élément du texte t_1 , ne dépassant pas les limites de la masse totale de ce fragment du texte. Il a été établi²¹ que ce n'est qu'une partie de la masse totale d'un fragment du texte qui représente et communique un élément correspondant de la réalité. Puisque la fonction représentative et communicative est la fonction caractéristique (essen-

¹⁹ V. *Fonctions du texte et des catégories de propositions*, Bull. Soc. Pol. Lingu. XV (1956), p. 36 sqq.

²⁰ F. de Saussure, *Cours de linguistique générale* (= CLG), 2^e éd., Paris 1922, p. 156, a aperçu certains éléments de ce rapport, seulement il ne voyait que le rapport „entre la pensée et le son“.

²¹ Principalement par Jan Baudouin de Courtenay et F. de Saussure, plus tard par K. Bühler.

tielle) du texte, la partie de la masse totale d'un élément du texte qui participe à cette fonction peut être appelée *masse fonctionnelle* de cet élément. On dira donc que la masse fonctionnelle n'est qu'une partie de la masse totale d'un élément du texte.

La masse fonctionnelle peut remplir deux fonctions, à savoir 1° fonction sémantique, 2° fonction diacritique. P. ex. on observe qu'une certaine masse fonctionnelle, présente dans les fragments de textes de la forme [mɛzō], représente et communique un ensemble d'éléments de la réalité. Cette masse remplit la fonction sémantique, ce qui est une manière de participer à la fonction représentative et communicative. On peut dire qu'elle y participe directement. Les parties segmentaires de cette masse, à savoir les phonèmes [m], [ɛ], etc., certainement participent à la fonction représentative et communicative, puisqu'un fragment de texte où se trouve p. ex. [r] au lieu de [m] représente et communique d'autres éléments de la réalité. Pourtant on observe qu'aucun phonème ne représente aucun élément, ni aucune partie, de l'ensemble représenté et communiqué par le morphème. P. ex. aucun des phonèmes [m], [r], etc. ne représente aucun trait ni aucune partie de la maison ou de la raison. C'est un fait qu'on peut observer et vérifier; en effet si un phonème représentait un élément de la réalité donnée il ferait autant dans les cas d'autres morphèmes, p. ex. [midi] ou [rɔsipəl]. Pourtant on peut observer et vérifier que ni le midi, ni le rossignol n'ont de traits communs avec la maison ou la raison respectivement ²². Les phonèmes ne remplissent donc pas la fonction sémantique; ils participent à la fonction représentative et communicative du texte par le fait qu'ils constituent le morphème et que par suite ils le distinguent d'avec d'autres morphèmes. Ils remplissent donc à l'égard des morphèmes une fonction constitutive et une fonction diacritique (distinctive), qui en est une conséquence ²³.

Nous avons constaté que la masse fonctionnelle n'est qu'une partie de la masse totale d'un élément du texte. Or, cette observation a été faite d'abord pour les phonèmes, et les recherches ultérieures qui en ont résulté, recherches sur le rapport entre la masse totale d'un élément de texte et sa masse fonctionnelle, se sont concentrées sur les rapports en question se présentant au cadre de phonèmes. Ils le sont jusqu'à présent. Ce que nous avons dit sur les phonèmes laisse entrevoir que les phonèmes participent, bien que d'une manière indirecte,

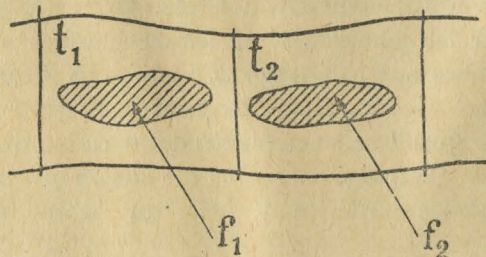
²² Cf. J. Fourquet, *Analyse linguistique et analyse phonologique*, Recherches Structurales (Trav.Cerle Lingu. Cop. V), Copenhague 1949, p. 39.

²³ Dans les recherches phonologiques faites jusqu'ici on n'a pas, semble-t-il, remarqué la fonction constitutive des phonèmes à l'égard des morphèmes, ni le caractère consécutif de la fonction diacritique. Celle-ci est considérée communément comme la fonction essentielle du phonème.

à la fonction représentative, et que le rapport entre les sons et le phonème n'est qu'une espèce de rapports entre la masse totale des éléments de texte et leur masse fonctionnelle. Ces rapports existent au cadres de tous les éléments de texte et ce n'est pas le rapport observé au cadre du phonème qui nous intéresse ici. Pourtant ce rapport est le mieux étudié, de sorte qu'en procédant à exposer quelques observations plus précises sur les rapports entre la masse totale des éléments de texte et leurs masse fonctionnelle il convient de commencer par les rapports qui se présentent au cadre du phonème.

Le rapport entre la masse fonctionnelle (ici: masse phonémique, pertinente au cadre du phonème) et la masse totale d'un élément de texte (ici: son) est double: étant donné un élément de texte t_1 avec sa masse totale on observera que 1° sa masse fonctionnelle f_1 ne s'étend pas nécessairement d'un côté de t_1 jusqu'à l'autre. En d'autres mots: les masses fonctionnelles de deux éléments voisins du texte (t_1, t_2) ne s'étendent pas nécessairement jusqu'à se rencontrer directement. Il s'ensuit que la masse fonctionnelle est plus restreinte que la masse totale à l'égard de l'étendue spatiale ²⁴.

En second lieu, on observera que 2° la masse fonctionnelle (f_1) ne comprend pas tous les traits qui se présentent dans t_1 , c.-à-d. qui se présentent dans le texte au cadre de t_1 (au parcours du segment t_1). Il s'ensuit que la masse fonctionnelle est plus restreinte que la masse totale à l'égard des traits présents au segment donné (à l'égard du „contenu“). Le schéma suivant indique les deux limitations de la masse fonctionnelle. L'étendue horizontale de la figure hachée représente l'étendue spatiale de la masse fonctionnelle, plus restreinte que celle de la masse totale de l'élément de texte. L'étendue verticale représente l'ensemble de traits pertinents, qui est plus restreint que le total des traits présents au segment respectif du texte.



En résumant on constatera que la masse fonctionnelle n'est qu'une partie de la masse totale d'un élément de texte 1° à l'égard de l'étendue

²⁴ Le texte étant linéaire (CLG p. 103; pour Saussure c'est le signifiant qui est linéaire) il ne peut s'agir que de l'étendue longitudinale.

spatiale et 2° à l'égard des traits présents au cadre (au parcours) de l'élément donné du texte. Nous avons exposé ce rapport pour les sons et le phonème. Les rapports sont les mêmes pour les autres éléments de texte: morphèmes, mots, etc.

Il s'agit de trouver la masse fonctionnelle. Tout d'abord il faut remarquer que si l'on peut la trouver, c'est seulement parce qu'elle est déterminée d'une manière objective, évidemment par certains rapports entre les éléments de texte et les rapports entre les éléments de texte et les éléments de la réalité correspondante $\left(\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R}\right)$. Puisque la masse fonctionnelle n'est qu'une partie de la masse totale de l'élément en question sous deux points de vue, elle doit être déterminée sous les mêmes points de vue. Elle est donc déterminée à l'égard de son étendue spatiale, c.-à-d. elle est délimitée; elle est aussi déterminée à l'égard du „contenu“, c.-à-d. des traits qui y entrent: elle est abstraite. Ces deux rapports objectifs de délimitation et d'abstraction sont opérés par les rapports $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R}$, c.-à-d. avant tout par les rapports syntagmatiques et alternancielles. C'est sur ces rapports objectifs de délimitation et d'abstraction qu'est basé le procédé de recherche qui consiste à trouver les rapports objectifs en question et d'établir ainsi la masse fonctionnelle quant à son étendue et son „contenu“. Ces procédés peuvent être, eux aussi, appelés *délimitation* et *abstraction*, mais il s'agit de délimitation et abstraction secondaires. Le linguiste trouve („établit“ au sens secondaire) la masse fonctionnelle grâce au fait qu'elle est établie (au sens primaire), d'une manière objective, dans les textes.

III. LE MORPHÈME ET SES RAPPORTS

Nous avons remarqué que le rapport entre la masse fonctionnelle et la masse totale d'un élément de texte a été observé et étudié principalement pour les sons et le phonème. Ce sont aussi les phonèmes que regardent nos observations, présentées ci-dessus, sur les détails de ce rapport et sur l'établissement primaire et secondaire de la masse fonctionnelle. Pourtant, en observant les textes et les fragments correspondants de la réalité on voit que les mêmes constatations sont vraies à l'égard des autres éléments de texte, c.-à-d. des éléments à fonction sémantique. Il faut même ajouter que l'établissement de la masse fonctionnelle des éléments sémantiques, surtout des morphèmes, est un fait primaire à l'égard de l'établissement des phonèmes: on ne peut pas établir les phonèmes sans avoir établi (p. ex. sans avoir délimité) les morphèmes.

Cela tient au fait que le *status* même de phonème consiste à être quelque chose pour les morphèmes, à savoir il consiste à constituer les

morphèmes et les distinguer. Par suite le phonème (la classe de phonèmes) se définit par rapport au morphème. Au contraire, le fait d'être un morphème ne dépend des phonèmes d'aucune manière et le morphème (la classe de morphèmes) ne se définit pas par rapport au phonème. Donc, si la linguistique a abordé les problèmes des rapports entre la masse fonctionnelle et la masse totale des éléments de texte en commençant par les phonèmes, ce n'est pas là l'ordre de la recherche exigé par l'objet d'étude²⁵. En étudiant les phonèmes on a nécessairement supposé, parfois même sans s'en rendre compte, les mêmes rapports exister au cadre des morphèmes.

Partant, si nous constatons que les rapports trouvés au cadre du phonème se trouvent aussi aux cadres des éléments sémantiques, ce n'est pas que nous transférons les résultats à un autre domaine. Au contraire, nous ne faisons que retourner au domaine primaire des observations. Néanmoins les observations sur la situation des phonèmes nous aideront à comprendre mieux les faits des morphèmes.

La situation des morphèmes présente un champ élargi par rapport à celui des phonèmes. En effet, en observant les rapports $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} \dots$, qui fondent la masse fonctionnelle au cadre du phonème, nous n'avons fait entrer en jeu les rapports avec les éléments de la réalité qu'indirectement, à savoir par l'intermédiaire des rapports entre les morphèmes et les éléments de la réalité (rapports supposés tacitement, v. ci-dessus). C'est qu'au découpage du texte en phonèmes, c.-à-d. à la délimitation des phonèmes, ne correspond aucune délimitation dans le domaine de la réalité correspondante (v. plus haut, p. 11): les phonèmes n'ont pas de fonction sémantique. L'établissement de la masse phonémique (p. ex. la délimitation des phonèmes) est donc fondé directement sur les rapports „syntagmatiques“²⁵ et alternancielles entre les sons seuls et non pas sur les rapports avec les éléments de la réalité correspondante. Néanmoins il est fondé, indirectement mais nécessairement, sur les rapports avec les éléments de la réalité, puisqu'il s'agit des rapports syntagmatiques et alternancielles des sons qui se présentent au cadre (au parcours) du morphème; et les morphèmes — à leur tour — sont déterminés directement non seulement par les rapports syntagmatiques et alternancielles dans le domaine de texte (c.-à-d. par les rapports entre les morphèmes seuls), mais aussi, et simultanément, par les rapports entre les éléments de texte et ceux de la réalité correspondante.

²⁵ Cela ne veut pas dire que l'ordre de l'exposé doit être le même: on sait qu'il peut être inverse à l'égard de l'ordre de la recherche.

²⁶ Le terme *syntagmatique* se rapporte d'une manière primaire au rapports des éléments sémantiques, rapports réguliers et auxquels correspondent des rapports avec les éléments de la réalité.

Donc dans le domaine des éléments sémantiques on a à faire directement et simultanément aux rapports dans le domaine de texte et aux rapports avec les éléments de la réalité. Le système des rapports $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \dots$ y est intéressé dans toute sa complexité. A la délimitation des morphèmes correspond la délimitation simultanée des éléments de la réalité correspondante. L'analyse des rapports avec les éléments de la réalité est nécessaire non seulement pour l'étude des significations des morphèmes; elle l'est même pour l'établissement des morphèmes (et de leurs masses fonctionnelles). A plus forte raison elle est nécessaire à l'étude des significations des morphèmes.

Il est nécessaire de distinguer deux rapports entre le sujet parlant et la langue de sa communauté linguistique. Le sujet parlant 1° apprend la langue, 2° emploie la langue. Il apprend la langue principalement à l'âge de 1—4 ans; il le fait sans l'intermédiaire d'une autre langue, donc uniquement par l'observation des rapports $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \dots$. Il commence à l'employer au même âge, à mesure qu'il l'apprend, de sorte que les deux procès sont presque parallèles.

De l'autre côté il faut distinguer ces procès individuels d'avec les faits objectifs et sociaux que ces procès regardent, dont l'ensemble est la langue. Le sujet parlant n'apprend et n'emploie que ce qui existe et il n'apprend que par observation de ce qui existe. Le procédé de la recherche scientifique n'est qu'une répétition du procès naturel suivi par chaque sujet parlant, bien qu'il en soit différent.

En observant les textes et leurs rapports avec les fragments de la réalité on trouve les morphèmes. Ce sont les éléments sémantiques simples, c.-à-d. ils sont bien divisibles 1° au point de vue physique (sons) et 2° au point de vue de „distribution“ (c.-à-d. des rapports syntagmatiques et alternancielles) de leurs éléments constitutifs (phonèmes). Pourtant ils ne correspondent aux éléments de la réalité que de façon globale, c.-à-d. aucune subdivision de la réalité correspondante ne correspond à une subdivision d'un morphème: les morphèmes ne sont pas divisibles au point de vue sémantique (cf. plus haut, p. 11).

Un fragment de texte qui est un morphème est un morphème textuel. Tous les morphèmes textuels composés de phonèmes identiques (d'un morphème textuel à un autre), p. ex. /mezō/, sont nécessairement une classe de morphèmes textuels. Ce qui est propre à tous les morphèmes de cette classe, et qui n'est propre qu'aux spécimens de cette classe, c'est précisément qu'ils se composent de phonèmes mentionnés arrangés dans l'ordre indiqué. C'est la masse caractéristique des spécimens de la classe

en question, et de la classe même. La masse caractéristique de la classe de morphèmes dans le cas donné est donc constituée par les masses fonctionnelles successives des phonèmes /m, ε, z, ð/. Puisqu'aux spécimens de cette classe correspondent des éléments de la réalité, la classe en question remplit la fonction représentative et communicative (à savoir d'une manière directe; il s'agit de la fonction sémantique, cf. plus haut, p. 11), elle est donc fonctionnelle. Il convient d'appeler une telle classe de morphèmes — morphème fonctionnel (morphème de langue; dans le cas en question c'est un morphème phonémique). Le rapport du morphème fonctionnel à ses morphèmes textuels est le même que le rapport du phonème aux sons qui sont ses spécimens. A la masse fonctionnelle du phonème correspond la masse fonctionnelle du morphème fonctionnel.

Le morphème n'est pas établi sans les rapports avec la réalité, nous l'avons fait remarquer plus haut (p. 14 sq.). On observe qu'à chaque spécimen d'un morphème fonctionnel correspond un élément (ou un ensemble d'éléments) de la réalité. P. ex. à chaque morphème textuel de la classe /mezð/ correspond un objet particulier: chaque fois que le morphème textuel de la classe /mezð/ se présente dans les textes, un objet particulier se présente dans le fragment de la réalité correspondant au texte. Le morphème textuel se rapporte à l'objet en question; cet objet est son référend. Un référend n'est pas nécessairement un objet. P. ex. le référend du morphème /lō/ dans le texte *un long crayon* est un trait défini du crayon, trait qui est présent au crayon donné.

On observe que les référends d'un morphème phonémique ont un ensemble d'éléments (une masse caractéristique) qui leurs est propre et qui n'est propre qu'à eux. Ils constituent donc une classe d'éléments de la réalité. L'établissement d'un élément fonctionnel dans le domaine de texte (l'établissement d'un élément de langue) se fait par la délimitation et l'abstraction simultanées. L'établissement de la masse caractéristique correspondante dans le domaine des référends (fragments de la réalité correspondants) se fait par deux rapports analogues. De plus, l'établissement de l'élément de langue et l'établissement de la masse caractéristique correspondante dans le domaine de la réalité sont simultanés.

Nous avons considéré de plus près la délimitation et l'abstraction dans le domaine de texte; elles sont, du reste, les mieux connues. La délimitation dans le domaine de texte consiste en ce que l'élément de texte est dégagé de son entourage textuel; c'est la délimitation primaire, sur laquelle est fondée la délimitation secondaire, faite par le sujet parlant, intuitivement (quand il apprend la langue), et par le linguiste, d'une manière consciente et méthodique. La délimitation dans le domaine de

la réalité correspondante consiste en ce que le référend est dégagé de son entourage, c.-à-d. en ce qu'il est établi jusqu'où il s'étend au point de vue de ses limites spatiales.

P. ex. la délimitation de la masse caractéristique de la maison en tant que référend d'un morphème textuel [mezō] consiste en ce qu'il est établi quelles parties de la maison appartiennent à sa masse caractéristique. Une telle délimitation semble être évidente. Or, ce qui est évident doit être, néanmoins, analysé et démontré d'une manière scientifique. De plus, ce qui semble évident ne l'est pas toujours. P. ex. la limite entre la maison et le terrain n'est pas évidente: les fondations peuvent appartenir à la masse caractéristique de la maison (en tant que référend du morphème correspondant) ou non. Il est clair que la délimitation de la masse caractéristique est aussi importante que l'établissement des traits caractéristiques (abstraction). P. ex. ce qui est communiqué par le texte *on a commencé de construire une maison* dépend aussi de la délimitation.

La délimitation et l'abstraction dans le domaine de la réalité se déterminent mutuellement, comme dans le domaine de texte: plus grande est l'étendue spatiale admise à la masse caractéristique et plus grand peut être l'ensemble de traits caractéristiques qu'il faudra lui accorder. P. ex. dans le cas de la maison, si p. ex. les gouttières, les antennes de radio et de télévision, etc. appartiennent à la masse caractéristique, „le contenu“ de la masse caractéristique comportera des traits de ces parties spatiales. Et inversement. C'est pourquoi la délimitation et l'abstraction sont simultanées.

Il est important de rappeler que la délimitation et l'abstraction faites par le sujet parlant et par le linguiste ne sont que secondaires. Elles sont possibles grâce à la délimitation et l'abstraction primaires opérées par les rapports $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \dots$, indépendamment de l'observation.

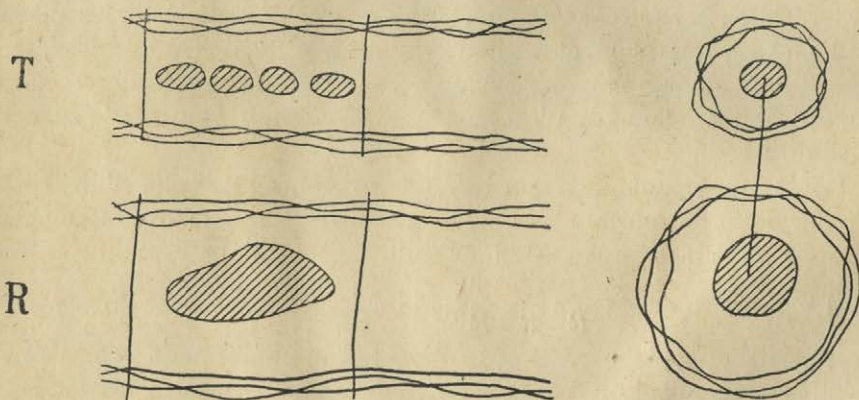
Même si personne n'observait ces rapports (et n'apprenait pas la langue donnée), la délimitation et l'abstraction primaires n'en seraient pas moins réelles. C'est qu'on emploie le morphème /mezō/ en correspondance avec des fragments de la réalité de telle manière que les fondations y appartiennent, ou bien de telle manière qu'elles n'y appartiennent pas. Le sujet parlant, en apprenant la langue (rapport 1, v. plus haut, p. 15), ne fait que suivre les correspondances $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \dots$ et la délimitation et l'abstraction primaires, qui y sont données d'une manière objective.

Par l'abstraction certains traits des référends présents dans l'espace admis (p. ex. pour la maison: les dimensions, le nombre des étages, la couleur, etc.) sont éliminés comme non-caractéristiques pour la classe de référends du morphème en question. Par la délimitation

certaines parties avec tous leurs traits sont détachées comme non-caractéristiques, de sorte que l'abstraction ne se fait qu'à l'égard d'une partie de la masse totale du référend. L'un détermine l'autre.

Il en résulte l'établissement de la masse caractéristique de la classe de référends du morphème donné. Elle est limitée, tout comme la masse fonctionnelle d'un élément de langue, à deux égards: elle est plus restreinte que la masse totale d'un référend particulier quelconque à l'égard de l'étendue spatiale et à l'égard des traits présents au cadre de l'étendue spatiale admise (à l'égard du contenu classificatoire). En résumant on constatera que la masse caractéristique de la classe de référends n'est qu'une partie de la masse totale de chaque référend à ces deux égards.

On a donc d'un côté une classe de morphèmes textuels qui est le morphème fonctionnel (morphème de langue), de l'autre côté une classe de référends de ces morphèmes textuels. On a d'un côté la masse fonctionnelle présente dans tous les morphèmes textuels de la classe donnée (c.-à-d. dans tous les spécimens de la classe donnée de morphèmes), de l'autre côté la masse caractéristique présente dans tous les référends de la classe correspondante. Ces rapports sont indiqués au schéma suivant:



IV. LE RAPPORT SÉMANTIQUE

Une condition nécessaire du procès d'apprendre la langue est l'observation de tout le système des rapports $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} \dots$ envisagé plus haut. L'essentiel c'est que le sujet parlant (dans ce cas il n'est que le sujet apprenant la langue) a la possibilité d'observer non seulement les rapports entre les textes et les éléments de textes ($T : T : T \dots$), mais aussi leurs rapports avec la réalité. Il aperçoit les rapports, il les observe, et bientôt il fait la délimitation et l'abstraction (secondaires), simultanément

dans le domaine des textes et dans celui de la réalité correspondante. C'est à tort qu'on penserait qu'il faut entendre cent fois les spécimens d'un morphème de langue employés en correspondance avec leurs référents pour dégager la masse fonctionnelle du morphème et la masse caractéristique des référents: l'enfant comprend le système des rapports très vite²⁷. Le linguiste fait la même chose d'une manière consciente et méthodique.

Nous avons vu que la présence dans le texte d'un spécimen d'un morphème de langue est constamment accompagnée de la présence (dans le fragment correspondant de la réalité) d'un référent étant un spécimen de la classe correspondante de référents. Il est nécessaire d'analyser de plus près ce rapport et ses conséquences. Ce rapport est un rapport de correspondance: certains éléments de texte correspondent aux certains éléments de la réalité. Mais nous avons vu que les éléments des deux espèces mentionnées ne se correspondent qu'en tant que spécimens de certaines classes.

Le fait qu'un morphème textuel (p. ex. *maison*) correspond à un référent (une maison individuelle) est basé sur la correspondance de chaque morphème textuel de la classe donnée à chaque élément de la réalité de la classe en question. C'est que s'il n'existait qu'un seul texte contenant le morphème *maison*, il n'existerait aucune correspondance entre ce morphème et un élément de la réalité. Seulement le rapport des classes, donc un rapport constant, prête au rapport des spécimens le caractère de correspondance régulière. D'autre part le rapport des classes n'est observable que dans les rapports des spécimens.

Le rapport des spécimens est limité: nous avons vu que chaque spécimen présente une masse qui est caractéristique pour une classe, et une masse individuelle. Il est évident qu'un morphème textuel ne correspond à son référent qu'en vertu de la masse caractéristique présente dans ce référent; il ne correspond au référent que par sa propre masse caractéristique. Il n'est pas vrai que la masse totale d'un morphème textuel corresponde à la masse totale d'un référent. Au contraire ce sont les masses caractéristiques qui se correspondent, masses qui sont caractéristiques aux classes et qui se présentent dans les spécimens de ces classes.

Le rapport de correspondance est réel, c.-à-d. il s'opère entre deux ensembles d'éléments (d'espèces différentes) réels, objectifs, observables. Il est régulier (constant, systématique) et conventionnel. Ce rapport n'est pas réciproque, puisque un fragment de la réalité extra-textuelle correspond à chaque fragment de texte défini, mais non pas inversement: il n'est pas vrai qu'à chaque fragment défini de la réalité extra-textuelle corresponde un fragment de texte défini. Le rapport est donc asymétrique.

²⁷ Sur le procès d'apprendre la langue chez les enfants v. un travail récent: P. Smoczyński, *Przyswajanie przez dziecko podstaw systemu językowego*, Łódź 1955.

Nous proposons les définitions suivantes: une entité S qui est en rapport de correspondance réelle, conventionnelle, régulière, non-réciproque avec une autre entité R représente l'entité R ; elle remplit la fonction représentative à l'égard de l'entité R . Une entité S qui représente une entité R remplit la fonction sémantique à l'égard de l'entité R , elle est le signifiant de l'entité R . L'entité R en est la signification. Il faut éviter les confusions avec le rapport entre un élément de texte et son référend: un morphème textuel, avec sa masse totale, n'est pas un signifiant; un référend n'est pas non plus une signification. Un morphème textuel est un signe, spécimen du morphème phonémique, porteur de la masse caractéristique (qui est fonctionnelle; signifiant) présente dans chaque morphème textuel de la classe donnée, et identique dans tous ces morphèmes. Un référend n'est qu'un porteur de la masse caractéristique (signification), qu'on peut aussi désigner par le terme *signifié* (v. ci-dessous, Note 35).

Nous avons exposé comment se fait la délimitation et (simultanément) l'abstraction primaire dans le domaine des textes et simultanément dans celui de la réalité correspondante. Elles sont basées sur les rapports $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} \dots$ et il en résulte les classes d'éléments de texte avec leurs masses caractéristiques (qui sont fonctionnelles) et les classes de leurs référends avec leurs masses caractéristiques; il en résulte aussi le rapport de correspondance analysé plus haut. Ces faits sont révélés au membre de la communauté linguistique donnée dans le procès d'apprendre la langue: il fait la délimitation et l'abstraction secondaires, analogues aux primaires et il aperçoit le rapport de correspondance. Pourtant la correspondance existe indépendamment de l'observation, et la fonction représentative, définie plus haut, s'opère indépendamment de l'observation: un texte, par sa masse fonctionnelle, représente un fragment de la réalité (qui est sa signification), qu'on entend ce texte ou non. La fonction représentative est remplie d'une manière nécessaire, s'il existe le rapport de correspondance réelle, analysé plus haut. Elle est remplie aussi quand personne n'entend le texte ni n'observe ses rapports avec la réalité; elle ne change pas lorsqu'on observe les textes et leurs rapports, c.-à-d. lorsqu'on apprend la langue. D'ordinaire on ne tient pas compte de ce caractère des rapports en question, parce qu'on est trop habitué au schéma psychologiste vieilli et parce que les textes linguistiques sont rarement produits sans être observés et compris. Un exemple concernant un autre système sémantique peut faciliter la compréhension intuitive du fait en question; nous aurons aussi à faire aux phénomènes plus simples et moins embrouillés en opinions fausses.

Supposons que dans un territoire limité (p. ex. un parc national) il y a nombre d'objets, p. ex. de rectangles (peints sur les troncs des arbres), présentant une masse fonctionnelle, et que ces endroits sont les lieux favorisés d'une certaine espèce d'animaux (p. ex. ours). Il existe donc un rapport de correspondance réelle conventionnelle et régulière entre les deux catégories de faits en question. Ce rapport peut être observé; pourtant, même s'il n'est pas observé, il existe réellement et d'une manière objective: un élément de la réalité (la présence habituelle des ours) a un corrélat conventionnel, à savoir le rectangle. Et inversement: la présence habituelle des ours est un corrélat ou référend du rectangle donné. Nous dirons que la présence habituelle des ours est représentée par le rectangle et cela indépendamment de l'observation. En d'autres mots: le rectangle remplit la fonction représentative à l'égard de la présence des ours. Si quelqu'un a observé le rapport régulier de représentation envisagé ci-dessus, il a accompli le procès d'apprendre ce rapport particulier, rapport qui a existé auparavant et qui continue d'exister.

On se demande si ce rapport de représentation est réversible (mutuel), c.-à-d. si c'est seulement la présence des ours qui est représentée par le rectangle ou le rectangle est aussi représenté par la présence des ours. Cela dépend des faits objectifs (v. plus haut, p. 19—20): on observera p. ex. que le rectangle ne se trouve pas dans tous les lieux favorisés des ours. Il s'ensuit que le rectangle représente bien la catégorie des endroits en question, mais non pas inversement. Si le rapport était inverse, c.-à-d. s'il y avait des rectangles sans que l'endroit appartienne à la catégorie en question, on devrait dire que les endroits en question représentent les rectangles, mais non pas inversement. En tout cas ce n'est pas l'intention de ceux qui ont placé là les rectangles qui fournit les données pour la définition du rapport. Au contraire, c'est l'intention qui doit être inférée de l'état de choses trouvé et observé. Celui-ci est primaire, bien que l'intention soit très importante.

La linguistique traditionnelle n'a pas tenu compte du rapport de correspondance réelle, conventionnelle et régulière. F. de Saussure n'en tient pas compte non plus: le rapport sémantique s'opère pour lui entre deux entités psychiques, à savoir „l'image acoustique“ (le signifiant) et le concept (le signifié), le signe étant pour lui une fusion de ces deux éléments ²⁸. S. Ullmann présente à ce sujet une théorie qui est basée sur celle de Saussure, avec certaines modifications ²⁹. Aux deux soi-disant „composantes“ du signe il ajoute une troisième: „l'élément

²⁸ „Le signe unit non une chose et un nom mais un concept et une image acoustique“, *CLG* p. 98.

²⁹ S. Ullmann, *Précis de sémantique française*, Berne 1952, p. 20 sqq.

non linguistique auquel le signifié correspond dans la conscience des locuteurs; dans le cas examiné, l'objet, la réalité externe que nous désignons par le signe *table*. Ce troisième facteur, c'est la chose signifiée³⁰. Pourtant Ullmann insiste sur ce que „entre le nom est la chose il n'y a aucune connexion directe et immédiate. Le nom évoque, non pas la chose mais l'idée de la chose, c'est-à-dire le sens. Situé à mi-chemin entre la langue et la réalité non linguistique, le sens sert de relais entre le monde des noms et celui des choses“³¹. Il renvoie à la théorie présentée par Ogden et Richards et illustrée dans leur travail par un triangle où le rapport entre le nom et la chose figure comme une „imputed relation“³² (Ullmann traduit cette expression par „rapport fictif“³³).

Nous n'allons pas entrer, à présent, dans les détails de la critique de ces théories vieillies³⁴. Leur psychologisme indique leur position dans l'histoire de la linguistique. D'ailleurs les théories associationnistes ne sont plus en vigueur chez les psychologues; elles ont trouvé un refuge dans une partie des travaux linguistiques. Pour le point que nous sommes en train d'exposer il est important seulement de faire remarquer que les assertions qu'il n'existe aucun rapport direct entre le mot et „l'objet“ ou, à proprement parler, entre les morphèmes textuels et les référents et par suite entre le morphème fonctionnel et la classe de référents correspondante, ces assertions précitées ne sont pas accompagnées de preuves. Au contraire, il y a un tel rapport: c'est le rapport de correspondance réelle, conventionnelle et systématique. C'est donc un rapport de dépendance. Il n'est pas nécessaire, c.-à-d. il est conventionnel, mais il est direct, accessible à tous les sujets parlants, observable et observé, puisqu'autrement il serait impossible d'apprendre une langue d'une manière naturelle (sans l'intermédiaire d'une autre langue). Ce rapport consiste en ce que la présence d'un spécimen d'un morphème fonctionnel dans le texte accompagne et dépend (d'une manière conventionnelle!) de la présence d'un spécimen d'une classe de référents définie, dans le fragment de la réalité auquel le texte en question correspond. Il est vrai que „le nom n'évoque pas la chose“, mais s'il évoque quelque chose (ce qui est un fait secondaire) il le fait grâce au rapport de correspondance entre la

³⁰ Ullmann, *op. cit.*, p. 20.

³¹ Ullmann, *op. cit.*, p. 21.

³² C. K. Ogden, I. A. Richards, *The Meaning of Meaning*, 10th ed. London 1949, p. 11.

³³ Ullmann, *op. cit.*, p. 22. V. aussi H. Spang-Hanssen, *Recent Theories on the Nature of the Language Sign*, Copenhagen 1954 (Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague IX), p. 49 sqq.

³⁴ Cf. K. Bühler, *Sprachtheorie, die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena 1934, p. 26.

classe respective d'éléments de texte et la classe respective d'éléments de la réalité. C'est donc un rapport de correspondance entre des éléments physiques et concrets (texte — référend) ou entre les abstractions méthodiques (élément de langue, c.-à-d. classe d'éléments de texte — classe de référends) tirées de ceux-ci. C'est pourquoi nous parlons de correspondance réelle.

Le rapport de correspondance est un rapport primaire à plusieurs égards, objectif (extérieur), donc le seul accessible à l'observation contrôlable et vérifiable, et social. Aucun des autres rapports qu'on a supposé être les rapports sémantiques ne possède ces propriétés essentielles. Ne les possède pas avant tout le rapport psychologique, supposé être le rapport sémantique par la linguistique traditionnelle et transféré dans une partie de la linguistique moderne, surtout par suite d'une crédulité regrettable, qui n'a pas su distinguer les idées nouvelles de F. de Saussure d'avec les résidus traditionnels dans sa doctrine.

Le rapport de correspondance réelle est d'abord primaire au point de vue causal et chronologique. Le rapport entre les entités psychiques, quelles qu'elles soient, est basé sur le rapport de correspondance réelle. Aucun membre d'une communauté donnée n'aurait pu concevoir un rapport psychique, prétendu sémantique, sans avoir observé la correspondance réelle entre les éléments de texte et ceux de la réalité.

Le rapport de correspondance réelle est le seul objectif. Le rapport psychique observé par un sujet *A* dans son esprit n'est accessible qu'au sujet en question. Il ne peut pas être comparé avec les rapports qui existent chez les autres sujets, puisque ces rapports, à leur tour, ne sont accessibles qu'à ces sujets. De sorte que l'observation et l'étude du rapport existant chez *A* sont non seulement sujettes à toutes les difficultés qui se présentent dans les études des faits psychiques en général, mais elles ont aussi l'inconvénient d'être exécutées par le sujet même chez lequel le phénomène se présente. Un contrôle de la part des autres membres de la communauté ne peut qu'être indirect et inadéquat et il est évident que ce n'est pas sur une telle étude indirecte des phénomènes psychiques d'autrui que l'emploi de la langue est basé. C'est que si l'on essaie de contrôler et vérifier de telles observations on n'a recours qu'aux rapports de correspondance réelle, c.-à-d. à l'observation des textes et leurs rapports avec des fragments de la réalité. C'est bien naturel, et c'est là la seule méthode de connaître les rapports sémantiques, mais si c'est vrai, on ne peut accorder aux rapports psychiques la fonction sémantique.

Le rapport de correspondance réelle est aussi primaire au point de vue structural; cela s'ensuit des faits suivants, dont une partie résultent de ce que nous venons d'observer. Le rapport psychique, quel qu'il soit, n'est qu'un dérivé du rapport de correspondance réelle $\left(\frac{T}{R}\right)$; on dira qu'il

n'est définissable que par référence au rapport de correspondance réelle. P. ex. si l'on dit que le rapport psychique; prétendu sémantique, est le rapport entre le „concept“ m du morphème M et le „concept“ r de l'élément de la réalité (p. ex. un „objet“) R , il est évident que la définition (ou description) de ce rapport implique l'existence du rapport de correspondance réelle $\frac{M}{R}$.

Mais ce n'est pas ce qui est essentiel. En effet, si le rapport psychique n'est pas définissable sans recours au rapport de correspondance réelle, c'est parce qu'en réalité il n'est pas primaire et qu'il n'est qu'un rapport dérivé du rapport de correspondance réelle. C.-à-d. l'essentiel est le fait qu'un concept de quelque chose est nécessairement une entité dérivée et dépendante par rapport à la chose en question. De la même manière le concept du rapport entre deux choses est une entité dérivée, le rapport même étant primaire. Le rapport des concepts de deux choses (si c'est là l'entité à laquelle on préférerait d'accorder le caractère sémantique) est pour la même raison une entité dérivée et dépendante du rapport entre les choses mêmes.

Par suite le rapport de correspondance réelle peut exister et il existe indépendamment de l'existence du rapport psychique quelconque chez le sujet A ou une autre personne. Évidemment avant que le rapport psychique, prétendu sémantique, s'ait formé chez A par observation du rapport de correspondance réelle, celui-ci a existé aussi bien qu'après. Au contraire le rapport psychique en question n'existe jamais sans qu'il existe le rapport de correspondance réelle. On ne saurait objecter que le rapport de correspondance réelle dépend du rapport psychique, prétendu sémantique, existant chez d'autres sujets parlants, c.-à-d. ceux qui produisent les textes où se présente le rapport de correspondance réelle donné. Une telle objection n'est qu'illusoire, puisque le rapport psychique, quel qu'il soit, n'avait pu se former chez d'autres sujets parlants que par observation du rapport de correspondance réelle. Sans ce rapport jamais personne n'aurait su que le signifié du signifiant³⁵ *arbre* est 'arbor', et jamais un tel rapport n'aurait été transmis à d'autres personnes.

Enfin le rapport de correspondance réelle est social, tandis que le rapport psychique, prétendu sémantique, ne peut qu'être individuel. Le psychologisme en linguistique entraîne presque nécessairement l'individualisme. Il est étonnant de voir cette persévérance du psychologisme chez des savants qui se sont libérés de l'individualisme de la linguistique néogrammaire et considèrent la langue comme un fait social.

³⁵ Nous employons les termes *signifiant* et *signifié* au sens différent de celui que leur prête de Saussure (v. plus haut, p. 20).

V. SIGNIFICATION DANS LA COMMUNICATION

Employer la langue ce n'est pas seulement produire les textes. C'est là l'emploi actif de la langue. Il existe pourtant aussi un emploi passif, qui consiste à recevoir un communiqué (renseignement) en observant, c.-à-d. en entendant, le texte.

Le procès d'apprendre un élément de langue (avec son rapport à sa signification) n'est pas limité au traitement d'un seul texte. Il est nécessaire d'étudier plusieurs textes (d'ailleurs un nombre bien limité, v. plus haut, p. 19) avec leurs rapports aux fragments de la réalité, et le procès mentionné n'est pas accompli que lorsque tous les rapports envisagés plus haut sont dégagés et vérifiés. Au contraire l'emploi de la langue est un procès qui regarde un seul texte. Quand un sujet parlant écoute plusieurs textes pour dégager les masses fonctionnelles on ne dira pas qu'il apprend la langue plusieurs fois; on dira qu'il continue un seul procès d'apprendre les éléments de langue en question. Au contraire quand il écoute plusieurs textes et reçoit autant de communiqués on dira qu'il emploie la langue autant de fois. Mais ce n'est pas là une différence essentielle entre les deux procès.

La différence essentielle consiste en ceci: pour apprendre un élément de langue il est nécessaire d'observer tout le système de rapports envisagé

plus haut, c.-à-d. les rapports $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} \dots$ dans toute leur complexité,

surtout les rapports avec la réalité. Il est nécessaire de voir (ou entendre etc.) à quelle classe des éléments de la réalité se rapporte une classe donnée d'éléments de texte. Il faut observer (entendre) non seulement les textes, mais aussi leurs référents.

Au contraire, pour employer la langue il n'est pas nécessaire de voir (en général: observer) le référent de l'élément du texte donné. De plus, c'est le cas normal que de ne le voir pas, et le cas le plus fréquent. C'est que la fonction essentielle du texte consiste précisément à représenter (et par suite à communiquer) des fragments de la réalité ³⁶, c.-à-d. à transmettre la connaissance des fragments de la réalité sans que l'auditeur les connaisse par un autre moyen. Nous allons analyser ce rapport.

Commençons par la continuation de l'exemple du traitement d'un système sémantique plus simple que la langue (v. plus haut, p. 21). Nous avons envisagé la situation où quelqu'un a observé le rapport de représentation et les rapports sur lesquels il est basé. Pour les découvrir il a été

³⁶ v. *Fonctions du texte et des catégories de propositions*, Bull. Soc. Pol. Lingu. XV (1956), p. 38 sq.

nécessaire d'observer non seulement les éléments de texte³⁷, mais aussi les référents, et leurs rapports mutuels. Ainsi il a accompli le procès d'apprendre le système en question. Ce procès accompli une situation toute nouvelle peut se produire: le sujet en question aperçoit un rectangle nouveau. En vertu du rapport de représentation qu'il a découvert et appris, rapport régulier (constant), en apercevant le rectangle il parvient à savoir que le lieu donné est un lieu visité par les ours et cela sans y jamais avoir vu un ours. Il a employé le rapport de représentation qu'il connaissait; il a employé aussi le système sémantique en question. On dira que la présence habituelle des ours à l'endroit en question a été communiquée par le rectangle. La masse fonctionnelle du rectangle a rempli la fonction communicative à l'égard de ce qu'elle représente.

Le procès nouveau que nous venons d'envisager c'est l'emploi du rapport sémantique, à savoir l'emploi passif, qui consiste à recevoir un communiqué en observant le texte. Il se produit en circonstances particulières, qui diffèrent d'une manière essentielle de celles où se produit le procès d'apprendre le rapport sémantique. La différence consiste en ce qu'on ne peut plus observer les rapports des éléments du texte avec les éléments de la réalité (rapports de représentation). Alors, en vertu des rapports de représentation appris auparavant, on parvient à connaître le fragment de la réalité représenté par le texte.

La même chose se produit avec tous les systèmes sémantiques; dans le cas de la langue on parle de l'emploi (passif) de la langue. Un membre de la communauté linguistique donnée a découvert certains rapports de représentation et la fonction représentative du texte. Dès qu'il se trouve en présence d'un texte dont il connaît les rapports avec la réalité et qu'il ne peut pas observer le fragment correspondant de la réalité, il ne peut plus (dans ce cas) apprendre la langue, mais un autre phénomène se produit: il parvient à connaître le fragment de la réalité en question. Il a employé la langue en question (il s'agit d'emploi passif). Le texte lui a communiqué le fragment de la réalité, c.-à-d. le texte a rempli pour lui la fonction communicative à l'égard du fragment de la réalité en question. La fonction communicative est une conséquence de la fonction représentative. Elle est remplie nécessairement lorsque le texte est observé par quelqu'un qui connaît les rapports de représentation existant dans le cas donné: le texté (sa masse fonctionnelle) communique ce qu'il représente. Il va sans dire que cela ne porte aucun préjudice à la fonction représentative: le texte continue de la remplir parallèlement avec la fonction communicative.

³⁷ Les rectangles dans l'exemple analysé plus haut, p. 21, sont les éléments de texte du système en question.

On se demande sur quel principe est basé le fait indéniable³⁸ de communication, c.-à-d. qu'est-ce qui donne le droit au sujet donné de considérer le fragment de la réalité représenté par le texte comme existant, sans le voir (entendre, etc.). La réponse à cette question, quelle qu'elle soit, ne peut invalider le fait de communication, parce qu'il est un fait observé et non pas inféré. Or, la communication est basée sur les mêmes principes que toute étude inductive, surtout sur la régularité (constance) des rapports observés. Si l'on a observé qu'à des fragments de texte présentant la masse fonctionnelle définie, p.ex. /mezō/, correspondent des fragments de la réalité (référénds) présentant une masse caractéristique définie, et que le rapport est constant, on a le droit de considérer que le rapport a lieu dans tous les cas, donc aussi dans ceux où l'on ne peut pas observer la réalité correspondant au texte.

Pourtant il se peut que le locuteur³⁹ s'est trompé ou que le texte a été produit exprès pour tromper le receveur, de sorte que le fragment de la réalité représenté par le texte n'existe pas (n'est pas réel). Alors c'est à tort qu'en entendant le texte le receveur croit que le fragment de la réalité en question existe. La possibilité d'un tel cas est causée par le caractère conventionnel du rapport de représentation. Dans le cas du rapport non-conventionnel, p. ex. d'un rapport physique, il est impossible de produire un phénomène *A* qui correspond d'une manière régulière à un phénomène *B*, sans que le phénomène *B* se présente aussi. Pourtant le cas en question n'invalide pas la fonction représentative et communicative du texte. En effet que le fragment de la réalité en question, c.-à-d. le contenu du communiqué, existe ou non, il est vrai qu'il a été représenté au receveur: après avoir entendu le texte le receveur sait parfaitement ce qu'il représente et communique; c'est à lui maintenant de considérer le communiqué comme vrai ou non. Si le communiqué n'est pas vrai, cela n'empêche pas que le receveur connaît le contenu du communiqué.

L'importance du cas en question consiste principalement en ce qu'il peut être employé comme un argument prétendu pour la théorie psychologue de signification. Suivant cette théorie la signification est un contenu psychique (on dit d'ordinaire: concept, image, idée, etc., sans distinction) évoqué par „l'image acoustique“⁴⁰ et la fonction du texte (on dit d'ordinaire: de la langue) est d'évoquer chez le receveur les idées qui se présentent dans l'esprit du sujet parlant. Or, que le communiqué soit vrai ou non, les idées associées aux mots prononcés peuvent être évoquées,

³⁸ „Dass solche Mitteilungen vorkommen ist keine Frage“, K. Bühler, *op. cit.*, p. 24. V. aussi *Fonctions du texte et des catégories de propositions*, Bull. Soc. Pol. Lingu. XV (1956), p. 37 sq.

³⁹ Pour le terme v. Ullmann, *op. cit.*

⁴⁰ V. Ullmann, *op. cit.*, p. 21.

semble-t-il, chez le receveur. Pourtant cet argument n'est qu'illusoire. Si la fonction principale des textes était d'évoquer des idées, la formule pourrait être vraie. Mais puisque la fonction en question consiste à représenter et par suite communiquer des fragments de la réalité, l'évocation des idées n'est qu'un fait secondaire (de plus, il devrait être défini d'une manière exacte).

Il faut constater que la fonction représentative et communicative peut être accomplie à l'égard d'un ensemble d'éléments de la réalité, ensemble qui n'existe pas; aucune combinaison de théories psychologues ne peut changer cela. Pourtant il faut constater aussi que si le texte trompe le receveur, celui-ci peut reconnaître cela (après avoir vérifié l'état de choses) seulement parce qu'il connaît la signification du texte d'après l'observation d'un nombre de corrélations vraies entre les textes et les éléments de la réalité $\left(\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} \dots\right)$, dans le procès d'apprendre la langue. Il l'a aussi vérifiée maintes fois dans le procès d'employer la langue, c.-à-d. après avoir reçu des textes sans voir leurs référents il a constaté la vérité des communiqués. S'il n'y avait pas de textes représentant et communiquant la vérité, on ne pourrait pas distinguer les communiqués faux.

Pourtant, pourrait-on dire, nous introduisons, nous-mêmes, dans notre système une entité psychique, puisque nous affirmons que la fonction communicative est accomplie quand le receveur du texte parvient à connaître le fragment de la réalité représenté et communiqué par le texte. C'est bien un fait psychique et nous ne disons pas qu'on n'a pas le droit de constater des faits psychiques dans les recherches linguistiques. Une science a son domaine propre. Cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas employer les faits appartenant aux domaines d'autres sciences; cela veut dire seulement qu'on ne peut pas les chercher, trouver et étudier sans dépasser les limites de la science donnée. Un linguiste ce n'est pas seulement un savant qui sait beaucoup sur la langue et les langues, mais un savant qui cherche et trouve de nouvelles réalités sur la langue. Il peut et souvent il doit employer les faits trouvés par les collègues d'autres spécialités, et ceux-ci en font autant.

Ainsi, si la fonction principale de la langue était de produire certains faits psychiques sans rapport à la réalité, nous n'hésiterions pas de l'admettre. Dans de tels cas il est important d'établir des relations stables entre les deux sciences, consistant dans le fait qu'un nombre de spécialistes de la science *A* connaissent bien le domaine de la science *B* (ce qui ne veut pas dire qu'ils pratiquent cette science) et inversement. La tâche de ces savants est surtout de vérifier les résultats de la science „auxiliaire“, au moins ceux qu'on va employer dans son propre domaine. Ainsi nous

n'hésitons pas d'employer dans la linguistique des faits physiques, constatés par les physiciens. Il va sans dire qu'on s'efforce de faire de sorte qu'il ne soit pas nécessaire de donner aux faits d'une science „auxiliaire“ une place prépondérante et décisive dans le domaine donné.

Or, si nous disons que recevoir le communiqué c'est parvenir à connaître un fragment de la réalité, ou parvenir à savoir ceci ou cela, nous ne trouvons pas un fait psychique, nous employons un fait psychique, connu et vérifié⁴¹. De plus, il est vérifié non pas par introspection ou d'autres méthodes subjectives; au contraire, il est vérifié 1° au moyen des textes ultérieurs formés par l'auditeur, textes pour la formation desquels il est nécessaire de connaître le fragment de la réalité donné, 2° au moyen du comportement ultérieur de l'auditeur, comportement qui présuppose d'une manière nécessaire la connaissance du fragment de la réalité donné⁴². Ce fait psychique est donc vérifié au moyen des faits physiques et contrôlables.

En second lieu, nous ne donnons pas à ce fait une position décisive dans le procès d'emploi de la langue: il ne figure pas dans la définition de la fonction représentative, qui est la fonction primaire, il ne se présente pas que dans celle de la fonction consécutive, secondaire et subordonnée qu'est la fonction communicative. De plus, le contenu du fait psychique (c.-à-d. de la connaissance du fragment de la réalité donné) est défini par le contenu représenté: le texte communique ce qu'il représente. Et ce qu'il représente est établi d'une manière précise et peut être vérifié par l'observation des rapports réels $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} \dots$

On a le droit de demander les preuves. L'auditeur a observé et appris les rapports $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} \dots$, il a établi les masses fonctionnelles présentes dans le texte et les masses caractéristiques des référends; il a accompli le procès d'apprendre la langue (les éléments donnés de la langue). Maintenant il est en face d'un texte sans une possibilité d'en observer les référends. Sans les observer il parvient à connaître certains traits des référends. Mais lesquels? Il n'a aucun moyen de connaître autre chose que ce que le texte représente. P. ex. après avoir appris les rapports $\frac{|m\epsilon z\tilde{o}|}{|R|}$ l'usager de la langue entend dans le texte le morphème [mεzō];

⁴¹ K. Bühler ne considère pas comme nécessaire de le démontrer spécialement; v. plus haut, note 38.

⁴² V. *Fonctions du texte et des catégories de propositions*, Bull. Soc. Pol. Lingu. XV (1956), p. 37 sq. Il est à remarquer que le comportement de l'auditeur n'est pas un fait de définition de la signification, comme il l'est pour les behaviouristes. Il n'est qu'un moyen de contrôle de la transmission du communiqué.

il apprend que la place dans le fragment de la réalité en question, place qui correspond au morphème en question, est remplie par une entité possédant la masse caractéristique définie, qu'il sait correspondre à ce morphème, mais rien de plus. La masse caractéristique du référend (la signification du morphème) n'est qu'une partie de la masse totale du référend. L'auditeur apprend que la place en question est occupée par une maison, mais il n'a aucun moyen de connaître les autres propriétés de la maison, comme les dimensions, la couleur des murs, le nombre d'étages, la forme et la disposition des fenêtres, le nombre et la disposition des chambres, etc., pour ne mentionner que les plus simples traits.

On voit que ce qui est communiqué n'est autre chose que ce qui est représenté. Nous n'avons pas besoin de tâcher d'établir ce qui est communiqué par des considérations psychologiques, subtiles et inutiles. Nous ne risquons pas, comme les psychologues, d'arriver à la conclusion que la signification ne peut pas être établie avec certitude dans toute son étendue⁴³, conclusion qui est bien vraie à l'égard de la signification définie de la manière néogrammairienne (en général: d'une manière individualiste et psychologue).

Nous avons donné la définition primaire et fondamentale de la signification: c'est ce qui est représenté par l'élément de langue en question (v. plus haut, p. 20). En d'autres mots, la signification c'est la masse caractéristique de la classe de référends d'une classe d'éléments de texte, classe présentant une masse fonctionnelle définie. Le rapport entre les deux étant le rapport de correspondance réelle, conventionnel et régulier. A cette définition primaire nous pouvons ajouter maintenant la définition secondaire: la signification d'un élément de langue est ce qu'il communique; et c'est précisément ce qu'il représente.

VI. VARIANTES DE LA SIGNIFICATION

Nous procédons à l'étude plus détaillée du signifié, c.-à-d. de la masse caractéristique d'une classe de référends. Le signifié n'est qu'une partie de la masse totale de chaque référend; c'est un trait saillant de la représentation (et de la communication), auquel nous reviendrons plus bas. Un autre problème nous occupe maintenant, celui de savoir quels traits des référends constituent la masse caractéristique. On peut vérifier qu'il ne peut s'agir

⁴³ C'est la conclusion fréquente chez les individualistes-psychologues; v. p. ex. H. Sperber, *Einführung in die Bedeutungslehre*, Bonn-Leipzig 1923, p. 3: „Allerdings muss zugegeben werden, dass die vollständige und lückenlose Erfassung einer Wortbedeutung ein Ding der Unmöglichkeit ist“.

que des traits communs, mais non pas d'un ou deux traits communs choisis d'une manière fortuite.

P. ex. on constate (par l'observation des rapports $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \dots$) qu'un trait commun des référends du morphème *crayon* est la faculté de laisser des traces sur certains matériaux, p. ex. sur le papier. Est-ce là la signification du morphème (mot)⁴⁴ *crayon*? Puisque c'est un trait commun des crayons, il appartient certainement à la signification, mais ce n'est pas toute la signification. En vérifiant la thèse on aperçoit que le trait en question se retrouve p. ex. dans une classe de référends du morphème *plume*. D'un autre côté on aperçoit que la signification des deux morphèmes n'est pas identique, puisque le nom *plume* ne s'emploie jamais pour les référends du mot *crayon*, et inversement.

Il s'agit donc de tous les traits communs aux référends de la classe donnée d'éléments de texte. Cet ensemble contient 1° les traits que les référends de la classe donnée ont en commun avec les référends d'autres classes; il peut aussi contenir 2° les traits qui ne sont propres (dont chacun pris séparément n'est propre) qu'à la classe de référends donnée. On serait en erreur à penser que la signification de tous les morphèmes contient les traits de la catégorie (2°). La signification des morphèmes radicaux nominaux ne contient dans la plupart des cas que les traits du premier type. Par suite dans ce cas il ne s'agit jamais d'un seul trait caractéristique, mais d'un ensemble de traits. P. ex. on constate que les référends du morphème *K* présentent les traits communs *P, Q, R, S, T*; chacun de ces traits communs de la classe en question lui est propre en commun avec une autre classe, p. ex. le trait *P* avec la classe *L*, le trait *Q* avec la classe *M*, *R* avec *N*, etc. Pourtant l'ensemble de ces traits ne se présente ensemble que dans les référends de la classe donnée.

P. ex. on peut établir par l'observation des rapports $\frac{T}{R} : \frac{T}{R} : \frac{T}{R} \dots$ que les référends du morphème *tasse* présentent les traits communs suivants: ils font partie du couvert, ils sont non-transparents (comme les verres), de dimensions définies, (se prêtant à boire, ce qui les oppose aux cruches, vases et écuelles), avec une anse (ce qui les oppose aux bols), de proportions définies (qui les opposent aux cruches). Or, aucun de ces traits n'est propre aux référends du morphème *tasse* exclusivement, mais l'ensemble de ces traits (même une partie de cet ensemble) n'est propre qu'à cette classe de référends.

⁴⁴ *Crayon* est certainement un morphème. Il se peut qu'il soit aussi un mot, et cela ne porte aucun préjudice à son caractère comme morphème (v. plus haut, p. 6).

Donc être un trait commun aux référends de la classe donnée c'est une condition nécessaire, mais ce n'est pas la condition suffisante d'être le signifié d'un morphème. D'autre côté l'ensemble de tous les traits communs d'une classe de référends (la masse commune) n'est pas le seul ensemble qui soit à distinguer dans les recherches sémantiques. Puisque tout ce qui n'appartient pas à cet ensemble n'appartient aucunement au signifié (c.-à-d. à la masse représentée et communiquée par la masse fonctionnelle de l'élément de texte en question), nous appelons cet ensemble *signifié maximum* (au point de vue du contenu), pour le distinguer des autres ensembles, qui peuvent ne contenir qu'une partie de la masse commune.

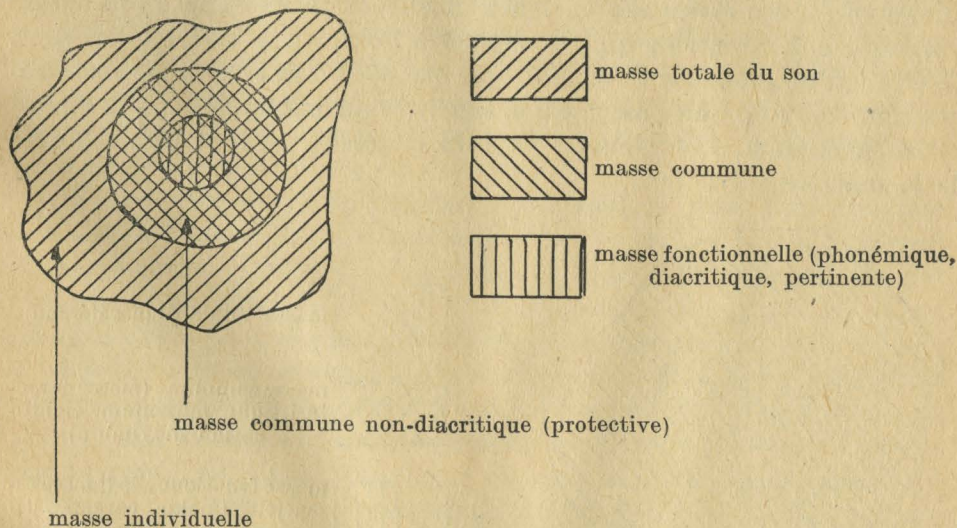
La première limitation possible de la masse commune tient à la distinction de traits fondamentaux et traits consécutifs: une partie de la masse commune se compose de traits qui ne sont que des conséquences des autres traits (traits fondamentaux). P. ex. on peut casser une allumette entre les doigts; c'est assurément un trait commun des référends du morphème *allumette*, mais ce n'est qu'une conséquence de certains autres traits des référends de cette classe. Certainement le morphème en question communique d'une certaine façon entre autres ce trait consécutif, aussi bien que les autres traits consécutifs; mais il se peut qu'il les communique indirectement, au moyen de communiquer les traits fondamentaux correspondants. L'ensemble de traits communs fondamentaux (masse commune fondamentale ou masse fondamentale tout court) peut être considéré comme un ensemble fonctionnel particulier dans le cadre du signifié maximum, défini ci-dessus; on peut le considérer comme une espèce du signifié.

Un autre ensemble fonctionnel est à distinguer dans le cadre du signifié maximum. Prenons un simple exemple: au XVIII^e siècle il n'y avait que des vaisseaux en bois; c'était leur trait commun et, à ce qu'il semble, non-consécutif. Pourtant, on se demande si c'était leur trait „essentiel“, p. ex. essentiel à leur fonction en tant que vaisseaux. Au XIX^e siècle on a commencé à construire des vaisseaux de fer. Il y a désormais deux interprétations possibles: 1^o la signification a changé par suite de „changement de l'objet“; 2^o le trait en question n'avait pas été „essentiel“ (fonctionnel). Le terme *masse caractéristique* ou *signifié* doit être restreint à la masse „essentielle“ (fonctionnelle), donc la signification, à proprement parler, n'a pas changé. On peut citer des cas innombrables de cette espèce ⁴⁵.

⁴⁵ Il est à noter que dans les cas pareils on ne change pas en général le nom. On peut donc dire avec une vraisemblance suffisante que d'après l'intuition des communautés linguistiques données les traits essentiels du référend n'ont pas été changés. Ce qui est considéré comme essentiel c'est la fonction; le matériel, la forme, etc. peuvent changer. V. H. Kronasser, *op. cit.*, p. 107, où on trouve de nombreux exemples de langues différentes.

Il est certain que la masse essentielle (fonctionnelle) ne peut pas invalider la masse commune (le signifié maximum⁴⁶); il est aussi certain qu'elle est une entité importante, à laquelle revient un rôle important. Il s'agit d'établir ce rôle.

Pour la solution de ce problème il est utile, comme souvent pour d'autres problèmes linguistiques, de renvoyer aux faits analogues du domaine des phonèmes, un rapport intime d'analogie existant entre le domaine des éléments sémantiques et celui des éléments diacritiques⁴⁷. Supposons que nous avons établi l'inventaire de phonèmes d'une langue, p. ex. du français, et que le trait pertinent du phonème /r/ est la vibration. Un spécimen de ce phonème, un son (élément de texte) [r] présente ce trait et beaucoup d'autres, y compris le timbre individuel du sujet parlant. Pourtant la masse phonique totale d'un [r] donné comprend non seulement les traits individuels et les traits phonémiques, c.-à-d. remplissant la fonction diacritique (la masse fonctionnelle). Entre ces deux classes extrêmes il y a une classe intermédiaire, à savoir la classe comprenant tous les traits communs des spécimens, dont une partie ne sont pas pourtant pertinents, p. ex. la durée définie ou le lieu d'articulation (le caractère grasseyé pour l' r français commun). Le rapport de ces trois classes peut être représenté de la manière suivante:

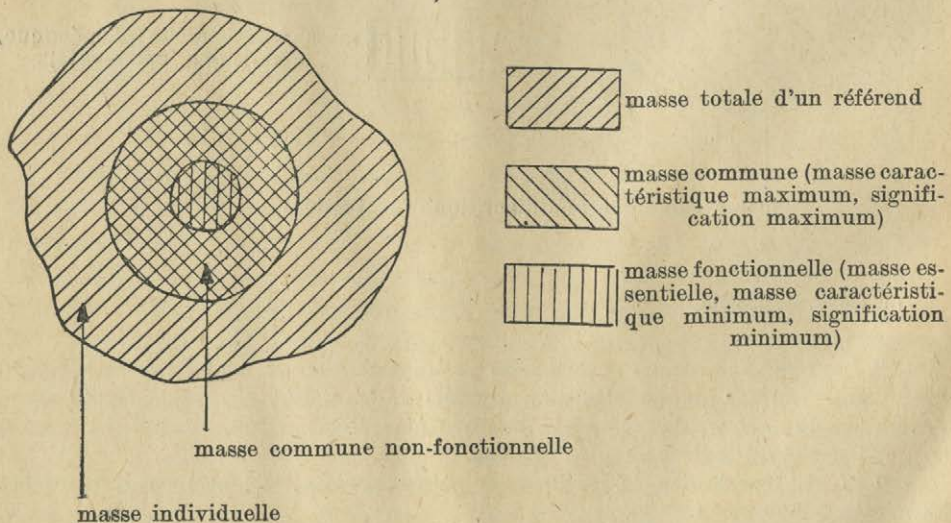


⁴⁶ Les termes *minimum* et *maximum* se rapportent ici au contenu de la signification, c.-à-d. à la masse des éléments abstraits de la réalité, qui est la signification. L'extension de la classe des référents du morphème donné est, en général, en rapport de proportionnalité inverse avec le contenu.

⁴⁷ Cf. J. Kuryłowicz, *La notion de l'isomorphisme*, Recherches structurales, Copenhague 1949, p. 48 sqq.

Dans les recherches phonémiques cette couche de traits a été plutôt négligée, bien qu'il ait été signalé que ce sont les changements dans cette couche qui sont souvent une amorce de changements dans le système phonémique. Cette partie de la masse totale de sons ne remplit pas la fonction diacritique, pourtant son rôle est très important: elle sert de bandeau protectif, qui protège la masse diacritique contre des infractions occasionnelles, d'où résulteraient des changements définitifs. Il est à remarquer que les infractions contre la partie non-fonctionnelle (non-diacritique) de la masse commune sont remarquées et blâmées (p. ex. ridiculisées) par l'opinion commune avec une force et ténacité remarquables, bien qu'elles ne causent pas, d'ordinaire, de malentendus dans le procès de communication.

Or, une situation analogue existe dans le domaine sémantique. Nous avons établi la différence entre la masse totale d'un référend et la masse commune, nous avons donc deux classes qui correspondent à deux classes distinguées dans le domaine diacritique, à savoir la masse totale d'un son (élément du texte) et la masse commune d'une classe de sons. Il se peut qu'il existe ici une troisième classe, analogue à la troisième classe du domaine diacritique, c. à-d. analogue à la masse phonémique (diacritique, pertinente). Si c'est vrai, la masse commune d'une classe de référends (la signification maximum) contient deux classes: 1° une signification minimum (masse essentielle ou fonctionnelle) et 2° un bandeau de masse commune non-essentielle qui correspond à la masse protectrice des sons. Ce n'est qu'un problème terminologique que de choisir si le terme *signification* tout court doit être assigné à la signification minimum ou à la signification maximum. Les rapports exposés ci-dessus peuvent être indiqués de la manière suivante:



Le principe de division des deux classes correspondantes dans le domaine diacritique est connu, mais il ne peut pas être transféré tel quel dans le domaine sémantique. Pour résoudre ce problème il faut tenir compte de ce que F. de Saussure dit sur l'établissement de la „valeur“ des mots; d'après Saussure la valeur d'un mot (qu'il distingue de la signification) „n'est donc pas fixée tant qu'on se borne à constater qu'il peut être „échangé“ contre tel ou tel concept, c'est-à-dire qu'il a telle ou telle signification; il faut encore le comparer avec les valeurs similaires, avec les autres mots qui lui sont opposables“⁴⁸. C'est une intuition importante et elle a été reprise maintes fois dans les travaux ultérieurs, mais elle n'a pas été élevée au niveau d'une théorie rigoureuse: il faudrait la formuler d'une manière exacte, trouver le principe de division et surtout prouver ce qu'on affirme d'une manière intuitive.

Une analyse détaillée de ces problèmes dépasserait de beaucoup le cadre du présent article; nous espérons les exposer dans un autre travail. Il s'agit de problèmes qui non seulement ne changeront en rien les résultats présentés plus haut, mais qui ne peuvent être résolus que sur la base de ces résultats. Ces problèmes ne peuvent être abordés que simultanément dans le domaine sémantique et diacritique. Pourtant dès maintenant on peut affirmer que la base de toute recherche de signification est la masse caractéristique maximum d'une classe de référents. Même si l'on limitera l'emploi du terme *signification* à la signification minimum, il est certain que rien qui n'appartient pas à la signification maximum ne peut appartenir à la signification quelconque. Il est certain aussi que cette masse est représentée et communiquée.

Les recherches de la signification minimum sont difficiles, leur méthode n'est pas encore suffisamment élaborée; or, la masse caractéristique maximum est le point de départ fondamental et sûr. C'est sur ce point qu'on se repliera en cas douteux. Il n'est pas recommandable de suivre l'exemple de la phonologie, qui a fait, au commencement, un „saut“ par dessus la masse commune d'une classe de sons et a abordé l'étude de la masse fonctionnelle directement. En effet il n'y a pas d'opinion établie et sûre concernant maints problèmes phonologiques et la phonologie ne peut pas, l'ayant négligée, recourir à cette position sûre qui est la masse caractéristique maximum d'une classe de sons. L'importance de la masse caractéristique maximum est d'autant plus grande dans la sémantique que la tâche de la sémantique est beaucoup plus difficile que celle de la phonologie.

⁴⁸ *OLG*, p. 160.

Ewolucja morfologiczna indoeuropejskich złożonych imion osobowych

W zaraniu epoki historycznej w dziewięciu grupach języków indoeuropejskich, a mianowicie w grupie indyjskiej, irańskiej, słowiańskiej, bałtyckiej, germańskiej, celtyckiej, iliryjskiej, trackiej i greckiej występowały podobne systemy antroponimiczne, systemy jednoimienne, w których człowiek w zasadzie oznaczany jest przez jedno tylko imię. Imiennictwo tych języków obejmuje trzy typy morfologiczne: a) podstawowe imiona złożone (dwuczłonowe); b) pochodzące od nich imiona skrócone rozszerzone najczęściej sufiksem, który im nadaje pieśczośliwy odcień uczuciowy; c) appellativa, tj. imiona pospolite w funkcji imion własnych, jednoczłonowe i najczęściej o ujemnym zabarwieniu uczuciowym (przezwiska). Podobieństwa systemów antroponimicznych wymienionych języków są tak duże, że musimy przyjąć ich wspólne pochodzenie od systemu imiennictwa praindoeuropejskiego¹. System ten kontynuowany jest przez większość języków indoeuropejskich, gdyż tylko trzy ich grupy, tj. italska, ormiańska i hetycka², przyjęły obce systemy antroponimiczne. Imiennictwo grupy tocharskiej nie jest nam znane.

Podstawowe znaczenie dla antroponimii naszej rodziny mają imiona złożone typu indoeuropejskiego, które scharakteryzować można w następujący sposób: 1. Pod względem struktury morfologicznej składają się one z dwóch członów, z których każdy zawiera przynajmniej jeden temat wyrazu samodzielny w epoce historycznej lub przedhistorycznej. 2. Pod

¹ Powstanie typu imion złożonych odnosi do epoki praindoeuropejskiej zarówno K. Brugmann, *Grundriss*² II, 1, s. 117—120, jak i H. Hirt, *Indogermanische Grammatik* IV, s. 80—82. Natomiast E. Pulgram, *Indo-european Personal Names Language XXIII* (1947), s. 189—206, przypuszcza, że najstarszą warstwą imiennictwa naszej rodziny są jednoczłonowe appellativa. Rewizjonizm ten jednak nie jest uzasadniony, jak tego dowodzi materiał, który przedstawimy w ciągu naszych wywodów.

² Por. E. Laroche, *Recueil d'onomastique hittite*, Paris 1951, oraz recenzję T. Milewskiego, *Onomastica* II/1 (1956), s. 155—165.

względem etymologicznym przynajmniej jeden z członów pochodzi od pierwiastka praindoeuropejskiego, co wyklucza zapożyczenie imienia jako całości z jakiegoś języka nieindoeuropejskiego. 3. Pod względem stylistycznym omawiane imiona wyrażają jakąś dodatnią cechę lub jakąś pomyślną wróżbę czy życzenie.

Ewolucja struktury morfologicznej tak określonych imion złożonych typu indoeuropejskiego podzielić można na trzy okresy. Pierwszy z nich to rekonstruowany system antroponimii praindoeuropejskiej. Okres drugi obejmuje ewolucję paralelną imion złożonych różnych grup języków naszej rodziny z epoki, w której kontakty między nimi nie zostały jeszcze całkowicie zerwane. Na okres trzeci wreszcie przypada zupełnie już odrębny rozwój systemów antroponimicznych wymienionych dziewięciu grup języków. Przypatrzmy się najpierw systemowi praindoeuropejskiemu.

§ 1. Wiele kategorii imion o podobnej budowie morfologicznej występuje równocześnie w antroponimii przynajmniej trzech zupełnie odrębnych grup języków indoeuropejskich i to najczęściej w imiennictwie indoirańskim, greckim i celtyckim. Kategorie te, których powstanie — ze względu na ich szerokie rozpowszechnienie — należy odnieść do epoki praindoeuropejskiej, podzielić można na pięć głównych typów.

1. Typ *nomen-pierwiastek* obejmuje imiona, których członem pierwszym jest temat nominalny o tej czy innej budowie, w funkcji zaś członu drugiego występuje pierwiastek, który rozszerzony końcówkami osobowymi spełnia rolę czasownika, tu jednak w drugim członie *compositum* ma znaczenie *nomen agentis* lub rzadziej *nomen actionis*, np. skr. *Soma-dā-* 'ofiarujący some', por. skr. aor. *á-dā-t* 'dał'; *Śatru-han-* 'zabijający wrogów', por. *hán-ti* 'bije'; aw. *Aša-stū-* 'modlący się do Aszy', por. aw. *staoiti* 'chwali, modli się', skr. *stáuti*; gr. *Ἄρδο-δάμας* 'ujarzmiający mężów', por. gr. *δαμάω* 'ujarzmiam'; celt. *Dubno-rīx* 'władający światem', ilir. *Volt-rec-s*, por. wed. *rāṣti* 'panuje'; celt. *Virido-vix* 'mężnie walczący', por. łac. *vincō* 'zwycięzam', *victus*.

2. Typ *indeclinabile-pierwiastek* różni się od typu poprzedniego tylko tym, że w funkcji członu pierwszego występuje jeden lub dwa wyrazki nieodmienne, najczęściej prepozycje, rzadziej partykuła przecząca, np. skr. *Vi-rāj-* 'wkoło panujący', por. *rāṣti* 'panuje', *Su-pra-bhā-* 'dobrze przed sobą świecący', por. *bhāti* 'świecić'; aw. *Vi-rāz-* 'wkoło panujący', *Hu-fra-vaxš-*, por. skr. *uksāti* 'skrapia'; gr. *Ἄ-δάμας* 'nie ujarzmiający', *Ἐδ-δάμας* 'dobrze ujarzmiający'; pol. *Nie-z-da*, por. scs. *dati* 'dać'; celt. *Ad-vo-rīx*.

3. Najliczniejszy typ *nomen-nomen* obejmuje wiele podtypów zależnie od budowy tematów nominalnych występujących zarówno w funkcji jego pierwszego, jak i drugiego członu. Materiał porównawczy dowodzi, że w imionach praindoeuropejskich rolę tak członu początkowego

jak i końcowego spełniały tematy nominalne należące do dziesięciu różnych kategorii morfologicznych.

a) Rzeczowniki pierwiastkowe w funkcji pierwszego członu imion, np. skr. *Go-bala-* 'mający siłę wołu', aw. *Gao-pivāshav-* 'tuczający bydło', gr. *Bov θήρας* 'polujący na woly', por. skr. *gāuh* 'wół, krowa', aw. *gāuš*, gr. *βοῦς*; gr. *Δρόσπ* 'o wielkich oczach', celt. *Dru-talos* 'o wielkim czole', gr. *δρῶς* 'dąb', arg. *δροόν* (z **δροφόν*) 'silne, mocne'; pr. *Ways-tauthe* 'mający lud w domu', lit. *Vaiš-viras* 'mąż domu', por. pr. acc. sg. *wais-pat-tin* 'pani domu', gr. atematyczny acc. sg. (*F*)*ολκα-δε* 'do domu'. Rzeczowniki pierwiastkowe w funkcji drugiego członu imion, np. skr. *Citra-gu-* 'mający jasne bydło', aw. *Dāzgrō-gav-* 'mający ciemne bydło'; gr. *Μελάν-δρος*, pr. *Nis-drus*; aw. *Usmā-nar-* 'dla którego mężowie mają szacunek', gr. *Κλειτ-άνωρ* 'sławny mąż', por. aw. *nā* 'mąż', acc. *narəm*, gr. *άνήρ*; celt. *Ando-bro* 'o wielkich brwiach', por. skr. *bhrū-h* 'brew'. Przeciwiństwo imion skr. *Go-bala-* obok *Citra-gu-* nasuwa przypuszczenie, że pierwotnie przynajmniej część rzeczowników pierwiastkowych zakończonych na dyftong występowała w pierwszym członie złożenia w postaci pełnej, w drugim członie zaś w postaci zanikowej.

b) Tematy nominalne zakończone na *-t* lub *-nt* w funkcji pierwszego członu imion, np. skr. *Vidyut-dyotā-* 'mający blask błyskawicy', por. skr. *vidyut-* 'błyskawica'; gr. *Μελ-θήν* 'ssący miód', por. het. *melit* 'miód', gr. *μέλι, μέλιτος*; celt. *Epot+so-ro-vidus* (z **Epot+su-ro-vidus*) 'bardzo dobrze znający się na kawalerii', por. łac. *equus, equitis* 'jeździec', gr. hom. *ἵπποτα* 'jeździec'; skr. *Brhat-sena-* 'mający wielkie wojsko', por. skr. *bṛhat-* (≡ pie. **bhrǵh-nt-*) 'wysoki, wielki', *Rúśad-gu-* 'mający jasne bydło', por. skr. *rúśat-* (≡ pie. **luk-nt-*) 'świetlany, jasny'; skr. *Prśad-aśva-* 'mający centkowane konie', aw. *Parśat-gav-* 'mający centkowane bydło'. Tematy nominalne zakończone na *-t* lub *-nt* w funkcji drugiego członu imion, np. gr. *Νικ-έρως* 'kochający zwycięstwo', por. gr. *ἔρως, ἔρωτος* 'miłość', *Θεό-θεμς* 'znający prawo boże', por. *θέμς, θέμιστος* 'prawo'; skr. *Hiranya-dat-* 'mający złote zęby', por. *dán* 'zab', gen. sg. *dat-ah* (≡ **dnt-*); gr. *Δαμο-γέρον* 'ujarzmiający starców', por. *γέρον, γέροντος* 'stary, starzec', *Ἄστυ-κρόων* 'władca miasta', por. *κρόων, κρόοντος*.

c) Tematy nominalne zakończone na *-s* w funkcji pierwszego członu imion, np. skr. *Tejas-vatī* 'znający blask', por. *tájas-* 'blask', *Havis-kṛt-* 'składający dary ofiarne', por. *havis-* 'dar ofiarny', *Dhanur-graha-* 'chwytający łuk', por. *dhánus-* 'łuk'; aw. *Raočas-čāēšman-* 'przygotowujący światło', por. *raočah-* 'światło'; st-pers. *Vayas-pāra-* 'czyniący koniec prześladowaniu'; gr. *Σθενέ-δημος* 'mający silny lud' i *Σθενο-κράτης* 'mający potężną siłę', por. *σθένος* 'siła'; st-wys.-niem. *Sigis-mund* i *Sigur-mār*, por. temat na *-is* — goc. *sigis* n. 'zwycięstwo', temat na *-us* — stang. *sigor* 'ts.₂'; celt. *Cartis-manduā* i *Civis-mārus*. Tematy nomi-

nalne zakończone na *-s* w funkcji końcowego członu imion, np. *Su-śravas-* 'mający dobrą sławę', aw. *Haō-srāvah-* 'ts.', gr. *Ἐδ-κλῆς* 'ts.', ilir. *Ves-cleves*, por. skr. *śrāvas-* 'sława', *vāsu-śravas-* 'mający dobrą sławę'; skr. *Vasu-manas-* 'mający dobrą siłę życiową', *Su-manas-* 'ts.', gr. *Ἐδ-μένης* 'ts.', por. gr. *μένος* 'siła życiowa, męstwo'; skr. *Satya-vacas-* 'mający słowo prawdy', gr. *Ἄρχι-έπης*, *Ἐδ-έπης* 'mający dobre słowo', por. skr. *vācas-* 'słowo', gr. *ἔπος* 'ts.'; aw. *Vīdat-xarnah-* 'znajdujący sławę', stpers. *Vinda-farnā* 'ts.', por. aw. *xarənah-* 'chwała'. Omawiane tematy w funkcji członu pierwszego zakończone były na *-es* || *-os*, *-is*, *-us*, w funkcji zaś członu końcowego imion męskich i żeńskich wygłos tematów neutralnych na *-es* || *-os* przybiera postać *-ēs* w nom. sg. zgodnie z ogólnymi zasadami deklinacji indoeuropejskiej.

d) W wygłosie tematów nominalnych na *-n* stanowiących człon pierwszy imion występuje postać zanikowa pie. *-n*, np. skr. *Takṣa-datta-* 'dany przez cieślę', gr. *τέκτα-φ-ος*, por. skr. *tákṣan-* 'cieśla', gr. *τέκτων* 'ts.'; skr. *Ātmā-sukha-* 'radość duszy', por. *ātman-* m. (nom. sg. *ātmā*) 'oddech, dusza'; gr. *Ὀνομά-κλῆς* 'o sławnym imieniu', por. *ὄνομα* 'imię'; germ. *Ermun-duri* || *Hermun-duri* 'Grossthüringer'. Tematy na *-n* w funkcji członu końcowego imion, np. skr. *Deva-śarman-* 'mający ochronę w bogu', por. *śārman-* n. 'nakrycie, dach ochronny'; aw. *Kavā-rasman-* 'mający falangę Kavi (starowierców)', por. *rasman-* 'falanga'; gr. *Θεο-μνήμων* 'pomnik boga', por. *μνήμα* n. 'pomnik, pamiątka', *Κλέο-φρον* 'mający sławne serce', por. *φρήν* 'serce, myśl'. Jak widzimy w funkcji członu końcowego omawiane tematy miały zawsze w wygłosie *-ōn* bez względu na formę simplex. Ta postać członu końcowego została w wielu wypadkach przeniesiona do członu pierwszego wskutek znanego zjawiska odwracania kolejności członów imion, np. gr. *Ἀγών-ιππος*, por. *Δαμ-άγων*, *άγών* 'zgromadzenie, zapas'; st.-wys.-niem. *Gomo-harius* 'mający wojsko mężów', goc. *guma*, *gumins* 'mąż, człowiek'; celt. *Cerdu-belus* 'zabijający jak sztukmistrz', por. irl. *cerd* 'sztukmistrz', łac. *cerdō*, *-ōnis* 'rzemieślnik'.

e) Forma tematów na *-r* była ściśle paralelna do formy tematów na *-n*. Gdy mianowicie tematy na *-r* występowały w funkcji pierwszego członu imion złożonych, ich wygłos miał pierwotnie postać stopnia zanikowego *-r*, gdy natomiast spełniały one funkcję członu drugiego, wygłos ich przybierał postać wzdłużoną *-ōr*. I tak temat na *-r* w członie pierwszym, np. skr. *Mātṛ-datta-* 'dany przez matkę', por. *mātar-* 'matka', *Pitṛ-ceta-* 'sługa ojca', por. skr. *pitar-* 'ojciec', *Bhartṛ-yajña-* 'składający ofiarę panu', *bhartar-* 'nosiciel, pan'; aw. *Ātərə-dāta-* 'dany przez ogień', por. *ātərə-* (= *ātr-*) 'ogień'; gr. *Πάτρ-ιππος* 'mający konie ojca' z pierwotnego *Πατρά-* wskutek elizji *-a-* przed samogłoską, por. *πατήρ* 'ojciec', a co do wygłosu członu pierwszego *τετρά-γυιος* 'o powierzchni czterech włók'. W członie drugim, np. skr. *Śatru-hantar-* 'zabójca wrogów', por. *hantār-* (nom.

sg. *hantá*) 'zabójca'; aw. *Həm-barətar-vənhvəm* 'zbieracz bogactw', por. *həm-barətar-* 'zbieracz'; gr. *Μεγαλ-ήτωρ* 'o wielkim sercu', por. *ήτορ* n. 'serce', *Πολύ-πτωρ* 'mający wiele bogactw', por. *κτέαρ* n. 'majątek, własność'.

f) Tematy na *-i* wykazują w wygłosie tak członku początkowego jak i końcowego postać zanikową *-i*. W członie pierwszym, np. skr. *Hari-avga-* 'mający żółte członki', aw. *Zairi-varay-* 'mający żółty pancierz', por. skr. *hāri-* 'żółty', aw. *zaray-* 'ts.'; stpers. *Dāmi-dūta-* 'dany przez stwórcę', aw. *dāmi-* 'stwórcza'; gr. *Ἀγυλεωνίς* 'blyszczący lew', por. het. *harkis* 'biały, jasny'; celt. *Bōdi-vesus* 'mający bogactwa przez zwycięstwo', por. irl. *búaid* (≡ **boudi-*) 'zwycięstwo'; ilir. *Scerdi-laedus*; trac. *Δινδι-πορις*; st.-wys.-niem. *Macli-gisil*, por. *mahti* 'potęga'; czes. *Čest-mir* (≡ **Čestm-mirə*), por. ses. *čestv* 'cześć'; pr. *Austi-gawdis*, lit. *Austi-gaudis*, por. pr. ace. sg. *āustin* f. 'usta'. W drugim członie, np. skr. *Vasu-mati-* 'mający dobrą myśl', aw. *Tušnā-matay-* 'mający cichą myśl', por. skr. *matí-* 'myśl, rozum'; skr. *Deva-bhūti-* 'mający pomyślność bożą', *Su-bhūti-* 'mający dobrobyt', celt. *Com-butis*, por. skr. *bhūti-* f. 'byt, pomyślność', irl. *buith* 'byt', gr. *φύσις* 'przyroda', *σύνφυσις* 'związek'; gr. *Κλέο-μαρτις* 'sławny wieszcz', por. *μάρτις* 'prorok, wieszcz'; ilir. *Voltu-paris*, trac. *Δαλη-πορις* (= ilir. *-paris*).

g) Postać zanikową *-u* ma również wygłos tematów na *-u* występujących zarówno w funkcji członku początkowego jak i końcowego imion. I tak w członie pierwszym, np. skr. *Vasu-mitra-* || *Vāsu-mitra-* 'dobry przyjaciel', *Vasu-datta-* 'dany przez dobrych (bogów)', aw. *Vəshu-dāta-* 'ts.', stpers. *Va(h)u-misa-*, ilir. *Ves-cleves* (z **Vesu-cleves*) 'mający dobrą sławę', celt. *Vesu-avus* 'mający dobrego dziadka', *Vīsu-rīx* 'dobry król', germ. *Wisu-mar*, por. skr. *vāsu-* (≡ **wesu-*) 'dobry, dobro', irl. *fiu* (≡ **wēsu-*) 'godny'; aw. *Vouru-nəmah-* 'szeroko czczony', skr. *Uru-śravas-* 'mający szeroką sławę', gr. *Εὐρύ-κλής* 'ts.', *Εὐρύ-κλειτος* 'ts.', celt. *Veru-cloetius* 'ts.', por. skr. *uru-* 'szeroki, daleki', aw. *vouruš*, gr. *εὐρός*; celt. *Catu-rīx* 'król walki', trac. *Κοτό-ταρις*, por. irl. *cath* 'walka'. W członie drugim, np. skr. *Rājya-vasu-* 'mający królewskie bogactwo', aw. *Ĵaro-vəshu-* 'czuwający nad bogactwem', stpers. *Dāraya-vahuš* 'utrzymujący bogactwa' celt. *Sego-vesus* 'mający bogactwa przez zwycięstwo'; trac. *Disa-centus* 'mający najlepsze kozy', por. celt. *Cintu-genus* 'pierwszy syn', irl. *cētnē* 'pierwszy'.

h) Tematy nominalne na *-o* w członie pierwszym imion, np. skr. *Aśva-pati-* 'pan koni', medyjskie *Aspa-čanā* 'zamilowany w koniach', gr. *Ἰππο-δάμας* 'ujarzmiający konie', celt. *Epo-meduos* 'zapalony do koni', st.-wys.-niem. *Eha-drud*, por. skr. *áśva-* 'koń', lac. *equus*; skr. *Veda-dhara-* 'strzegący poznania', sch. *Vido-slav*, lit. *Veid-mantas*, celt. *Vēdo-mavos*, por. skr. *vēda-* m. 'poznanie', ses. *vids* 'wygląd', lit. *vėidas* 'twarz', irl. *fiad*

'coram'; skr. *Deva-datta*- 'dany przez boga', aw. *Daēvō-zbiš-* 'wróg demonów', celt. *Dēvo-gnātā* f. 'znająca boga' lub 'zrodzona przez boga', ilir. *Dio-panet-*, por. skr. *deva-* 'bóg', irl. *dia* 'ts'. Tematy nominalne na -o w członie drugim, np. skr. *Mahā-vīra-* 'wielki mąż', lit. *Vaiš-viras* 'mąż z rodu', celt. *Agedo-virus* 'mąż z twarzy', st.-wys.-niem. *Sigi-war* 'mąż zwycięstwa', por. skr. *vīrā-* 'mąż', irl. *fer* 'ts.'; skr. *Satya-yajña-* 'składający prawdziwą ofiarę', aw. *Mazda-yasna-* 'składający ofiarę Mazdzie', por. skr. *yajñā-* 'ofiara'; gr. *Εἰ-αγρος* 'mający dobre polowanie', celt. *Su-agrus* 'ts.', por. aw. *azrō-dadāy-* 'dający polowanie', irl. *ār* n. (≡ pie. **ágro-m*) 'kleska'; gr. *Διό-δαρος* 'dar Zeusa', pol. *Bogo-dar*, por. gr. *δῶρον* 'dar'; trac. *Ουαστοβαλος*; ilir. *Τεντι-απλος* 'mający siły ludu', por. stisl. *afl* 'siła'.

i) Tematy nominalne na -ī występują w pierwszym członie imion sanskryckich, np. *Prthvī-rāja-* 'król ziemi', por. *prthvī* f. 'ziemia' (tj. 'szeroka'); *Mahī-dhara-* 'stróż ziemi', por. *mahī* f. 'ziemia' (tj. 'wielka'). Temat na -ī znajdujemy w drugim członie celtyckiego imienia męskiego *Con-victo*+*litavīs* 'mający ziemię pozyskaną', w którym człon końcowy *-litavī-* kontynuuje pie. **płtavī*, por. skr. *prthivī-* f. 'ziemia', celt. *Letavia* 'nazwy Galii u Celtów z wysp Brytyjskich, ląd stały', co do członu pierwszego zaś por. lae. *convictus* 'przekonany'. Formant -ī-||-yθ- służył w praindoeuropejskim do tworzenia imion żeńskich od męskich, których człon końcowy był atematyczny, np. aw. *Vaṣhu-fədr-ī-* f. 'mająca dobrego ojca', por. *pitar-*||*fədr-* 'ojciec'; *ərədat-fədr-ī* 'przynosząca powodzenie ojcu' fem. od imienia odpowiadającego skr. *R̥dat-pitar-*; aw. *Viṣpa-tauruš-ī-* f. 'władająca wszystkim'; gr. *Μεγ-άειρα-* fem. od imienia *Μεγ-ήνωρ* 'wielki mąż', *Ἀγαθό-κλεια* (≡ **-κλεῖσ-ια*) fem. od imienia *Ἀγαθο-κλήης* (≡ **-κλέ-ης*) 'mający dobrą sławę'. W sanskrycie formant -ī- tworzy imiona żeńskie także i od tych imion męskich, których ostatni człon jest tematyczny, np. *Indra-devī-* fem. od imienia *Indra-deva-* 'mający boga w Indrze', *R̥ṣi-dāsi-* fem. od imienia *R̥ṣi-dāsa-* 'niewolnik wieszcz'a.

j) Tematy nominalne na -ā w pierwszym członie imion, np. skr. *Senā-pati-* 'pan wojska', por. *sénā* f. 'wojsko'; aw. *Daēnā-vazah-* 'wspierający religię', por. aw. *daēnā* f. 'religia'; trac. *Δαλη-πορις*, *Διζα-τελμις*; gr. *Δικη-κράτης* 'silny w sprawiedliwości', por. *δίκη* 'sprawiedliwość'; *Ἀγορα-κλήης* 'sławny na zgromadzeniu ludowym', por. *ἀγορά* 'zgromadzenie ludowe'; *Τενταμίδης* patronimicum od **Τεντᾶ-μένης* 'mający siłę życiową ludu', celt. *Ἀβρα-σίντων*, *Dia-coxie* (?) st.-wys.-niem. *Theudo-bald*, por. osk. *touto*, goe. *piuda* 'lud'. Tematy na -ā w funkcji końcowego członu imion męskich, np. gr. *Ἀναξ-αγόρας*, *Δεινο-δίκης*; trac. *Δρασι-μάρα* obok *Ζια-μαρακη*, *Παρει-σάδης*; fryg. *Λιτω-έρσης*; celt. gen. sg. *Cattu-buttas*, por. irl. *both* f. (≡ **bhū-tā-*) 'chata'. W praindoeuropejskim formant -ā służył do tworzenia imion żeńskich od męskich, których człon końcowy był tematyczny, np. gr. *Ξανθ-ίππη* fem. od imienia *Ξάνθ-ιππος* 'mający bru-

natne konie', 'Ανδρο-μάχη fem. od imienia 'Ανδρο-μαχος, pol. *Broni-sława* fem. od imienia *Broni-sław* itd.

4. Typ liczebnik-nomen (typ skr. *đvi-gu-*) zaświadczony jest w antroponimii indoirañskiej, iliryjskiej i celtyckiej, sięga więc niezawodnie również epoki praindoeuropejskiej, np. skr. *Tri-dhancan-* 'o trzech łukach', ilir. *Τρι-τεύτα* 'pani trzech ludów', celt. *tri-garanus* 'o trzech zórawiach'; skr. *Catur-aśva-* 'mający zaprzęg czterokonny', aw. *Čadwar-əspa-* 'ts.'; skr. *Aṣṭā-ratha-* 'mający osiem wozów', aw. *Aṣta-aurvant-* 'mający osiem biegaczy'; skr. *Daśa-ratha-* 'mający dziesięć wozów', król Mitanii w północnej Mezopotamii z XIV w. p. n. e. *Tuš-ratta* 'ts.'; skr. *Śata-ratha-* 'mający sto wozów', celt. *Cento-genea* patronimicum żeńskie od imienia **Cento-genus* 'mający stu synów'.

5. Typ indeclinabile-nomen obejmuje imiona złożone, których członem pierwszym jest jakikolwiek wyraz nieodmienny, członem drugim zaś temat nominalny jednej z wymienionych powyżej kategorii. Typ ten podzielić można na trzy podtypy, zależnie od charakteru nieodmiennego członu pierwszego.

a) Imiona powstałe ze zdań wykrzyknikowo-pytajnych mają w funkcji członu pierwszego pierwiastek zaimka pytajnego pie. **kʷu-*, np. skr. *Ku-netraka-* 'jakież oczy?' (tj. 'złe oczy'), por. *netrá-* n. 'oko'; gr. stbeoc. *Πυλιμιδάς* patronimicum od imienia **Πύ-λιμος* 'cóż za głód?' (tj. 'głodomór'), por. *λιμός* 'głód'; pr. *Ku-wayke* 'cóż za chłopiec?' (tj. 'zły chłopiec'), por. lit. *vaikas* 'chłopiec'.

b) We wszystkich omawianych tu językach indoeuropejskich występują imiona złożone, których pierwszym członem jest prepozycja. Niektóre z tych morfemów występowały w tej funkcji już w epoce praindoeuropejskiej, jak o tym świadczy ich obecność w antroponimii dalekich od siebie grup językowych. I tak elementy pie. **sú-* 'dobry, dobrze' i **dus-* 'zły, źle' przeciwstawiają się sobie znaczeniowo w antroponimii indoirañskiej, greckiej i celtyckiej, por. skr. *Su-yodhana-* 'dobry wojownik': *Dur-yodhana-* 'zły wojownik', gr. *Εὖ-ωπος* 'o dobrych oczach': *Δύσ-ωπος* 'o złych oczach', celt. *Su-ratos* 'o dobrej łasce': *Du-ratius* 'o złej łasce'. Elementy te już w praindoeuropejskim tworzyły imiona o znaczeniu przeciwstawnym, a podobnie do epoki praindoeuropejskiej należy odnieść wprowadzenie do pierwszego członu imion następujących prepozycji: skr. *Pari-śruta-* 'bardzo sławny', gr. *Περί-χλυτος* 'ts.', celt. *Eri-dubnos*, pr. *Per-gaude*, pol. *Prze-bor*, por. gr. *περί* 'nad, bardzo', skr. *pári*, irl. *er*, lit. *peĩ*; skr. *Pra-vīra-* 'wielki mąż', aw. *Fra-daxštay-* 'bardzo odznaczony', stpers. *Fra-vartiš*, gr. *Πρό-ανδρος* 'wielki mąż', celt. *Ro-talus* 'o wielkim czole', pr. *Pra-drue*, *Pra-grinthe*, por. skr. *prá-* 'przed, bardzo', gr. *πρό* 'przed', irl. *ro-* 'bardzo'; stpers. *Upa-darma-* 'podległy prawu', skr. *Upa-diśa-* 'ts.', gr. 'Υπό-δικος 'ts.', celt. *Vo-segus* 'pod (jego) potęgą' (imię boga), por.

gr. *ὑπο* 'pod', skr. *úpa*, irl. *fo-*: skr. *Api-sála-* 'o wielkim oszczepie', aw. *Aipi-vaxhu-* 'bardzo dobry', gr. *Ἐπι-γένης* 'z wielkiego rodu', ilir. *Epi-cadus*, *Epi-caris*, celt. *E-crito* 'bardzo straszny', por. gr. *ἐπί* 'nadto', skr. *ápi*; skr. *Upari-mekhala-* 'mający wielki pas', gr. *Ἐπερ-μένης* 'mający wielką siłę życiową', celt. *Ver-touguis* 'mający wielki łuk', *Ver-catus* 'prowadzący wielką walkę', *Ver-cobius* 'mający wielkie zwycięstwo', *Ver-connius* 'wielkiego umysłu', st.-wys.-niem. *Ober-olt*, *Obr-olf*, por. gr. *ὑπέρ* 'nad', skr. *upári* 'ts.', irl. *for-* 'ts.', st.-wys.-niem. *ubar* 'ts.'

e) Partykuła negatywna pie. **u-* w pierwszym członie imion, np. skr. *A-bala-* 'bezsilny', *A-sruta-* 'niesławny'; gr. *Ἄ-φοβος* 'bez strachu', *Ἄ-ῥομος* 'nierówny'; celt. *Ἄ-δράστη* 'niezwyciężona'; st.-wys.-niem. *Un-forah* 'bez trwogi'.

Przedstawionej tu rekonstrukcji stanu praindoeuropejskiego budowy morfologicznej imion złożonych postawić można zarzut w duchu wspomnianych już wywodów E. Pulgrama, a mianowicie że wymienione kategorie nie są dziedzictwem ze wspólnego prajęzyka, lecz wynikiem paralelnego rozwoju języków naszej rodziny. Zarzut ten jednak nie da się utrzymać, w większości bowiem języków wymienione kategorie compositów nie są już produktywne, z wyjątkiem typów zawierających dawne tematy na *-o*, które wypierają wszystkie inne tematy. Tylko więc wielkie rozpowszechnienie tematów na *-o* może uchodzić za wynik paralelnego rozwoju już wyodrębnionych języków, znaczna jednak ilość identycznych etymologicznie tematów na *-o* występujących w imionach zaczerpniętych z oddalonych od siebie języków, jak np. pie. **ekwo-*, **deiwo-*, **wiro-* || **wiro-* (por. skr. *ásva-*, *devá-*, *vīrá-*), dowodzi, że tematy te występowały już w antroponimii praindoeuropejskiej, choć nie odgrywały w niej tak wielkiej jak później roli. Wszystkie więc wymienione typy i podtypy imion, które w znacznej części są zaświadczone przez formy reliktowe zachowane w oddalonych od siebie językach, możemy odnieść do epoki praindoeuropejskiej. Ogólny przegląd tych typów morfologicznych prajęzykowego systemu antroponimicznego oraz zasięg, w którym się zachowały w poszczególnych językach naszej rodziny, podaje umieszczona poniżej tabela (por. s. 45), na której znak + oznacza występowanie danego typu imion.

Na podstawie tabeli na str. 45 wysnuć możemy dwa wnioski: 1^o Praindoeuropejski system antroponimiczny oparty był na kombinacji tylko czterech rodzajów elementów morfologicznych, a mianowicie pierwiastków, tematów nominalnych wszystkich typów, liczebników oraz wyrazów nieodmiennych, natomiast nie występowały w nim jeszcze tematy werbalne, gdyż ich funkcję spełniały właśnie pierwiastki, które zależnie od otoczenia morfologicznego miały znaczenie werbalne lub nominalne. Jest to niezawodnie rys archaiczny omawianego systemu, podobnie jak i brak zróżnicowania tematów nominalnych na rzeczownikowe

Typy morfologiczne praindoeuropejskich imion złożonych	Skr.	Aw.	St-pers.	Słow.	Balt.	Gr.	Trac.	Ilir.	Celt.	Germań.
1. Typ nomen-pierwiastek, np. skr. <i>Soma-dā-</i>	+	+				+		+	+	
2. Typ indeclinabile-pierwiastek, np. skr. <i>Vi-rāj-</i>	+	+		+		+			+	
3. Typ nomen-nomen, np. skr. <i>Aśva-pati-</i>	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+
a) Rzeczowniki pierwiastkowe jako człón imienia	+	+			+	+			+	
b) Tematy nominalne na <i>-t</i> , <i>-nt</i> jako człón imienia	+	+				+			+	
c) Tematy nominalne na <i>-s</i> jako człón imienia	+	+	+			+		+	+	+
d) Tematy nominalne na <i>-n</i> jako człón imienia	+	+				+			+	+
e) Tematy nominalne na <i>-r</i> jako człón imienia	+	+				+				
f) Tematy nominalne na <i>-i</i> jako człón imienia	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+
g) Tematy nominalne na <i>-u</i> jako człón imienia	+	+	+			+	+	+	+	+
h) Tematy nominalne na <i>-o</i> jako człón imienia	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+
i) Tematy nominalne na <i>-i -ya</i> jako człón imienia	+	+				+			+	
j) Tematy na <i>-ā</i> jako człón pierwszy imion	+	+				+	+		+	
Tematy na <i>-ā</i> jako człón końcowy imion męskich						+	+		+	
4. Typ liczebnik-nomen, np. skr. <i>Ca-tur-aśva-</i>	+	+						+	+	
5. Typ indeclinabile-nomen	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+
a) Pie. * <i>k^wu-</i> w pierwszym człónie, np. skr. <i>Ku-netraka-</i>	+				+	+				
b) Prepozycja w pierwszym człónie, np. skr. <i>Su-śravas-</i>	+	+	+	+	+	+	+	+	+	+
c) Negacja pie. * <i>n-</i> w pierwszym człónie, np. skr. <i>A-bala-</i>	+	+				+			+	+

i przymiotnikowe. 2° Prawie wszystkie typy imion praindoeuropejskich zachowały się w antroponimii sanskryckiej, awestyjskiej, greckiej i celtyckiej. W innych językach naszej rodziny występują tylko niektóre z tych typów, należy jednak zaznaczyć, że systemy antroponimiczne staroperski, tracki i iliryski znane są nam tylko fragmentarycznie, tak że brak pewnej kategorii w naszym materiale nie dowodzi jeszcze jej braku w żywym języku. Natomiast rzadkie stosunkowo występowanie starych

kategorii morfologicznych w imionach germańskich, słowiańskich i bałtyckich tłumaczy się tym, że materiał antroponimiczny tych języków, jakim rozporządzamy, pochodzi z epoki bardzo późnej, bo z okresu między V a XV w. n. e.

§ 2. Zrekonstruowany tu w ogólnych zarysach praindoeuropejski system antroponimiczny został odziedziczony przez wylaniające się z prajęzyka dialekty, które ustosunkowały się do jego systemu morfologicznego w dwojaki sposób. Zespół dialektów zachodnich obejmujący grupę celtycką, germańską, iliryjską i tracką nie wprowadził do antroponimii żadnych nowych kategorii morfologicznych. Rozwój morfologiczny imiennictwa tych dialektów ograniczał się do rozrostu ilościowego tematów nominalnych na *-o*, które wypierały z antroponimii pierwiastki i wszystkie inne kategorie tematów. Najważniejszą rolę w tej grupie odegrało imiennictwo celtyckie, z którego wiele członów zostało zapożyczonych do imion germańskich, a zdaje się także iliryjskich i trackich. W obrębie grupy zachodniej imiennictwo celtyckie jest nam również najlepiej znane dzięki bogatemu i fonetycznie archaicznemu materiałowi, który zachowały dokumenty pochodzące z okresu między w. III p. n. e. a III w. n. e. Otóż reprezentatywne z tych względów dla grupy zachodniej imiennictwo celtyckie jest z punktu widzenia morfologicznego bardzo archaiczne. Zachowało ono prawie wszystkie kategorie morfologiczne antroponimii praindoeuropejskiej (brak tylko tematów nominalnych na *-r* oraz typu skr. *Kunetraka-*), nie spotykamy tu natomiast jakiegokolwiek nowych kategorii morfologicznych obcych imiennictwu praindoeuropejskiemu.

Zupełnie innymi drogami poszedł rozwój imiennictwa dialektów zespołu wschodniego obejmującego grupę indyjską, irańską, słowiańską, bałtycką i grecką. W budowie morfologicznej imion przeprowadzono tu liczne innowacje, które występują równocześnie w kilku systemach antroponimicznych tego zespołu. Innowacje te częściowo dokonane wspólnie w imiennictwie kilku grup językowych przed ostatecznym oddzieleniem się ich od siebie, częściowo przeprowadzone paralelnie w odrębnych już grupach, częściowo wreszcie będące wynikiem wpływu jednej grupy na drugą, nadają systemom antroponimicznym zespołu wschodniego pewien stopień jedności.

Ten podział indoeuropejskich systemów antroponimicznych na zachodnie i wschodnie odpowiada ogólnemu ugrupowaniu języków naszej rodziny. I tak w ujęciu Porziga³, które ma za sobą wiele danych, dialekty indoeuropejskie bezpośrednio po rozbięciu jedności prajęzyka tworzyły dwa zespoły, a mianowicie zachodni obejmujący grupę italską, celtycką, germańską, wenetyjską i iliryjską, oraz zespół wschodni, do którego należała

³ W. Porzig, *Die Gliederung des indogermanischen Sprachgebiets*, Heidelberg 1954, zwłaszcza s. 193 i n.

grupa indyjska, irańska, ormiańska, frygijska, tracka, grecka, słowiańska i bałtycka. Podział Porziga zgadza się zupełnie z przyjętym przez nas ugrupowaniem indoeuropejskich systemów antroponimicznych, jedynie stanowisko trackiego ujęte jest odmiennie. Porzig bowiem zalicza język tracki do zespołu wschodniego, my zaś jego imiennictwo do zespołu zachodniego. Ta rozbieżność zdań nie może dziwić wobec ubóstwa naszych wiadomości tak o języku trackim (por. W. Porzig, op. cit., s. 154), jak i o jego imiennictwie.

Wobec konserwatyźmu systemów antroponimicznych grupy zachodniej, drugim etapem w ewolucji morfologicznej imiennictwa naszej rodziny są innowacje przeprowadzone w obrębie grupy wschodniej. Zmianom tym przypatrzymy się tu bliżej.

Najważniejszą może innowacją morfologiczną przeprowadzoną w systemach antroponimicznych sanskryckim, awestyjskim i słowiańskim było utworzenie imion dwustopniowych, tj. takich, w których jeden z członów ma postać compositum, w tym wypadku compositum zakończonego pierwiastkiem. Wyróżnić tu można trzy typy:

1. Złożenie typu nomen-pierwiastek może stać się pierwszym członem imienia dwustopniowego o schemacie morfologicznym (nomen-pierwiastek) + nomen. I tak imię skr. *Vīra-bhū + pati-* 'pan ziemi mężów' ma jako człon pierwszy złożenie *vīra-bhū-* 'ziemia mężów' z regularnym użyciem pierwiastka jako członu końcowego w znaczeniu rzeczownika 'istnienie, świat, ziemia', por. skr. aor. *á-bhū-t* 'był', *bhū-* f. 'ziemia'. Podobnie imię aw. *Gaya-dā + stay-* 'mający istnienie od dawcy życia' ma w pierwszym członie compositum tegoż typu *gayō-dā-* 'dawca życia', por. skr. aor. *á-dā-t* 'dał'.

2. Pospolite rzeczowniki złożone typu praeverbium-pierwiastek zostały użyte na równi z innymi rzeczownikami w funkcji pierwszego członu do budowy indyjskich i słowiańskich imion dwustopniowych, które wskutek tego przybrały postać (praeverbium-pierwiastek) + nomen, np. skr. *ni-dhī-* 'zbiornik, skarb' (por. *hi-tá-* 'położony'): *Ni-dhī + pālita-* 'stróż skarbu'; *saṃ-dhī-* 'zjednoczenie, związek': *Sam-dhī + mati-* 'wiążący myśli'; *su-dhā-* 'sok, nektar' (por. aor. *á-dhā-t* 'udoił'): *Su-dhā + kara-* 'wyrabiający nektar'; *pra-jñā-* 'poznanie' (por. *jñā-tá-* 'znany'): *Pra-jñā + varman-* 'obronca poznania'; *pra-jā-* 'potomstwo' (por. *jā-ti-* 'urodzenie'): *Pra-jā + pati-* 'pan potomstwa'; *saṃ-ghā-* 'zbita gromada, lud' (por. *hán-ti* 'bije'): *Sam-gha + mitra-* 'przyjaciel ludu'. Na gruncie słowiańskim znajdujemy imiona omawianego typu, których pierwsze człony o schemacie (praeverbium-pierwiastek) mają ściśle odpowiedniki etymologiczne w sanskrycie, np. skr. *saṃ-dhā-* 'układ, obietnica', ps. **sz-dě-* w strus. *S-de + slavz*, sch. *Z-de + slav*, pol. *Z-dzie + sław* 'obiecujący sławę', por. skr. *Sam-dhī + mati-* 'wiążący myśli'; skr. *pari-dhā-na-* 'przekładanie', ps.

**per-dě-* w pol. *Prze-dzie* + *staw* 'przekładający sławę' (z wtórnie wprowadzonym *-i-* pol. *Prze-dzi* + *staw*, czes. *Pře-di* + *slav*, sch. *Pre-di* + *slav*); skr. *śam-bhū-* 'uzdrawiający, krzepiący', ps. **sъ-by-* w strus. *S-by* + *slavъ*, sch. *Z-bi* + *sav* (≡ *-slav*), pol. *Z-by* + *staw* 'krzepiący sławę', pol. *Z-by* + *woj* 'krzepiący wojowników', *Z-by* + *gniew* 'krzepiący gniew (zapal wojenny)', *Z-by* + *lut* 'krzepiący srogich'.

3. Złożenia typu praeverbium-pierwiastek zostały użyte jako drugi człon dwustopniowych imion sanskryckich o schemacie nomen + (praeverbium-pierwiastek), np. skr. *ni-dhī-* 'skarby': *Veda* + *ni-dhī-* 'mający skarby poznania'; *pra-bhā-* 'blask' (por. *bhā-ti* 'błyszczący, świeci'): *Candra* + *pra-bhā-* 'mający światło księżyca'; *saṃ-gha-* 'lud': *Satya* + *saṃ-gha-* 'mający prawdziwy lud'. Imiona te zawierające compositum zakończone na pierwiastek w członie końcowym mają schemat odwrotny od imion typu poprzedniego (2), w którym analogiczne composita funkcjonuje jako człon pierwszy.

Trzy wymienione ostatnio typy form powstały w ten sposób, że przy budowie imion wedle starego schematu nomen-nomen jeden z użytych tematów nominalnych był już złożeniem o schemacie nomen-pierwiastek (typ 1) lub praeverbium-pierwiastek (typ 2 i 3). Ponieważ zarówno typ imion nomen-nomen, jak i złożenia z pierwiastkiem w drugim członie były dziedzictwem praindoeuropejskim, przeto występowanie tych typów imion na gruncie indyjskim, irańskim i słowiańskim można uważać za wspólną czy też paralelną innowację, a nie za wynik oddziaływania jednego z tych systemów antroponimicznych na inne.

Prócz tych trzech nowych typów imion powstały dwa dalsze będące również przekształceniami typów compositów zawierających pierwiastki.

4. W sanskrycie, w słowiańskim, bałtyckim i w grece występują imiona o schemacie morfologicznym pierwiastek-nomen. W sanskrycie i w słowiańskim jest ich zaledwie kilka i to wyraźnie wtórnego pochodzenia. I tak imię skr. *Sad-aśva-* należy uważać za odwrócenie imienia typu nomen-pierwiastek **Aśva-sad-* 'siedzący na koniu', imienia analogicznego do compositum *satya-sad-* 'ustalony w prawdzie'. Inne imiona sanskryckie i słowiańskie omawianego typu powstały z imion o schemacie (indeclinabile-pierwiastek) + nomen przez opuszczenie początkowego elementu nieodmiennego, np. skr. *Bhā-ravi-*, *Bhā-ruci-*, por. *Pra-bhā* + *kara-*, *Vi-bhā* + *vasu-*; czes. *Da-mír*, por. *Ne-da* + *mír*; strus. *Ja-vidъ*, *Ja-volodъ*, por. *Iz-ja* + *slavъ*, *Pere-ja* + *slavъ*. Trudniejsze do interpretacji, ale również nie sięgające epoki praindoeuropejskiej są imiona typu pierwiastek-nomen: pol. *Czā-sław*, czes. *Čá-slav* 'strzegący sławy', por. ses. *čajati* 'czekać', *časъ* 'czas', gr. *τηρός* 'strzegący'; lit. *By-tautas* 'bojący się ludu', *By-vainis* 'bojący się winy', pr. *By-gerde*, *By-kant*, por. lot. *būtiē-s* 'bać się'; pr. *I-bute* 'idący do domu', por. skr. *i-māh* 'idziemy',

sam-i-t 'spotkanie, walka'; gr. *Τλη-πόλεμος* 'znoszący walkę', por. dor. aor. *ἔ-τλᾶ-ν* 'zniosłem'; gr. *Ἐδρὸς δημος* 'strzegący ludu', *Ἐδρὸς-λεως* 'ts.', *Ἐρὸς λαος* 'ts.', por. (F)*εῖρῶ* 'strzec'; gr. *Ἰη-κλής* 'krzepiący sławę', por. *ἰδομαι* (← **isā-ḡo-*) 'leczyć'.

5. W języku praindoirańskim composita, a między innymi i imiona złożone z tematu nominalnego i pierwiastków zakończonych na sonanty *-r*, *-i*, *-u* zostały rozszerzone przez sufiks strukturalny *-t*, np. skr. *Aśva-ji-t* 'zwycięzający konie', por. *jāya-ti* 'zwycięża', *ji-ti* 'zwycięstwo'; skr. *Yajñā-kṛ-t* 'czyniący ofiarę', por. *kṛ-nó-ti* 'czyni'; aw. *Ahūm-stū-t* 'modlący się do Ahu', por. skr. *stāu-ti* 'ślawi'.

Typ imion nomen-nomen został wzbogacony w językach grupy wschodniej przez wprowadzenie do antroponimii kilku nowych formacji nominalnych, a także particypiów i niektórych zaimków.

a) Niezależnie od siebie w sanskrycie i w języku awestyjskim wprowadzono sporadycznie do imion tematy na *-ū*, np. skr. *Jambū-svamin-* 'pan rośliny *jambū-*', por. skr. *jambū-* f. 'nazwa rośliny *eugenia jambolana*'; aw. *Pəšō-tanū-* 'mający zasądzone ciało', por. aw. *tanū-* f. 'ciało'.

b) O wiele ważniejszą innowacją było wprowadzenie do imion indoirzańskich, greckich i słowiańskich w funkcji pierwszego ich członu form przypadkowych deklinacji, które niekiedy były już skostniałymi przysłówkami. Zapewne już w epoce praindoirańskiej wprowadzono do imion formy acc. sg. i loc. sg., które stosunkowo często w antroponimii tych języków występują, np. acc. sg. skr. *Arim-dama-* 'poskramiający wrogów', *Puram-jaya-* 'zwycięzający miasto', *Yogaṃ-dhara-* 'strzegący zaprzęgu', *Sutam-gama-* 'dążący do syna'; aw. *Ahūm-stū-t* 'modlący się do Ahu' albo 'ślawiący Ahu (siłę życiową)'; stpers. *Ūssan-taxma-* 'dzielny dzięki pochodzeniu'; loc. sg. skr. *Dūre-śruta-* 'daleko sławny', aw. *Dūraē-srūta-* 'ts.'; skr. *Divi-jāta-* 'urodzony w niebie'; aw. *Vahmae-dāta-* 'dany w modlitwie'. Formy innych przypadków występują tylko w sanskrycie i to zupełnie wyjątkowo, np. gen. sg. *Śunah-sakha-* 'przyjaciół psa'; instr. sg. *Yudhā-ji-t* 'zwycięzający wojownikami'; abl. sg. *Sanat-kumāra-* 'zawsze młodzieniec', por. przysłówek (skostniały abl. sg.) *sanād* 'zawsze'. Niezależnie od innowacji indoirzańskich, ale częściowo paralelnie do nich, wprowadzono formy przypadków do pierwszego członu imion greckich, przy czym najczęstsze są formy praindoeuropejskiego loc. sg. np. *Πυρι-κλής* 'sławny w ogniu', *Χειρ-σοφος* 'zręczny w ręku', *Ἡρι-γένης* 'urodzony rano'; oraz loc. pl. np. *Ποσει-κράτης* 'silny w nogach', *Φρασί-δοτος* 'dany przez myśl', *Χερσι-δάμας* 'ujarzmiający rękami'. Zdarzają się również formy dawnego instr., np. *Ἰφι δαμας* 'ujarzmiający siłą', oraz dawniejszego dat. sg., np. *Διφεί-θεμυς* '(spełniający) przepisy wobec Zeusa'. Podobnie jak w antroponimii indoirzańskiej i greckiej, tak samo i w słowiańskiej występują w funkcji pierwszego członu imion formy loc. sg., np. pol. *Doma-ślaw*

i *Domie-sław*, czes. *Doma-slav*, sch. *Doma-slav* 'sławny w domu'; strus. *Voji-slawz*, sch. *Voji-slav* 'sławny wśród wojowników'; pol. *Pęci-sław*, sch. *Puti-slav* 'sławny na drogach'; pol. *Siedle-wit*, por. stpol. loc. sg. *siedle* od *siodło* 'siedziba, włość'. Drugim przypadkiem, którego formy weszły w funkcję pierwszego członu imion słowiańskich, jest dat. sg. Przypadek ten nie występuje w imionach indoirañskich, najbardziej jednak rozpowszechnionym imieniem słowiańskim zawierającym formę dat. sg. w pierwszym członie jest strus. *Bogu-xwalz*, pol. *Bogu-chwał*, czes. *Bohu-chwał* 'mający chwałę wobec boga'. Otóż imię to jest kalką albo wprost przyswojonym zapożyczeniem imienia irańsko-scytyjskiego *Baga-farna* 'ts.'. Należy również zaznaczyć, że istnieje niezupełnie jasne imię stpers. *Bagā-bigna*-, którego człon pierwszy *Bagā*- jest również jakąś formą przypadkową, może instr. sg. na *-ā* o znaczeniu 'przez boga'. W antroponimii irańsko-scytyjskiej istniały więc imiona zawierające w pierwszym członie formę przypadkową od rzeczownika *baga*- 'bóg' i one mogły być wzorem dla form dat. sg. w imionach słowiańskich typu pol. *Bogu-chwał*. Imię to stało się następnie wzorem dla innych imion z dat. sg. w pierwszym członie, jak np. pol. *Bogu-sław*, *Bogu-mił*, *Bratu-mił*, *Dziadu-mił*, *Siostrze-mił*. Jest więc rzeczą możliwą, że wprowadzenie form przypadkowych do imion słowiańskich nastąpiło pod wpływem antroponimii irańsko-scytyjskiej. Ostatecznie więc tylko w dwóch grupach języków, tj. w indoirañskim i w grece, wprowadzono niezależnie formy przypadków do pierwszego członu imion złożonych dla wyraźniejszego oddania pewnych stosunków znaczeniowych między członami, które dotychczas wyrażano przez proste ich zestawienie. Nigdzie jednak ten środek morfologiczny nie rozpowszechnił się pozostając wszędzie zjawiskiem wyjątkowym.

c) Już w antroponimii praindoeuropejskiej występowały w funkcji członów imion przymiotniki adverbialne na *-to*: 1. pie. **k'lu-tó* 'słyszany, sławny' w pierwszym członie imion, np. skr. *Šruta-ratha*- 'mający sławny wóz', aw. *Srūtō-spada*- 'mający sławne wojsko', gr. *Κλυτο-μήθης*, celt. *Cluto-rīx* 'sławny kroi' (z celt. zapożyczone st.-wys.-niem. *Chlode-rich*), w drugim członie imion, np. skr. *Dūre-šruta*- 'szeroko sławny', aw. *Dūraē-srūta*- 'ts.', skr. *Pari-šruta*- 'przesławny', gr. *Περί-κλυτος* 'ts.', celt. *Veni-clutius* patronimicum od **Veni-clutos* 'sławny przez swój ród'; 2. pie. **k'lewe-to* 'sławny' w drugim członie imion gr. *Εἰσο-κλειτός* 'szeroko sławny', celt. *Veru-cloetiuis* patronimicum od **Veru-clovetos* 'ts.'; 3. pie. **ǵn̥-tó* 'urodzony, syn' w drugim członie imion, np. skr. *Divi-jāta*- 'urodzony w niebie', gr. *Διό-γεντος* 'ts.', celt. *Cintu-gnātus* 'pierworodny', *Bodu-gnātus* 'syn wrony'; 4. pie. **ǵnō-to* 'znany' w drugim członie imion, np. gr. *Θεό-γρωτος* 'znający boga', celt. *Epo + so-gnātos* (z **Epo + su-gnātos*) 'dobrze znający się na koniach', *Catu-gnātos* 'znający się na walce'. Cytowane tu przymiotniki adverbialne na *-to* nie stanowiły odrębnej kategorii

morfologicznej w obrębie antroponimii praindoeuropejskiej, lecz były tylko częścią wielkiej kategorii tematów nominalnych na *-o-*. W tym zakresie utrzymały się one w językach celtyckich. W imiennictwie trackim i iliryskim nie spotykamy ich zupełnie, a w germańskim brak ich również poza formą *Chludo-* zapożyczoną z celtyckiego *Cluto-*. Natomiast w antroponimii indoirañskiej, greckiej i bałtyckiej zakres użycia omawianych form znacznie się rozszerzył, a to na drodze paralelnego a niezależnego rozwoju. Ponieważ bowiem dawne przymiotniki adwerbalne na *-to-*, tworzone bezpośrednio od pierwiastka na stopniu zanikowym, nie różniły się wyraźnie od nowszych form part. perf. pass. na *-to-* utworzonych od tematów werbalnych, przeto na podstawie analogii do form starych zaczęto wprowadzać do antroponimii wymienionych tu języków formy nowsze. I tak np. od pierwiastka pie. **dō-* 'dać' utworzono pierwotnie prawidłową formę przymiotnika adwerbalnego pie. **dō-tō-* 'dany', por. gr. *δο-τός*, łac. *da-tus-*. Forma ta zachowała się w imionach typu gr. *Ζηρόδοτος* 'dany przez Zeusa', skr. *Marūt-t[t]a-* 'dany przez boga wiatru'. Pierwotna ta forma została jednak zastąpiona przez nowszą formę part. perf. pass. w imionach typu skr. *Bhaga-datta-* 'dany przez dawcę', aw. *Vohu-dāta-* 'dany przez dobrych (bogów)', stpers. *Baga-dāta-* 'dany przez boga'. W antroponimii sanskryckiej i awestyjskiej formy na *-ta-* (≡ pie. *-to-*) występują mniej więcej równie często w funkcji członu początkowego jak i końcowego, np. w pierwszym członie skr. *Nindita-aśva-* 'mający ganione konie', por. *ninditā-* 'ganiony' od *nindati* 'gani'; *Mānita-sena-* 'mający czczone wojsko', por. *mānita-* 'czczony' od *mānāyati* 'czci'; *Śānta-karṇa-* 'o zmęczonych uszach', por. *śānta-* 'zmęczony' od *śāmyati* 'męczyć się'; aw. *Basta-varay-* 'mający przywiązany pancierz', por. *basta-* 'przywiązany' od *band-* 'wiązać'; *Yuxtāspa-* (≡ *Yuxta-aspa-*) 'mający zaprzężone konie', *Yuxta-varay-* 'mający sprzęgnięty pancierz', por. *yaxta-* 'zaprzężony, sprzęgnięty' od *yaog-* 'zaprzęgać'; w drugim członie skr. *Dharma-gupta-* 'strzeżony przez prawo', por. *guptā-* 'strzeżony' od *gopayati* 'strzeże'; *Deva-rakṣita-* 'strzeżony przez boga', por. *rakṣitā-* 'strzeżony' od *rakṣati* 'strzeże'; *Yaśas-trāta-* 'strzeżony przez sławę', por. *trāta-* 'strzeżony' od *trāti* 'strzeże'; aw. *Ātərə-pāta-* 'strzeżony przez ogień', por. *pāta-* 'strzeżony' od *pā(y)-* 'strzec'. Natomiast w staroperskim, w grece i w bałtyckim omawiane formy używane są niemal wyłącznie w roli członu końcowego imion, np. stpers. *Miθra-dāta-* 'dany przez Mitrę'; gr. *Φίλο-δώρητος* 'darowany przyjacielowi', por. *δωρητός* 'darowany' od *δωρέω* 'darować'; *Θε-αίветος* 'chwalony przez boga', por. *αίветός* 'chwalony' od *αίβεσαι* 'chwalić'; *Εἰρόβ βατος* 'daleko idący', *βατός* od *βαίω* 'idę'; lit. *Sud-imitas*, por. part. praet. pass. *imtas* od *imti* 'brać'; *Min-tartas*, *Vieš-tartas*, *-tartas* part. praet. pass. od *tariū*, *tar̃ti* 'mówić'.

d) Formy participialne utworzone przy pomocy kontynuanta sufiksu pie. *-no-* występują tylko w antroponimii irańskiej i słowiańskiej. W Aweście znajdujemy imię *Frīnāspa-* z *Frīna-aspā-* 'mający zadowolone konie', którego człon pierwszy *Frīna-* jest identyczny z part. perf. pass. aw. *frīna-* 'zadowolony, wesół' od pierwiastka aw. *frāy-* 'zadowalać'. Możliwe również, że formą part. paerf. pass. na *-na-* jest niejasny zresztą drugi człon imienia staroperskiego *Bagā-bigna-*. W słowiańskich imionach dwuczłonowych występuje tylko jedna forma part. praet. pass. na *-nā* (≡ pie. *-no-*), a mianowicie identyczna z ses. *danā* 'dany' od *dati* 'dać', i to tylko w jednym imieniu sprowadzającym się do ps. **Bogo-danā* 'dany przez boga', por. pol. *Bogo-dan*, *Bogdan*; sch. *Bóg-dān*; strus. *Bogo-danā*, *Bog-danā*, *Bog-dana*. Otóż ps. **Bogodanā* jest pod względem budowy morfologicznej formą identyczną z imieniem medyjskim zachowanym w materiale staroperskim *Baga-dāta-* 'dany przez boga' z tą tylko różnicą, że w imieniu medyjskim drugi człon jest formą part. na *-ta-* (≡ pie. *-to-*), w słowiańskim zaś formą równoznacznego part. na *-nā* (≡ pie. *-no-*). Wyjątkowe na gruncie słowiańskim imię **Bogo-danā*, wywodzące się z wcześniejszego **Baga-dāna-*, można uważać za zapożyczenie z irańskiego, a ściśle biorąc z medyjsko-scytyjskiego *Baga-dāta-*. Różnicę między irańskim *-dāta-* a słowiańskim **-dāna-* można wyjaśniać w dwojaki sposób. Można mianowicie przyjąć, że w irańskim obok imienia *Baga-dāta-* istniało również imię zawierające part. na *-na-*: **Baga-dāna-*, analogiczne do cytowanego już *Bagā-bigna-*, które bez zmiany zostało przyjęte przez Słowian, albo też, że Słowianie przyjmując scytyjskie imię *Baga-dāta-* substytuowali w miejsce obcego part. pass. *-dāta-* swe rodzime równoznaczne part. **-dāna-*.

e) Tematy part. praes. act. na *-nt-* zostały wprowadzone w praindoirańskim do pierwszego członu imion złożonych, niezależnie zaś od tej zmiany użyto je w funkcji drugiego członu imion greckich. Innowacja praindoirańska została przeprowadzona na podstawie analogii do imion, których pierwszymi członami były dawne tematy nominalne na *-nt-* typu skr. *Bṛhat-sena-*, *Prśad-aśva-*, aw. *Paršaṭ-gav-* (por. wyżej s. 39). Ponieważ formy part. na *-nt-* zewnętrznie były podobne do tych form, wprowadzono je więc również do pierwszego członu imion, przy czym innowacja ta bardzo słabo jeszcze zaznacza się w archaicznej antroponimii sanskryckiej. Zebrane przez nas mianowicie złożone imiona sanskryckie stanowią kombinację 865 tematów, a z nich tylko 4, tj. zaledwie 0,45%, są formami part. na *-at-* (≡ *-nt-*): *Sat-karman-*, por. *ásti* 'jest'; *Vidad-aśva-* 'rozumiejący się na koniach', por. *vētti* 'wie, rozumie'; *Jayat-sena-* 'zwyciążający wojsko', por. *jayati* 'zwycięża'; *Śucad-ratha-* 'posiadacz świecącego wozu', por. *sócati* i *śucyati* 'świeci'. Natomiast w Aweście, reprezentującej pod tym względem stan znacznie młodszy, formy part. na *-at-*

(\Leftarrow *-nt-*) są w funkcji pierwszego członu imion kategorią wyraźnie produktywną. Na 180 członów złożonych imion awestyjskich 12 członów, tj. 6,67%, należy do tej kategorii, która jest tu wobec tego procentowo prawie 15 razy silniejsza niż w sanskrycie, np. aw. *Vīdat-gav-* 'znajdujący bydło', por. part. *vīdant-* od pierwiastka *vaēd-* 'znajdować'; *Haēcat-aspa-* 'kąpiący konie', por. part. *haēçant-* od pierwiastka *haēk-* 'lać, wylewać wodę'; *Frādat-nar-* 'wspierający mężów', por. part. *frādant-* od pierwiastka *frād-* 'wspierać'; *Uxšyat-arəta-* 'pomnażający prawo', por. part. *uxšyant-* od pierwiastka *vaxš-* 'rosnąć, wywoływać wzrost'. Ponadto na żywotność omawianych form w Aweście wskazuje postać imienia aw. *Srūtaŋ-fədrī-* 'mająca sławnego ojca'. Jego człon pierwszy będący starym przymiotnikiem odsłownym *srūta-* 'sławny' został przekształcony na *Srūtaŋ-* pod wpływem pierwszego członu imienia *arədat-fədrī-* 'przynosząca powodzenie ojcu', który jest starym part. praes. act. *arədant-* || *arədat-* od pierwiastka *arəd-* 'rosnąć, wspierać'. W materiale staroperskim występują trzy imiona, których człony początkowe zakończone na *-a* znajdują ściśle odpowiedniki w formach part. na *-at-* (\Leftarrow *nt-*) innych języków indoirańskich i dlatego winny być interpretowane jako imiesłowcy: *Dāraya-vahuš-* 'dzierzający bogactwa', por. aw. *Dārayat-raða-* 'dzierzący wozy', part. *dārayant-* od causativum-iterativum *dārayati* 'trzymać'; stpers. *Vinda-farnā* 'znajdujący sławę', por. aw. *Vīdat-xarənah-* 'znajdujący sławę'; stpers. *Xšayāršā* z **Xšaya-aršāh* 'panujący sprawiedliwie', por. skr. *kṣayād-vīra-* 'panujący nad mężami', *kṣayati* 'panuje'. Interpretacja ta jest możliwa, ponieważ wygłosowe *-t* znikło w staroperskim, wobec czego zakończenie part. *-at* przeszło w *-a*. To wygłosowe *-a* (\Leftarrow *-at* \Leftarrow *nt-*) skontrahowało się z *a* rozpoczynającym człon następnym i dało *ā* w imieniu *Xšayāršā* \Leftarrow **Xšaya-aršāh*.

Punktem wyjścia dla rozpowszechnienia się form part. praes. act. w końcowym członie imion greckich były imiona typu *Δαμο-γέρον*, *Ἄστυ-χρόων* zawierające w drugim członie rzeczowniki na *-nt-* odmieniające się zupełnie jak part. praes. act. (por. wyżej s. 39). Na podstawie analogii do tej kategorii imion niewątpliwie starej zaczęto tworzyć w grece imiona zawierające w członie końcowym participia na *-nt*, np. *Ἄστυ-μέδων* 'władający miastem', *Ἰππο-μέδων* 'władający końmi', por. *μέδω* 'władam'; *Πολλ-άλέγων* 'wiele troszcząca się', por. *ἀλέγω* 'troszczę się'; *Πολυ-πρέπων* 'bardzo odznaczający się', por. *πρέπω* 'odznaczam się'; *Εὐρον-πῶν* 'szeroko dzierzający', por. *πῶμαι* 'posiadam'.

f) W pierwszym członie dwóch imion staroperskich *Vahyaz-dāta-* 'dany przez lepszych (bogów)' i *Vahya-višdāpāya-* występuje forma comparativu odpowiadająca aw. *vah-yah-* (\Leftarrow pie. **wes-yos-*) 'lepszy' od *vohu-* 'dobry', por. *Vohu-dāta-* 'dany przez dobrych (bogów)'. W antroponimii słowiańskiej występuje 10 form comparativu na *-je-* rzadziej na *-ji-*

(← -jъjъ) w funkcji członu pierwszego sporej ilości imion: 1. sch. *Bole-mir*, *Bole-slav*, czes. *Bole-bor*, *Bole-mír*, *Bole-slav*, *Bole-čest*, pol. *Bole-bor*, *Bole-sław*, *Bole-czest*, strus. *Bole-slavz*, por. scs. *bolijъ* 'większy', neutr. *bolje*; 2. sch. *Veće-mir*, czes. *Váce-slav*, *Váce-mil*, pol. *Więce-mir*, *Więce-mil*, *Więce-sław*, strus. *Vjače-slavz*, por. scs. *veštijъ* 'większy', neutr. *vešte*; 3. sch. *Više-slav*, czes. *Vyšé-mír*, pol. *Wysze-sław*, *Wysze-mir*, strus. *Vyšé-slavz*, por. scs. *vyšijъ* 'wyższy', neutr. *vyše*; 4. sch. *Unje-mir*, czes. *Uně-slav* || *Uni-slav*, pol. *Unie-mir*, *Unie-sław*, por. scs. *unijъ* 'lepszy', neutr. *unje*; 5. sch. *Pače-mil*, *Pače-mira*, por. scs. *pače* 'więcej'; 6. pol. *Dale-bor*, *Dale-mir*, *Dali-sława*, czes. *Dali-mil*, por. scs. *dalijъ* 'dalszy', neutr. *dalje*; 7. pol. *Jacze-voj*, czes. *Jačt-mir*, por. scs. neutr. *jačeje* 'znakomitsze, mocniejsze'; 8. czes. *Suli-voj*, *Suli-slav*, pol. *Suli-mir*, *Suli-sław*, por. scs. *sulijъ* 'lepszy, mocniejszy'; 9. sch. *Draže-slav*, *Draže-vit*, *Draži-voj*, scs. *dražijъ* 'droższy', neutr. *draže*; 10. sch. *Blaži-mir*, scs. *blagъ* 'dobry'. Interpretacja przytoczonych tu imion słowiańskich następuje z trudnością. Ich człon pierwszy na -je (pol. *Bole-*, *Więce-*, *Wysze-*, *Unie-*, *Dale-*, *Jacze-*, sch. *Pače-*, *Draže-*) ma postać odpowiadającą formom rodzaju nijakiego comparativów, a tymczasem neutrum w pierwszym członie compositów nie występuje ani w słowiańskim, ani też w innych językach indoeuropejskich, nie da się tu także niczym usprawiedliwić. Oczekiwalibyśmy tu comparativów rodzaju męskiego, które rzeczywiście niekiedy występują, por. czes. *Uni-*, pol. i czes. *Dali-*, *Suli-*, sch. *Draži-*, *Blaži-*. Trudno jednak przypuścić, by formy typu czes. *Uni-slav* zostały przekształcone na *Uně-slav* pod wpływem imion typu czes. *Bože-těch*, pol. *Boże-bor*, *Dobie-sław*, gdyż imiona te są bardzo rzadkie, a obok nich stoją imiona typu pol. *Boży-dar*, czes. *Dobi-slav*. Samogłoska -i- różnego pochodzenia w wygłosie pierwszego członu imion słowiańskich jest bardzo częsta, tak że wyparcie jej przez rzadko występujące -e- trudne jest do przyjęcia. Trudności te znikają, jeśli przyjmiemy, że omawiany typ imion słowiańskich powstał pod wpływem imion irańskich typu stpers. *Vahyaz-dāta*. Człon pierwszy *Vah-yaz-* był comparativem utworzonym przy pomocy sufiksu -yas- (← pie. *-yos-), który w językach irańskich służył do tworzenia wszystkich form comparativu. Sufiksowi temu odpowiadał znaczeniowo, etymologicznie i fonetycznie sufiks ps. *-jas- ⇒ -je- (z pie. *-yos-), który występował w formach neutrum comparativów. Słowianie naśladowując irańskie imiona zawierające w pierwszym członie comparativy na -yas- użyli jako jego odpowiednika swego sufiksu stopnia wyższego *-jas- ⇒ -je- i na wzór pierwszych członów imion irańskich typu *Vahyaz-* || *Vahya-* użyli w funkcji pierwszych członów swych imion najbliższe im formy comparativu *Bole-*, *Więce-*, *Dale-*. Dopiero z czasem pod wpływem oboczności pierwszych członów imion typu *Boże-bor* i *Boży-dar* powstały obok starszych imion typu *Dale-mir* nowsze w rodzaju *Dali-sław*.

Niezależnie od tych innowacji irańsko-słowiańskich użyto w grece do budowy niewielkiej ilości imion form comparativu. W członie końcowym formy te nie uległy zmianie, np. *Ἐπ-αμείων*, por. *ἀμείων* 'lepszy', w członie pierwszym natomiast formy comparativu przekształcono na tematy na -o, np. *Ἀμειω-κλής*.

g) W indoirañskim wprowadzono do pierwszego członu imion kilka form zaimkowych, a innowacja ta wiąże się z analogicznymi zmianami słowiańskimi, które z kolei stały się wzorem dla plemion bałtyckich. Chodzi tu o trzy formy: 1. forma zaimka zwrotnego zawierająca kontynuanty pierwiastka pie. **s(w)e-* w znaczeniu przede wszystkim dat. sg., np. aw. *Xr̥ā-dāta-* 'na siebie zdany', *Xr̥ā-xšādra-* 'sobie panujący'; słowiańskie: sch. *Sebe-drag*, *Sebe-tjeh*; czes. *Sobě-slav*, *Sobi-těch*; pol. *Sobie-sław*, *Sobie-sąd*; pom. *Sobie-bor*, *Sobie-mír*; 2. kontynuant pie. **swoyo-*: skr. *Svayambhoja-*, por. *svayám* 'sam'; czes. *Svoj-boh*, *Svoj-mír*, por. sės. *svojs* 'swój'; pr. *Sway-darx* (z pol. **Swoj-darg*), *Sway-muzil* (z pol. **Swoj-mysł*), *Sway-gaude*, por. pr. *swais*; 3. formy o znaczeniu 'wszystek' utworzone od pie. **wi-*: a) pie. **wi-k'wo-*: skr. *Viśva-ratha-* 'mający wszystkie wozy', *Viśva-jit-* 'zwycięzający wszystkich', por. *viśva-* 'każdy, wszystek'; aw. *Viśpa-θaurvō* (czytaj *Viśpa-tarvan*) 'przez zwycięzający wszystko', por. *vīspa-* 'wszystko'; b) pie. **wi-su-*: skr. *Viśvag-aśva-* 'mający konie, które rozchodzą się w różnych kierunkach', por. *viśv-añc-* 'rozchodzący się w różnych kierunkach' od *viśu-* 'w różne strony'; słowiańskie: czes. *Vše-bor*, *Vše-bud*, *Vše-mila*, *Vše-rad*, *Vše-slav*; pol. *Wsze-bor* || *Świe-bor*, *Wsze-bąd*, *Wsze-rad* || *Śie-rad*; strus. *Vse-volodz*, *Vse-slavz*; sch. *Sve-mil*, *Sve-rad*, por. sės. *všs* 'wszystek'; bałtyckie: pr. *Wissa-bel*, *Wissa-geide*, *Wisse-bute*; lit. *Vis-algas*, *Viš-baras*, *Vis-bartas*, *Vis-butas*, por. lit. *všsas* 'wszystek'.

Zasięg wymienionych tu innowacji morfologicznych, które zostały przeprowadzone w systemach antroponimicznych języków wschodnich naszej rodziny, przedstawia następująca tabela (por. s. 56).

Z faktów zestawionych na tabeli na str. 56 wysnuć można cztery wnioski: 1° Antroponimia języków indoirañskich przeprowadziła siedem wspólnych innowacji morfologicznych polegających na utworzeniu typów imion (nomen-pierwiastek) + nomen i nomen-pierwiastek -t, oraz na wprowadzeniu do typu nomen-nomen tematów na -ū-, form przydadkowych (acc. sg. i loc. sg.), tematów part. praet. pass. na -ta- (≡ pie. -to-), form part. praes. act. na -at- (≡ pie. -nt-) oraz niektórych form zaimkowych. Można więc mówić o odrębnym praindoirańskim okresie rozwoju imiennictwa. Brak niektórych z wymienionych tu kategorii imion w materiale staroperskim tłumaczy się jego fragmentarycznością. 2° Antroponimia słowiańska zbliża się do indoirañskiej kilkoma innowacjami morfologicznymi, a mianowicie wspólnym utworzeniem typów imion (indeclinabile-pierwiastek) + nomen i pierwiastek-nomen,

Typy morfologiczne imion złożonych powstałe w językach wschodnich rodziny indoeuropejskiej	Skr.	Aw.	St-pers.	Słow.	Balt.	Greka
1. Typ (nomen-pierwiastek) + nomen, np. skr. <i>Vīra-bhū + pati-</i>	+	+				
2. Typ (indeclinabile-pierwiastek) + nomen, np. skr. <i>Sam-dhi + mati-</i>	+			+		
3. Typ nomen + (praeverbium-pierwiastek), np. skr. <i>Candra + pra-bhā-</i>	+					
4. Typ pierwiastek-nomen, np. skr. <i>Sad-aśva-</i>	+			+	+	+
5. Typ nomen-pierwiastek -t, np. skr. <i>Aśva-ji-t-</i>	+	+				
Wprowadzenie do typu imion nomen-nomen:						
a) tematów na -ū, np. skr. <i>Jambū-svamin-</i>	+	+				
b) form przypadkowych, np. skr. <i>Arim-dama-</i>	+	+	+	+		+
c) tematów part. praet. pass. na -to-, np. skr. <i>Bhaga-datta-</i>	+	+	+		+	+
d) tematów part. praet. pass. na -no-, np. aw. <i>Frīnāspa-</i> , pol. <i>Bogo-dan</i>		+	+	+		
e) tematów part. praes. act. na -nt-, np. skr. <i>Vīdat-aśva-</i> , gr. ἄστυ-μέδων	+	+	+			+
f) tematów comparativów na -yos-, np. st-pers. <i>Vahyaz-dāta-</i>			+	+		
g) form zaimkowych, np. skr. <i>Viśva-ratha-</i>	+	+		+	+	

oraz wprowadzeniem pod wpływem scytyjskim do drugiego członu imion, typu nomen-nomen tematów part. praet. pass. na -na- (≡ pie. -no-), a do pierwszego ich członu form przypadkowych (dat. sg. i loc. sg.), tematów comparativu na -yas- (≡ pie. -yos-) i niektórych zaimków jak pr. *sebē||*sobē, *svojō, *vbše||*vbše-. Jeżeli więc centrum innowacji w zakresie morfologicznej budowy imion był obszar indoirański, to peryferią tego obszaru były dialekty prasłowiańskie. Przeprowadziły one podobne innowacje częściowo samodzielnie, częściowo zaś pod wpływem imiennictwa Scytów, którzy napadali na ziemie Słowian w VI i V w. p. n. e. 3° Powstanie na gruncie bałtyckim typu imion pierwiastek-nomen oraz wprowadzenie do antroponimii tej grupy form part. praet. pass. na -to- należy uważać za zmiany paralelne, ale niezależne od innowacji indoirańskich i słowiańskich. Użycie natomiast w antroponimii bałtyckiej form zaimkowych, takich jak pr. *Sway-* i *Wissa-*, uchodzić może za kalkę z imiennictwa słowiańskiego, które z kolei w tym szczególe odbija wpływy scytyjskie. 4° Wskazane tu podobieństwa między imiennictwem greckim a indoirańskim są wynikiem pewnego — niedokładnego zresztą — paralelizmu ewolucyjnego. Ze względu jednak na ten paralelizm zmiany greckie należy odnieść do tej samej wczesnej epoki, co zmiany indoirańskie.

§ 3. Przystępujemy teraz do omówienia trzeciego okresu rozwoju struktury morfologicznej indoeuropejskich imion złożonych, okresu, który obejmuje ich samodzielną ewolucję w wyodrębnionych już językach naszej rodziny. Podstawę dla naszych rozważań stanowić będzie ujęcie statystyczne materiału antroponimicznego. Nie wszędzie jest to możliwe. Szczerpłość materiału trackiego i iliryskiego oraz przekształcenia fonetyczne imion bałtyckich i germańskich uniemożliwiają opracowanie statystyczne tych czterech systemów. Natomiast możliwe się okazało ujęcie statystyczne pozostałych sześciu systemów. W statystyce tej jednostką jest człon imienia. I tak np. w dwóch imionach polskich *Bole-sław* i *Bole-bor* mamy trzy człony *Bole-*, *-sław* i *-bor*, które występują jako trzy jednostki naszych obliczeń statystycznych. Imiona złożone każdego z omawianych tu systemów antroponimicznych powstały z kombinacji pewnej ilości członów. Ilość ta jest w zebranych przez nas materiale bardzo różna dla poszczególnych systemów. I tak znane nam imiona greckie stanowią kombinację 1015 członów, imiona sanskryckie zawierają 865 członów, celtyckie 336, słowiańskie 220, awestyjskie 180, a staroperskie tylko 43. Różnice te odzwierciedlają nie tylko stopień bogactwa poszczególnych systemów, ale także i stopień naszej ich znajomości. Najbogatsze i najlepiej znane są systemy grecki i sanskrycki, które wykazują największą ilość członów. Pozostałe systemy są gorzej znane, co częściowo może być powodem mniejszej ilości członów w naszym materiale. Uderza to zwłaszcza w odniesieniu do antroponimii staroperskiej, której pozorne ubóstwo jest niezawodnie wynikiem szczerpłości naszych źródeł. Człony imion każdego z systemów dzielą się na wiele kategorii obejmujących człony o identycznej budowie morfologicznej, np. pierwiastki (jak skr. *-dā-* w imieniu *Soma-dā-*), tematy na *-s* (jak skr. *-śravas-* w imieniu *Su-śravas-*) itd. Kategorie te podzieliśmy na cztery grupy. Grupę pierwszą stanowią kategorie, które występowały już w antroponimii praindoeuropejskiej, ale w epoce historycznej są już nieproduktywne lub słabo produktywne. Należą tu wszystkie kategorie omówione powyżej w § 1 z wyjątkiem kategorii tematów nominalnych na *-o*. Grupę drugą stanowi właśnie kategoria tematów nominalnych na *-o*, która wprawdzie występowała już w antroponimii praindoeuropejskiej, wielką produktywność jednak zyskała dopiero w epokach późniejszych. Grupę trzecią tworzą kategorie morfologiczne wprowadzone do antroponimii tylko wschodniej części języków indoeuropejskich już po rozbięciu jedności prajęzykowej. Grupę tę omówiliśmy w § 2. Grupa czwarta wreszcie obejmuje kategorie wprowadzone do antroponimii poszczególnych języków indoeuropejskich już w epoce ich samodzielnego rozwoju. Zamieszczona poniżej tabela podaje w procentach częstość występowania członów każdej z tych czterech grup w stosunku do ilości wszystkich członów danego systemu antro-

ponimicznego. W nawiasach podana jest ilość bezwzględna członów każdej grupy.

Grupy kategorii morfologicznych, do których należą człony imion poszczególnych języków indoeuropejskich:	Częstość występowania w procentach i w liczbach absolutnych (w naw.)					
	Celtyckie	Sanskryt	Awesta	Strpers.	Słowiań.	Greka
Grupa I. Kategorie wprowadzone do antroponimii w jęz. praindoeuropejskim a w epoce historycznej nieproduktywne lub słabo produktywne	31,55 (106)	32,95 (285)	47,78 (86)	30,23 (13)	5,46 (12)	26,89 (273)
Grupa II. Kategoria tematów na -o wprowadzona do antroponimii w epoce praindoeuropejskiej a bardzo produktywna w epoce historycznej	68,45 (230)	56,53 (489)	32,22 (58)	41,86 (18)	37,28 (82)	43,35 (440)
Grupa III. Kategorie wprowadzone do antroponimii tylko wschodniej części języków indoeuropejskich już po rozbiściu się prajedności		10,52 (91)	18,89 (34)	27,91 (12)	18,63 (41)	14,38 (146)
Grupa IV. Kategorie wprowadzone do antroponimii w okresie samodzielnego rozwoju poszczególnych języków indoeuropejskich			1,11 (2)		38,63 (85)	15,38 (156)
Ogólna ilość członów imion złożonych w poszczególnych językach indoeuropejskich	336	865	180	43	220	1015

Powyższa tabela uprawnia nas do wysnucia kilku wniosków:

1° Nieproduktywne lub słabo produktywne kategorie grupy pierwszej to skostniały system antroponimii praindoeuropejskiej zachowany lepiej lub gorzej w poszczególnych językach naszej rodziny. Relikt ten stanowiący najstarszą warstwę imiennictwa indoeuropejskiego obejmuje w epoce historycznej około 30% członów imion złożonych badanych języków, z wyjątkiem antroponimii awestyjskiej, gdzie wynosi aż 47,78%, i słowiańskiej, w której spada do 5,46%.

2° Kategoria tematów na -o wprowadzona już do imion praindoeuropejskich staje się coraz liczniejsza w systemach antroponimicznych wszystkich języków naszej rodziny, z wyjątkiem może bałtyckiego, wchodząc w miejsce innych kategorii morfologicznych. Wskutek tego tematy na -o stanowią drugą chronologicznie warstwę w antroponimii indoeuropejskiej. Najslabiej występują one w imiennictwie awestyjskim (32,22%), które zachowało pod tym względem stan najarchaicznieszy, najliczniej zaś w antroponimii sanskryckiej (56,53%) i celtyckiej (68,45%).

3° Pod względem budowy morfologicznej indoeuropejskie systemy antroponimiczne dzielą się na dwie główne grupy, a mianowicie na grupę zachodnią, którą reprezentuje imiennictwo celtyckie, a do której należy także antroponimia tracka, iliryjska i germańska, oraz na grupę wschodnią obejmującą pozostałe języki. Grupa zachodnia jest konserwatywna. Nie wprowadziła ona do antroponimii żadnych nowych kategorii morfologicz-

nych. Natomiast języki grupy wschodniej wzbogaciły swe imiennictwo kilkoma nowymi kategoriami, a niektóre z nich zostały wprowadzone drogą innowacji wspólnych dwom lub trzem grupom języków. Centrum tych innowacji przeprowadzonych bezpośrednio po rozbiegu jedności praindoeuropejskiej był obszar indoiirański. Ta trzecia warstwa formacji morfologicznych obejmuje w językach wschodnich od 10 do 28% ogółu członów.

4° System morfologiczny imiennictwa, celtyckiego zachował w zasadzie stan praindoeuropejski. Zmieniły się tylko proporcje poszczególnych części systemu, gdyż kategoria tematów na *-o* rozrosła się niezmiernie kosztem innych kategorii morfologicznych. System morfologiczny imiennictwa sanskryckiego i staroperskiego zachował w zasadzie stan praindoirański bogatszy od praindoeuropejskiego o kilka nowych kategorii morfologicznych. Jedyną zmianą strukturalną w epoce odrębnego rozwoju antroponimii indyjskiej był rozrost ilościowy kategorii tematów na *-o*. Jak z tego wynika, czwarta, najmłodsza warstwa chronologiczna obejmująca formacje, które zostały wprowadzone do antroponimii w ciągu samodzielnego rozwoju poszczególnych języków, występuje tylko w imiennictwie awestyjskim, greckim i słowiańskim. Innowacje specyficznie awestyjskie są bardzo skromne, ograniczają się bowiem do dwóch form part. perf. act. na *-uš-* użytych w funkcji członów imion, por. *Yaētūš-gav-* 'zabiegający o bydło', *yaēt-uš-* to part. perf. act. od tematu perfectum reduplikowanego **ya-yt-*, praes. *yateiti* 'wprawia się w ruch'; *Vīspa-tauruš-ī-* f. 'władająca wszystkim'. Te nieliczne formy imiesłowu na *-uš-* zostały wprowadzone do imion na podstawie analogii do częstych w antroponimii awestyjskiej form imiesłowów na *-ta-* i *-at-* (por. wyżej s. 50—53). Natomiast formy specyficznie greckie i specyficznie słowiańskie są liczne i one to stanowią właściwą warstwę czwartą antroponimii indoeuropejskiej. Zajmiemy się tu nimi bliżej.

§ 4. Pomijając nieliczne formy superlativu na *-ιστος* występujące w imionach greckich, np. *Ἀριστο-γένης* 'z najlepszego rodu', oraz równie rzadkie formy part. praes. med. na *-μενος*, np. *Θεο-κλύμενος*, możemy stwierdzić, że ogół specyficznie greckich pod względem budowy morfologicznej członów imion sprowadza się do czterech kategorii tworzonych przy pomocy formantów *-σι-*, *-ε-*, *-ο-*, *-ι-*. Kategorie te, które wszystkie zostały skojarzone z tematami werbalnymi, omówimy tu kolejno.

1. Po długiej dyskusji dotyczącej pochodzenia form na *-σι-* w pierwszym członie compositów⁴ wydaje się rzeczą pewną, że sam typ morfo-

⁴ Por. E. Fraenkel, *Die griechischen Personennamen. Paulys Real-Encyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft*. Neue Bearbeitung begonnen von G. Wissowa, XXXII Halbband, s. 1616—1618; E. Schwyzer, *Griechische Grammatik* I Band, 1939, s. 441—446; oraz Th. Knecht, *Geschichte der griechischen Komposita vom Typ τετρακλύμενος*. Zürich 1946.

logiczny jest pochodzenia nominalnego, a tylko wtórnie został on skojarzony z tematami werbalnymi rozszerzonymi przez *-σ-*, tj. z aorystem i futurum. Punktem wyjścia omawianej kategorii były nomina actionis na *-τι-* występujące w pierwszym członie imion, np. *Ὀρετί-λοχος*, por. *ὄρετις* 'pobudzenie' od *ὄρνυμι* 'pobudzam', fut. *ὄρ-σω*. W dialektach jońskokatyckich i achajsko-eolskich dawne *-τι-* przeszło w *-σι-* (z wyjątkiem pozycji po *σ*), wskutek czego abstrakta werbalne z sufiksem *-τι-* stały się formami na *-σι-*. Formy te funkcjonujące w pierwszym członie imion łatwo mogły się skojarzyć z formami futurum i aorystu odpowiednich czasowników. I tak np. pie. **dō-ti-* 'dar' (por. gr. *δοτί-νη* 'ts.', aw. *dāiti-* 'ts.', skr. *dāti-vara-* 'chętnie dający', łac. *dōs, dōtis*, lit. *duotis* 'dar', scs. *blagodatŭ*) dało w pierwszym członie imion gr. *Δωσί-θεος, Δωσί φρων* formę *Δωσί-*, którą skojarzono z formą fut. *δώσω* 'dam' od czasownika *δίδωμι* 'daję'. Podobnie obok imienia hom. *Καστι άνειρα*, o członie pierwszym utworzonym przy pomocy zachowanego tu sufiksu *-τι-*, mamy imiona w rodzaju *Κασσι-φόνη*, których pierwszy człon *Κασσι-* kojarzy się już bezpośrednio z aorystem **κάσσασθαι* 'wyróżniać się'. Pierwszym znów członem imion typu *Πραξι-βουλος, Πραξι-πολις* jest rzeczownik abstrakcyjny *πραξις* 'czynność' z sufiksem *-τι-* ← *-σι-* (por. delf. *πραξος* 'obłożony grzywną'), mógł on być jednak łatwo skojarzony z aor. *πραξει* od at. *πραττω* 'czynię'. W ten sposób powstały formy na *-σι-* funkcjonujące jako pierwszy człon imion złożonych, które choć pochodzenia nominalnego rozumiane były przez mówiących jako tematy werbalne aorystu lub futurum. Na podstawie analogii do tych starych form członu pierwszego imion zaczęto tworzyć formy nowe tego samego typu, który w grece stał się bardzo produktywny. Wedle więc proporcji *δώσω : Δωσί-φρων, *κάσσασθαι : Κασσι-φόνη, πραξει : Πραξι-πολις* zaczęto tworzyć nowe formy członu pierwszego od tematów werbalnych, jak np. aor. *βλέπει* (od *βλέπω* 'widzę'): *Βλεπί-δημος*, aor. *ἀρχει* (od *ἀρχω* 'rządzię'): *Ἀρξι-φών*, aor. *ἀρξέσαι* (od *αρχέω* 'powstrzymuję'): *Ἀρξεσί-δημος*, aor. *νικῆσαι* (od *νικάω* 'zwyciężam'): *Νικησί-δικος* itd. ogółem 74 przykłady członów początkowych imion greckich na *-σι-*.

2. Podobnie jak kategoria członów na *-σι-*, tak też i kategorie członów początkowych na *-ε-* i *-ο-* są pochodzenia nominalnego, a tylko wtórnie zostały one skojarzone z tematami werbalnymi. Jak wiadomo, tematy nominalne na *-es-* || *-os-* w pierwszym członie imion greckich przekształciły się wskutek zaniku interwokalicznego *-s-* w formy zakończone na *-ε-* lub *-ο-*, np. *θέροςος* 'męstwo': *Θερόσε λεως, Θερόσ-λοχος* obok *Ἴππο-θέροσης*. Tematy na *-es-* || *-os-* wykazują wokalizm pierwiastka *e*, podobnie jak tematy praesentis znacznej ilości czasowników, po zaniku więc wygłosowego *-s-* niektóre tematy nominalne na *-es-* || *-os-* zidentyfikowały się z tematami praesentis na *-ε-* || *-ο-* utworzonymi od tych samych pierwiastków. I tak np. temat na *-es-* || *-os-* n. *σθένος* 'siła' ma jako człon końcowy imion

postać *-σθένης*, w pierwszym członie jednak występuje on w formie *Σθενε-* lub *Σθενο-*. Imiona te są odwracalne, np. *Δημο-σθένης* ale *Σθενέ-δημος* lub *Σθενό-δημος*, *Λεω-σθένης* : *Σθενέ-λαος*, *Κρατι-σθένης* : *Σθενο-κράτης*. Dowodzi to, że człony początkowe *Σθενε-* i *Σθενο-* na równi z końcowym *-σθένης* są dawnymi tematami na *-es-*||*-os-*, po zaniku jednak wygłosowego *-s-* te człony początkowe zidentyfikowały się z formami tematu praesentis występującymi w 2. os. sg. imper. *σθένε*, w 2. os. pl. *σθένε-τε*, w 1. os. pl. *σθένο-μεν* itd. od czasownika *σθένω* 'jestem silny'. Mogły być więc one rozumiane przez mówiących jako użyty w pierwszym członie imion temat tego właśnie praesentis. Podobnie obok drugich członów imion *-θάλης* i *-φάης*, np. *Ἀνδρο-θάλης* i *Πρωτο-φάης*, utworzonych od rzeczowników na *-s-* n. *θαλλός* 'pęd, szcep' i *φά(ς)ος* 'światło', mamy tego samego pochodzenia człony początkowe *Θαλ-* i *Φω-*||cyp. *Φω-*, np. *Θάλκιπος*, *Φώ-κριτος*, *Φαύ-δαμος*, które mogą być pojmowane jako użyte w pierwszym członie imion tematy praesentis czasowników *θάλλω* 'kwitnę' i *φάω* 'świecę'. Wedle więc propozycji *σθένω* : *Σθενέ-δημος* lub *Σθενό-δημος* : *Δημο-σθένης* zaczęto tworzyć imiona od tematów praesentis czasowników imiona zakończone w pierwszym członie na *-ε* lub *-ο* a w drugim na *-ης*, np. *πρέπω* 'odznaczam się': *Πρεπέ-λαος* : *Ἐν-πρέπης*, *μέλω* 'jestem przedmiotem troski': *Μελέ-δημος* : *Δημο-μέλης*, *μένω* 'wytrzymuję': *Μενέ-μαχος* : *Ἐπι-μένης*, *πειθω* 'nakłaniam': *Πειθό-λαος* : *Λεω-πειθής* itd. W wielu wypadkach mamy tylko pewne fragmenty tych szeregów form analogicznych. I tak wedle propozycji *σθένω* : *Σθενέ-δημος* i *Σθενό-δημος* powstały od tematów praesentis liczne człony początkowe imion zakończone na *-ε* lub *-ο*, np. *ἄγω* 'prowadzę': *Ἀγέ-λαος* i *Ἀγό-λαος*, *ἄρχω* 'panuje': *Ἀρχέ-λαος* i *Ἀρχο-κράτης*, *χαίρω* 'cieszyć się': *Χαιρέ-δημος* i *Χαιρο-κλής* itd. ogółem 23 człony początkowe na *-ε* i 26 na *-ο*. Ich ścisły związek z tematami na *-ης* członu końcowego jak również sama oboczność *-ε*||*-ο* dowodzi, że ta kategoria morfologiczna jest pochodzenia nominalnego, jakkolwiek pierwsze człony imion w rodzaju *Ἀγέ-λαος* mogły być przez mówiących interpretowane jako formy 2. os. sg. imperativu.

3. Człony początkowe na *-σι-* skojarzone były z tematami czasowników zawierającymi formatywne *-σ-*, tj. z aorystem i z futurum, tymczasem od tematów praesentis tworzone człony początkowe na *-ε-* i *-ο-*. Powstała więc tendencja dalszego użycia tematów praesentis w antroponimii. Opozycje typu *δώσω* : *Δωσί-φρων* mogły nasunąć przypuszczenie, że tu formantem pierwszego członu imienia jest samo *-ι-*. Wedle tej propozycji od praesens *ἄρχω* utworzono człon początkowy imienia *Ἀρχί-δημος* obok *Ἀρχέ-λαος*, od *χαίρω* : *Χαιρί-γενής* itd. ogółem 21 członów początkowych na *-ι-*.

§ 5. Podobnie jak w grece, tak i w słowiańskim rozwój samodzielny doprowadził do tworzenia pierwszych członów imion od tematów werbal-

nych, rozwój ten jednak poszedł w każdej z tych grup językowych innymi drogami. Jak już wiemy (por. wyżej s. 47—49), antroponimia słowiańska odziedziczyła z doby poprzedniej typ imion o schemacie (indeclinabile-pierwiastek) + nomen, który wskutek opuszczenia początkowego elementu nieodmiennego przybrał niekiedy postać pierwiastek + nomen. Tymczasem na gruncie prasłowiańskim ustaliła się koniugacja oparta na przeciwieństwie tematu praesentis i tematu aorystu, który normalnie stał się również tematem infinitivu. Ponieważ zaś pierwiastki w szerokim zakresie stały się tym drugim tematem czasownika, przeto pierwszy człon imion typu pierwiastkowego zidentyfikował się formalnie z tematem aorystu i infinitivu odpowiednich czasowników, np. pol. *Z-dzie + sław*, scs. inf. *děti*; pol. *Nie-da + mir*, scs. *dati*; pol. *Nie-zna + wuj*, scs. *znati*; pol. *Z-by + gniew*, scs. *byti*; pol. *Na-cze + mir*, scs. *na-ceti*; pol. *Z-je + sław*, scs. *jeti* itd. Wskutek zmiany systemu werbalnego pierwszy człon imion tego typu nie był już interpretowany jako pierwiastek, ale jako temat infinitivu-aorystu, wobec czego w poczuciu mówiących ustaliła się kategoria imion z tematem werbalnym infinitivu-aorystu w pierwszym członie. Kategoria ta wykazała na gruncie słowiańskim ogromną produktywność. Wedle więc proporeji inf. ps. **děti* : imię kontynuowane przez pol. *Z-dzie + sław* utworzono od inf. ps. **xotěti* (scs. *xotěti* 'chcieć') imiona kontynuowane przez pol. *Chocie-mir*, czes. *Chotě-slav*, *Chotě-bor*. Bez porównania jednak większą produktywność wykazały w funkcji pierwszego członu imion tematy infinitivu-aorystu causativów i iterativów na *-i*, np. scs. *boriti* 'walczyć': sch. *Bori-slav*, *Bori-voj*, czes. *Boři-slav*, *Boři-voj*, *Boři-hněv*, pol. *Borzy-sław*, *Borzy-woj*, strus. *Bori-slavz*; scs. *buditi* 'budzić': sch. *Budi-mil*, *Būdi-mir*, *Budi-slav*, *Budi-voj*, czes. *Budi-mír*, *Budi-slav*, *Budi-voj*, pol. *Budzi-sław*, *Budzi-woj*, strus. *Budi-slavz*; scs. *vratiti* 'wrócić': sch. *Vrati-slav*, *Vrati-mir*, czes. *Vrati-slav*, *Vrati-mír*, *Vrati-voj*, *Vrati-žir*, pol. *Wroci-sław*, pom. *Warci-sław*, strus. *Voroti-slavz* itd. ogółem 45 członów początkowych imion z wszystkich języków słowiańskich identycznych z tematami infinitivu-aorystu odpowiednich czasowników.

Typ pierwszych członów na *-i* dzięki swej sile liezebnej wypierał inne typy tematów aorystu-infinitivu z antroponimii słowiańskiej. I tak obok starej formy na *-ě* członu początkowego imion pol. *Chocie-mir*, czes. *Chotě-slav*, *Chotě-bor* mamy nową formę na *-i* w imionach czes. *Choti-mír*, *Choti-voj*, *Choti-slav*, która musiała powstać pod wpływem imion typu czes. *Vrati-slav*, podobnie także nowsze pol. *Z-dzi + sław* w miejsce starszego *Z-dzie + sław* i wiele innych.

Dalsza ekspansja członów werbalnych na *-i* nastąpiła dzięki identyczności fonologicznej tematu aorystu i form imperativu w koniugacji causativów i iterativów, por. np. scs. 2. i 3. os. sg. aorystu oraz 2. i 3. os. sg. imperativu *bori*, *budi*, *rati*, *vрати*. Formy członów początkowych w rodzaju

pol. *Borzy-*, *Budzi-*, *Wroci-* będące z pochodzenia tematami aorystu-infinitivu zaczęto pojmować jako formy imperativu i na ich wzór wprowadzono formy imperativu różne już od form aorystu do pierwszego członu wielu imion. Wedle więc proporcji imper. *vрати* : *Vрати-slav* utworzono od imper. *gori* (inf. *gorěti* 'gorzeć'): strus. *Gori-slavъ*, pol. *Gorzy-sław*, czes. *Hoři-voj*; od imper. *držī* (inf. *držati* 'dzierżeć'): strus. *Derži-slavъ*, pol. *Dzirzy-sław*, *Dzirzy-kraj*, czes. *Drži-slav*, *Drži-kraj*, *Drži-mír*, sch. *Drži-slav*, *Drži-mir*; od imper. *stani* (inf. *stati* 'stać'): strus. *Stani-mirъ*, *Stani-slavъ*, pol. *Stanimir*, *Stani-sław*, czes. *Stani-mír*, *Stani-slav*, sch. *Stàni-mîr*, *Stani-slav*, *Stani-vuk* itd., ogółem 18 członów początkowych imion z wszystkich języków słowiańskich identycznych z formą imperativu a różnych od tematu aorystu-infinitivu danego czasownika.

Na podstawie analogii do imion zawierających w pierwszym członie imperativus na *-i* użyto w funkcji pierwszego członu także formy imperativu innego typu, a mianowicie ps. **dadjь* \Rightarrow scs. *daždь* od *damь*, *dati* 'dać', por. imię boga strus. *Dažь-bogъ* 'daj bogactwo', imię człowieka stpol. *Dadž-bog* (pisane *Dadi-bog* z r. 1254) 'ts.'

W staropolskim po wyjściu z użycia aorystu i po zaniku wygłosowego *-i* w 2. os. sg. imperativu formy pierwszego członu na *-i* w rodzaju *Budzi-sław*, *Wroci-sław*, *Dzirzy-kraj* musiały być pojmowane jako formy 3. os. sg. indic. *budzi*, *wroci*, *dzirzy*. Na wzór więc tak interpretowanych imion wprowadzono do antroponimii formę 3. os. sg. indic. *będzie*, którą znajdujemy w pierwszym członie imienia pol. *Będzie-ciech*.

§ 6. System antroponimiczny stoi na peryferii systemu językowego⁵ albo mówiąc inaczej zajmuje on stanowisko pośrednie między językiem a systemami symbolów społecznych takich jak godła i herby, ewolucja imiennictwa podlega więc odrębnym prawom i musi być badana oddzielnie. Rozwój struktury morfologicznej i indoeuropejskich imion złożonych, któryśmy tu w ogólnych zarysach przedstawili, wykazuje nie tylko pewną odrębność w stosunku do rozwoju innych dziedzin języka, ale i wyraźną ciągłość w organicznym wylanianiu się nowych formacji ze starych. Budowa imion złożonych różnych języków naszej rodziny wykazuje dużo podobieństwa, co jest w części wynikiem wspólnego dziedzictwa praindoeuropejskiego, w części ściśle paralelnego rozwoju różnych języków, w części wreszcie wpływu jednych z nich na drugie. Można więc mówić o imionach złożonych typu indoeuropejskiego i o ich ewolucji, która w jednych językach posunęła się dalej, w innych zaś zatrzymała się na stopniu bardziej pierwotnym. Tę ogólną ewolucję antroponimii indoeuropejskiej podzielić można na cztery okresy.

⁵ Por. J. Kuryłowicz, *La position linguistique du nom propre*, *Onomastica* II/1, s. 1—14.

Okres pierwszy obejmuje formowanie się antroponomii praindoeuropejskiej, którą omówiliśmy w § 1, a która w imiennictwie epoki historycznej zachowała się jako relikwyt obejmujący w większości języków około 30% całości materiału (por. tabelę na s. 45). W tym okresie imiona złożone pod względem morfologicznym nie różnią się od innych złożzeń tonąc w ogólnej kategorii compositów, z której wyodrębniała je tylko funkcja społeczna. Formowanie się więc kategorii tych imion jest wynikiem ogólnego procesu kształtowania się zasad kompozycji. Imiona złożone jednak ponieważ są w wielu językach najstarszymi zaświadczonymi compositami, a ponadto zachowały sporo form reliktowych, przeto znacznie rozszerzają i precyzują nasze wiadomości o budowie morfologicznej praindoeuropejskich złożzeń. Typ ich był bardzo archaiczny, co zdaje się potwierdzać dość rozpowszechnione mniemanie, że composita indoeuropejskie powstały z różnych typów grup syntaktycznych okresu przedfleksyjnego, które zrosły się w jednolite wyrazy wskutek częstego użycia. Można więc powiedzieć, że pierwotnie imiona złożone były tylko częścią compositów, a composita tylko częścią grup syntaktycznych typu przedfleksyjnego. W tych warunkach ustaliły się dość swobodne i ogólnikowe zasady budowy morfologicznej imion praindoeuropejskich. Imiona te zawierały elementy morfologiczne czterech typów, a mianowicie: 1° pierwiastki spełniające funkcję członu końcowego złożzeń, które w tej pozycji miały znaczenie rzeczowników odsłownych; 2° tematy nominalne wszystkich typów morfologicznych, które występowały zarówno w funkcji członu pierwszego, jak i końcowego; 3° tematy liczebników w funkcji członu pierwszego; 4° formy nieodmienne (praeverbia oraz partykuły pytajne i przeczące) w funkcji członu pierwszego. Różnica między rzeczownikami a przymiotnikami nieczym w kompozycji się nie zaznacza, różnica zaś między tematami nominalnymi a praeverbiami była dość płynna, gdyż te ostatnie powstały z form nominalnych, por. np. skr. *su-* 'dobry', gr. *εὖ-* 'ts.' itd. wobec normalnie odmieniającego się przymiotnika het. *asus* (*a-aš-šu-uš*) 'dobry' z pie. **su-*.

Okres drugi w rozwoju struktury morfologicznej imion indoeuropejskich przypada na epokę różnicowania się dialektycznego prajęzyka i wylaniania się z niego odrębnych grup językowych. Okres ten charakteryzuje się olbrzymim rozrostem ilościowym tematów na *-o*, które w epoce historycznej stanowią w poszczególnych językach od 32 do 69% wszystkich członów ich imion złożonych. Proces ten objął systemy antropomiczne całego omawianego obszaru z wyjątkiem może systemu bałtyckiego, natomiast inne innowacje tego okresu występują tylko w językach wschodnich (indoirañskie, słowiańskie, bałtyckie, greka), nie znane zaś są bardziej archaicznym pod tym względem zachodnim systemom antropomicznym, a mianowicie celtyckiemu, germańskiemu, iliryskiemu i trackiemu. W naj-

bardziej pełnej i typowej postaci te dalsze zmiany występują na obszarze indoirańskim, a zwłaszcza w sanskrycie, którego system antroponimiczny jest typowy dla końca okresu drugiego, tak jak system imiennictwa celtyckiego był typowy dla jego początków. W słowiańskim mamy do czynienia w części z innowacjami paralelnymi, w części zaś z wpływem scytyjskim, podczas gdy w rozwoju antroponimii bałtyckiej i greckiej można się liczyć tylko z pierwszą z tych ewentualności. Te innowacje w językach wschodnich polegają w części na wtórnych przeobrażeniach typu imion zawierających pierwiastek, w części zaś na wprowadzeniu do antroponimii nominalnych form fleksyjnych, takich jak przypadki, participia i comparativus przymiotników. Wszystkie te innowacje drugiego okresu są wynikiem ogólnej zmiany systemu morfologicznego języka. Rozrost ilościowy tematów na *-o* wiąże się ze zwycięstwem tematycznych typów nominalnych, przeobrażenia typu pierwiastkowego to skutek zaniku poczucia odrębności pierwiastka, wprowadzenie wreszcie do antroponimii nominalnych form fleksyjnych wynika z rozbudowy fleksji.

Trzeci etap rozwoju struktury morfologicznej imion złożonych przypada na epokę zupełnej już odrębności poszczególnych grup naszej rodziny. W innowacjach tego etapu biorą udział tylko dwie grupy, grecka i słowiańska, przeprowadzając podobne zmiany w sposób zupełnie od siebie niezależny. Rezultatem tych zmian było wprowadzenie tematów werbalnych do pierwszego członu imion oraz ustalenie zasad odwracania kolejności członów.

Antroponimia praindoeuropejska posługiwała się pierwiastkami w rodzaju pie. **dō-* 'dać', **g^when-* 'bić' itd., nie dopuszczała ona jednak tematów werbalnych, ich rolę bowiem spełniały właśnie pierwiastki. Z czasem jednak pierwiastek przestał być samodzielną kategorią morfologiczną i ich miejsce w systemie antroponimicznym musiały zastąpić formacje bardziej żywotne. Już w drugim okresie rozwoju imion złożonych rolę pierwiastków objęły w znacznym zakresie imiesłowcy, w trzecim okresie natomiast na gruncie greckim i słowiańskim obok participiów pojawiły się właściwe tematy werbalne. Paralelizm w rozwoju tych dwóch systemów antroponimicznych jest uderzający, a to głównie dlatego, że te tematy werbalne przybrały w szerokim zakresie postać form 2. os. sg. imperativu tak w grece (typ *Ἀγέλαος*), jak i w słowiańskim (*Stani-sław*). Podobieństwo to jednak ogranicza się do rezultatów procesu, nie dotyczy zaś samego kierunku jego przebiegu. W grece typ członów na *-σι-* rozwinął się z dawnych tematów nominalnych na *-ti-* wtórnie skojarzonych z aorystem i futurum, od tematów zaś na *-s* wywodzi się typ członów początkowych na *-ε* i *-ο*. Greckie typy werbalne wywodzą się więc ostatecznie z typów nominalnych, natomiast werbalne typy słowiańskie powstały drogą analogii do typu pierwiastkowego. Pierwszy mianowicie złożony już człon

imion typu *Z-dzie + staw* stał się wzorem dla wprowadzenia do pierwszego członu imion tematów aorystu-infinitivu zakończonych na *-ě* (*Chocie-mir*) lub na *-i* (*Broni-sław*), a te ostatnie kategorie umożliwiły dopiero wprowadzenie do imion w funkcji ich pierwszego członu form imperativu na *-i* (*Stani-sław*) oraz **-jb* (*Dadz-bog*). Mimo jednak tak odmiennego pochodzenia te nowe formacje mające postać tematów werbalnych nawarstwiły się w podobny sposób na stare formy pierwiastkowe w obu omawianych systemach antroponimicznych. Na gruncie słowiańskim mianowicie obok form pierwiastkowych członu pierwszego w rodzaju pol. *Ot-je + staw*, *Z-bro + staw* mamy nowsze *Imi-sław*, *Borzy-sław*, a podobnie w grece obok imion starszych zawierających w pierwszym członie pierwiastek, takich jak *Ἰη-κλής*; *Τλη-πόλεμος*, *Ἐδρό-δημος* występują formy nowsze na *-σι* skojarzone z aorystem lub futurum w rodzaju *Ἰασί-δημος*, *Τλησί-μαχος*, *Ἐδρόσι-λαος*. W obu więc grupach językowych rozwija się wyraźnie proces zastępowania niezrozumiałych już pierwiastków przez formy odezuwane jako tematy werbalne.

Drugie zjawisko dotyczy odwracania kolejności członów imion. Pierwotnie — jak stwierdziliśmy to poprzednio — imiona złożone były tylko częścią ogólnej kategorii compositów, z czasem jednak częściowo wyodrębniły się z niej tworząc system pod pewnymi względami samodzielny. Główną cechą odróżniającą system ten od ogółu wyrazów złożonych jest możność odwracania kolejności członów. W pospolitych wyrazach złożonych kolejność ta umotywowana znaczeniowo nie może być zmieniona. I tak np. gr. *ἀρό-πολις* zawsze występuje w tej postaci. Inaczej ma się sprawa z imionami złożonymi. Motywacja semantyczna nie odgrywa tu roli hamulca, ponieważ pierwotne znaczenie etymologiczne imienia szybko uległo zapomnieniu, a ono samo stało się tylko odpowiednikiem osoby. W tych warunkach, pod naciskiem potrzeby tworzenia coraz nowych imion, we wszystkich omawianych językach indoeuropejskich, ustalil się zwyczaj tworzenia nowych imion od starych przez proste odwrócenie kolejności ich członów. Stare imię ma znaczenie, które da się przetłumaczyć, np. gr. *Ἄγαθ-άνωρ* 'dobry mąż', natomiast imię nowe mechanicznie odwrócone zazwyczaj tego znaczenia już nie ma, np. gr. *Ἄνδρ-άγαθος*. Jak długo tematy nominalne wszystkich kategorii morfologicznych mogły występować zarówno w funkcji pierwszego, jak i drugiego członu imion, tak długo odwracanie ich nie wywoływało zmiany formy członów. Stan taki zachował się przede wszystkim w językach indoirańskich i w grece w odniesieniu do tematów na *-i*, *-o*, *-ā*, np. *Μαντι-κλής* : *Κλεό-μαντις*, *Δωρό-θεος* : *Θεό-δωρος*, *Ἄγορα-κλής* : *Κλε-αγόρας*. Natomiast inne typy tematów greckich mogą występować tylko w początkowym lub tylko w końcowym członie imion, wobec czego przy ich odwracaniu muszą one zmieniać swą formę wedle pewnych stałych proporcji, które tworzą odrębny

system morfologiczny imiennictwa. System ten przedstawia się w następujący sposób w języku greckim. 1^o Pierwiastki i rzeczowniki pierwiastkowe członu końcowego przeniesione do członu początkowego otrzymują samogłoskę tematyczną *-o*, np. *Λαο-δάμας* : *Δαμό-λας*, *Κλε-άνωρ* : *Ἄνδρο-κλής*. Możliwe, że ten typ odpowiedników morfologicznych sięga epoki praindoeuropejskiej, gdyż w celtyckim również formacje pierwiastkowe członu końcowego (np. *-rīx*) mają jako odpowiednik tematy na *-o* członu pierwszego (*Rīgo-*), np. *Catu-rīx* 'król walki', ale *Rīgo* + *ver-iugus* 'mający wielkie jarzmo króla'. 2^o Tematy na *-s* członu końcowego mają jako odpowiedniki w członie początkowym: formy nominalne na *-e* (*Λεο-θέρσης* : *Θερσέ-λεως*), formy nominalne na *-o* (*Δημο-κλής* : *Κλεό-δημος*), tematy nominalne na *-u* (*Δηϊ-θράσης* : *Θρασσ-κλής*), formę dat. sg. zakończoną na *-esi* (*Ἀναξ-άνθης* : *Ἀνθεσί-λαος*), tematy werbalne na *-e* (*Δημο-μέλης* : *Μελέ-δημος*) i wreszcie tematy werbalne na *-o* (*Λεο-πείδης* : *Πειδό-λαος*). Punktem wyjścia były tu formy nominalne na *-e* i *-o*, w których wygłosowe *-s* znikło w pozycji interwokalicznej, a postać ta została przeniesiona także do pozycji przed spółgłoską. W ten sposób ustalona proporcja została przeniesiona na tematy werbalne, jak o tym była mowa już poprzednio (por. s. 60—61). 3^o Formom na *-σι-* (\Leftarrow **-ti-*) w członie pierwszym odpowiadają formy na *-τη-* (\Leftarrow **-tā-*) w członie drugim, np. *Δοσί-θεος* (\Leftarrow **dati-*) : *Θεο-δότης* (\Leftarrow **datā-*).

W słowiańskim różnorodności form członu początkowego przeciwstawia się monotonia członów końcowych, które wszystkie są tematami na *-o* w rodzaju męskim, a tematami na *-a* w rodzaju żeńskim. Wskutek tego pierwiastkom i tematom werbalnym na *-i* członu początkowego odpowiadają tematy nominalne na *-o* || *-a* w członie końcowym, np. pol. *Z-bro* + *ślaw* (\Leftarrow **S_z-bor-*) i *Borzy-ślaw* wobec *Ślawo-bor* (\Leftarrow **-boro-*).

System greckich imion złożonych epoki klasycznej jest szczytem rozwoju antroponimii indoeuropejskiej zarówno pod względem ilości członów (1015), jak i różnorodności kategorii morfologicznych, do których one należą (27). Poziom ten już nigdzie nie został przekroczony, a natomiast wszędzie zaznacza się rozkład i upadek, który stanowi czwarte, ostatnie stadium ewolucji imiennictwa indoeuropejskiego. Niektóre systemy antroponimiczne, jak germański i bałtycki, znamy tylko z tego końcowego etapu ich istnienia. Tym okresem upadku nie będziemy się tu bliżej zajmować, decydujące znaczenie bowiem mają w nim nie tendencje morfologiczne, lecz fonetyczne (zanik wygłosu członów), semantyczne (zupelna mechanizacja imion pozbawionych już wszelkiego znaczenia etymologicznego) i stylistyczne (wybór małej ilości imion przy zapomnieniu reszty lub wybór innego systemu antroponimicznego). Wracając jednak do właściwego tematu naszego artykułu możemy stwierdzić, że w poprzednich etapach ewolucji imion złożonych pewną rolę odgrywały także czynniki

czysto morfologiczne. Sprowadzić je można do trzech ogólnych tendencji:

1° Imiona dwuczłonowe są dziedziną pod względem morfologicznym wyjątkowo archaiczną, archaiczniejszą nawet od innych typów złożeń. Zachowuje ona formacje będące relikdami kategorii, które przestały być produktywne przed tysiącami lat (np. skr. *Soma-dā-*, pol. *Z-dzie + sław*). Ta reliktowość wyodrębnia imiona złożone z całości systemu morfologicznego, który już znacznie posunął się w rozwoju.

2° W ten sposób wyodrębniony system antroponimiczny rozwija się, mimo całego swego konserwatyizmu, pod naciskiem zmienionego już systemu morfologicznego języka. Zmiany te dotyczą przede wszystkim liczebności poszczególnych kategorii morfologicznych, czego klasycznym przykładem jest rozrost ilościowy tematów na *-o* funkcjonujących w imiennictwie. Innowacja ta była konsekwencją zwyczajstwa typu tematycznego w indoeuropejskim systemie morfologicznym.

3° Pod naciskiem zmienionego systemu języka wchodzi do antroponimii także nowe kategorie morfologiczne i to stale drogą fałszywej z punktu widzenia historycznego interpretacji imion starych. Mechanika tych zmian była następująca. W epoce przekształcania się grup syntaktycznych w composita dana kategoria morfologiczna wchodzi do imion złożonych razem z tematami, których użyto do ich budowy, i tu skostniała utrzymuje się przez wieki. Tymczasem system języka się przekształca i wchodząca w grę kategoria odgrywa w nim już zupełnie inną rolę. Wówczas mówiący interpretując stare imiona zaczynają przypisywać tkwiącym w nich kategoriom morfologicznym to znaczenie i tę rolę, jaką mają one w języku im współczesnym. Jest to szczególnie łatwe dzięki temu, że imiona bardzo szybko tracą swe znaczenie etymologiczne. Nowa, historycznie fałszywa interpretacja, staje się podstawą derywacji analogicznej wykazującej niekiedy wielką produktywność. Prawie wszystkie omówione poprzednio zmiany morfologiczne systemu imion złożonych dają się sprowadzić do tego schematu, a w szczególności wprowadzenie do antroponimii imiesłowów (s. 50—53) oraz tematów werbalnych (s. 59—63). Dzięki temu typowi zmian ewolucja systemu antroponimicznego jest pod względem morfologicznym niezmiernie jednolita i organiczna, nowe kategorie bowiem stale wylaniają się ze starych.

BIBLIOGRAFIA

- H. Wackernagel, *Altindische Grammatik*, II, 1, 1905, s. 24—329.
 A. Hilka, *Beiträge zur Kenntnis der indischen Namengebung. Die altindischen Personennamen*, Wrocław 1910.
 Chr. Bartholomae, *Altiranisches Wörterbuch*, Strassburg 1904.

- A. Meillet — E. Benveniste, *Grammaire du vieux-perse*. Paris 1931, s. 166—172.
- J. Duchesne-Guillemin, *Etudes de morphologie iranienne, I. Les composés de l'Avesta*, Liège-Paris 1936.
- L. Zgusta, *Die Personennamen griechischer Städte der nordlichen Schwarzmeerküste*, Praha 1955.
- F. Miklosich, *Die Bildung der slavischen Personen- und Ortsnamen*. Heidelberg 1927, s. 31—116.
- T. Maretić, *O narodnim imenina i prezimenz u Hrvata i Srba*. Rad Jugoslovenske Akademije Znanosti i Umjetnosti LXXXI, U Zagrebu 1886, s. 81—137.
- W. Taszycki, *Najdawniejsze polskie imiona osobowe*. Rozprawy PAU, LXII, nr 3, Kraków 1925.
- J. Otrębski, *O najdawniejszych polskich imionach osobowych*, Wilno 1935; recenzja Taszycki W. i Kuryłowicz J., *Rocznik Slawistyczny XIII* (1937) s. 20—29.
- N. M. Tupikow, *Słownik drevno-russkich liczných sobstwienných imien*. Zapiski Otdelenija Russkoj i Slawjanskoj Archieologii Imperatorskago Russkago Archieologičeskago Obszczestwa, t. VI, S.-Petersburg 1903. s. 58—913.
- K. Buga, *Apie lietuvių asmens vardus. Lietuvių kunigaiščių vardai*. Lietuvių Tauta, II, 1. Vilniuje 1911, s. 1—50.
- A. Leskien, *Die litauischen zweistämigen Personennamen*, IF XXXIV (1914/15), s. 296—333.
- R. Trautmann, *Die altpreussischen Personennamen*, Göttingen 1925.
- E. Förstemann, *Altdeutsches Namenbuch. Erster Band: Personennamen*. 2. Auflage, Bonn 1900.
- F. Solmsen, *Indogermanische Eigennamen als Spiegel der Kulturgeschichte*, Heidelberg 1922.
- A. Bach, *Deutsche Namenkunde*. Band I. 1 und 2: *Die deutschen Personennamen*. 2. Auflage, Heidelberg 1952—1953.
- A. Holder, *Alt-celtischer Sprachschatz*, Band I—III, Leipzig 1896—1907.
- H. Krahe, *Lexikon altillyrischer Personennamen*, Heidelberg 1929.
- A. Fick, *Die griechischen Personennamen nach ihrer Bildung erklärt...* Zweite Auflage bearbeitet von Bechtel F. und Fick A., Göttingen 1894.

O jedności językowej bałtosłowiańskiej

W obrębie rodziny językowej indoeuropejskiej pewne języki, z reguły sąsiadujące geograficznie, tworzą ciaśniejsze podgrupy, jak np. języki indyjskie i irańskie, bałtyckie i słowiańskie, italskie i celtyckie, greka i ormiański. Ale chociaż różnica stopnia bliższego pokrewieństwa jest dla badacza od razu jasna, obiektywne kryteria mierzenia tego pokrewieństwa zdają się być nieuświadomiane lub uświadomiane tylko niejasno.

Wylicza się zwykle wszystkie cechy fonetyczne i gramatyczne oraz słownictwo wspólne porównywanym językom, przy czym na dowód bliższego pokrewieństwa przytacza się te cechy, które nie powtarzają się w innych językach (indoeuropejskich), wspólne zaś rysy znane i skądinąd służą tylko za argumenty akcesoryczne, drugorzędne. Tak np. utrata aspiracji w fonemach *bh*, *dh*, *gh* nie jest dla bałtosłowiańskiego w tym stopniu charakterystyczna, co kontynuacja indoeur. *ɣ*, *ʃ*, *ʒ*, *ʝ*. Utrata aspiracji zachodzi bowiem także i w celtyckim, albańskim, irańskim, podczas gdy traktowanie *ɣ*, *ʃ*, *ʒ*, *ʝ*, ze swoją podwójną wokalizacją, niezależną od następującego sonantu (*ir* : *ur*, *il* : *ul*, *in* : *un*, *im* : *um*), nie ma nigdzie analogicznego odpowiednika.

Ten podział na cechy charakterystyczne i niecharakterystyczne (banalne) krzyżuje się z innym: rozpatrywane wspólne rysy mogą być bądź innowacjami, bądź archaizmami. Przy czym znowu na plan pierwszy wysuwają się innowacje jako dowód wspólnoty językowej realizowanej pozytywnie czy aktywnie. Natomiast wspólne archaizmy, zaświadczające wspólny brak zmian na odnośnym odcinku systemu językowego, mają charakter negatywny i wobec tego wartość argumentu tylko dodatkowego.

Różnica między cechami pozytywnymi i negatywnymi wydaje się ważna. Przypisywanie argumentom negatywnym samodzielnej wartości dowodowej było np. powodem doszukiwania się związku między językiem i rasą. Jeśli na przestrzeni wielu wieków ludzie mówiący językami semickimi czy językiem chińskim reprezentują z grubsza wciąż ten sam typ antropologiczny, to tylko dlatego, że ani skład antropologiczny ludności się

zasadniczo nie zmienił, ani język nie został zastąpiony przez inny, należący do odrębnej rodziny językowej. Ten bezwład historyczny na obu odcinkach wywołuje wrażenie współzależności (korelacji) cech ludzkich nie stojących w żadnym związku wewnętrznym: rasy i języka¹. Samo współistnienie związku takiego nie stwarza. Nie ma związku wewnętrznego między Sfinksem i piaskami otaczającej go pustyni egipskiej, chociaż istnieją obok siebie od kilkudziesięciu wieków.

Imponujące swą liczbą hasła słownika porównawczego R. Trautmanna obejmują zarówno innowacje, jak i archaizmy bałtosłowiańskie. Ale jasne jest, że utrzymanie starych wyrazów (np. tak lub inaczej zmodyfikowanych nazw brata i siostry) jest słabszym argumentem wspólnoty językowej aniżeli wytworzenie wspólnych nazw na pojęcia głowy czy ręki. Zestawienia jak lit. *brólis*, *sesuõ*: słow. *brat(r)z*, *sestra* można uważać za banalne, ponieważ konserwatyzm w dziedzinie nazw pokrewieństwa pozwala na identyfikowanie form z dwóch dowolnych języków indoeuropejskich (słowiański: germański, słowiański: łacina itd.). Dlatego też wymienione przez Trautmanna w przedmowie archaizmy bałtyckie, jak lit. *dantis* 'ząb' lub *sėnas* 'stary', nie są argumentami przemawiającymi za wspólnotą bałtosłowiańską, chociaż autor słusznie przyjmuje zanik ich dopiero na gruncie odrębności słowiańskiej. Na plan pierwszy wysuwa się tutaj wyodrębnianie się językowe Słowiańszczyzny, wyparcie tych wyrazów przez inne, również odziedziczone, ale znaczeniowo zmienione: *zõbz* (prawdopodobnie 'kolek' albo 'ząb trzonowy') i *starz* (właściwie 'wielki', por. *stór* skandynawskie). Podobny jest stosunek np. lit. *diėvas* do słow. *bogz* (uchodzącego za pożyczkę lub kalkę z irańskiego). Odwrotnie np. słowiańskim archaizmom *šujb* i *lėvz* odpowiada nowotwór bałtycki **krait(i)os* (lit. *kaĩrias* itd.). Wszystkie te archaizmy indoeuropejskie utrzymane tylko w jednej z obu grup są bez samodzielnej wartości dowodowej dla interesującej nas tutaj tezy.

Fakty niecharakterystyczne, jak wspólność lub podobieństwo zmian fonetycznych i gramatycznych typu banalnego, oraz argumenty natury negatywnej, jak utrzymanie bez zmian odziedziczonych cech fonetycznych czy gramatycznych, powinny być uwzględnione dopiero w drugiej linii, jako uzupełnienie argumentów rozstrzygających, jakimi są wspólne innowacje charakterystyczne. Schematycznie można to przedstawić tak:

	innowacje	archaizmy
charakterystyczne	a	b
banalne	c	d

¹ W rzeczywistości współzależność można by udowodnić tylko w wypadku, gdyby takim a takim zmianom składu rasowego odpowiadały stale określone zmiany systemu językowego.

Z tych czterech rubryk tylko *a* zawiera argumenty podstawowe dla przeprowadzenia dowodu wspólnoty językowej. Dwie inne (*b*, *c*) mają niesamodzielną wartość dowodową, zaś *d* praktycznie jej nie posiada (por. np. utrzymanie nazw liczb, pokrewieństwa, zaimków itp.). Zaznaczyć jednak należy od razu, że podczas gdy dzięki gramatyce porównawczej ustalenie innowacji i archaizmów nie następuje specjalnych trudności, wynurzają się one często, gdy chodzi o odróżnienie zmian charakterystycznych od niecharakterystycznych. Tak np. palatalizacja spółgłosek przez *ǰ*, którą konstatujemy zarówno w bałtyckim jak i w słowiańskim, jest na ogół zjawiskiem dość rozpowszechnionym, więc banalnym. Jednak specjalne warunki, w jakich się realizuje, jednakowe konsekwencje morfologiczne, jakie za sobą pociąga, sprawiają, że uznać ją należy za ważną izoglosę bałtosłowiańską.

Ale także w obrębie charakterystycznych innowacji (rubryka *a*) doniosłość poszczególnych argumentów nie jest jednakowa. Trudno oczywiście dawać pierwszeństwo ogólnie czy to ewolucji fonetycznej, czy też zmianom budowy lub funkcji morfologicznej. Im bardziej zmiana jest specjalna i skomplikowana, tym bardziej uderzać będzie zgodność między wykazującymi ją językami. Najbardziej zaś, zdaniem naszym, charakterystyczne są te zmiany, które nie tylko są identyczne w obu językach, ale i których pośrednie konsekwencje są identyczne. Mamy tu na myśli przede wszystkim ewolucję prozodyczną (iloczasu, akcentu, intonacji), która nie tylko zmieniła wygląd fonetyczny języków bałtyckich i słowiańskich (w stosunku do indoeuropejskiego), ale przede wszystkim pociągnęła za sobą ważne przesunięcia w budowie morfologicznej wyrazu, równoległe a nawet identyczne w obu grupach. Dotyczą one zarówno słowotwórstwa nominalnego i werbalnego jak i wyglądu paradygmatów, słowem centralnych partii systemu językowego. Na te właśnie zgodności za mało dotychczas zwracano uwagi.

Prócz zmian prozodycznych na uwagę zasługują przekształcenia w obrębie apofonii *stopień pełny* : *stopień zanikowy*, jak usunięcie apofonii \bar{a}^x : *a*, zmiana *Re* : *R* na *Re* : *Ri*², cechy, które grupa bałtosłowiańska dzieli z germańską. Bardzo ciekawą właściwością bałtosłowiańską jest powstanie podwójnego stopnia zanikowego do *eR* (*iR* i *uR*). Bezpośrednie lub pośrednie przyczyny fonetyczne powodujące te przesunięcia są równie ważne, jak wynikające z nich następstwa morfologiczne.

W sumie jako argumenty czołowe przemawiające za jednością językową bałtosłowiańską wysunąłbym następujące zjawiska (ugrupowane według rosnącej doniosłości):

I. przekształcenie apofonii *stopień pełny* : *stopień zero*;

II. wytworzenie podwójnej opozycji *eR* : *iR*, *eR* : *uR*;

² *R* jest symbolem sonantu (*r*, *l*, *n*, *m*).

III. zmiany iloczynowe (powstanie nowych długości);

IV. zmiany akcentowo-intonacyjne.

(Zmiany II—IV w związku z ich konsekwencjami morfologicznymi). Cecha I wyznacza bałtosłowiańskiemu pozycję w obrębie odłamu północnoeuropejskiego³.

Próżnym byłoby pytanie, czy wymienione tu charakterystyczne innowacje zaszły na gruncie bałtosłowiańskim, czy też „niezależnie“ w bałtyckim i słowiańskim. Wnioski nasze co do pierwotnej jedności dwóch języków opieramy na podstawie izoglos i racjonalnym jest jedynie zapytanie, czy izoglosy te są starsze niż innowacje należące już notorycznie do epoki odrębności językowej czy to bałtyckiej, czy też słowiańskiej. Ruchomość akcentową paradygmatów nominalnych i werbalnych przypisujemy epoce bałtosłowiańskiej, ponieważ nie znajdujemy żadnych zmian specyficznie bałtyckich czy słowiańskich chronologicznie starszych⁴.

Wspólnota w sensie identyczności językowej jest pojęciem przestarzałym. Nowe pojęcie wspólnoty nie jest jeszcze wyraźnie zdefiniowane, ale wydaje się, że oparte być powinno na charakterystycznych wspólnych innowacjach poprzedzających, w łańcuchu chronologii względnej, innowacje różnicujące oba języki.

I

Grupa bałtosłowiańska wchodzi w skład języków północnoeuropejskich, do których należy i germański i może także prekursor dzisiejszej albańszczyzny (bez względu na to, czy go nazwiemy trackim, czy iliryskim). Języki te charakteryzuje brak odróżnienia *ǎ* i *ǝ* (= *ǎ*), por. germ. *a*, bałt. *a*, słow. *o*, alb. *a*. Dokładnie te same kontynuanty znajdujemy dla indoeur. *a* w zgłosce początkowej: goe. *fadar* ← **pǎter*-; *staps* = st.-ind. *sthiti*-, łac. *stǎtio*; *lats* 'leniwy' ← *letan*; st.-w.-niem. *slaf* 'luźny' ← *slǎfan*; st.-skand. *blap*, st.-w.-niem. *blat* 'liść' ← germ. *blōjan* 'kwitnąć'; alb. *daše* 'dałem', *ðane* (gegijskie) 'dar'; *ʋa* (gegijskie), *ʋe* (toskijskie) 'pozostawiam' ← **lǎdnō* ← **lǝdnō*, por. *ʋoð* ← **lǝdō* (= germ. *letan*) 'zmęczyć'. Lit. *stataũ* 'stawić', słow. *stojǔ* wobec *stǐti* (*stati*); lit. *plakũ*, *plǎkti* 'bić, ćwiczyc': st.-c.-sl. *plǎǫ*, *plakati* (*se*) 'κόπτομαι, κλαίω, πενθέω, θρηνέω'; może także st.-c.-sl. *sporǔ* 'płodny, obfity, korzystny' ← *spǐti*, ind. *sphira*-; słow. *glogǔ* wobec gr. *γλῶχες* 'końce kłosów', *γλῶσσα*, *γλάσσα* 'język'. Plość przykładów jest bardzo szczupła.

³ Punkty I—III są niemal dokładną reprodukcją wywodów naszych zamieszczonych w pracy *L'apophonie en indo-européen* Wrocław 1956, §§ 24, 26, 35—39.

Natomiast w punkcie IV zadowolono się streszczeniem istotnych punktów rozdziału *Le balto-slave* ogłoszonej w 1952 r. książki *L'accentuation des langues indo-européennes*.

⁴ Ale np. działanie „prawa de Saussure'a“ w języku litewskim dokonuje się na paradygmatach już ruchomych, jak rozpoznał sam autor tego prawa.

Przeciwnie niż w językach południowych (greka, łacina, celtycki) ϑ wewnętrzne wypada na północy. Por. goc. *arms* 'ramię' \Leftarrow **arāmo-*; st.-skand. *arpr* 'plug' \Leftarrow **arōtro-*; st.-skand. *andē* 'technienie, duch' \Leftarrow **anāt-*; goc. *full* \Leftarrow **plāno-*; goc. *daūhtar* 'córka' \Leftarrow **dhugater-* itd. W st.-c.-sl. *ramę, radlo, plnъ, dъsti*, w lit. *irm-ėdė* 'artretyzm, grypa', *ārklas, pīlnas, duktė* jako odpowiedniki form germańskich; dalej lit. *tėmti* 'ściemniać się' por. ind. *tāmi-srā-* 'ciemność'; *vėmti* 'wymiotować': ind. *vāmiti*; *ántis* 'kaczka': łac. *anas, anātis*; *jentė* 'szwagierka (żona brata męża)': gr. *ἐνάρτη*.

Fonologicznie rzecz ujmując nie chodzi w językach północnych o zanik samogłoski zredukowanej (ϑ), lecz raczej o brak wokalizacji spółgłoskowego ϱ w sylabie wewnętrznej. Języki południowe wokalizują ϱ ($\Rightarrow \vartheta \Rightarrow \check{a}$) jednolicie, nawet na końcu wyrazu, por. gr. *-μεθα, γένε-α*. W językach północnych traktowanie jest różne zależnie od pozycji: wokalizacja następuje tylko w zgłosce początkowej wyrazu.

Ostateczną przyczyną braku wokalizmu \check{a} w językach północnych jest identyfikacja $\varrho\theta$ (tj. $\varrho_2\theta$, $\varrho_4\theta$) z θ . Bałtycki zachowuje jednakowoż różnicę między starą długością θ i nową długością \bar{a} pochodzącą z trzech źródeł: 1) $\varrho_2\theta$, $\varrho_4\theta$; 2) θ_2 czy θ_4 przed spółgłoską (np. bałt. **stātei* = lit. *stóti*); 3) $\theta R \Rightarrow \bar{a}R$ przed spółgłoską (np. bałt. **māltei* = lit. *māl̃ti* 'mleć' \Leftarrow **molātei*). W samym słowiańskim pewne szczegółowe fakty zdają się wskazywać na starą różnicę $\bar{a} : \theta$ (A. Vaillant *Gramm. comp. d. l. slaves* I, s. 112), por. różnicę końcówek w dat. sing. *volku* i *volnė* = lit. *viłkui, viłnai* z indoeur. *-ōi, -āi*.

Dysocjacja stosunku $\theta : \bar{a}$ na korzyść nowej długości \bar{a} (skąd $\theta : \bar{a}$) tłumaczy się skądinąd znanym zjawiskiem zastępowania, w alternacjach morfologicznych, długości odziedziczonych przez długości młodsze pochodzące z kontrakcji lub ze wzdłużeń zastępczych. Por. częściowe wyparcie stosunku $\varepsilon : \eta$, $o : \omega$ przez $\varepsilon : \varepsilon i$, $o : \omega$ w grece (*πρός* zam. *πός*). Stosunek $\check{e} : \check{a}$ ($\Leftarrow \theta$) pociąga za sobą, ze swej strony, odnowienie stopnia θ do pierwotnej długości \bar{e} , skąd bałtyckie $\bar{e} : \bar{a}$ w miejsce $\bar{e} : \theta$. Stara alternacja $\bar{e} : \theta$ dochowuje się pod formą litewską $\bar{e} : uo$ tylko w małej ilości przykładów, jak lit. *sėd̃ziū, sė̃sti* 'siedzieć': *súod̃žiai* 'sadza'; *ė̃du, ė̃sti* 'jeść': *uõdas* 'komar' (Trautmann, s. 66) i paru innych, w których związek semantyczny między osnową i derywatem zatarł się już w dobie prehistorycznej. Z drugiej strony stosunek $\bar{e} : \bar{a}$ zagwarantowany jest jako proceder apofoniczny regularny przez opozycje jak lit. *bė̃gu, bė̃gti* 'biec, uciekać': *bog̃inti* 'nieść, unosić'; *glė̃biu, glė̃bti* 'obejmować' i (stare iterativum) *glób̃iu, glób̃ti* 'otulać, okrywać'; *rė̃pliõju, rė̃pliõti* 'pełzać, raczkować': *už-si-ró̃pti* 'wdrapać się' (por. łac. *rēpere*); *spró̃gstu, spró̃gti* 'pękać' (lot. *sprág̃stu, sprág̃t*) i lot. *sprė̃gát*, stare iterativum do *sprė̃gt* (= *sprág̃t*); lit. *sė̃d̃ziū, sė̃d̃ė̃ti* 'siedzieć': *sod̃inti* 'sadzić'.

Identyfikacja \bar{a} i \bar{o} w słowiańskim jest niezależna od braku różnicy między \bar{a} i \bar{o} . Podobne zlanie się obu długości nastąpiło i w celtyckim, może nawet w analogicznych warunkach jak w słowiańskim. W celtyckim mianowicie \bar{o} przechodzi w \bar{a} w zgłosce niekońcowej, w \bar{u} w końcowej, stąd ślady różnicy $\bar{a} : \bar{o}$ na końcu wyrazu. Np. st.-irl. *túatha* 'ludy', *mná* 'kobiety' \Leftarrow *-ās*, *firu* 'mężowie' (voc. plur.) \Leftarrow *-ōs*. Por. Thurneysen, *Handb. d. Altir.* 1909, s. 33 i 52. Różnicę znajdujemy również i w grupie brytyjskiej, wskazującej na końcowe *-i* z *-ū* (pochodzącego z indoeur. *-ō*, np. cymr. *yeh* 'wól' \Leftarrow **uksō*).

Przejście ε_2o , ε_4o oraz ε w o , dalej zanik ε w sylabie wewnętrznej — wszystko to pociągnęło za sobą poważne następstwa apofoniczne w językach północnych, szczególnie co się tyczy starego stosunku *stopień pełny* : *stopień zero*. Wchodzą tu w rachubę:

- 1) utrata alternacji o (podstawowe): zero;
- 2) utrata alternacji \bar{e} , \bar{a} , $\bar{o} : \varepsilon$.

Te właściwości pólcenne przesłonięte są częściowo rozwojem niezależnym, jednak prowadzącym do tych samych rezultatów, jakie konstatujemy w językach południowych, mianowicie jeśli chodzi o 1), podczas gdy 2) pozostaje cały czas, także w epoce historycznej, cechą różnicującą północ od południa (gdzie stosunek \bar{e} , \bar{a} , $\bar{o} : \varepsilon$ jest na ogół utrzymany).

Wymienione tu ograniczenia odziedziczonego stopnia zero uwypuklają się jeszcze bardziej na tle konserwatywnej tendencji utrzymania starego stosunku *ei* : *i*, *eu* : *u*, *er* : *r*, *el* : \bar{l} , *en* : \bar{n} , *em* : \bar{m} .

Co do genetycznego wyjaśnienia utraty alternacji 1) i 2) por. *L'apophonie en indo-européen*, § 24.

1) Jasnych przykładów nieruchomości apofonicznej dla pierwiastków z wokalizmem podstawowym o dostarcza germański. Por. naprzód fleksję tzw. czasowników mocnych z wokalizmem podstawowym e :

		infinitivus		praet. sing.		praet. plur.		part. pass.		indoeur.	
goc.	<i>steigan</i>	<i>staig</i>	<i>stigum</i>	<i>stigans</i>	<i>ei</i>	<i>oi</i>	<i>i</i>				
	<i>-biudan</i>	<i>-baup</i>	<i>-budum</i>	<i>-budans</i>	<i>eu</i>	<i>ou</i>	<i>u</i>				
	<i>bindan</i>	<i>band</i>	<i>bundum</i>	<i>bundans</i>	<i>en</i>	<i>on</i>	\bar{n}	(antekons.)			
	<i>niman</i>	<i>nam</i>		<i>numans</i>	<i>en</i>	<i>on</i>	\bar{n}	(antewok.)			
	<i>giban</i>	<i>gaf</i>		<i>gibans</i>	<i>e</i>	<i>o</i>	<i>e</i>				

Natomiast czasowniki z wokalizmem podstawowym o (germ. *a*) nie mają formy specjalnej dla stopnia zero:

	infinitivus	part. pass.
goc.	<i>haitan</i>	<i>haitans</i>
	<i>stautan</i>	<i>stautans</i>
	<i>haldan</i>	<i>haldans</i>
	<i>faran</i>	<i>farans</i>
	<i>skaban</i>	<i>skabans</i>

Podobnie dla derywatów na *-ti-* implikujących w indoeuropejskim z reguły stopień zanikowy pierwiastka: goc. *ga-plaihts* 'pocieszenie' \Leftarrow *ga-plaihan*; *aihts* 'posiadanie' \Leftarrow *aih*; *alds* 'wiek, życie' \Leftarrow *alan*; st.-skand. *ferp* (\Leftarrow **far-đi-*), st.-ang. *fyrđ* \Leftarrow *faran* itd. Że nie chodzi tu o odziedziczone formy fonetyczne, wynika z utrzymanych nielicznych i izolowanych archaizmów, jak goc. *ga-faurds* 'zebranie, rada' (**furđi-* w przeciwieństwie do wymienionego **farđi-*); goc. *mulda* 'proch, ziemia', st.-ang. *molde* \Leftarrow *malan* 'miec'; niem. *Sülze* 'rozczyn soli, rosół', st.-s. *sultia* \Leftarrow *saltan* 'solić'.

W bałtosłowiańskim nieruchomości apofonizacja pierwiastków z wokalizmem *o* pozostawiła wyraźne ślady. Por. naprzód wokalizm pierwiastkowy *e*:

praesens	praeteritum	infinitivus, part. pass. (- <i>ti-</i> , - <i>to-</i>)
lit. <i>vejù</i> 'ścigać, wieć'	<i>vijaũ</i>	<i>výti, výtas</i>
<i>kemšù</i> 'napychać'	<i>kimšaũ</i>	<i>kiňšti, kiňštas</i>
<i>kerpù</i> 'strzyć'	<i>kirpaũ</i>	<i>kiřpti</i>
<i>kremtù</i> 'gryść'	<i>krimtaũ</i>	<i>kriňsti</i>
<i>lendù</i> 'włazić'	<i>lindaũ</i>	<i>lįsti</i>
<i>mėlžu</i> 'doić'	<i>mėlžaũ</i>	<i>mėlžti</i>
<i>renkù</i> 'zbierać'	<i>rinkaũ</i>	<i>riňkti</i>
<i>sergù</i> 'chorować'	<i>sirgaũ</i>	<i>siřgti</i>
<i>slenkù</i> 'pełzać'	<i>slinkaũ</i>	<i>sliňkti</i>
<i>telpù</i> 'pomieścić się'	<i>tilpaũ</i>	<i>tiłpti</i>
<i>trenkù</i> 'myć'	<i>trinkaũ</i>	<i>triňkti</i>
<i>velkù</i> 'wlec'	<i>vilkaũ</i>	<i>viłkti</i>
<i>gemù</i> 'rodzić się'	<i>gimiaũ</i>	<i>giňti</i>
<i>genù</i> 'pędzić'	<i>giniaũ</i>	<i>giňti</i>
<i>menù</i> 'pamiętać, zgadywać'	<i>miniaũ</i>	<i>miňti</i> ⁵
ale		
<i>áugu</i> 'rósć'	<i>áugau</i>	<i>áugti</i>
<i>káнду</i> 'kąsać'	<i>kándau</i>	<i>kąsti</i>
<i>malù</i> 'miec'	<i>malaũ</i>	<i>málti</i>
<i>barù</i> 'gderać'	<i>bariaũ</i>	<i>bárti</i>
<i>kalù</i> 'wbijać, kuć'	<i>kalaũ, kaliaũ</i>	<i>kálti</i>

W słowiańskim konstatujemy apofonię w *bljujo, bljvati* 'wymiotować'; *kljujo, kljvati* 'dziobać'; *pljujo, pljvati*; *žujo, žvati* (wszędzie stary

⁵ Derywaty na *-ti-* urobione od czasowników na *-je/žo-* z wokalizmem pierwiastkowym *e* wykazują w szeregu wypadków stopień zero, chociaż infinitivus już go utracił. Tak np. *kelju, kelti* 'podnosić': *kiltis* i *kiltis* 'pochodzenie'; *lieju, lieti* 'lać': *lytis* 'forma'; *perju, peřti* 'kapać': *pirtis* 'łaźnia'; *sverju, sverti* 'ważyć': *svirtis* 'dźwignia u studni'; *šlieju, šlieti* 'oprzeć': *šlitis*; (*pa*)*velmi, -velli* 'chcieć, pozwolić': *viltis* 'nadzieja'. Podobnie rzecz się ma dla pewnych przymiotników na *-to-* oderwanych od odpowiednich czasowników jak *girtas* 'pijany' \Leftarrow *gerti*, *skýstas* 'płynny' \Leftarrow *skiesti*, *tvirtas* 'mocny' \Leftarrow *tverti*. Właściwie particiopia brzmią już *gértas, skiestas, tvértas*.

wokalizm *e*), natomiast *kujō, kovati; sujō, sovati* 'ruszać' (wokalizm *o*, bez apofonii). W przeciwieństwie do **pelzō, *pǫlzati; steljō, stǫlati; *serbljō, *sǫrbati* 'łykać' (wszędzie stary wokalizm *e*), czasowniki z wokalizmem *o* jak st.-c.-sł. *glagoljō, glagolati* 'mówić'; *koljō, klati; borjō, brati* 'walczyć' nie podlegają apofonii. Znajdujemy dalej słow. *mǫlzō, melsti* 'doić', ale *vladō, vlasti* 'władać'; *pǫjō, piti*, ale *pojō, pǫti* 'śpiewać' (*e* \Leftarrow *oi* przed spółgłoską). Czasowniki *plovō, pluti* 'płynąć'; *rovō, ruti* 'krzyżeć'; *slovō, sluti* 'nazywać się'; *snovō, snuti* (*sē*) 'στημονιζεσθαί'; *trovō, truti* 'ἀναλισκεῖν' zawdzięczają brak apofonii wokalicznej prastarej zmianie *eu* \Rightarrow *ou*.

2) Zanik *ə* sylaby wewnętrznej nie pociąga za sobą w germańskim żadnych konsekwencji, w bałtosłowiańskim wywołuje wzdłużenie za-
stępcze (por. pod III). Innymi słowy tzw. pierwiastki *se* (typu *TeRə*, stopień zanikowy *TRə*) albo identyfikują się z tzw. pierwiastkami *ani* (typu *TeR*, stopień zanikowy *TR*), co zachodzi w germańskim, albo wytwarzają nowy typ z wokalizmem długim: *TēR*, *TṚ* (w bałtosłowiańskim). To zniesienie różnicy między typami pełnymi zawierającymi sonant, *TeR(T)* i *TeRə*, wywołuje zmianę stosunku między odpowiednimi typami zredukowanymi (bez sonantu), *TeT* i *Teə* (czyli *Tē*). Typ *Teə* (pierwotny stopień zero: *Tə*) dostosowuje swą apofonię do typu *TeT* (stopień zero *TeT*), skąd *Teə* (*Tē*) w miejsce *Tə* jako nowy stopień zero, równy stopniowi pełnemu

$$\frac{TeR(T)}{TR(T)} : \frac{TēR \Leftarrow TeRə}{TṚ < TRə} = \frac{TeT}{TeT} : \frac{Tē}{Tē \text{ (zam. } Tə)}$$

Nieruchomość czy sztywność apofoniczna pierwiastków czasownikowych ze starym wokalizmem długim jest jasna zarówno w germańskim, jak i bałtosłowiańskim. Powyżej przytoczone przykłady oboczności $\bar{a}^* : ə$ są nielicznymi przeżytkami, tłumaczącymi się rozluźnieniem związku morfologicznego między osnową i derywatem.

W germańskim brak różnicy między stopniem zero i stopniem pełnym w **geban : *gīfti-* pociąga za sobą identyczność wokalizmu w **sējan* 'siać' i **sēdi-* (w miejsce **sādi-*) 'nasienie', ponieważ w pierwiastkach z sonantem przestaje istnieć różnica między *ani* i *se*, np. w gockim *bairan : ga-baúrps, tairan : ga-taúrps* (pierwiastki indoeur. **bher* wzgl. **derə*).

W germańskim plur. praet. i part. pass. czasowników mocnych z wokalizmem pierwiastkowym \bar{e} , \bar{o} (klasa VII) zachowują wokalizm czasu teraźniejszego, w przeciwieństwie do klas I—V (por. wyżej): goc. *ga-saizlepun* 'zasnęli', *fai-flokun* 'oplakiwali', *saizans* (\Leftarrow **sējanaz*) 'zasiony'. Derywaty na *-ti-*: goc. *manna-seps*, st.-w.-niem. *sāt* 'posiew' \Leftarrow **sējan*; goc. (*ga*)*deps*, st.-w.-niem. *tāt* 'czyn' \Leftarrow $\sqrt{dhē}$. Czasowniki pochodne na *-nan*: goc. *and-letnan* 'odejść, umrzeć' itd.

A oto przykłady nieruchomości pierwiastków czasownikowych z wokalizmem \bar{e} , *o*, *uo* w litewskim (1. klasa Leskien): *bėgu, bėgau, bėgti* 'biec';

sēduos, sēdaus, sēstis 'siadać'; *šóku, šókau, šókti* 'skakać'; *púolu, púoliau, pùlti* (wtórny skrót \leftarrow **púolti*) 'padać'. Bezokoliczniki *dēti, sēti, stóti, duoti*. W słowiańskim *lězq, lēsti; sěko, *sěkti* (st.-c.-sł. *sěšti*); *padq, pasti; rěžq, rěžati; strěčq, strěkati* 'κερτεῖν'; *mažq, mazati*; formy derywowane *běgnqti, sěknqti; běžati, sědēti*⁶, te ostatnie kontrastujące z greckim (*πῆγνυμι*): *ἐπάγ-η-ν, (σήπομαι): ἐσῆπ-η-ν, (τήκομαι): ἐτάκ-η-ν* itd.

Rozwój równoległy apofonii w irańskim (*L'apophonie en indo-européen*, § 27) przynosi dowód ścisłego wewnętrznego związku między zanikiem *ə* w sylabie środkowej a eliminacją morfologiczną alternacji *ē, ō : ə* w zgłosce początkowej.

3) Los sonantów *antewokalicznych* *r, l, ŋ, ɲ* był w grupie języków północnych inny aniżeli na południu. Tylko na północy odpowiedniki *antekonsonantyczne* i *antewokaliczne* są jednakowe. Pozwala to przypuszczać, że na północy *r, l, ŋ, ɲ* były fonemami samodzielnymi, różnymi od spółgłosek *r, l, n, m*, nie zaś ich wariantami kombinatorycznymi. W językach północnych grupa dźwiękowa *TR₂-o-* przeszła przez stadium *TR₂-o-*, z *R* jako fonemem samodzielnym, identycznym z *R* grupy *TR₂-to-* a przeciwstawiającym się spółgłosce *R* w *TR-o-*.

R w grupach *TR₂-o-* i *TR₂-to-* ma więc jednakowe kontynuanty w historycznych językach północnoeuropejskich: germ. *ur, ul, un, um*, bałt. *ir, il, in, im*, słow. *ur, ul, un, um* (a także, rzadziej, bałt. *ur, ul, un, um*, słow. *ur, ul, un, um*), z przejściem sekundarnym *un, um* \Rightarrow *e* (*un, um* $>$ *o*) w słowiańskim. Jest to ważna cecha północna w stosunku do południa, gdzie *TR₂-o-* daje jednolicie we wszystkich językach *TaR-o-*, podczas gdy *TR₂-to-*, utrzymując się zrazu, rozszczepia się na samogłoskę + spółgłoskę (spółgłoskę + samogłoskę) różnie w zależności od języka (np. *r* = gr. *ρα*, łac. *or*, celt. *ri*, orm. *ar*) i od sonantu (np. *r* : *ŋ* = gr. *ρα* : *a*, łac. *or* : *en*, celt. *ri* : *an*). Chodzi więc w grupie południowej o dwa chronologicznie różne zjawiska, starsze (wspólne całej grupie) i młodsze (odrębne w każdym indywidualnym języku).

Podobnie jak na południu w miejsce odziedziczonego *TR-* szerzy się *TaR-*, tak samo w językach północnych spotykamy zamiast *TR-*: w germańskim *TuR-*, w bałtosłowiańskim *TiR-* (bałt. *TiR-*, słow. *T₂R-*) — o ile chodzi o formacje żywotne. Pierwotnie forma *TR₂-o-* była właściwą tylko pierwiastkom *se* (\leftarrow *TR₂-o-*), zaś *lorma* *TR-o-* pierwiastkom *ani*. Rzeczą zasadniczą jest jednak, że innowacja ta nie jest indoeuropejska i że prototyp **m_onē-*, poprzednik gr. *μυνηται*, goc. *munan*, lit. *minėti*, słow. *m₂nėti*, w indoeuropejskim jeszcze nie istniał. Jedynym prototypem możliwym jest **mnē* (*mn-ē*), odpowiedniki historyczne zaś polegają na równole-

⁶ W niektórych podanych tu przykładach długa samogłoska jest pochodzenia dopiero bałtosłowiańskiego. Podpadły one oczywiście pod schemat apofoniczny długości odziedziczonych.

głym, południowym i północnym, przekształceniu tej formy. Oto kilka przykładów bałtosłowiańskich:

Praesens bałtosłow. typu *TiRe/o-* (tzw. typ ind. *tudāti*) zbudowane jest na pierwiastkach zarówno aniŝ jak i seŝ. Por. lit. *ginù, ginti* 'bronić'; *imù, imti* 'brać'; *pinù, pinti* 'zapłatać' \leftarrow *ghen, *(i)em, *pen wobec *minù, minti* 'deptać'; *pilù, pilti* 'lać, sypać' \leftarrow *menə, *pelə. Słow. *čьно, (j)ьмо, мьно, рьно, žьно* \leftarrow *ken, *(i)em, *men, *pen, *gem ale *дзмо, мьно, рьро, тьно, тьро, žьро* \leftarrow *dhema, *menə, *spera, *temə, *tera, *gerə. Aoryst słow. na *ā*, typ *TiRā* : *byra, dьra* (part. pass. s.-ch. *dьt*, żmudzkie *dīřtas*), *gьna, (j)ьma, pьra* \leftarrow *bher, *der, *ghen, *(i)em, *per, ale *stьla, zьva* \leftarrow *stela, *gheya. Praeteritum litewskie na *ē* typu *TiRē* : *gimiaiū, giniaū, miniaiū* \leftarrow *gem *ghen, *men oraz praesentia typu *birēti* (*byrēti*), *minēti*; słow. *mnēti* \leftarrow *men, ale *p̄rēti* \leftarrow *(s)pera. Podobnie w tematach nominalnych, np. lit. *giminē* 'ród'; *iškila* (*iškyla*) 'wzniesienie'; *nuómirulis* 'epilepsja'; *žilas* 'szary, siny' \leftarrow *gem, *kel, *mer, *ghel; ale *atskiras* 'oddzielny'; *girā* 'napój, kwas'; *milinys* (obok *malinys*) 'mlon'; *pāminos* 'wyczeski (lnu itd.)' \leftarrow *skera, *gerə, *mela, *menə.

4) Usunięcie odziedziczonego samprasāraṇa (*Re* : *R*) w językach południowoeuropejskich spowodowane zostało drogą morfologiczną przez wprowadzenie *a* po sonancie *R* (a więc *Re* : *R* \Rightarrow *Re* : *Rā*), por. *L'apophonie en indo-européen*, § 20. Na północy dwuznaczność *R* (jako stopnia zanikowego bądź od *eR* bądź od *Re*) usunięta została dopiero po przejściu *r*, *l*, *ŋ*, *m* w *ur*, *ul*, *un*, *um* wzgl. *ir*, *il*, *in*, *im*:

bałtosłow. *eR* : *iR* = *Re* : *Ri*.

Stosunek *Re* : *Ri* utrzymał się w czasowniku prymarnym lit. *brėdù, bridaū, bristi* 'brnąć', słow. *brėdō, bresti*, ale st.-c.-sl. jeszcze *nepřbrьdomъ* 'ἀπέγατος', cerk. (ros.) aor. *pribrьde* i pol. *brnąć* (\leftarrow *brьdnōti). Inne przykłady: lit. *dreskiū, drėksti* 'drapać, drzeć', ale *dryskù, drėksti* 'rwać się'; lit. *gridyti* 'błąkać się': st.-c.-sl. *grėdō, grėsti*, por. łac. *gradior*; st.-prus. *auklipts* 'ukryty': gr. *κλέπτω*, łac. *clepo*, goc. *hlifan* 'kraść'; lit. *knebėnti* i *knabóti* 'dłubać' = *knibinti* i *knýboti*; *išplečiu, išplėsti* 'rozszerzać': *splintù, splisti* 'rozszerzać się'; lit. *trepsiū, trepsėti* 'tupać': *trypiū, trypti* (z wtórnym wzdłużeniem) 'deptać, tratować'. W słow. *lьgьkь* 'lekki' odpowiadające st.-ind. *raghú-*, gr. *ελαγός* 'mały, nikły', łac. *levis*; st.-c.-sl. *nožь* 'wbić': *nożь*. Dodać do tego można iterativa typu (*T*)*RiT* obok (*T*)*RēT* zaświadczające starą alternację (*T*)*RēT* : (*T*)*RiT* w odmianie czasownika-osnowy. Tak np. st.-c. (s.-ch.) *ugnitati* wobec *-gnėtati* \leftarrow *gnetō*; *-gribati* : *-grėbati* (por. też st.-czeskie *hřbu, hřbieti* 'być pochowanym, leżeć') \leftarrow *grebō*; *-plitati* : *-plėtati* \leftarrow *pletō*; *-ricati* : *-rėkati* \leftarrow *rekō*.

Młodszym oczywiście sposobem usunięcia dwuznaczności apofonicznej *R* jest odróżnienie *eR* : *iR* od *Re* : *Re* (zam. starszego *Ri*). Por. lit. *metù, mėsti*, part. pass. *mėstas* 'rzucać'; podobnie *nešù, nėsti, nėstas* 'nieść';

vedù, vèsti, vèstas 'wieść' (samprasāraṇa *uḡh zaświadczone jeszcze w indyjskim). Słow. *klepljō*: inf. (stopień zero) *klepati*; *krešō, kresati*; *plešō, pleškati* itd. Stary stosunek utrzymany w *pišō, p̃sati*; *pljujō, pljvati* itp.

Wymienione wyżej przekształcenia apofoniczne 1), 3) i 4) dokonały się niezależnie na południu i na północy Europy. Trudno natomiast rozstrzygnąć, w jakiej mierze dokonały się niezależnie w germańskim i bałtosłowiańskim. Tylko usunięcie samprasāraṇa musiało się dokonać już na gruncie odrębności bałtosłowiańskiej, ponieważ suponuje uprzednie przejście $R \Rightarrow iR$.

II

Dość liczne i niewątpliwe etymologie dowodzą istnienia w bałtosłowiańskim opozycji $iR : uR$ odpowiadającej jednolitemu traktowaniu r, l, n, m w pozostałych językach indoeuropejskich. W przedmowie do swego słownika (s. V) Trautmann słusznie kładzie nacisk na to charakterystyczne zjawisko⁷, chociaż nie można się zgodzić na wysuniętą przez niego interpretację: $iR \Leftarrow$ indoeur. $eR, uR \Leftarrow$ indoeur. oR . Otóż skądinąd wiadomo (*L'apophonie en indo-europeen*, § 1 i § 9), że przejście $e \Rightarrow o$ przed sonantem należy do najstarszych indoeuropejskich zmian wokalicznych, jakie analiza językoznawcza jest w stanie uchwycić. Ponadto zanik względnie „wokalizacja“ samogłosek zredukowanych e, o , będących fonemami samodzielnymi, są starsze od zaniku „laryngalnych“ (θ) i tym samym od rozpadu indoeuropejskiej jedności językowej (ibidem, § 19). Właśnie hipoteza J. Schmidta, że grupy fonetyczne gr. $\rho a =$ łac. $or =$ germ. ur itd. wywodzą się bezpośrednio z er, or a nie z r , ośmieliła niektórych uczonych do przypisania opozycji bałtosłowiańskiej $iR : uR$ pochodzenia indoeuropejskiego. Pogląd ten zakorzenił się zresztą przede wszystkim u bałtystów⁸. Sławiści byli oględniejsi: w *Slave commun*, 1934, s. 73 i 76 autorowie stwierdzają podwójne traktowanie r, l nie wypowiadając się co do starości tego zróżnicowania. A w swej *Gramm. comp. d. l. slaves*, 1950, s. 171 A. Vaillant wyraża pogląd, z którym się solidaryzujemy, że występowanie ur itd. daje się w słowiańskim stwierdzić z całą pewnością tylko po gardłowych (k, g, x). W tej też pozycji znajduje się i w bałtosłowiańskim najwięcej przykładów na ur, ul, un, um .

Ważnym jest przede wszystkim fakt, że przewaga traktowania palatalnego (iR itd.) jest nie tylko liczbowa. Kontynuanty ir, il, in, im pojawiają się wbrew hipotezie Endzelina i Trautmanna nawet w apofonii bezpośredniej do stopnia o , np. * $dh_{2}or-$ /* $dh_{2}r-$ 'drzwi': słow. $dṽri$;

⁷ Ważność którego niesłusznie zdaniem moim kwestionuje Fraenkel w *Die baltischen Sprachen*, 1950, s. 79.

⁸ J. Endzelin, *Slavjano-baltijskije etjudy*, 1911, s. 13 i n.; *Lettische Grammatik*, 1923, s. 59. Por. również K. Būga w *Švietimo darbas*, 1921, nr 7/8, s. 33.

pont-*/pnt-* 'droga: słow. *potb*, ale st.-prus. *pintis*; **ketuor-*/**ketuz-* 'cztery': lit. *ketviřtas*, ros. *čtvěrtij*; słow. *gora*: lit. *girià* 'bór'; gr. *πόλις*: lit. *pilis* 'zamek'; *(*de*)*kōmt-*/*(de)kmt-* 'dziesięć, dekada': lit. *dėšimt*, *šiřntas*; -*om*/*-m* (końcówka acc. sing.): lit. *móter-i*, słow. *mater-b*; itd.

Ponieważ rozszczepienie bałtosłowiańskie *iR* : *uR* uwarunkowane jest (zdaniem naszym) przez otoczenie fonetyczne, mianowicie spółgłoskę poprzedzającą, podane poniżej przykłady uporządkowane są według miejsca czy charakteru artykulacyjnego spółgłoski nagłosowej. Przytoczono tu jedynie wyrazy figurujące u Trautmanna, co w pewnym stopniu gwarantuje ich starożytność⁹.

uR po spółgłosce tylnojęzykowej:

- 1) słow. **kzljьb*, **kzljьb* 'klej': gr. *κόλλα*, śr.-w.-niem. *helan* (← **haljan*) 'kleić'. Ale może według Kiparskiego (*Die gemeinlavischen Lehnwörter aus dem Germanischen*, 1934) zapożyczone z germańskiego;
- 2) lit. *kuliù*, *kùlti* 'młócić', słow. **kzlb* 'kieł'; spokrewnione z lit. *kàlti* 'kuć' = st.-c.-sl. *klati* (← **kolti*) 'kłuć';
- 3) lit. *kùlšis* f., *kùlsė* 'biodro', *kuľnas* i *kuľnìs* 'pięta', słow. (bułg.) *kzalka* 'biodro, udo', łac. *calx*, *calcis* 'pięta';
- 4) lit. *kumpas* 'krzywy' spokrewnione z *kaľpas* 'kał', por. łac. *campus*, gr. *κάμπτω* 'zginać';
- 5) słow. **kzmy*, **kzmenė* 'pień' ⇒ czeskie *kmen*, spokrewnione z **kōmz* 'grudka, kłębek' itp.;
- 6) st.-c.-sl. *krzěji* 'kował', por. cymr. *prydydd* 'poeta' ← **q^rrtijos* ← **q^rer* 'czynić';
- 7) słow. **kzrjьb* 'korzeń', ros. *korьb*, cz. *keř* 'krzak', por. st.-c.-sl. *korenьb*, spokrewnione z lit. *keriù*, i *kerėju*, *kerėli* 'rozrastać się (o drzewach)';
- 8) lit. *kūrmis*, łot. *kuřmis* 'kret', por. st.-ind. *kūrmá-* 'żółw';

⁹ Statystyka stosunku *iR* : *uR* zestawiona na pierwiastkach bałtosłowiańskich słownika Trautmanna przedstawia się następująco:

po tylnojęzykowej (<i>k</i> , <i>g</i>)	<i>iR</i> 38 razy,	<i>uR</i> 21 razy	czyli <i>uR</i> w 35.6% wypadków
po zębowych (<i>t</i> , <i>d</i>)	<i>iR</i> 31	„ <i>uR</i> 7	„ „ <i>uR</i> „ 18.4% „
po wargowych (<i>p</i> , <i>b</i>)	<i>iR</i> 24	„ <i>uR</i> 6	„ „ <i>uR</i> „ 20% „
po <i>s</i>	<i>iR</i> 5	„ <i>uR</i> 4	„ „ <i>uR</i> „ 44.4% „
po <i>š</i> , <i>ž</i> (słow. <i>s</i> , <i>z</i>)	<i>iR</i> 16	„ <i>uR</i> 0	„ „ <i>uR</i> „ 0% „
po <i>m</i>	<i>iR</i> 15	„ <i>uR</i> 8	„ „ <i>uR</i> „ 34.8% „
po <i>n</i>	<i>iR</i> 2	„ <i>uR</i> 1	„ „ <i>uR</i> „ 33.3% „
po płynnej	<i>iR</i> 22	„ <i>uR</i> 6	„ „ <i>uR</i> „ 21.4% „
po <i>u</i>	<i>iR</i> 35	„ <i>uR</i> 3	„ „ <i>uR</i> „ 7.9% „
po <i>i</i>	<i>iR</i> 2	„ <i>uR</i> 1	„ „ <i>uR</i> „ 33.3% „
w nagłosie absolutnym	<i>iR</i> 10	„ <i>uR</i> 1	„ „ <i>uR</i> „ 9% „

Razem *iR* 200 razy *uR* 58 razy *uR* w 22.5% wypadków

- 9) słow. **kǫrnǫ* 'z przyciętymi uszami', lit. (z innym przyrostkiem) *kuřčias* 'głuchy': st.-ind. *karṇá-* 'z przyciętymi uszami', awest. *karna-* 'głuchy';
- 10) lit. *kūrpė* 'trzewik, chodak', słow. **kǫrpja* (sch. *kǫrpļe*, pol. dial. *kierpce*), gr. *κηρίς* 'bucik';
- 11) słow. **kǫrvǫ* 'wół' (st.-pol. i dial. *karw*), st.-prus. *curwis*, pokrewne słow. **korva*, lit. *kárvė* 'krowa';
- 12) lit. *gulbis* m., *gulbė* 'łabędź', łot. *gūlbis*, słow. **kǫlpǫ*;
- 13) st.-prus. *gulsennin* 'ból', ale lit. *gėlia*, *gėlti* 'boleć', *gūlsta*, *gūlti* 'zacząć boleć';
- 14) lit. *gūmulti*, *gūmurti* 'gnieść' (*gūmulas*, *gūmuras* 'bryłka, galka' = *gāmalas*), ale słow. **žimo*, **žeti*;
- 15) słow. **garbǫ* 'garb', st.-prus. *garbis* (Vocabularium: *grabis*) 'góra' (w nazwach miejscowych: *-garbs*);
- 16) lit. *gurklīs* 'wół, podgardle', słow. **gardlo* 'gardło'; z wokalizacją palatalną łot. *dzirkļis* 'Trichter im Fischkorb', słow. **žrdlo* por. cerk.-sl. (ros.) *vozopi žerlom* 'exclamavit voce' i ukr. *žorlo* 'łożysko rzeki'; stopień pełny w lit. *gerklė* 'gardło' i słow. **žerdlo*: słoweńskie *žrėlo* 'paszcza, otchłań', st.-cz. *žřiedlo* 'źródło', st.-ros. *žerelo* 'ujście'. Pierw. **gerǫ* 'chlonać, polykać' jak w gr. *βάρανρον*, dial. *ζέρεθρον* 'otchłań';
- 17) słow. **garǫ* 'ognisko': łac. *fornus* 'piec', st.-ind. *ghṛṇá-* 'upał';
- 18) słow. *garstǫ* 'garsć' ← **gartati* 'zgarniać', łot. *gūrste* 'Flachsknocke';
- 19) st.-prus. *poskulīt* 'napominać', pokrewne lit. *skeliū*, *skelėti* 'być dłużnym', *skolà* 'dług', *skilū*, *skilti* 'zadłużyć się', goe. *skal*, *skulan* 'być winnym, musieć';
- 20) żm. *skuřbti* 'być w nędzy', *nuskuřbes* 'zabiedzony', *skurbė* 'zmartwienie', st.-c.-sl. *skrǫbǫ* 'θλίψις, λύπη', s.-ch. *skřb* 'cura', ros. *skorbǫ* 'zmartwienie' — spokrewnione ze słow. **ščǫrbǫ*, *ščǫrba* 'szecerba, wcięcie', łot. *šķiřba* 'szczelina', por. st.-w.-n. *scirbi* 'skorupa', st.-ang. *sceorfan* 'gryźć';
- 21) lit. *skurdūs* 'nędzny, lichy', *apskuřdės* i *suskuřdės* 'zmarniały', *nuskuřdės* 'wynędziały, obdarty', wsch.-lit. *skurstū*, *skuřsti* 'żyć w nędzy' — spokrewnione z lit. *skerdžiū*, *skeřsti* 'zakłuć (świnie)', *skėrdžiū*, *skėrdėti* 'pękać (o skórze)', *iškiřdusios*, *suskiřdusios* (rañkos, kójos); st.-prus. *scurdis*.

Inne przykłady z *k*, *g* nagłosowym por. Berneker pod *kǫlbǫ*, *kǫrkǫ*, *kǫrma*, *kǫrsǫ*, *kǫrtǫka*, *gǫlkǫ*, *garčǫ*, *garđǫ*, *gartanǫ* (prawdopodobnie ten sam pierwiastek co w **gardlo*).

Po zwartych zębowych:

- 22) lit. *tūlpinti* obok *talpinti* 'zrobić miejsce' ← *telpū*, *tīpti* 'pomieścić się', por. irl. *tallaim*;

- 23) lit. *tulžtù*, *tulžti* 'rozmiękać', *patulžes* 'podmokły, przesiąknięty' obok lit. *ištılžtù*, *ištılžti* 'przemakać' i przech. *įtelžiù*, *įtelžti* 'namoczyć, zalewać' (sł. **tolstō* 'παχός'?);
- 24) lit. *įtumpas* 'rozpęd, rozmach' i *įtampas* 'napięcie, wysilek' \Leftarrow *tempiù*, *tempti* (iterat. *tampaù*, *tampýti*) 'naciągać, napinać' oraz *timpstù*, *tiñpti* 'przeciagać się';
- 25) lot. *tumsta*, *tumt* 'ściemniać się', *tùmsa* obok *timsa* 'ciemność', *tùmšs* 'ciemny', lit. ma *tamsà* i *tamsùs* (\Leftarrow *témsta*, *témti* 'ściemniać się');
- 26) lit. *duriù*, *dürti* 'kłuć' = lot. *duřu*, *durt* obok żm. *derù*, *dirti* 'odzierać, rozdzierać';
- 27) lit. *dumiù*, *dūmti* 'dać', st.-c.-sł. *dsmo*, *doti*;
- 28) lit. *stulpas*, *stulbas* 'słup' = sł. **stǫlpz*, **stǫlbz*, z czym zestawia się lot. *stùłbs* 'oszołomiony, zaskoczony; słup', lit. *stalbuotis* 'zatrzymać się' i lot. *stiłbs* 'przedramię'.

Po zwartych wargowych:

- 29) sł. **pǫrxz*, *pǫrxz*, w ros. *porchát* 'fruwać', *pérchotb* 'łupież', ukr. *pérchaty*, *pórchaty* 'rozproszyć się', *perchkýj* = *porchkýj* 'kruchy' (ros. *pórchlýj*);
- 30) lit. *buriiù*, *būrti* 'wróżyć': gr. *φάρμακον*(?);
- 31) lit. *burnà* 'usta', lot. *puřns*, *purna* 'pysk, ryło', bułg. *bǫrna* 'warga', por. orm. *beran* 'usta';
- 32) lit. *burzdùs* 'żwawy', sł. **bǫrz(d)z* 'szybki';
- 33) lit. *spùrgas* 'pączek', *spùrga* 'szyszka (chmielu)' \Leftarrow *sprógstu*, *sprógti* 'pękać', *sprāga*, *spragēti* 'trzeszczeć', por. st.-ind. *sphūrja-*, awest. *fra-sparəya-*, gr. *ἀσπράγος*;
- 34) st.-prus. *spurglis* 'wróbel' obok *spergla-wanagis* 'krogulec'.

Po s:

- 35) st.-c.-sł. *saljo*, *salati* 'posyłać', por. goc. *saljan* 'ofiarować';
- 36) lit. *siunčiiù*, *siūsti* 'posyłać', lot. *sùtu*, *sùtīt*, por. goc. *sandjan* 'posyłać', st.-w.-niem. *sind* 'droga' = st.-irl. *sét*;
- 37) lit. *sunkiù*, *suñkti* 'wyciskać, cedzić, filtrować', lot. *sùcu*, *sùkt* 'ssać' (iterat. *sūkāt*) \Leftarrow *señka*, *sèkti* 'wysychać, opadać (woda)', st.-c.-sł. *isèkñti* 'ξηκαίνεσθαι', caus. *isqōiti* 'ξηqaĩnai';
- 38) lit. *surbiù*, *suřbti* 'głośno wciągać w usta (płyn)', ale sł. **serbljo*, *srbbati*.

Po m, n:

- 39) lit. (*su*)*muldyti* 'tłuc, rozbijać' wobec *malù*, *málti* 'mielić', *miltai* 'mała';
- 40) lit. *mùlkis* 'głupiec' = lot. *mùłk'is*, st.-ind. *mùrkhá-*, dor. *βλζξ* \Leftarrow **mlāk-*;

- 41) st.-c.-sł. *młniji* 'blyskawica', por. st.-prus. *mealde*, cymr. *mëllt* 'fulgur' (← **meldna*), st.-skand. *Míglunir* 'młot Tora' (← **mellunir*);
- 42) lit. *mulvas* 'czerwony, żółty' = łac. *mulleus* ← **mulvejos* (?), lit. *mūlsta*, *mūlti* 'zabrudzić się';
- 43) st.-c.-sł. *mzē* (dat.), *mznojō* (instr.), zm. *mūn*, *mūnim*, wsch.-lot. *mun* (dat.);
- 44) st.-c.-sł. *mznogō* 'πολύς', por. goc. *manags*, irl. *menice* 'częsty', lit. *minià* 'mnogość';
- 45) sł. *mzrgati* (pol. *mrugać*, ros. *morgátb*), lit. *murgai*, łot. *mūrgi* 'przywidzenia', ale lit. *mārga*, *mārgēti* 'pobłyskiwać, lśnić się';
- 46) lit. *smūrgas*, *smūrglis* 'sopel u nosa', sł. **smzrkz*;
- 47) st.-c.-sł. (ros.) *nyrzati* 'zanurzać się', caus. pol. *nurzyć*, ukr. *nūryty* 'zanurzać' wobec lit. *neriūos*, *nértis* 'zanurzać się, nurkować', *apniūū*, *-nūrti* 'zanurzać się', st.-c.-sł. *vznjro*, *vznjēti* 'παρεισδύεσθαι'.

Po l, r:

- 48) st.-prus. *lunkis* 'kąt', lit. *lūnkausis* 'nulenktomis ausimis', łot. *lūnkans* 'giętki, gibki' wobec lit. *lenkiū*, *leñkti* 'giąć; chylić', *linkstū*, *liñkti* 'zginać się';
- 49) lit. *sluñkius* obok *slūnka* i *slankà* m. f. 'leniuch, prózniak' ← *slenkū*, *slīñkti*;
- 50) lit. *grumū*, *grumēti* 'grzmieć' wobec sł. **grzmēti*;
- 51) lit. *grūmulas* 'grudka ziemi' itd. = *gramañtas*; *grāmatas* 'kupa, zbiór';
- 52) lit. *rumbas* 'karb, szrama', ale łot. *rūobs* (← **rambas*) 'nacięcie' obok lit. *rėmbēti* 'zabliźnić się';
- 53) łot. *trūdu*, *trūdēt* 'rozpadać się, rozkładać się', ale lit. *trandēju*, *trandēti* i *trėndu*, *trendēti* 'być toczonym przez mole lub robaki, butwieć, próchnieć'.

Po v, j (y, i):

- 54) lit. *uñkia*, *uñkti* 'warczeć', ale *verkiū*, *veñkti* 'plakać', *pravirkstu*, *-virkti* 'rozplakać się', sł. **vzrcati* 'warczeć';
- 55) st.-prus. *urminan* 'czerwony' = *wormyan* i *warmun*, lit. *vařmas* 'komar': st.-ros. *vermije* (sł. **vzrmije*) 'owady', ukr. *vermjanyj* 'czerwony';
- 56) st.-c.-sł. (ros.) *довольно* 'zadowolony, dostateczny', st.-c.-sł. *veljo*, *velēti* 'βουλεύεσθαι, θέλειν, κελεύειν, επιτάσσειν, λέγειν'; *volja* 'θέλημα, εὐδοκία', lit. *pavelmi* 'chcieć, pozwolić', *viliūos* 'mam nadzieję';
- 57) łot. *jumis* 'podwójny (bliźniaczy) owoc lub kłos', indoir. *yamá-* 'bliźniak', śr.-irl. *emuin* 'bliźniak'.

W nagłosie:

- 58) lit. *ūngstu*, *ūngti* 'skomleć', ale (z różnicą zarówno wokalizmu jak i spółgłoski) sł. **ečō*, *ečati* 'jęczeć'; por. gr. *ὀγκάζομαι* 'krzyczeć (o osle)', łac. *uncare* (o niedźwiedziu), alb. *angoj* 'stękać, skarżyć się', irl. *ong* 'jęk', śr.-d.-niem. *anken* 'jęczeć'.

Nie uwzględniono tu form jak lit. *buñbulas*, słow. *бобълъ*, lit. *buřbti* i *biřbti*, słow. **bъrbotъ*, lit. *kuřkti*, słow. **kъrknoti*, lit. *murmēti*, słow. **mъrmъrati* itd. (Trautmann, *op. cit.*, s. 39, 145, 190), których wokalizm nie przedstawia starego stopnia zero, lecz jest raczej pochodzenia onomatopeicznego.

Wypada tu skorygować opinię tegoż autora odnośnie do form słowiańskich *vъ/vǫ* (s. 69) i *sъ/sǫ* (s. 249—250). Formy *vъ* i *sъ* (przyimki i przedrostki) nie są bynajmniej starym stopniem zero do (*v*)ǫ, *s*ǫ występujących w złożeniach nominalnych. W wypadku zarówno *vъ*: (*v*)ǫ jak *sъ*: *s*ǫ jednolita pierwotnie forma dźwiękowa, o wartości przysłówkowej, rozszczepiła się w słowiańskim zgodnie z warunkami fonetycznymi swego użycia.

Złożenia nominalne odziedziczone były z indoeuropejskiego. Przyśłówki pełniący funkcję pierwszego członu złożeń podlega normalnie fonetyce wewnątrzwyrazowej. Bez względu na to, czy starą formą było *on-*, *son-* (\Leftarrow *som-*), czy też *un-* (\Leftarrow *u*), *sun* (\Leftarrow *sn*), odpowiednikami słowiańskimi wewnątrzwyrazowymi mogły być tylko (*v*)ǫ-, *s*ǫ-. Zrośnięcie się przysłówków z czasownikiem osobowym jest natomiast zjawiskiem późnym i należy już do poszczególnych języków indo-eur. We formach *vъ*, *sъ* konstatujemy traktowanie fonetyczne właściwe końcowi wyrazu, por. *vъlk-ъ* (\Leftarrow *-on*), *t-ъ* (*t-on*), *syn-ъ* (*-un*) itd. Formy *vъ*, *sъ* weszły w złożenie z czasownikiem osobowym dopiero po redukcji wygłosu. Zrozumiałe jest, że derywaty nominalne urobione od czasowników złożonych przejmowały formę zredukowaną przedrostka werbalnego, więc np. *sъmъrtъ* (zam. **sǫ-mъrtъ*). Formy z przedrostkiem pełnym *vǫ-*, *sǫ-*, chociaż dość liczne i odczuwane jako złożenia, są już zasadniczo typem morfologicznym martwym.

Traktowanie końcowe widoczne jest też w przyimku *kъ*(*kъn*), dokładnym odpowiedniku st.-ind. *kam*, awest. *kam* (Trautmann, s. 145, niestety przyjmuje starą apofonię **kom*: *k_om*).

Powyżej podana sucha statystyka przykładów z *i*+sonans i *u*+sonans nie zdaje się na pierwszy rzut oka sprzyjać pogładowi, że barwę *u* w *uR* przypisać należy poprzedzającej tylnojęzykowej. Tylnojęzykowe zajmują miejsce po *s* i ledwie przewyższają *m*, *n*, *ŋ*, chociaż można by nie bez słuszności zauważyć, że nader nikła liczba połączeń typu *seR* (9), *neR* (3), *ŋeR* (3) pomniejsza siłę dowodową odnośnych odsetek. Przede wszystkim jednak niejednym z przytoczonych przykładów jest wątpliwy chociażby z przyczyn fonetycznych. Zarówno w litewskim jak i w łotewskim należy się liczyć z formami dialektycznymi: grupy *-un-*, *-um-* mogą reprezentować traktowanie dialektyczne (wschodnie) starych *-an-*, *-am-*. Por. nr 4, 14, 24, 25, 37, 49, 51, 52, 53, 57, 58. Zestawienie *siunčīu* 'posyłać': *siaučīu* 'przesiewać' wydaje się uzasadnione: chodziłoby więc o pierwotny

pierwiastek **seut*. W słowiańskim połączenia *-əl-* i *-zl-*, które mieszają się zawsze w grupie południowej i wschodniej, nie są czasem odróżniane nawet w języku polskim (np. *długi* \Leftarrow **dɔlgɔ*, *dług* \Leftarrow **dɔlgɔ*). Prototyp słowiański *zl* jest więc wątpliwy w wypadku nr 23, 28 lub 41. W samym cerkiewno-słowiańskim słabe jery *ь* i *з* często alternowały w zależności od palatalności i niepalatalności samogłoski następnej sylaby. Prototyp z *з* przyjęty pod nr 43, 44 jest więc wątpliwy. Ponadto niektóre etymologie przyjęte przez Trautmanna są dosyć niepewne (nr 30, 35, 36), w innych odziedziczona alternacja *eR/uR*, *oR/uR*, *iR/uR* wydaje się nieprawdopodobna (nr 29 *pxx̥z* : *pxxz*; nr 34 *spergla-* : *spurglis*; nr 55 *wormyan* : *urmin*). Słow. *nyrjati* (nr 47) ma się do *nyrɔ* tak jak pol. *-pychać* do *pchać* \Leftarrow **pxcati*, a *dovzleŭti* (nr 56), o ile zawiera stare *z*, może według samego Trautmanna wywodzić się z **rzlě-* \Leftarrow **ulē-* (por. stind. *urānā-*).

Najlepszą gwarancją odziedziczonej barwy *uR* jest w słowiańskim poprzedzająca tylnojęzykowa (*k*, *g*, *x*), poprzedzająca palatalna (*č*, *ž*, *š*) jest natomiast pewnym świadectwem starego *iR*.

Po powyższych odciążeniach odsetek *uR* z poprzedzającą tylnojęzykową urasta do przeszło 50% wszystkich przykładów z *uR*. Ale jasnym jest, że sama statystyka nie może tu przynieść wyjaśnienia ostatecznego, tj. rozwiązania problemu pochodzenia typu *uR*, którego starożytność wydaje się niezbita.

Twierdzimy, że bałtosłow. *uR* jest fonetyczną kontynuacją *R* po tylnojęzykowych *k*, *g*, *sk*. Przejście *R* w *uR* po tylnojęzykowych, w *iR* po wszystkich innych spółgłoskach, dokonało się po ogólnej palatalizacji spółgłosek jotacyzowanych (spółgłoska + *ĭ*), która zmieniła pozycję fonologiczną tylnojęzykowych w stosunku do wszystkich innych elementów spółgłoskowych.

Sławiści i bałtyści przyjmowali dotychczas zgodnie, każdy w swoim zakresie, palatalizację wszystkich spółgłosek w zetknięciu z następującym *ĭ*. Ale nikt nie doszukiwał się w tym bardzo starej i ważnej izoglosy bałtosłowiańskiej. Jest to w pewnej mierze zrozumiałe, jeśli uwzględnić heterogeniczność kontynuantów litewskich i słowiańskich. O ile wywodzimy słow. *š*, *ž*, *č* bezpośrednio z *si*, *zi* i *xi*, *gi*, *ki*, tj. przepuszczamy stadium fonologiczne podstawowe, stadium opozycji *s* : *s'*, *z* : *z'*, *g* : *g'*, *k* : *k'*, której dalszy rozwój (*z'*, *g'* \Rightarrow *ž* itd.) jest stadium sekundarnym, różniącym się zasadniczo od poprzedniego, pozbawiamy się możliwości porównania stadium pierwotnego z współczesnym stanem litewskim: *s'*, *g'*, *k'* itd.¹⁰

¹⁰ Z drugiej strony ortografia litewska, notująca palatalność spółgłoski przez *i* przed samogłoską tylną, może wywołać fałszywe wrażenie, że *ĭ* pierwotne utrzymało się, zaś miękkość spółgłoski jest tylko wariantem kombinatorycznym jej wymowy normalnej (twardej).

Proces fonologiczny palatalizacji, zarówno słowiańskiej jak i bałtyckiej, należy rozłożyć na fazy relewantne. Wielką pomocą w tym względzie jest konfrontacja litewskiego z lotewskim. Zdaje się nie ulegać wątpliwości, że w prabałtyckim istniała seria spółgłosek palatalnych mająca odrębność fonologiczną. Podczas gdy litewski utrzymuje je na ogół bez zmian, modyfikując co najwyżej *t'*, *d'* w *č(i)*, *dž(i)* (w północno-zach. Żmudzi *t'*, *d'* utrzymują się wewnątrz wyrazu), lotewski posunął się dalej, zmieniając odziedziczone artykulacje palatalne, czasem w sposób żywo przypominający ewolucję słowiańską:

prabałt.	litewski	lotewski	prasłow.
<i>k'</i>	<i>k'</i>	<i>c</i>	<i>č</i>
<i>g'</i>	<i>g'</i>	<i>dž</i>	<i>ž</i>
<i>t'</i>	<i>č(i)</i>	<i>š</i> ¹¹	<i>t'</i> ¹²
<i>d'</i>	<i>dž(i)</i>	<i>ž</i>	<i>d'</i> ¹³
<i>s'</i>	<i>s'</i>	<i>š</i>	<i>š</i>
<i>p'</i>	<i>p'</i> ¹⁴	<i>pl'</i> ¹⁵	<i>pl'</i>
<i>b'</i>	<i>b'</i> ¹⁴	<i>bl'</i> ¹⁵	<i>bl'</i>
<i>v'</i>	<i>v'</i> ¹⁴	<i>vl'</i> ¹⁵	<i>vl'</i>
<i>m'</i>	<i>m'</i> ¹⁴	<i>ml'</i> ¹⁵	<i>ml'</i>
<i>n'</i>	<i>n'</i>	<i>n'</i>	<i>n'</i>
<i>l'</i>	<i>l'</i>	<i>l'</i>	<i>l'</i>
<i>r'</i>	<i>r'</i>	<i>r'</i>	<i>r'</i>

Wtórna palatalizacja spółgłosek litewskich przed samogłoskami przednimi *i*, *y*, *e*, *é*, *ie*, *ei*, *į*, *e* jest zjawiskiem bardzo późnym, nie mającym związku z palatalizacją bałtycką. Chodzi tu zapewne o wpływ sąsiednich języków słowiańskich (białoruski, polski). Różnica chronologiczna między tymi dwoma zmiękczeniami jest jasna [*t'e*, *t'i*, *d'e*, *d'i* ale *č(i)*, *dž(i)*], co zwalnia nas od analizy stanu litewszczyzny współczesnej.

Nie nie zdaje się więc stać na przeszkodzie hipotezie palatalizacji bałtosłowiańskiej spółgłosek jotacyzowanych, wytwarzającej autonomiczne fonemy palatalne. Ale pozostaje jeszcze do zbadania, czy zasięg i warunki palatalizacji mogą być uważane za identyczne w tych dwóch grupach językowych tak bliskich sobie.

Palatalizacja fonologiczna przez następujące *į* jest rezultatem zaniku częściowego lub całkowitego joty stojącej po spółgłosce. W wypadku zaniku

¹¹ Podobnie w st.-prus.: *schuwikis* „szewc“.

¹² Kontynuowane różnie w grupach dialektycznych (południowej, wschodniej, zachodniej).

¹³ P. uwaga 12.

¹⁴ Rozłożenie wtórne na spółgłoskę wargową + *i* w nagłosie (*pjáuti* itp.).

¹⁵ W nagłosie.

częściowego (tj. przed niektórymi tylko samogłoskami) opozycja twarda: miękka rozciąga się zwykle na wszystkie miejsca artykulacji (na wszystkie spółgłoski). Odwrotnie, zanik całkowity \dot{i} postkonsonantycznego (tj. zanik przed wszystkimi samogłoskami) daje jako rezultat przeciwstawność twarda: miękka tylko dla niektórych miejsc artykulacyjnych (zwykle tylko dla tylnojęzykowych). Przykład na pierwszy wypadek: palatalizacja bałtosłowiańska, o której mowa niżej. Przykład na drugi wypadek: palatalizacja staroangielska, polegająca na kompletnym zaniku \dot{i} postkonsonantycznego a dająca w efekcie przeciwstawność twarda: miękka tylko dla *k, g, sk*. Zasadnicza różnica tych dwóch typów palatalizacji leży w strefie neutralizacyjnej, niezbędnej dla istnienia opozycji fonologicznej twarda: miękka. Strefę tą stanowi bądź wokalizm następujący (np. *e*), bądź miejsca artykulacyjne spółgłosek (np. wszystkie artykulacje z wątkiem tylnojęzykowej).

Otóż faktem jest, że w bałtyckim \dot{i} postkonsonantyczne znikło bez śladu przed \dot{e} , podczas gdy przed \dot{a} , *o*, \dot{u} spalatalizowało ono poprzedzającą spółgłoskę (przed \dot{i} w wyrazach odziedziczonych \dot{i} nie mogło występować). Odnośne alternacje istnieją do dziś we fleksji litewskiej. Mamy do *výgras* 'mąż': voc. sing. *výre*, ale do *svėčias* 'gość': *svetė* (dziś forma dialektyczna zam. *svetỹ*), a do *vėlnias* 'diabeł': *vėlne*. Do *pilnas* 'pełny' nom. plur. brzmi *pilnì, pilnieji*, dat. plur. *pilniems*, ale do *tuščias* 'pusty' odpowiednie formy są: *tuštì, tuštieji, tuštiems*. Typowi twardemu *liekù* 'zostawiam', 2. os. *liekì, liekies*, odpowiada typ miękki *verčiù* 'przewracam', *vertì, verties*, i *lėidžiu* 'puszczam', *lėidi, lėidies*; podobnie w trybie przyzwalającym *te-liekiē* ale *te-vertiē*. Stopień wyższy *sald-ės-nis* od *saldūs* 'słodki' zawiera stary przyrostek *-ies-*. W part. praet. *mātes*, gen. *māčiusio* (wobec *vedēs, vėdusio*) musimy również przyjąć zanik \dot{i} przed *e*¹⁶.

Wydaje się zrazu, że rozwój bałtycki jest różny od słowiańskiego. Traktowanie słowiańskie grup typu *Tię* ($\Rightarrow T'e$) jest równoległe do traktowania *Tiò* ($\Rightarrow T'o \Rightarrow T'e$) czy też *Tiu* ($\Rightarrow T'ũ \Rightarrow T'i$). Ale stan historyczny słowiańskiego jest wtórny. Już przed epoką najstarszych tekstów spółgłoski palatalne zmodyfikowały następujące po nich samogłoski tylne: $T'o \Rightarrow T'ò$, $T'y \Rightarrow T'i$, $T'o \Rightarrow T'e$, $T'a \Rightarrow T'ě$. W ten sposób połączenie $T'e$ nie istniejące w systemie fonologicznym bałtosłowiańskim (ponieważ *Tię* przeszło w *Te* a nie w $T'e$), pojawia się w słowiańskim. Co więcej $T'i$, które w żadnym wypadku nie może wywodzić się z indoeur. $T'i$ (ponieważ tego rodzaju grupy tam nie istniały), również staje się dopuszczalne w sło-

¹⁶ W żmudzkiem miękkość ztraca się nawet przed *e* wtórnym pochodzącym z *a*. Lit. *jáučiai* 'woły': żm. *jáuței*, dat. *jáučiams* : *jáuťems*; lit. *mėdžiai* 'drzewa': żm. *mėdei*, dat. *mėdžiams* : *mėdems*.

wiańskim, por. acc. sing. masc. *berqštb*, nom. sing. fem. *berqšti*, odpowiedniki lit. *-anti*, *-anti* (indoeur. *-ont-ṃ*, *-ont-ī*).

Na skutek powyższego alternacja spółgłoskowa bałtosłow. *T'* + samogłoska tylna: *Te*, kontynuowana do dziś w litewskim, zniesiona zostaje w słowiańskim, gdzie znajdujemy np. *češq* : *češetz* (a nie **češetz*), *klep'q* : *klep'etz* (a nie **klepetz*), *klopot'q* : *klopot'etz* (a nie **klopotetz*) itp. Skoro tylko kombinacja *Te* stała się dopuszczalna, *T* zostało tu automatycznie zastąpione przez *T'*, ponieważ było tylko fonologiczną namiastką *T'* przed *e*¹⁷.

Stan historyczny słowiański nie sprzeciwia się więc hipotezie palatalizacji bałtosłowiańskiej opartej o zmianę *Tie* ⇒ *Te* (z twardym *T*). Hipotezę taką zalecają natomiast z jednej strony fakty litewskie, z drugiej zaś względy ogólnofonetyczne. Przy tym założeniu system spółgłoskowy bałtosłowiański oparty byłby przede wszystkim o przeciwstawność twarde : miękkie:

serie niepalatalna: *k g t d s (z)*¹⁸ *š*¹⁹ *ž*²⁰ *p b v m n l r*;

serie palatalna: *k' g' t' d' s'* *š'* *ž'* *p' b' v' m' n' l' r'*.

Punktem istotnym jest starożytność kontrastu fonologicznego twarde : miękka. Wytworzył się on zdaniem naszym przed przejściem *R* w *iR* (*R* = *r*, *l*, *n*, *m*).

Ważną dla naszych celów jest pozycja tylnojęzykowych *k*, *g* w obrębie tego systemu. Na ogół wymienione tu spółgłoski były twarde lub miękkie przed samogłoskami tylnymi, tylko twarde przed *ě*, *ĩ* i przed spółgłoską. Otóż tylnojęzykowe zajmowały pozycję odrębną. Przed samogłoskami *ě*, *ĩ* były one dokładnie tak samo palatalne jak ich formy pierwotnie jotacyzowane. Znaną jest rzeczą, że szczególnie tylnojęzykowe są wrażliwe na oddziaływanie następującej samogłoski przedniojęzykowej. I tak np. w językach romańskich lub w szwedzkim *i* palatalizuje wszystkie spółgłoski, ale działanie *ě*, *ĩ* i innych samogłosek szeregu przedniego ograniczone jest tylko do welarnych.

Po uwzględnieniu tej korektury wygląd systemu spółgłoskowego bałtosłowiańskiego przedstawiałby się następująco:

opozycja *T* (przed wszystkimi samogłoskami oraz przed spółgłoską) : *T'* (tylko przed samogłoskami tylnymi) dla *t*, *d*, *s (z)*, *š* (≡ *k̂*), *ž* (≡ *ĝ*), *p*, *b*, *v*, *m*, *n*, *l*, *r*;

¹⁷ Podobną repartycję spotykamy też w połabskim (utrata miękkości przed samogłoską przednią, przed spółgłoską i na końcu wyrazu) — oraz w japońskim (*T* i *T'* przed *a*, *o*, *u*, ale tylko *Te*, *Ti*). Por. Trubetzkoy *Grundzüge der Phonologie*, s. 92—93 i *Pola-bische Studien*, s. 134.

¹⁸ Wariantu kombinatoryczna *s* przed zwartą dźwięczną.

¹⁹ Kontynuacja indoeur. *k̂*.

²⁰ Kontynuacja indoeur. *ĝ(h)*.

opozycja *k, g* (przed samogłoskami tylnymi oraz przed spółgłoską): *k', g'* (przed wszystkimi samogłoskami).

Taka repartycja welarnych zaświadczona jest przez grupę słowiańską, gdzie *k, g* przed samogłoską palatalną rozwijają się tak samo jak stare *k_i, g_i*: *plačq* (← **plākijō*) i *rečeta* (← **reketi*), *možb* (← *mongjo-*) i *možeta* (← **mogheti*) itd. Zaleca ją także lotewski, np. *liecu* 'zginam' = lit. *lenkiù*, *stèidzu* 'spieszę się', por. lit. *steigiùos* 'staram się' — jak lot. *liuocit* = lit. *lankýti*, lot. *aũdzināt* 'wychowywać', por. lit. *auginti*.

Co do litewskiego to identyczność wymowy *k, g* w *lenkiù* i *lankýti*, *steigiùos* i *auginti* nie dowodzi niczego, ponieważ we współczesnym języku ta sama identyczność wymowy istnieje dla *ú* (np. *miniù* i *minėti* 'przypominać sobie'), *ŗ* (np. *periù* i *perėti* 'wylęgać') itd. Ale języki słowiańskie oraz lotewski dostatecznie wykazują istnienie specjalnej opozycji twardości i miękkości w obrębie tylnojęzykowych.

Trzeba dodać, że repartycja bałtosłowiańska spółgłosek twardych i miękkich oznacza zarazem odpowiedni podział samogłosek na miękkie (*ž, ĩ*), przed którymi spółgłoski tylnojęzykowe są zawsze miękkie, a wszystkie inne spółgłoski zawsze twarde, i samogłoski twarde (*ā, ō, ū, r, l, ŋ, m*), przed którymi istnieje opozycja spółgłosek twardych i miękkich.

Zmiana *r, l, ŋ, m* na *ir, il, in, im* nie dotyka na ogół artykulacji spółgłoski poprzedzającej: w grupach jak *tiR, diR, siR* ← *tR, dR, sR* itd. spółgłoska jest nadal niepalatalna (twarda). Ale specjalnie w grupach *kR, gR* rozwój *R* ⇒ *iR* pociągnąłby za sobą zmianę fonologiczną *k, g* w *k', g'*, gdyby barwa wokaliczna nie była się sama odpowiednio ukształtowała pod naciskiem poprzedzającej spółgłoski tylnojęzykowej. Ponieważ ta ostatnia była twarda, więc samogłoska krótka rozwijająca się przed *R* mogła przybrać tylko odpowiednią postać tylnojęzykową: *u(R)*.

Musimy się liczyć z możliwością rozszczepienia, pod wpływem warunków fonetycznych, nowo powstającego fonemu czy też cechy fonologicznej. Znajdujemy na to analogie w językach nowożytnych. W polskim *ŗ* (palatalne) identyfikuje się na ogół ze starym *ž*, ale przechodzi w *š* po spółgłosce fonologicznie bezdźwięcznej, chociaż normalnie asymilacja dźwięczności jest regresywna. Np. *ŗadki* (*žatki*), *grzac* (*gžac*) ← słow. *ŗedakčjъ, grēti*, ale *krzak* (*kšak*) ← słow. *krjaksъ*. Znaczy to, że kontynuantem spontanicznym *ŗ* jest *ž*, ale że bezdźwięczność fonologiczna poprzedzającego *k* zahamowała ten rozwój, który inaczej byłby pociągnął za sobą udźwięcznienie fonologiczne *k* w *g*. Podobnie w wyrazie jak *kwiat* (*kfat*) ← słow. *kvetъ v* utraciło swoją niefonologiczną dźwięczność (*f* nie istnieje w słowiańskim), aby zidentyfikować się z *f* powstałym w formach rodzimych w wyniku zmian kombinatorycznych (*ufac* ← *upřvati*, *obfity* ← *oplъviti*).

A więc: bałtosłow. *R* przechodzi w *uR* po welarnych, w *iR* po wszystkich innych spółgłoskach.

Repartycja ta nie pokrywa się ze stanem historycznym, chociaż przewaga *kuR*, *guR* nad *uR* po innych spółgłoskach pozostawiła w językach historycznych wyraźny ślad. Nie tylko *iR* wprowadzane bywa po tylnojęzykowej, ale także, chociaż rzadziej, *uR* pojawia się po innych spółgłoskach.

Apofonia normalna *eR* : *iR* jest mianowicie restytuowana z łatwością po spółgłoskach welarnych, o ile tylko związek semantyczny między derywatem na stopniu zero a osnową na stopniu pełnym odczuwany jest jako żywy:

TeR : *TiR* (*T* = jakakolwiek spółgłoska niewelarna) = *keR* (*k* palatalne przed *e*) : *kiR* (*k* palatalne przed *i*).

Więc np. bezokolicznik i imiesłów czasu przeszłego (= dawne derywaty na *-ti-* i *-to-*) od pierwiastków czasownikowych typu *keR*, *geR* mają normalnie formę *kiRti-*, *kiRto-* (a nie *kuRti-*, *kuRto-*): *gemù*, *giñti*, *giñtas* 'rodzić się' (st.-prus. *nauna-gimton* 'nowonarodzony'); *genù*, *giñti*, *giñtas* 'pędzić', *giñklas* 'broń', *ginù*, *ginti* 'bronić'; *kemšù*, *kiñšti*, *kiñštas* (por. słow. *čestò*) 'napychać'; *kerpù*, *kiřpti*, *kiřptas* 'strzyć'; *kertù*, *kiřsti*, *kiřstas* 'ciąć'. Czasowniki inkohatywne lub nieprzechodnie na *-sta-* lub z infiksem nosowym mają zawsze *iR* wobec *eR* czasownika podstawowego, więc *gēlia*, *gēlti* 'boleć': *gīlsta*, *gīlti* 'zaboleć'; *keliù*, *kēlti* 'podnosić': *kīlù*, *kīlti* 'podnosić się', *kīltis* i *kīltis* f., *kilmē* 'pochodzenie, ród', *išķilùs* 'wzniosły'; *skeliù*, *skēlti* 'rozsześcić, rozbić': *skīlù*, *skīlti* 'pękać', zm. *skilà* 'szczapa'; *skelù*, *skelēti* 'być dłużnym': *skīlù*, *skīlti* 'zadłużyć się'; *skerdzīù*, *skeřsti* 'zakłuć (świnie)': *iškiřdusios*, *suskiřdusios* (*rañkos*, *kójos*) 'popękane'. Do *geriù*, *gērti* 'pić' należy *girà* 'napój' i *girdyti* 'poić', do *keriù*, *kerēti* 'rozrastać się' st.-prus. *kirno*, lit. *kirna* 'krzaki' (podczas gdy w słowiańskim **kwrj*(*akz*) zachowuje starszy wokalizm). Trautmann nie ma racji twierdząc, że **kwrj* zawiera *ɚ* jako stopień zanikowy do stopnia pełnego *o* w **koren*. Poprawne sformułowanie brzmi: w **kwrj* utrzymał się fonetyczny wokalizm, ponieważ nie istniała lub też przestała istnieć w słowiańskim osnowa zawierająca pełny wokalizm *e*.

Rozwój palatalny mamy w słow. *-čьно* 'zaczynać', *čьто* 'ciąć', *čьро* 'czerpać', *čьно* 'cisnąć', *čьно* 'ząć', *čьро* 'zreć', gdzie umotywowany on jest stopniem pełnym bezokoliczników *-čēti*, **čersti*, **čer(p)ti*, *žēti*, **žerti*.

Por. jeszcze lit. *gīlė* 'żołędź': słow. *želodь*; słow. *žiltz*: lit. *geļtas* 'płowy, żółty'; słow. *žьrnъvi* (fem. plur.) i lit. *gīrnos*: goc. (*asila-*)*qairnus* f. i st.-w.-niem. *kuërna* 'młynek ręczny'; lit. *kiřvis* 'siekiera': gr. *xelqω*; lit. *skiriù*, *skirti* 'rozdzielać': germ. *skeran* 'ciąć, strzyć' itd.; słow. *ščьrba* 'szczyrba': st.-ang. *sceorfan* 'gryźć'; słow. **žьrdь* 'ξόλον': goc. (*bi*)*gairdan* 'opasać' itd.

Ale dla całej serii wypadków izolowanych jak lit. *girià* 'bór' (słow. *gora*), słow. **žьldjo*, *žьldēti* 'pragnąć' (stind. *gđhyati*), słow. *čьmeljь* 'trzmiel',

lit. *kirmis* i słow. *črvъ* 'robak', st.-prus. *kirsnan* i słow. *črnъ* 'czarny' szukamy daremnie za osnowami z wokalizmem *e*, co zresztą ze względu na archaizm zjawiska nie jest wcale dziwne.

Podane tu tłumaczenie przejścia *R* w *uR* po tylnojęzykowej różni się od koncepcji Vaillanta tym, że uważa on samogłoskę *u* za identyczną z apendyksem labiowelarnym spółgłosek *q^u*, *g^u*, *gh^u*, tymczasem *u* pojawia się i w wypadkach, gdy języki centum mają czystą welarną. Prócz tego istnienie labiowelarnych już w prajęzyku indoeuropejskim bynajmniej nie jest pewne. Jeśli chodzi o teorie Endzelina i Trautmanna (*iR* stopień zanikowy do *eR*, *uR* stopień zanikowy do *oR*), to należy stwierdzić, że nacisk wokalizmu *e* przyczynił się, jak widać z dopiero co przytoczonych przykładów, do upowszechnienia *iR* po tylnojęzykowej, podczas gdy wokalizm *u* właściwy jest formom szczątkowym, nie dotkniętym przez odnowienie stopnia zanikowego, a nie jest żadną kontynuacją fonetyczną *oR*. Można przypuszczać, że w braku żywych osnów z wokalizmem *e* (tj. gdy osnowa zanikła, albo też zawierała tylko wokalizm *o*) stopień zanikowy *uR* utrzymał się po tylnojęzykowej.

Pozycja morfologiczna form z wokalizmem *uR* jest pod względem znaczeniowym jasna wszędzie tam, gdzie istnieją obok nich formy z *iR*. Pierwsze mają charakter szczątkowy, obarczone są funkcjami semantycznymi wtórnymi, znaczeniem przenośnym itd. Obok **gurtlo*, **gurd(h)lo* 'gardło' (lit. *gurklŷs*, słow. *gъrdlo*), formy bez wątpienia starej, odpowiadającej gr. *βάραννον* (por. nr 16), język bałtosłowiański utworzył od pierwiastka **ger* (lit. *gėrti*, słow. **žerti*) derywat młodszy **girtlo*, **gird(h)lo* (lot. *dzirklis*, ruskie *žerlo*); formą trzeciorzędną, oddająca wokalizm osnowy czasownikowej, jest **gertlo*, **gerd(h)lo*. Słow. *ščrbъ*, *ščrba* 'szczyrba' ma znaczenie etymologiczne, słow. *skъrbъ* (*θλίψις*, *λόπη*) znaczenie przenośne. Podobny stosunek istnieje między lit. *suskiŗdęs* 'popękany' a *suskūŗdęs* 'zmarniały' (\Leftarrow *skeŗsti*).

Jedynym śladem starej alternacji *keR* : *kuR*, jaki się utrzymał we fleksji, jest stosunek *ženō* : *gъnati*²¹, o ile nie chodzi tu o zastąpienie morfologiczne **gn-a-ti* przez *gъn-a-ti*, przy czym *-ъ* a nie *-ь* (jak w *brati*) tłumaczyłoby się niepalatalną artykulacją tylnojęzykowej *g*. St.-prus. ma również *un* w *guntwei* 'pedzić', *gunnimai* 'pedzimy'. W st.-prus. znajdujemy też *gulsennin* (acc.) 'ból', który to wyraz suponuje istnienie **gult* 'boleć' (lit. *gel-*, *gil-*), por. *gimsenin* 'narodziny' \Leftarrow **gimt*.

Gdy stosunek *kiR* : *kuR*, *giR* : *guR* nabrał w pewnej mierze funkcji semantycznych, mógł się stać produktywnym i po spółgłoskach niewelarnych. Dane są jednak zbyt fragmentaryczne, by można w każdym

²¹ Vaillant, *op. cit.*, s. 171, niesłusznie przypisuje barwę *u* poprzedzającej indoeuropejskiej labiowelarnej (**gh^uen* : **ghun*).

indywidualnym wypadku uzasadnić wokalizm uR względami semantycznymi.

Ostateczną konkluzją, do jakiej dochodzimy, jest nieprawdopodobieństwo różnicy indoeuropejskiej odpowiadającej bałtosłowiańskiej opozycji $iR : uR$. Choć niejedna etymologia szczegółowa z wokalizmem uR pozostaje niejasna i chociaż z drugiej strony w niejednej etymologii przejrzystej zachowanie starego uR nie daje się bezpośrednio uzasadnić, wydaje się już teraz pewne, że mamy do czynienia ze zróżnicowaniem dopiero bałtosłowiańskim odziedziczonych sonantów samogłoskowych.

Podane wyżej wyjaśnienie iR, uR opiera się na założeniu, że palatalizacja bałtosłowiańska (przez i) jest starsza od wokalizacji sonantów ($r, l, n, m \Rightarrow ir, il, in, im$).

III

Pierwotna repartycja intonacji w bałtosłowiańskim, w stopniu, w jakim daje się uchwycić poprzez nawarstwiające się na nią pokłady metatonii morfologicznych (*L'acc. d. l. indo-eur.*, s. 197—198) suponuje budowę sylaby różną od tej, jaką wykazują języki historyczne. Przeciwnością krótka : długa nie była ograniczona do zgłosek typu $\tilde{E} : \bar{E}$ lub $\tilde{ET} : \bar{ET}$, lecz rozciągała się także na zgłoski z sonantem tautosylabicznym ($\tilde{ER} : \bar{ER}$). Opozycja iloczynowa obejmowała więc w bałtosłowiańskim i dyftongi w szerokim tego słowa znaczeniu ($\tilde{ei} : \bar{ei}$, $\tilde{er} : \bar{er}$, $\tilde{en} : \bar{en}$ itd.). Dopiero skrócenie dyftongów długich, które dokonało się w bałtosłowiańskim podobnie jak we wszystkich innych językach europejskich, zrównało co do intonowalności \bar{e} i ei, er, en itd. Przed tym skróceniem \tilde{ei} lub \tilde{er} były równie nieintonowalne jak $\tilde{e}, \tilde{o}, \tilde{i}, \tilde{u}$ (r, l, n, m).

Względy etymologiczne przemawiają za stosunkowo późnym pochodzeniem dyftongów długich postulowanych przez intonacje, przynajmniej w większości wypadków. Te dyftongi długie wtórnego pochodzenia wywodzą się ze starych grup $ER\grave{a}, R\grave{a}$. Zanik elementu \grave{a} wzdłużył samogłoskę sylaby poprzedzającej: $ER\grave{a} \Rightarrow \bar{ER}$ (przeciwstawiające się starymu \tilde{ER}); $R\grave{a} \Rightarrow \bar{R}$ (przeciwstawiające się starymu \tilde{R}) lub $\tilde{i}R$ (przeciwstawiające się $\tilde{i}R$) zależnie od tego, czy przejście $R \Rightarrow iR$ było późniejsze czy wcześniejsze od zaniku \grave{a} . Alternatywa ta jest tu zresztą bez znaczenia.

Ale inny stosunek chronologiczny zdaje się być pewny: przejście $ER\grave{a} \Rightarrow \bar{ER}$ jest starsze od powstania intonacji. Kontrast akutowa : cyrkumfleksowa ($\acute{e} : \tilde{e}$, $\acute{ei} : \tilde{ei}$, $\acute{er} : \tilde{er}$, $\acute{en} : \tilde{en}$ itd.) zneutralizowany jest w $\tilde{e}, \tilde{ei}, \tilde{er}, \tilde{en}$ itd., które nie są intonowalne. Dopiero po skróceniu dyftongów długich powstaje opozycja historyczna $\acute{e} : \tilde{e}$, $\acute{ei} : \tilde{ei}$, $\acute{er} : \tilde{er}$, $\acute{en} : \tilde{en}$ itd., zneutralizowana w \tilde{e} , które nie jest intonowalne. Chronologia względna byłaby więc następująca:

- 1) $ER_2 \Rightarrow \bar{E}R$, $R_2 \Rightarrow \bar{R}$ (lub $iR_2 \Rightarrow iR$)
- 2) Powstanie intonacji
- 3) Skrócenie dyftongów długich (w szerokim tego słowa znaczeniu).

Dyftongi długie powstały i znikły w epoce przedhistorycznej bardzo odległej. Zachodzi pytanie, czy w językach historycznych pozostały konkretne ślady poza intonacją.

Odpowiedź na to pytanie jest twierdząca. Na skutek procesów morfologicznych, fleksyjnych i słowotwórczych dyftongi długie wprowadzone zostały, jeszcze przed ich skróceniem, w pozycje antewokaliczne, co uchroniło je przed skróceniem ($-\bar{E}R + e \Rightarrow -\bar{E} + Re$ - zachowuje długość w przeciwieństwie do $-\bar{E}R + t$).

Tzw. stopień wzdłużony bałtosłowiański polega właśnie często na wprowadzeniu dyftongów długich w pozycję antewokaliczną. Ich późniejszy skrót przed spółgłoską przesłania na pierwszy rzut oka ten pierwotny stan rzeczy.

Tak np. urobione od czasowników *gērti* 'pić', *kēpti* 'piec' pierwotne tematy na *-iġo-* (zapewne nijakie) brzmiały:

gēris 'napój' (ze względu na **gērti*), ale **kēpis* 'placek' (ze względu na *kēpti*)²².

Po skróceniu **gērti* \Rightarrow *gerti* otrzymujemy *gerti* : *gēris* = *kepti* : *x* ($x = kēpis$).

Sytuacja może też być i taka, że formy pochodne mają przyrostek (końcówkę) spółgłoskową w przeciwieństwie do samogłoskowej osnowy. Więc osnowa $-ER + e$, forma pochodna $-ER + t$. Np. *geriū* : fut. **gērsiu*, stąd, jeszcze przed skróceniem, *lekiū* : *lēksiu*.

Nakładanie się stopnia wzdłużonego na wokalizm przejęty z osnowy zachodzi tylko w tym wypadku, gdy osnowa i forma pochodna nie różnią się między sobą barwą. Jeśli np. forma derywowana wymaga stopnia wokalicznego *o* (np. w derywatach typu *τομή*), to dodatkowe wzdłużenie zachodzi tylko wtedy, gdy stopień *o* równy jest normalnemu, tj. u pierwiastków z wokalizmem podstawowym *o*. Por.

lit. <i>kāju</i> , <i>kauti</i> 'bić, zabijać'	lit. <i>krāju</i> , <i>krauti</i> 'nakładać'
<i>kovà</i> (\Leftarrow <i>*kāvā</i>) 'walka'	<i>krovà</i> (\Leftarrow <i>*krāvā</i>) 'ładunek'.

Zgodność barwy samogłoskowej między osnową i derywatem pozwala na wykontrastowanie długości i przeniesienie jej, jako dodatkowej charakterystyki, na derywaty z pierwiastkami lekkimi (aniŃ), np. *sravū*, *sravēti* 'płynąć, ciec': *srovē* 'struga', łot. *strāva* 'prąd' itp. Ale np. do *dēgti* 'palić' mamy lit. *dagà*.

²² Dla uproszczenia przykłady podane są pod formą litewską.

W drugiej linii dopiero wzdłużenie rozszerza się także na derywaty wykazujące w stosunku do osnowy zmianę barwy wokalizmu pierwiastkowego.

Stopień wzdłużony bałtosłowiański napotykamy przede wszystkim w koniugacji i w derywacji odczasownikowej. Nie może on istnieć w deklinacji ani w derywacji odimiennej z tej prostej przyczyny, że żadna forma paradygmatu nominalnego nie ma struktury $-ER + t$, tj. w żadnej formie deklinacyjnej nie istnieje końcówka spółgłoskowa doczepiana bez pośrednictwa samogłoski. Nawet tzw. przypadki „średnie“ dawnych tematów spółgłoskowych mają końcówki wokaliczne, np. lit. *-i-mi*, *-i-mis*, *-i-ms*. W koniugacji natomiast alternacja między morfemami spółgłoskowymi i samogłoskowymi istnieje po dziś dzień, szczególnie w litewskim: praesens na *-u*, *-i*, *-a*, praeteritum na *-ė*, *-o*, participia na *-ant-*, *-us-*, ale imperfectum na *-davau*, futurum na *-siu*, part. pass. na *-tas*, infinitivus na *-ti* itd. Ten rys charakterystyczny koniugacji bałtosłowiańskiej uderza nas szczególnie wtedy, gdy ją porównujemy z germańską (jedyną końcówką spółgłoskową jest tam *-t* 2. os. sing. praet. i to tylko w gockim i skandynawskim, podczas gdy zach.-germańska grupa ma *-i*).

Zasięgiem swym stopień wzdłużony bałtosłowiański nie różni się od apofonii odziedziczonej, która również jest właściwa koniugacji oraz derywacji odczasownikowej.

Derywaty denominalne czyli sekundarne powtarzają tylko wokalizm osnowy, od której są urobione, np. *traviniks* \Leftarrow *trava* (\Leftarrow *truti*). Ale wokalizm ich może być interpretowany jako stopień wokaliczny, jeśli wskutek zmiany (fonetycznej czy morfologicznej) osnowy przeciwstawia się w pewnej chwili nowemu wokalizmowi. Spotykamy w litewskim co najmniej jeden taki wypadek (typ *grāžūs* : *grōžīs*).

Wzdłużenie towarzyszące stopniowi zero spotykamy u czasowników na *-i*, *-ė* (klasa IV Leskien):

lit. <i>dvesiù</i> , <i>dvėsti</i> 'zdychać'	<i>dūsiù</i> , <i>dūšėti</i> 'dyszeć'
<i>genù</i> , <i>giñti</i> 'pędzić'	<i>gyniù</i> , <i>gynėti</i> 'przynaglać, zmuszać'
<i>keliù</i> , <i>kėlti</i> 'podnosić'	<i>kylėiù</i> , <i>kylėti</i> 'podnosić pomatu, ostrożnie'
<i>liečiu</i> , <i>liėsti</i> 'dotykać'	<i>lyčiù</i> , <i>lytėti</i> (intensivum)
<i>liedziù</i> , <i>liėsti</i> 'puszczać'	<i>lydžiù</i> , <i>lydėti</i> 'odprowadzać'
<i>vėizdžiù</i> , <i>veizdėti</i> 'patrzyć, uważać'	<i>pavėdžiù</i> , <i>pavėdėti</i> 'zazdrościć'
<i>kvėpiù</i> , <i>kvėpti</i> '(we)tchnąć'	(<i>kūpu</i>), <i>kūpėti</i> 'kipieć'
<i>āngu</i> , <i>āngti</i> 'rosć'	<i>paūgiù</i> , <i>paūgėti</i> 'podrósć'
<i>lāukiù</i> , <i>lāukti</i> 'czekać'	<i>lūkiù</i> , <i>lūkėti</i> (intensivum)
<i>dairaiùs</i> , <i>dairėtis</i> 'ogładać się'	<i>dyriù</i> , <i>dyrėti</i> 'czyhać'

W słowiańskim znajdujemy: *viždo, viděti; višo, višeti; dyšo, dyšati; kypljo, kypěti; slyšo, slyšati; styždo, styděti*. Trzy co najmniej czasowniki ze wzdłużeniem sięgają epoki wspólnoty bałtosłowiańskiej: **dūsētei, *kūpētei, *ūidētei*.

Przyczyny, dla których w językach historycznych tylko znaczna mniejszość czasowników na *-i/é-* wykazuje stopień wzdłużony, są natury bądź semantycznej, bądź chronologicznej. Pewne czasowniki na *-i/é-* oderwały się od swych osnów jeszcze *przed* wzdłużeniem morfologicznym wokalizmu wskutek przesunięcia znaczeniowego lub, co na jedno wychodzi, na skutek zaniku czasownika podstawowego. Pierwsze może zachodzić np. w wypadku lit. *miniù, miněti* = słow. *mъnjо, mъněti*. Inne verba na *-i/é-*, pochodzenia raczej młodszego, zatrzymują po prostu wokalizm osnowy, np. lit. *guliù, gulěti* 'leżeć' jak *guliù, gul̃ti* 'kłaść się'; *aviù, avěti* 'nosić obuwie, być obutym' jak *aunù, aūti* 'obuwać'; *kvepiù, kvepěti* 'pachnąć'; szczególnie zaś, jeśli chodzi o czasowniki denominalne jak *keriù, kerěti* = *kēras* 'czary'. Czasownik jak *periù, perěti* 'wylegać' może być przekształcony ze staro praesens na *-e/o-*, por. *skeliù* ze starszego *skelù, sraviù* ze starszego *sravù*. Przekształcenie wywołane jest bezokolicznikiem na *-ěti* i znaczeniem (czasowniki stanu). Krótko mówiąc, czynniki sprawcze braku wzdłużenia morfologicznego są różnorakie. Najważniejsze z nich są te same, które przyczyniły się do stopniowej eliminacji apofonii w ogóle. Uwagi te ważne są, mutatis mutandis, dla wszystkich kategorii ze wzdłużeniem pierwiastkowym.

Jak już wspomniano, stopień wzdłużony szerzył się przede wszystkim w wypadkach, w których barwa wokalizmu formy pochodnej zgadzała się z barwą w derywacie, dopiero w stadium późniejszym wzdłużenie nakładało się i na odziedziczoną apofonię (stopień zero, ewent. *o*).

Oto jak sobie wyobrażamy mechanizm prowadzący do kumulacji stopnia zero i wzdłużenia, kumulacji charakterystycznej dla czasowników na *-i/é-* (jak wyżej), *-nq-* (w słow.), *-sta-* (w bałt.).

Czasowniki mocne (prymarne) na *-e/o-*, *-ie/iо-*, tworzące podstawę wszystkich formacji pochodnych, miały częściowo wokalizm zmienny *e/zero*, np. lit. *liekù, likaū, likti*, słow. *pišo, p̃sati*. Ale reszta tych czasowników miała w całej koniugacji jeden niezmienny wokalizm, por. np. następujące czasowniki słowiańskie na *-e/o-*, *-ie/iо-*: *jisko, strigo, bljudo, *bergо, *stergо, *velko, *želdо, *valdo, sako, saso, tako, čujo, obujo, meljo, lžžo, ržžo* itd. W bałtyckim sprawa przedstawia się analogicznie, jeśli chodzi o verba na *-e/o-*, podczas gdy klasa palatalna (*-ie/iо-*) utraciła tam zupełnie alternację *e/zero*.

Stopień wzdłużony ukonstytuował się naprzód w derywatach od osnów z wokalizmem stałym, np. ze stałym wokalizmem zero, por. lit. *sukù, sukaū, sùkti* lub słow. *sako, s̃kati*. Z kolei wtargnął do derywatów

od osnów z alternacją pierwiastkową *e*/zero typu lit. *liekù, likaũ, lĩkti* lub słow. *berq : brati, pišq : pšati* — by w końcu ogarnąć i derywaty od baz typu lit. *baudžiũ, baũsti* lub słow. *bljudq, bljusti*. Czasowniki z alternacją pierwiastkową *e*/zero tworzą więc ważne ogniwo pośrednie między czasownikami ze stopniem zero (których derywaty mają stopień wzdłużony), a czasownikami z wokalizmem pełnym (których derywaty mają stopień zero wzdłużony, więc *ei : i, eu : u*).

Z drugiej strony struktura bałtosłowiańskiego systemu czasownikowego nie sprzyja kumulacji stopnia *o* plus wzdłużenia. W przeciwieństwie do szeregu innych języków europejskich, szczególnie greki, celtyckiego i germańskiego, język bałtosłowiański nie zna w koniugacji czasownika mocnego form charakteryzowanych przez wokalizm *o* (perfectum indoeuropejskie zanikło). Brak więc członu umożliwiającego przejście między *o* (podstawowym) → *ō* i *e* (podstawowym) → *ō* (apofonia jakościowa plus wzdłużenie).

Jeśli więc tłumaczenie kumulacji stopnia zero plus wzdłużenia, proponowane tutaj, jest poprawne, oczekujemy braku kumulacji stopnia *o* plus wzdłużenia. Taki jest też rzeczywiście ogólny stan rzeczy. Stopień wzdłużony lit. *ō* = słow. *ā* pojawia się z reguły tylko dla wokalizmu podstawowego lit. *ǎ* = słow. *ǒ*. Pozorna apofonia lit. *ě : ō*, słow. *ě : ā* polega zasadniczo na zestawieniach pośrednich, nie zaś na relewantnych opozycjach.

Dla derywatów prymarnych ze stopniem *o*, jak czasowniki częstotliwo-kauzatywne na *-eie/o-* lub typy *τόμος, τομός, τομή* (kontynuowane w bałtosłowiańskim przez tematy na *-o-, -iio-, -ā-, -iĩā-*) istnieją w każdej kategorii dwie serie form:

wokalizm podstawowy <i>e</i> (lub zero)	wokalizm podstawowy <i>o</i> (lit. <i>a</i>)
↓ wokalizm derywatu <i>o</i> (lit. <i>a</i>)	↓ wokalizm derywatu <i>ā</i> (lit. <i>o</i>)

Por. np. derywaty typu *τομή* (przykłady z wokalizmem długim podstawowym nie są tu brane w rachubę):

Pierwiastki z wokalizmem podstawowym *e* lub zero: *bradā* 'bloto' ← *bredũ* i *brendũ*, *brĩsti*; *dagā* 'upał' ← *degũ*, *dėgti*; *išdagos* 'zużel' ← *išdegũ*, *išdėgti*; *grasā* 'gróźba' ← *gresiũ*, *grėsti*; *lakā* 'otwór w ulu' ← *lekiũ*, *lėkti*; *lasā* 'pokarm dla ptaków' ← *lesũ*, *lėsti*; *sagā* 'guzik, sprzączka' ← *segũ*, *sėgti*; *pāsaka* 'opowiadanie, bajka' ← *sekũ* (dziś *sakaũ*); *pāšnabždos* 'szepcy' ← *šnibždėti*; *ištaka* 'wpływ' ← *išteku*, *ištekėti*; *nuotaka* i *nuōtaka* 'dzieweczyna na wydaniu, narzeczona' ← *nuteku*, *nutekėti*; *pavadā* i *pāvada* 'druga żona' ← *pavedũ*, *pavėsti*; *pavažā* i *pávaža* 'piozy sań' ← *pavežu*, *pavėžti*.

Pierwiastki na sonant: *naromĩs plaũkti* 'plywać pod wodą' ← *neriũ*, *nėrti*; *išnara* 'skórka porzucona przez węża itd.' ← *išneriu*, *išnėrti*; *atsajā* ← *ats(i)ejũ*, *-siėti*; *pasalā* (*iš pasalũ* 'zniecka') ← *selũ*, *selėti*; *skalā*

‘wiór (drzewa)’ \Leftarrow *skeliù, skélti*; *skarà* ‘chustka’ \Leftarrow *skiriù, skùrti*; *àtspara* ‘opór’ \Leftarrow *àtspiriù, -spìrti*; *peřvara* \Leftarrow *veriù, vérti*; *atřalà* ‘latorośl’ \Leftarrow *želiù, žélti*.

W pierwiastkach z wokalizmem podstawowym *o* (indoeur. *o* lub *e* przed *y*) znajdujemy natomiast wzdłużenie: *džiovà* ‘posucha; suchoty’ \Leftarrow *džiàuju, džiàuti*; *griovà* ‘urwisko’ \Leftarrow *griàuju, griàuti*; *pakorē* ‘szubienica’ \Leftarrow *pàkariù, pakàrti*; *kovà* ‘walka’ \Leftarrow *kàuju, kàuti*; *krovà* ‘cieżar, ładunek’ \Leftarrow *kràuju, kràuti*; *paliovà* ‘przerwa’ \Leftarrow *liàujuos, liàutis*; *mōlē* ‘mlewo, mienienie’ \Leftarrow *malù, málti*; *užmovà raňku* ‘rękaw’ \Leftarrow *màuju, màuti*; *orē* i *ōrē* ‘orka’ \Leftarrow *ariù, àrti*; *išplovos* ‘pomyje’ \Leftarrow *išplàuju, išplàuti*; *srovē* ‘struga’ \Leftarrow *sraviù, sravedì*.

Kilka przykładów zachowujących wokalizm *a* można uważać bądź za formy bez apofonii, pochodzenia względnie późnego, bądź jako archaizmy, które na skutek odchylenia semantycznego nie przeszły przez zmianę morfologiczną *a* \Rightarrow *o* obowiązującą tylko derywaty żywe: *pāplavos* ‘pomyje’ (= *išplovos*) \Leftarrow *plàuju, plàuti*; *srovà* ‘bieg wody’ \Leftarrow *sraviù, sravedì*; *pařavà* = *pašovà* \Leftarrow *šàuju, šàuti*.

Przyjęcie powyższej repartycji pozwala na sprecyzowanie osnów niektórych tworów na *-(i)ā-* z wokalizmem pierwiastkowym długim. Forma jak *nakti-gonē* ‘nocleg na pastwisku’ wywodzi się z *ganaū, ganýti* ‘paść (bydło)’, a nie z *genù, giñti* ‘pędzić (na pastwisko)’; *išmonē* ‘wymysł, wynalazek’ pochodzi z *išmanaū, išmanýti* ‘wynaleźć’, a nie z *išmenu, išmiñti* ‘odgadywać’; *ivoda* ‘wodociąg’ (por. *ivada* ‘wstęp’) jest derywatem bezpośrednim od *ivadžiòju, ivadžiòti* (i dial. *-vadaū, -vadýti*) a nie od *ivēdu, ivēsti*; *ivora* \Leftarrow *ivaraū, ivarýti* ‘wpędzić’. Chociaż odpowiednie osnowy czasownikowe z wokalizmem *ā* nie są zaświadczone, zaleca się przyjąć dla form jak *lomà* ‘kotlina’, *tvorà* ‘ogrodzenie’, *skolà* ‘dług’, osnowy odpowiadające słow. *lomiti, tvoriti*, strpus. **skalit* (tkwiące w *skallisnan*) zamiast nawiązywać do form przypadkowo zaświadczonych *lìmti, tvérti, skelēti*. Derywat jak *žolē* ‘trawa, ziele’ jest natomiast denominalny (\Leftarrow *žalias* ‘zielony’), por. *grōžē* = *gražybē* ‘piękność’ \Leftarrow *gražūs, klōnē* (*klōnē*) ‘kałuża’ \Leftarrow *klānas*.

Oczekujemy a priori podobnej repartycji u tematów na *-(i)ō-* z wokalizmem indoeuropejskim *o*:

dāgas (= *dagà*), *išdagas* (= *išdaga*) \Leftarrow *degù, dēgti*; *ĩkratas* ‘okruszka’ \Leftarrow *ĩkrečiu, ikrēsti*; *kvāpas* ‘dech’ \Leftarrow *kvēpiù, kvēpti*; *māzgas* ‘węzeł’ \Leftarrow *mezgù, mēgzti*; *prānašas* ‘prorok’ \Leftarrow *nešù, nēšti*; *sāgas* \Leftarrow *segù, sēgti*; *àtskrabas* ‘okruchy, odpadki’ \Leftarrow *skrēba, skrebēti*; *stābas* ‘posąg; udar’ \Leftarrow *stebiuos, stebētis*; *tākas* ‘ścieżka’ \Leftarrow *tekù, tekēti*; *tāškas* ‘kropka’ \Leftarrow *teškiù, tēkšti*; *vādas* ‘wódz’ \Leftarrow *vedù, vēsti*; pierwiastki na sonant: *gālas* ‘koniec’ \Leftarrow *geliù, gēlti*; *gāmas* ‘przyroda’ \Leftarrow *gemù, giñti*; *māras* ‘mór’ \Leftarrow *mìrštu, miřti*; *nāras* ‘nur (ptak)’ \Leftarrow *neriù, nérti*; *àtsparas* ‘opór’ \Leftarrow *àtspiriù, -spìrti*; *svāras* ‘funt,

odważnik' \leftarrow *sveriù, sveřti; pãšaras* 'karm' \leftarrow *šeriù, šerti; tãnas* 'spuchli-
zna' \leftarrow *tĩstu, tĩnti; tvãnas* 'powódź' \leftarrow *twĩstu, tvĩnti; ãptvaras* 'ogrodzenie' \leftarrow
ãptveriù, ãptvérti; peřvaras 'drażek w poprzek wozu' \leftarrow *veriù, vérti*.

Natomiast *a* \Rightarrow *o* mamy w *gõbis* 'pożądanie' \leftarrow *gãbias, gõbtis* (Daukša);
išmonis (= *išmonė*) \leftarrow *išmanaũ, išmanỹti; óras* 'powietrze' \leftarrow *ariù, árti;*
prõtas 'rozum' \leftarrow *prantù, prásti; plõkis* 'uderzenie' \leftarrow *plakù, plãkti; smõ-*
gis 'raz, uderzenie' \leftarrow *smagiù, smõgti; iřolis, pařolỹs* 'przymrozek' \leftarrow *řãla,*
řãlti; řõdis 'wyraz' \leftarrow *řadėti*.

Prócz tego spotykamy *a* \Rightarrow *o* w kilku tworach denominalnych: *klonỹs*
i *klõnis* (= *klonė, klõnė*) \leftarrow *klãnas; lõbis* 'mienie, majątek' \leftarrow *lãbas; mõžis*
'drobiazg' \leftarrow *mãžas; skãnskonei* 'przysmak' \leftarrow *skanũs*. Por. też *gėris*
'dobroć' \leftarrow *gėras*.

Wzdłużenie jest również zaświadczone, gdy derywat na *-(i)ã-, -(i)õ-*
kontynuuje stopień *e* lub zero osnowy czasownikowej: *ãtlyda* 'przerwa' \leftarrow
atlėidžiu, -lėisti; bylã 'rozmowa' \leftarrow **bilstu, *bilti; gėlã* (obok *gylã*) 'gwał-
towny ból' \leftarrow gėlia, gėlti; gyrà 'przechwalka' \leftarrow *giriù, girti; gyrà* 'pija-
tyka' \leftarrow geriù, gėrti; krũvã 'kupa, stos' \leftarrow *krãuju, krãuti; skylė* 'dziura' \leftarrow
skeliù, skėlti; šliũžė 'śląd, szlak' \leftarrow *šliaužiù, šliaužti; (pra)vėžã, vėžė* 'ko-
leina' \leftarrow vežũ, vėžti.

Nomina actionis na *-iõ-* (kontynuujące prawdopodobnie stare
neutra): *dėgis* 'oparzenie' \leftarrow *degù, dėgti; gėris* 'napój' \leftarrow *geriù, gėrti; kėpis*
'placek' \leftarrow *kepù, kėpti; mėtis* 'rzut' \leftarrow *metù, mėsti; nėšiai* 'nosidla' \leftarrow *nešũ,*
nėšti; brįdis 'brodzenie' \leftarrow *bredù, brĩsti; brũkis* 'pociągnięcie szczołką,
miotłã itp.' \leftarrow *braukiù, braũkti; lũžis* 'łamanie' \leftarrow *lãužiù, lãužti; ryřỹs*
'węzeł, pakunek' \leftarrow *riřũ, riřti; pelen-rũsis* 'kopciuszek' \leftarrow *raũsti; spũdis*
'ciśnienie, ciężar' \leftarrow *spãudžiu, spãusti; řũvis* 'wystrzał' \leftarrow *řãuju, řãuti;*
ũdis 'tkanie' \leftarrow *ãudžiu, ãusti; vįkis* \leftarrow *veikiù, veĩkti*.

Inne przykłady tematów na *-ã-, -iã-, -õ-, -iõ-* por. *L'acc. d. l. indo-*
eur., s. 292—297.

Powyżej cytowane przykłady typu *plõkis* (*-iõ-*) mogą również nale-
żeć tutaj, ponieważ pierwiastki z wokalizmem *o* nie mają osobnego stopnia
zanikowego.

Stan powyższy odzwierciedlony jest w słowiańskim przez następu-
jące przykłady: *čari* 'czary', por. lit. *keriù, kerėti* 'czarować', *kėras* 'czary';
ščepã 'baculum' \leftarrow *ščepati; kyjũ* 'młot' \leftarrow *kujo;* st.-c.-sł. *plištũ* 'πρωγή,
θόρυβος' \leftarrow *pleštũ, pleskati; *rydũ* 'ρυδός' por. *rdėti; dirã* 'σχίσμα' \leftarrow *dero,*
dĩrati (*-dirati*); tematy na *-i-*: *rėčũ* 'accusatio' \leftarrow **rekti; žalũ* 'μνημεῖον'
por. lit. *geliù, gėlti; o* \Rightarrow *a* w *krajũ* 'αἰγιαλός' \leftarrow *krojiti, kara* 'spór' \leftarrow
(*u-*)*koriti; slava* 'δόξα' \leftarrow *slovo, sluti; trava* 'χόρτος, χλοή' \leftarrow *trovo, truti;*
garũ 'zagar' \leftarrow *gorėti; tvarũ* 'κτίσις, ποίημα' \leftarrow *tvoriti*.

Ale brak bezpośrednich osnów do *-gaga* 'zgaga', *para, skvara*
'tłuszcz', *skala, spokrewnionych z řego, prėjo, -skvũro* (**skverti*), lit. *skeliù*.

Derywaty prymarne ze wzdłużeniem pierwiastkowym nie są w słowiańskim liczne. Znajdujemy tam za to stare iterativa-causativa na *-eje/o-*, które przeciwstawiają wokalizmowi *e* lub zero osnowy, natomiast *a* wokalizmowi *o* osnowy.

Por. *broditi* \Leftarrow *bresti*; *gojiti* \Leftarrow *žiti*; *goniti* \Leftarrow *ženq, gənati*; *kojiti* \Leftarrow *čiti*; (*za-*)*klopiti* \Leftarrow *klepati*; *ložiti* \Leftarrow *legg, ležq*; *moriti* \Leftarrow *mьrq, *merti*; (*sz-*)*noriti* 'ἀποδόπτειν' \Leftarrow *nьrq, *nerti*; *nositi* \Leftarrow *nesti*; (*pro-*)*noziti* 'perforare' \Leftarrow *nьzq, nьsti*; *pojiti* \Leftarrow *piti*; *točiti* \Leftarrow **tekti*; *voditi* \Leftarrow *vedq, vesti*; *voziti* \Leftarrow *vezq, vesti*; z pierwotną długością *laziti* \Leftarrow *lězq, lěsti*; *raziti* \Leftarrow *rězq, rězati*; *saditi* \Leftarrow *sedq, *sědjq*.

Ale *kaliti* 'hartować' \Leftarrow *kolěti* 'być sztywnym, twardym'; *paliti* \Leftarrow *polěti* 'płonąć'; *plaviti* \Leftarrow *plovq, pluti*; *slaviti* \Leftarrow *slovq, sluti*; *traviti* 'absumere' \Leftarrow *trovq (trujo), truti*; wobec czego i (*vz-*)*čaviti* (st.-czeskie *vščieviti*) \Leftarrow *čujq, čuti*.

Niektóre czasowniki z wokalizmem *a* pozwalają domyślać się starej osnowy z *o*. Tak *baviti* \Leftarrow *byti* suponuje stare praesens **bovq*, por. stind. *bhávati*, bez względu na wokalizm indoeur. *e* czy *o* (*e* \Rightarrow *o* przed *u*); *svariti* (*svaz* 'πόλεμος, μάχη') opiera się o pierwiastek **svor* zawarty w mocnym czasowniku germańskim *swaran* (*swarjan*), por. st.-saskie *ant-swôr* 'odpowiedź' = bułg. *swara* 'sprzeczka, kłótnia'; osnowy do *naviti* 'nużyć' i *otaviti* 'orzeźwić' (czeskie *otaviti se* 'przyjść do siebie') są *nyjzq, nyti* i *tyjzq, tyti*, zbudowane jak *kryjzq, kryti*, który to czasownik utracił wokalizm pełny *o* zaświadczony w litewskim (*kráuju, kráuti*). Podstawą formy *grabiti* nie jest *grebzq*, lecz odpowiednik lit. *grėbiu, grėbti*, por. iterativum lit. *gróbiu, gróbti*. Według słusznej uwagi Jakobsona (Word VII, 1951, s. 190) *vada* 'nawyk', *vaditi* 'przyzwyczajać' sprowadza się etymologicznie do *voditi* (\Leftarrow *vesti*).

Ale osnowy dość znacznej ilości czasowników na *-iti* z wokalizmem *a* nie są zaświadczone: *-dariti* 'uderzyć' (*derq, dьrati*), *gasiti* (por. lit. *gėsti, gėsti*), *kaziti* (*čeznoti*), *pariti* 'latać' (*perq*), *valiti se* 'κλιεσθαι' (lit. *veliu, vėlti* 'gręplować'), *variti* (*vьrěti*), *variti* 'προάγειν, προφθαίνειν' (lot. *veřu, vert* 'biec'). W wypadkach tych należy się liczyć z zanikiem formy pośredniej z wokalizmem *o*.

W bałtosłowiańskim (podobnie zresztą jak w germańskim) stopień długi wprowadzony został, jak już powiedziano, naprzód do form pochodnych z wokalizmem identycznym z wokalizmem osnowy. Nie wtargnął natomiast do form pochodnych, które różniły się od osnowy barwą wokaliczną. Z punktu widzenia czysto funkcjonalnego wzdłużenia jak *kaliti* \Leftarrow *kolěti* są namiastką apofonii jakościowej (jak w *broditi* \Leftarrow *bredq*), por. też goc. *faran* : *for* wobec *giban* : *gaf*. Równoważność obu tych zabiegów apofonicznych w germańskim została podkreślona już przez de Saussure'a (*Recueil*, s. 154), por. też Stang w *Lingua Posnaniensis* I,

s. 152 i n. Z punktu widzenia historycznego repartycja między \dot{e} : \ddot{o} i \dot{o} : \ddot{o} w językach północnych jest konsekwencją braku apofonii jakościowej do pierwiastków z wokalizmem podstawowym o .

Indoeuropejski stopień wzdłużony odziedziczony jest w aoryście sygmatycznym, istniejącym tylko w słowiańskim. Natomiast stopień wzdłużony pochodzenia młodszego pojawia się 1) w praeteritum litewskim na $-é-$; 2) u czasowników duratywno-iteratywnych (słow. $-ajg$); 3) w szeregu czasowników pierwotnie pierwiastkowych atematycznych.

Podczas gdy grupa słowiańska zachowuje obok aorystów na $-a-$ i $-ě-$ starą formację na $-e/o-$ (*dvigō*) i $-s-$ (*věsō*), w bałtyckim znikł bez śladu aoryst zarówno tematyczny jak i sygmatyczny. Zostały one zastąpione przede wszystkim przez praeteritum na $-é-$. Ważny wskaźnik morfologiczny pozwala odgraniczyć tę młodszą warstwę od odziedziczonych aorystów na $-é-$. Tam gdzie chodzi na pewno o stare aorysty na $-é-$, więc w typie słow. *minītō, mēnē-* (gr. *μεινόμεναι, ἐμείνην*), litewski wykazuje formę rozszerzoną *minėjo-*, tak samo w typie bez wątplenia starym lit. *tekū, tekėti*: *tekėjo*, podczas gdy praeterita na $-é-$ młodsze, przede wszystkim od czasowników na $-iē/iō-$, zachowują w praeteritum stary wygłos \acute{e} : *gērē-, gēr-ē-me*.

Jak już zauważono wyżej, w epoce bałtosłowiańskiej istniała kategoria czasowników stanu na $-i/ē-$, kategoria produktywna sądząc po wzdłużeniu pierwiastkowym zaświadczonej przez języki historyczne. Aoryst na $-ē-$ tych czasowników miał wartość ingresywną, tj. oznaczał wstąpienie w stan wyrażany przez praesens (stosunek znaczeniowy jak pol. *spię*: *zasnąłem*). Aoryst ten wyparł w grupie bałtyckiej stare formacje tematyczne i sygmatyczne. Ponieważ czasowniki stanu miały wokalizm wzdłużony, więc otrzymał go i odpowiedni aoryst. Prawdziwa opozycja semantyczna i fonetyczna (krótka: długa) między praesens prymarnym a aorystem derywatu na $-i/ē-$ mogła się wytworzyć tylko 1) jeśli czasownik prymarny będąc nieprzechodni zgadzał się co do diatezy z derywowanym czasownikiem stanu; 2) jeśli pierwiastek czasownika derywowanego zgadzał się z pierwiastkiem osnowy we wszystkich szczegółach różniąc się jedynie iloczasem. A więc punkt wyjściowy stanowiły czasowniki nieprzechodnie z wokalizmem pierwiastkowym wzdłużalnym i , u , e , a i sufiksem $-iē/iō-$ czasu terażniejszego, ponieważ praeteritum na $-é-$ pociągało za sobą również palatalność wygłosu pierwiastkowego: $-iau$, $-iai$, $-é$ (przed \acute{e} i w ogóle przed samogłoskami przednimi opozycja twarda: miękka zostaje, jak już widzieliśmy wyżej, zniesiona). A oto schemat ogólny ($R = r, l, n, m$; $T =$ zwarta lub szczelinowa):

praesens czasownika podstawowego: $-iRi\ddot{o}$, $-uRi\ddot{o}$, $-eTi\ddot{o}$, $-aTi\ddot{o}$, $-iTi\ddot{o}$, $-uTi\ddot{o}$;
praeteritum derywatu na $-i/ē-$: $-iR\acute{e}-$, $-uR\acute{e}-$, $-eT\acute{e}-$, $-aT\acute{e}-$, $-iT\acute{e}-$, $-uT\acute{e}-$.

Wzdłużenie występuje na jaw tylko w zgłosce otwartej wzgl. zakończonej na *s*, *š* (w wypadku wygłosu pierwiastkowego *sk*, *šk*). Np. *giriù* 'chwalić': *gýriau*; *iriùos* 'wioslować': *ýriaus*; *skiriù* 'dzielić': *skýriau*; *spiriù* 'podpierać': *spýriau*; *tiriù* 'badać': *týriau*; — *huriù* 'wróżyć': *búriau*; *huriùos* 'żeglować': *búriaus*; *duriù* 'kłuć': *dúriau*; *kuriù* 'zapalać; zakładać': *kúriau*; *kuliù* 'młócić': *kúliau*; *dumiù* 'dać': *dúmiau*; *stumiù* 'trącać': *stúmiau*; — *drebiù* 'bryzgać': *drébiaũ*; *dreskiù* 'rozdziierać': *dréskiaũ*; *dve-siù* 'zdychać': *dvésiaũ*; *krečiù* 'potrzasać': *kréčiaũ*; *lekiù* 'lecieć': *lékiaũ*; *plečiù* 'rozpościerać': *pléčiaũ*; *slepiù* 'ukrywać': *slépiaũ*; *srebiù* 'wciągać głośno plyn': *srebiaũ*; *teškiù* 'bryzgać': *téškiaũ*; — *blaškiù* 'rzucać': *bloškiaũ*; *dvakiù* 'śmierdzieć': *dvokiaũ*; *smagiù* 'ciąć, uderzyć': *smogiaũ*; *vagiù* 'kraść': *vogiaũ*; — *pučiù* 'dmuchać': *pūčiaũ*; *tupiù* 'przysiąść': *tūpiaũ*.

Po przejściu derywatu we formę fleksyjną, praeteritum na *-é-* ze wzdlużeniem wokalizmu pierwiastkowego rozszerza się i na inne czasowniki prymarne klasy na *-ie/i-o-*, a więc i te, które mają wokalizm pierwiastkowy pełny *eR*, *aR*:

beriu 'sypać': *bériaũ*; *periu* 'chłostać; parzyć': *périaũ*; *sveriu* 'wazyć': *svériaũ*; *žeriu* 'zgarbiać': *žériaũ*; *geriu* 'pić': *gériaũ*; *neriu* 'nawlekać itd.': *nériaũ*; *šeriu* 'karmić': *šériaũ*; *tveriu* 'chwycić, grodzić itd.': *tvériaũ*; *veriu* 'nawlekać': *vériaũ*; *gēlia* 'kłuć': *gēlē*; *keliù* 'podnosić': *kēliaũ*; *skeliù* 'rozszczepiać, rąbać': *skēliaũ*; *veliù* 'gręplować': *vēliaũ*; *lemiù* 'przeznaczać': *lémiaũ*; *remiù* 'opierać': *rémiaũ*; *semiù* 'czerpać': *sémiaũ*; *tremiù* 'wygnać': *trémiaũ*; *vemiù* 'wymiotować': *vémiaũ*; — *kariù* 'wieszać': *kóriau*; *atsikalieu* 'opierać się': *atsikoliaũ*.

Por. odpowiednie praeterita lotewskie: *dzīruōs*, *īru*, *šk'īru*, *būru*, *dūru*, *kūru*, *kū'ru*, *stūmu*, *dvēsu*, *lēcu*, *plētu*, *slēpu*, *strēbu*, *pūšu*, *tūpu*, *bēru*, *pēru*, *svēru*, *dzēru*, *tvēru*, *vēru*, *dzēlu*, *cēlu*, *šk'ēlu*, *vēlu*, *lēmu*, *smēlu*, *vēmu*, *kāru*.

Brak wzdlużenia w lit. *ariù*, *ariaũ*, *arti* 'orać' i *guliù* (obok *gulù*), *guliaũ*, *guliti* 'położyć się'. Odpowiedniki lot. *āru*, *aru*, *art* (Endzelin, KZ XLIII, s. 21) i słów. *orjō*, *orati* przemawiają za starym praeteritum na *-ā-* (**arā-*). Różnica między litewskim a resztą bałtosłowiańskiego wskazuje na to, że praeteritum to zostało zastąpione przez praeteritum palatalne (na *-é-*) dopiero po uogólnieniu długiego stopnia typu (*geriù*): *gériaũ*, (*kariù*): *kóriau*.

Praeteritum na *-é-* czasowników prymarnych z wygłosem twardym (*-e/o-*) podpada pod inną regułę: sufixs *-é-* pociąga za sobą palatalizację wygłosu pierwiastka (oddziałuje tu typ *tekù*: *tekēti*). Przykłady *degiaũ* ← *degù* 'palić'; *kasiaũ* ← *kasù* 'kopać, ryć'; *kepiaũ* ← *kepù* 'piec'; *lakiaũ* ← *lakù* 'chleptać'; *mečiaũ* ← *metù* 'rzucać'; *mušiaũ* ← *mušù* 'bić'; *nešiaũ* ← *nešù* 'nieść'; *pešiaũ* ← *pešù* 'wyrwać'; *plakiaũ* ← *plakù* 'bić'; *segiaũ* ← *segù* 'zapinać'; *tepiaũ* ← *tepù* 'smarować'; *vedžiaũ* ← *vedù* 'wieść';

vežiaũ \Leftarrow *vežu* 'wieźć'; *mezgiaũ* \Leftarrow *mezgù* 'wiązać, szydelkować'; *rezgiaũ* \Leftarrow *rezgù* 'pleść, wiązać (sieć)'.

Czasowniki *gimiauũ* \Leftarrow *gemù* 'rodzić się', *giniauũ* \Leftarrow *genù* 'pędzić' i *miniauũ* \Leftarrow *menù* 'pamiętać' wykazują również oczekiwany wokalizm krótki.

Zaświadczony on jest i przez odpowiednie formy łotewskie: *dedzu*, *kasu*, *laku*, *metu*, *nešu*, *secu*, *tepu*, *vedu*, *dzimu*, *dzinu*.

W pewnych określonych wypadkach praeteritum ze wzdłużeniem wtargnęło i do czasowników prymarnych na *-e/o-*, mianowicie wtedy, gdy wokalizm czasu teraźniejszego zgodny był z wokalizmem bezokolicznika i, równocześnie, iloczas samogłoskowy z powodu zakończenia sonantycznego pierwiastka był w bezokoliczniku nieokreślony. Więc *ginù* 'bronić': *gýniau*; *minù* 'deptać': *mýniau*; *piłù* 'lać, sypać': *pýliau*; *pinù* 'pleść': *pýniau*; *skinù* 'szczypać, zrywać': *skýniau*; *trinù* 'trzeć': *trýniau*. Łotewskie odpowiedniki, o ile są zaświadczone, mają wokalizm krótki: *minu*, *minu*, *mīt*; *pinu*, *pinu*, *pīt*; *šk'ínu*, *šk'ínu*, *šk'īt*; *trinu*, *trinu*, *trīt*. A więc przerzucenie się wzdłużenia na czasowniki z czasem teraźniejszym niepalatalnym (*-e/o-*) jest innowacją litewską. Tylko czasowniki o strukturze *ginù*, *ginti* mogły podpaść pod wpływ czasowników ze wzdłużeniem preterytalnym: zgadzały się one ze swymi wzorami (np. *giriù*, *girti*) zarówno co się dotyczy niezmienności wokalizmu jak też co się dotyczy iloczasu (krótki w praesens, nieokreślony w bezokoliczniku). Typ *genù*, *giñti* z powodu swej apofonii, typ *degù*, *dęgti* z powodu swego iloczasu (wzór palatalny *dvesiù*, *dvęsti*) nie uległy oddziaływaniu czasowników na *-ie/įo-* ze wzdłużeniem preterytalnym.

Co się dotyczy czasowników niepalatalnych *barù*, *bariaũ*, *bárti* 'gderać', *malù*, *maliaũ*, *málti* 'mleć', *kalù*, *kaliaũ*, *kálti* 'kuć', to na pewno chodzi o formy przekształcone zarówno w praesens jak i w praeteritum. Stare praeterita litewskie brzmiały *baraũ*, *malaũ*, *kalaũ* (to ostatnie jeszcze w użyciu). Praesentia łot. *bara-*, *mal'a-* *kal'a-* zgadzają się z formami słowiańskimi (*borjo*, *meljo*, *koljo*) i mogą wobec tego być uważane za starsze w stosunku do formacji niepalatalnych litewskiego. W sumie opozycja praesens na *-ie/įo:* praeteritum na *-ā-* tłumaczy nam brak wzdłużenia (por. wyżej *ariù*, *ariaũ* \Leftarrow **araũ*). Stan stary utrzymany jest na ogół w łotewskim: *mal'u*, *malu*, *maļi*; *kal'u*, *kalu*, *kaļt*; *baru*, *bāru* (dial. *baru*), *baŗt*.

Zarówno czasowniki na *-i/ē-* jak i typ *tekēti*, które przyczyniły się w bałtyckim do ekspansji starego aorystu na *-ē-*, mają obecnie w litewskim praeteritum nie na *-ē-*, lecz na *-ėjo-*. Mamy tu więc do czynienia z kombinacją sufiksów *ē* i *ā*, z których pierwszy, wtargnąwszy do bezokolicznika (*-ēti*, *tekēti*), utracił swą wartość pierwotną. Zastąpienie formy **minē*, zachowanej w słowiańskim (*mьně*), przez *minėjo* jest ważnym argumentem potwierdzającym nasze tłumaczenie wzdłużenia preterytalnego.

W historii koniugacji słowiańskiej poważną rolę odegrała formacja na *-āie/o-* ze wzdłużeniem pierwiastkowym, znacznie większą aniżeli czasowniki pochodne na *-eie/o-* na stopniu pierwiastkowym *o*. Derywaty na *-āie/o-* stały się bowiem formami fleksyjnymi nie tylko czasowników prymarnych, ale i pochodnych, por. np. st.-c.-sl. *voditi* : *-važdati*.

Stopień zero zaświadczony jest w łacinie, np. *in-cumbere* : *cūbāre*, *dīcere* : *de-dīcāre*, *dūcere* : *ē-dūcāre*, *lābi* : *lābāre*. Staroirlandzki przeciwstawia **scanda-* w *adscannaim*, *doindscannaim* 'zaczynam' (znaczenie przenośne) prymarnemu *scendim* 'skacze' (Sjoestedt, BSL XXV, 1924, s. 154). W słowiańskim stopień zero wzdłużony wynika z przekształcenia stopnia zero, por. wyżej czasowniki pochodne na *-i/ē-*. Stopień zero wzdłużony pojawia się we wszystkich wypadkach, w których wokalizm czasownika podstawowego wykazuje zero bądź w praesens, bądź w bezokoliczniku:

w praesens stopień pełny	w bezokoliczniku stopień zero	iterativum
<i>berǫ</i>	<i>byrati</i>	<i>-birati</i>
<i>derǫ</i>	<i>dyrati</i>	<i>-dirati</i>
<i>perǫ</i> 'bić; kąpać'	<i>pyrati</i>	<i>-pirati</i>
<i>stelǫ</i>	<i>stylati</i>	<i>-stilati</i>
<i>zovǫ</i>	<i>zovati</i>	<i>-zyvati</i>

w praesens stopień zero	w bezokoliczniku stopień pełny	iterativum
<i>-čnǫ</i>	<i>-četi</i> ($e \leq e + n$)	<i>-činati</i>
<i>dmǫ</i>	<i>doti</i> ($o \leq o + m$)	<i>-dymati</i>
<i>mьrǫ</i>	<i>*merti</i>	<i>-mirati</i>
<i>nьrǫ</i> 'zanurzać się'	<i>*nerti</i>	<i>-nirati</i> (<i>-nyrati</i>)
<i>stьrǫ</i> 'rozpościerać'	<i>*sterti</i>	<i>-stirati</i>
<i>sypǫ</i> 'sypać'	<i>suti</i>	<i>-sypati</i>
<i>tьrǫ</i>	<i>*terti</i>	<i>-tirati</i>
<i>žьmǫ</i> 'ściskać'	<i>žeti</i> ($e \leq e + m$)	<i>-žimati</i>

W braku apofonii stopień pełny: zero wokalizm wzdłużony formy iteratywnej odpowiada jednolitej barwie wokalicznej osnowy: *bodǫ*, *bosti* \Rightarrow *-badati*; *mogǫ*, **mokti* \Rightarrow *-magati*; *metǫ*, *mesti* \Rightarrow *-mětati*; *plovǫ*, *pluti* 'pływać' \Rightarrow *plavati*; *tekǫ*, **tekti* \Rightarrow *-tėkati*.

W formach jak *gnetǫ*, *gnesti* \Rightarrow *-gnětati* i *-gnitati*; *grebǫ*, *greti* 'wiosłować; grzebać' \Rightarrow *-grėbati*, *-gribati*; *pletǫ*, *plesti* \Rightarrow *-plėtati* i *-plitati* — wokalizm *i* odzwierciedla, może w niektórych wypadkach, stopień zero usunięty w osnowie (por. *bredǫ*, *bręsti*). Formy *-ricati* (obok *-rėkati*) \Leftarrow *rekǫ*, **rekti* i *-žizati* (obok *-žagati*) \Leftarrow *žego*, **žekti* tłumaczą się rozkaznikami *rci*, *žbzi*.

Niektóre iterativa słowiańskie mają dokładne odpowiedniki w łotewskim: *mētāt* 'rzucać' (← *metu, mest*) = st.-c.-sł. *-mētati*; *tēkāt* 'biec, ciec' (← *teku, tekt*) = słow. *-tēkati*; *dirāt* 'odzierać ze skóry' = słow. *-dirati*; *gūbātiēš* 'pochylać się' (← *gubstu, gubt*) = słow. *-gybati*. Por. dalej *lēkāt* 'podskakiwać' (← *lecu, lēkt*), *nēsāt* 'nosić' (← *nesu, nest*), podczas gdy słowiański posługuje się derywatem na *-eje/o-* z wokalizmem *o* (*nositi*). Z wygłosem palatalnym np. *mīnāt* 'deptać' (← *minu, mīt*).

W litewskim odpowiednie wzdłużenie charakteryzuje pewne derywaty na *-oju, -oti*; *-au, -yti*; *-au, -oti*:

-oju, -oti np. *mýnioju, mýnioti* 'deptać' (forma intensywna do *minù, mìniti*); *súpoju, súpoti* 'kolysać', iterativum do *supù, sùpti*;

-au, -yti np. *mētau, mētyti* 'rzucać', forma intensywna do *metù, mèsti*;

-au, -oti np. *glúdau, glúdoti* 'przycupnąć, być ukrytym' ← *glaudžiù, glaūsti*; *klúpaу, klúpoti* 'kleczeć' ← *klumpù, klùpti* 'potykać się, klęknąć'; *dýgrau, dýroti* do *dairaūs, dairýtis* 'rozglądać się'; *rýmau, rýmoti* 'być podpartym' ← *remiù, reñti* 'podpierać'.

W tej ostatniej grupie znajdujemy czasowniki stanu równoznaczne z formacją na *-i/é-*. Np. *lindau, lindoti* 'być ukrytym' = *lindžiù, lindēti*; *glúdaу, glúdoti* = *glūdžiù, glūdēti*; *kiútau, kiútoti* 'siedzieć w ukryciu, trwać bez ruchu' = *kiūčiù, kiūtēti*; *klúpaу, klúpoti* = *klúpiu, klūpēti*; *dýgrau, dýroti* = *dyriù, dyrēti*; *kýšau, kýšoti* 'wystawać' = *kyšiù, kyšēti*.

Jeśli przykłady bałtyckie są mniej liczne od słowiańskich, to wynika to z produktywności już specyficznie słowiańskiej formacji na *-ajō* ze wzdłużeniem pierwiastkowym, która z formy pochodnej awansowała na formę fleksyjną, podobnie jak na gruncie bałtyckim morfem *-ē-* z morfemu słowotwórczego stał się końcówką czasu przeszłego.

Jeszcze jedna ważna kategoria czasownikowa wykazuje szereg form ze wzdłużeniem wokalizmu pierwiastkowego. Są to dawne czasowniki pierwiastkowe atematyczne, które w bałtosłowiańskim prawie wszystkie utraciły fleksję atematyczną.

Według Meilleta (MSL XIV, s. 336—337) następujące czasowniki bałtosłowiańskie zawdzięczają pierwotnej fleksji pierwiastkowej atematycznej swój wokalizm wzdłużony:²³

lit. *bėgu, bėgti* 'biec' (łot. *bėgu, bėgt*), słow. **bėgo*, por. ros. *beg'u* (inf. *bež'at's*) i st.-c.-sł. *bėžo, bėžati*; pierw. indoeur. **bhėg** w gr. *φέβομαι, φόβος*;

lit. *ėdu (ėmi), ėsti* 'jeść' (łot. *ėdu* i *ėmu; ėst*), st.-c.-sł. *jamь, jasti*; pierw. indoeur. **ēd*, por. st.-ind. *átti*, gr. *ēδομαι, ēσθίω*, łac. *ēdere* itd.;

²³ Fleksję tę utrzymał zresztą jedynie czasownik **ed* 'jeść'.

lit. *sėdu*, *sėsti* 'usiąć' (lot. *sėžu*, *sėst*), dial. jeszcze 3. os. *sėst*, st.-c.-sl. *sėdę*, *sėsti*; pierw. indoeur. **sėd*, por. st.-ind. *sątsi*, *sądas* = gr. *ėdęs*, st.-skand. *setr* n. itd.;

lit. *įsėkti* 'wryć', *įsėkti* 'rzeźbić' (Bretkūn), st.-c.-sl. *sėkę*, *sėsti*; pierw. indoeur. **sėk*, por. lac. *sėcare* (*sėcūris*, *sėcīvum*, Trautmann, *op. cit.*, s. 255).

Mogłoby tu należeć również kilka czasowników litewskich na *-ie/įo-* z wokalizmem wzdłużonym:

lit. *grėbiu*, *grėbti* 'grabić' ale słow. *grebę*, *greti* z samogłoską krótką;

lit. *glėbiu*, *glėbti* 'obejmować' (lot. *glėbu*, *glėbt* 'ratować, zachować'), ale odpowiednia formacja iteratywna słowiańska ma samogłoskę krótką: *globlję*, *globiti* 'wbijać';

lit. *trėškiu*, *trėkšti* 'wyciskać', ale *trėška*, *trėškėti* 'trzeszczeć'; st.-c.-sl. *trėskati* 'strepitum edere', *troska* 'trzask' itd.

Por. wreszcie lit. *šoku*, *šokti* 'skakać' (lot. *saku*, *sakt* 'rozpoczynać') wobec słow. *skoćę*, *skoćiti*.

Wynika z tej listy, która zapewne nie jest kompletna, że w bałtosłowiańskim samogłoska została wzdłużona w pewnych pierwiastkach czasownikowych typu *TeT*, tj. ze spółgłoską zwartą lub szczelinową po samogłosce podstawowej. Wszystko zdaje się wskazywać na to, że zgodnie z hipotezą Meilleta chodzi tu o stare pierwiastkowe atematyczne czasowniki. Czasowniki pierwiastkowe zaświadczone, wyjąwszy **ėdmi*, nie mogą ani potwierdzić, ani obalić tej hipotezy, ponieważ ich struktura fonetyczna wyklucza odróżnienie stopnia normalnego i wzdłużonego: słow. *vėstę*, *dastę*, lit. *liėkti* 'pozostaje', *miėgti* (dial.) 'śpi', *rausti* (archaiczne) 'placze', *riąugti* (dial.) 'ma czkawkę', *sėrgti* (archaiczne) 'strzeże', *ėit(i)* 'idzie', *pa-velt* (archaiczne) 'nakazuje', *dūost(i)* 'daje', *dėsti(s)* 'dzieje się' (*de* = stara reduplikacja).

By wyjaśnić bałt. **ėmi*, słow. **ėmь* itd. należy uwzględnić fakt, że praesens pierwiastkowe atematyczne mając końcówki specjalne różni się pod tym względem od wszystkich innych formacji, szczególnie typu tematycznego (*-ę/o-*, *-ie/įo-*, słow. *-nę/no-*). Czasowniki wszystkich innych klas (z infiksem lub sufiksem nosowym, na *-i/ė-*, *-eie/o-*, *-āie/o-* itd.) obejmowały także typy produktywne i żywotne. Serie końcówkowe czasowników pierwiastkowych, lit. *-mi-*, *-si-*, *-ti* i słow. *-mь*, *-si* były podporządkowane seriom lit. *-u* (*-uo*), *-i* (*-ie*), zero (*a*) i słow. *-ę*, *-si*, właściwym nie tylko czasownikom tematycznym niemotywowanym, ale i wszystkim motywowanym, tematycznym czy atematycznym (np. lit. *minių*, *minų*, słow. *mnję*, *mnjisi*).

Prawo morfologiczne rządzące tym stosunkiem było następujące: końcówki typu *-mi* pociągają za sobą brak samogłoski tematycznej. Odpowiedni pierwiastek czasownikowy przedstawiał więc sylabę zamkniętą:

**eimi*, **eiti*; **velmi*, **velti*; **ědmi*, **ěsti*; **běgmi*, **běkti*; **sědmi*, **sěsti*; **sěkmi*, **sěkti* w stosunku do potencjalnych form tematycznych **ěiō*, **ěietī*; **vělo*, **věleti*; **ědō*, **ědeti* itd.

Po skróceniu tautosylabicznych dyftongów długich wartość kontrastu **ěiō* → **eimi*, **vělo* → **velmi* zmieniła się: przez opozycję do typu tematycznego samogłoska *e* dyftongów tautosylabicznych *ei*, *el* itd. ujęta została jako długość fonetycznie skrócona, co pociągnęło za sobą długość w **ěsti*, **běkti*, **sěsti*, **sěkti* itd. (⇒ **ěsti*, **běkti*, **sěsti*, **sěkti*...). Z powodu nieregularności swego paradygmatu (*es* : *s*) jedynie czasownik *esmi* uniknął tego przekształcenia.

Wzdłużenie w czasownikach pierwiastkowych atematycznych w indyjskim i w bałtosłowiańskim ma wprawdzie wspólną przyczynę ogólną, mianowicie szczątkowy charakter tej formacji. Jednakowoż mechanizm i chronologia względna powstania ind. typu *mārṣti* z jednej strony, bałtosłow. **ěsti* z drugiej, na tyle różnią się od siebie, że należy mówić o traktowaniu niezależnym czasowników pierwiastkowych atematycznych. Wzdłużenie indyjskie oparte jest na paradygmacie z alternacją wokaliczną (*L'apophonie en indo-européen*, s. 155), wzdłużenie bałtosłowiańskie możliwe było dopiero po usunięciu alternacji. Nie ma ani jednej wspólnej formy z wokalizmem wzdłużonym w indyjskim i bałtosłowiańskim. Z czasowników pierwiastkowych atematycznych, zachowanych wspólnie w obu grupach, dwa (**esti*, **eiti*) nie mają wzdłużenia, trzeci (**ed-ti*) wykazuje je jedynie w bałtosłowiańskim.

IV

Historyczne intonacje języków litewskiego, lotewskiego, serbochorwackiego i słoweńskiego wynikają z różnych przekształceń systemu intonacyjnego powstałego w epoce wspólnoty bałtosłowiańskiej. Dwa czynniki wpłynęły głównie na wytworzenie się pod tym względem różnicy między litewskim a językami słowiańskimi: działanie w litewskim tzw. „prawa de Saussure'a“ (którego właściwe sformułowanie podano już w r. 1931 w *Le problème des intonations balto-slaves* (RS X, s. 46—50; por. też *L'accentuation*, 1952, s. 243 in.) oraz osłabienie jerów w słowiańskim (*L'accentuation*, s. 263 in.). Rekonstrukcja stanu sprzed tych zmian daje czy to w litewskim, czy też w słowiańskim obraz przedstawiający kontynuację stosunków bałtosłowiańskich. Zaznaczyć przy tym należy, że w pewnych szczegółach litewski, w innych słowiański zachowuje bezpośrednio stan stary. Tak np. bezpośrednio przyczyna powstania opozycji fonologicznej cyrkumfleks: akut, mianowicie przerzucenie akcentu wewnętrznego z sylab krótkowokalicznych na zgłoskę początkową wyrazu, zaświadczona jest dobrze w litewskim we fleksji tematów spółgłoskowych (np. acc. sing. *dūkeri*, *móteri* wobec ind. *duhitāram*, *mātāram*), nató-

miast w słowiańskim raczej we zwrotach przyimek + rzeczownik (*n|a rokę* itp.).

Po wyeliminowaniu zjawisk późniejszych, specyficznie bałtyckich lub słowiańskich, dziedzictwo bałtosłowiańskie w zakresie morfologicznej roli intonacji przedstawia się następująco:

1) W zakresie wyrazów niemotywowanych (prymarnych) znika wszelka różnica między indoeuropejską barytonezą i oksytonezą. Wyrazy z pierwiastkową długością (*ē, ēi, ēr* itd.) otrzymują intonację akutową — bez względu na dawną barytonezę czy oksytonezę. Wyrazy z pierwiastkową krótkością (*ě, ěi, ěr* itd.) mają brak intonacji (czyli tzw. intonację cyrkumfleksową), również bez względu na starą akcentuację.

Intonacja pierwiastkowa implikuje zarazem przebieg akcentuacyjny paradygmatu. Wyrazy z pierwiastkiem akutowanym zatrzymują w całym paradygmacie akcent na pierwiastku. Wyrazy z pierwiastkiem cyrkumfleksowanym przerzucają w tzw. formach słabych akcent na ostatnią sylabę.

Powyższe uwagi dotyczą zarówno deklinacji jak i koniugacji.

2) W zakresie wyrazów motywowanych (pochodnych) powstanie intonacji przyczyniło się do wytworzenia kilku typów intonacyjno-akcentuacyjnych. Rozróżniamy:

- a) derywaty, które zasadniczo zatrzymują akcentuację (form słabych) osnowy;
- b) derywaty stale akcentujące sufiks;
- c) derywaty z akcentuacją recesywną czyli metatonią cyrkumfleksową pierwiastka (akcent na pierwszej morze);
- d) derywaty z akcentuacją przedsufiksálną czyli metatonią akutową (akcent na drugiej morze).

Pełny wachlarz tych możliwości znajdujemy przede wszystkim w deklinacji nominalnej.

3) Jak widać⁴ z powyższego (sub 1), tematy oksytoniczne przestały istnieć w zakresie wyrazów niemotywowanych. Ale stale, właściwe każdemu językowi przechodzenie wyrazów z kategorii motywowanych do niemotywowanych sprawiło, że zrab wyrazów niemotywowanych był zasilany przez tracące swą motywację derywaty, między innymi i derywaty oksytoniczne (2b ewent. i 2a). W ten sposób uzyskujemy zarówno w deklinacji jak i koniugacji znaną trójdzielność intonacyjno-akcentuacyjną paradygmatów, utrzymaną dobrze w słowiańskim, postulowaną przez lotewski, a przekształconą w litewskim na skutek konsekwencji morfologicznych „prawa de Saussure'a“ na schemat czwórkowy: nieruchome akutowane i cyrkumfleksowane oraz ruchome akutowane i cyrkumfleksowane. Dla bałtosłowiańskiego przyjąć należy: a) paradygmaty barytoniczne nieruchome z akutem; b) paradygmaty ruchome z cyrkumfleksem; c) paradygmaty oksytoniczne.

Przykłady zgodności bałtycko-słowiańskich w zakresie wyrazów niemotywowanych:

Intonacja akutowa i paradygmat nieruchomy: lit. *dūmai* = lot. *dūmi*, słow. *dymz*; lit. *bóba* = lot. *bāba*, słow. *baba*; lit. *glinda* = lot. *gnīda*, słow. *gnīda*; lit. *kūrpė* = lot. *kuřpe*, słow. **kərplja*; lit. *kūopa* = lot. *kuōpa*, słow. *kupa*; lit. *liepa* = lot. *liēpa*, słow. *lipa*; lit. *lōpa* = lot. *lāpa*, słow. *lapa*; lit. *vārna* = lot. *vārna*, słow. **vorna*; lit. *vīlna* = lot. *viľna*, słow. **vīlna*; lit. *žiáunos* = lot. *žaiūnas*, słow. *žuna*; lit. *nýtis* = lot. *nīts*, słow. *nīts*; lit. *mótė* = lot. *māte*, słow. *mati*; lit. *báltas* = lot. *baľts*, słow. **bolto* (neutrum substantywizowane); lit. *ilgas* = lot. *iľgs*, słow. **dylgz*; lit. *pīlnas* = lot. *pīľns*, słow. **pīľnž* (u starych akutowanych przymiotników ruchomość litewska jest wtórna, por. *L'accentuation*, s. 255).

Intonacja cyrkumfleksowa i paradygmat ruchomy: lit. *draūgas* = lot. *drāugs*, słow. *drugz*; lit. *lañkas* = lot. *luokz*, słow. *ljkz*; lit. *maišas* = lot. *māiss*, słow. *měxz*; lit. *miėgas* = lot. *mīegz*, słow. *migz*; lit. *sniėgas* = lot. *snīegz*, słow. *snėgz*; lit. *vīľkas* = lot. *vīľks*, słow. *vīľkz*; lit. *barzdà* = lot. *bārda*, słow. **borða*; lit. *grindà* = lot. *grīda*, słow. *grėda*; lit. *talkà* = lot. *tālka*, słow. **tolka*; lit. *žiemà* = lot. *žīema*, słow. *zima*; lit. *ausis* = lot. *àuss*, słow. *uši* (dualis); lit. *viršūs* = lot. *vīrsus*, słow. *vīrxz*; lit. *žąsis* = lot. *žūoss*, słow. *gpsz*; lit. *šiėnas* = lot. *šīens*, słow. *sėno*; lit. *sausas* = lot. *sāuss*, słow. *suxz*.

Pojęcie i zasięg ruchomości paradygmatów są zmienne na przestrzeni długiego czasokresu historii języków bałtosłowiańskich. Pierwotnymi formami „mocnymi“ (tj. akcentowanymi na pierwszej morze wyrazu) były acc. (może i dat.) sing. oraz nom. i acc. plur. i dualis. Pomijając wypadki unieruchomienia akcentu (lotewski, zach.-słow. z wyjątkiem kaszubskiego) krzywa akcentuacyjna paradygmatu ruchomego utrzymała się na ogół dobrze u tematów żeńskich na *-ā-* (wyjąwszy działanie „prawa de Saussure'a“ w litewskim, cofnięcie akcentu z jerów końcowych w słowiańskim, np. gen. plur. *nlogz* \Leftarrow **noglz*). W związku z osłabieniem jerów nastąpiło także ograniczenie a raczej przekształcenie ruchomości u tematów na *-o-*, *-i-*, tak że mają one więcej barytonezy (przedstawiają inny typ ruchomości) niż tematy na *-ā-*²⁴.

Przykład paradygmatów na *-ā-* w lit. i słow.:

	lit.	ros.
acc. sing.	<i>bařzda, žiėma</i>	<i>blorodu, žimu</i>
nom. plur.	<i>bařzdos, žiėmos</i>	<i>blorody, žimy</i>
nom. sing.	<i>barzdà, žiemà</i>	<i>borodla, žimla</i>
gen. sing.	<i>barzdōs, žiemōs</i>	<i>borodly, žimly</i>
gen. plur.	<i>barzdū, žiemū</i>	<i>borod, žim</i> (\Leftarrow <i>*bordlž, *žimlž</i>)
dat. plur.	<i>barzdóms, žiemóms</i>	<i>borodlam, žimlam.</i>

²⁴ Pierwotnie formami mocnymi były i tutaj acc. (może i dat.) sing. oraz nom. i acc. plur. i dual.

Przykłady na zgodności akcentuacyjne w obrębie derywatów w litewskim i słowiańskim:

słow. derywaty oksytoniczne *pis̃mlo*; **m̃ñc̃b*, **š̃ṽc̃b*, **sṽc̃b*, **ṽc̃b*; **ṽc̃er̃ñj̃b*, **zim̃ñj̃b*; **č̃etṽrt̃b*, **p̃et̃b*, **š̃est̃b*, **os̃m̃b*, **des̃et̃b*; *nagoŭa* = lit. derywaty cyrkumfletowane nieruchome: *piešimas*; *minikas*, *siuvikas*, *šventikas*, *vainikas*; *vakarinis*, *žieminis*; *ketvirtas*, *penktas*, *šeštas*, *ąšmas*, *dešimtas*; *nuogata* (gen. *nuogatos*);

słow. derywaty z przyrostkiem akutowanym: **ortaj̃* (s.-ch. *r̃ataj̃*); *sestr̃ñb*; *oṽc̃ina*; *rogat̃b*, **bordat̃b*, **golvat̃b*, *rosat̃b*; **p̃z̃it̃j̃b*, **ṽl̃c̃it̃j̃b*, **g̃ps̃it̃j̃b* = lit. *artojas*; *seserėnas*; *avikiena*; *ragūotas*, *barzdōtas*, *galvōtas*, *rasōtas*; *putj̃tis*, *vilkj̃tis*, *žasj̃tis*.

Nie miejsce tutaj wchodzić we wszystkie szczegóły ewolucji fonetycznej intonacji i roli, jaką odegrały jej sukcesywne formy w morfologii bałtyckiej i słowiańskiej. Odsyłam do *L'accentuation*, s. 242—422.

Ważnym jest jednak stwierdzenie, że w obu gałęziach językowych system koniugacyjny wykazuje tę samą budowę prozodyczną co deklinacyjny, a więc:

W słowiańskim mamy trzy typy paradygmatów, kontynuujące trójcę bałtosłowiańska: barytona akutowane z nieruchomym paradygmatem, cyrkumfletowane z ruchomym paradygmatem, wreszcie paradygmaty oksytoniczne.

W litewskim oksytona znikły, podobnie jak w deklinacji, i podobnie jak w deklinacji możemy i w koniugacji wyróżnić cztery klasy akcentowe (por. *L'accentuation*, s. 400):

paradygmat²⁵ akutowany nieruchomy: *rōdau*, *rōdai*, *rōdo*; *terōdai*, *rōdas*;

paradygmat cyrkumfl. nieruchomy: *rašaũ*, *rašaĩ*, *rāša*; *terāšai*, *rāšas*;

paradygmat akutowany ruchomy: *dirbu*, *dirbi*, *dirba*; *tedirbiẽ*, *dirbās*;

paradygmat cyrkumfl. ruchomy: *liekũ*, *lieki*, *liẽka*; *teliekiẽ*, *liekās*.

Język litewski ze swym trójkowym odróżnieniem wokalizmu nagłosowego, zarówno w deklinacji jak i w koniugacji (*ã*, *à*, *á*; ta ostatnia forma właściwa dawnym paradygmatom oksytonicznym) pozostał bliższy pierwotnemu systemowi bałtosłowiańskiemu.

Z powyższego wynikałoby, że skłonni jesteśmy traktować pewne wspólne cechy oraz różnice morfologiczne jako argumenty raczej drugorzędne. W rzeczywistości chodzi w tym ostatnim wypadku o zjawiska,

²⁵ Paradygmat ujęty tu jest w szerokim znaczeniu (całej koniugacji danego czasownika).

które albo nie dają się umiejscowić w łańcuchu chronologii względnej, albo są namacalnie późniejsze od analizowanych tutaj. I tak różnice w czasie przeszłym a więc ekspansja aorystu na $-ē-$ w litewskim (na niekorzyść aorystów sygnatycznego i tematycznego) jest późniejszą od izoglosy powstania stopnia wzdłużonego. Podobnie późniejszym od tej izoglosy zjawiskiem jest wejście form iteratywnych ze wzdłużeniem pierwiastkowym do systemu koniugacji słowiańskiej i, zapewne w związku z tym, wyparcie staro- futurum. Z niezależnie od siebie powstałych formacji imperfectum (lit. *-davau*, słow. *-ѣахъ*) na pewno żadna nie jest daty bałtosłowiańskiej itd.

Żadnego też nacisku nie należy kłaść na różnice końcówek, jak lit. 1. plur. *-me*: słow. *-mъ*, lit. 1. dual. *-va*: słow. *-vě* itp. Tego rodzaju różnice dialektyczne, chociaż może mniej liczne, istnieją nawet między indyjskim i irańskim (np. 2. sing. med. ind. *-thāḥ*: ir. **-sa*). Z drugiej strony zredukowanie w bałtyckim dwóch szeregów końcówek czasownikowych, prymarnych i sekundarnych, do jednego, jest oczywiście stosunkowo późne (st.-c.-sł. *-o*, *-eši*, *-eto*, *-oto* ale *-o*, *-e*, *-e*, *-o*).

Wydaje się, że pewna przesada, z jaką wysuwa się na plan pierwszy względy morfologiczne, polega na pomieszaniu pojęć. Budowa morfologiczna przedstawia niewątpliwie partię centralną systemu językowego. Ale dla przeprowadzenia dowodu faktu historycznego, jakim jest pokrewieństwo językowe, odróżnienie fonetyki i morfologii mniejszą odgrywa rolę. Chodzi o specyficzność izoglos; specyficzne wspólne zmiany fonetyczne są argumentem bardziej ważkim aniżeli banalna zgodność morfologiczna, np. lit. *-lus* = słow. *lъ*, lit. *-rus* = słow. *-rъ* itp., powstałe przez równoległą konglutynację (*-l + us*, *-r + us* itd.)

Omówione wspólne innowacje (II—IV), szczególnie palatalizacja spółgłosek, powstanie i skrócenie dyftongów długich, cofnięcie w określonych warunkach akcentu na zgłoskę początkową, sięgają epoki bardzo odległej oraz wyciskają głębokie piętno na całej strukturze języka. Budowa fonologiczna wyrazu nabiera w wyniku powstania kategorii palatalności obejmującej wszystkie spółgłoski oraz intonacji sylab początkowych wyglądu nie powtarzającego się w żadnym innym języku indoeuropejskim. Do tego dochodzą zmiany w budowie morfologicznej wyrazu, rozszczepienie stopnia zanikowego na dwie postaci *ir/ur*, *il/ul* itd., dodatkowa charakteryzacja, z pomocą wzdłużenia i/lub intonacji, odziedziczonych kategorii morfologicznych, fleksyjnych i słowotwórczych. Tę rolę spełnić mogły iloczasy i intonacja dlatego, że są w przeciwieństwie do fonemów elementami prozodycznymi, warunkowanymi często morfologicznie (a nie fonetycznie) przez końcówki i sufiksy.

Dlatego skłonni jesteśmy uważać omówione tu zmiany II—IV za najsilniejsze argumenty przemawiające za jednością językową bałtosło-

wiańską. Przede wszystkim powszechną palatalizację i swoistą zmianę akcentuacji można uważać za innowacje, które oderwały obie grupy językowe jaskrawo od sąsiednich języków indoeuropejskich, podobnie jak przesuwka spółgłoskowa grupę germańską. Zgodności w zmianach użycia tego czy innego morfemu, rozszerzenie lub zwężenie (aż do zaniku) zasięgu użycia, wspólne wytworzenie nowych sufiksów przez integrację starych są bez wątpienia również argumentami pożądanymi i pożytecznymi, wspierającymi tezę jedności bałtosłowiańskiej, ale ustępują w swej ważności podanym wyżej.

Ze studiów nad polskimi grupami spółgłoskowymi

NAGŁOS ZAIMKA WSZY(S)TEK

W dotychczasowych badaniach nad zaimkiem *wszy(s)tek* wiele miejsca poświęcono sprawie niejasnego *s*, którego pojawienie się doprowadziło do wyparcia dawniejszej postaci *wszytek* przez nowszą *wszystek*¹. Problem ten trudno uznać za w pełni wytłumaczony. Oba objaśnienia: fonetyczne (Baudouina de Courtenay) i morfologiczne (A. Obrębskiej) nie rozwiązują tej osobliwej zagadki w sposób ostateczny. Wydaje się, że kwestia ta wymaga ponownego rozważenia na możliwie pełnym materiale historyczno-językowym. Nie jest to zresztą jedyna zagadka, jaką kryje w sobie zaimek *wszy(s)tek*. Tu należą także niezbyt przejrzyste formy *wszyciek*, *wszycek*, często występujące w staropolskich zabytkach, nieobce innym językom słowiańskim.

Zamierzeniem niniejszej rozprawki nie jest omówienie całości zagadnień łączących się z zaimkiem *wszy(s)tek*; ma ona na celu wyłącznie przedstawienie problematyki związanej z jego nagłosem, mianowicie idzie tu o grupę spółgłoskową *vš-*, pojawiającą się w rozmaitych formacjach słowotwórczych zawierających ten rdzeń, np. *wszak*, *wszako*, *wszelaki*, *wszelki*, *wszen*, *wszytek*.

Dotąd nie zwracano wiele uwagi na losy tej grupy spółgłoskowej. Dotyczy to zarówno gramatyki porównawczej słowiańskiej, jak i badań nad językiem polskim. J. Łoś² stwierdza jedynie, że „w niektórych zabytkach prapolska grupa *vš-* wymienia się na *šv-* [...] raz znajdujemy *se wsyithkemy*“, podając siedem przykładów takiej zmiany: *szwemu* (2 r.), *szwemi*, *szwelki*, *szwytek*, *szwytki* (2 r.). Jeszcze mniej na wspomniany temat

¹ J. Baudouin de Courtenay, *Einige fälle der wirkung der analogie in der polnischen declination*, Kuhns Zeitschrift VI, 1870, s. 24; J. Łoś, *Gramatyka polska*, II *Słowotwórstwo*, Lwów 1925, s. 78; A. Brückner, *Słownik etymologiczny języka polskiego*, Kraków 1927, s. 636; J. Otrębski, *Przyczynki słowiańsko-litewskie*, Wilno 1930, s. 17—25; A. Obrębska, *Tajemnicze s we wszystkim*, JP XVII, 1932, s. 115—120.

² *Op. cit.*, *Głosownia historyczna*, Lwów 1922, s. 196.

wypowiada się J. Rozwadowski³: „w st. języku jest oboczność postaci pnia zaimkowego *wsz- wś-* || przestawionych *szw- św-*: *szwytek, Świeciech* (≡ *Sieciech*), *Wszeraź* (≡ *Szeradz*)“⁴. Niewiele w tym zakresie znajdziemy również w pracach A. Brücknera (najpełniej w Słowniku etymologicznym języka polskiego, s. 636; szczegółowe przedstawienie jego pojęć zamieszczam na końcu rozprawki w części wyjaśniającej).

Wobec tych opinii zgodnie stwierdzających istnienie takiego zjawiska w staropolszczyźnie uważam za celowe przedstawić tutaj możliwie pełny, dostępny mi, materiał z tego zakresu, obejmujący zarówno przykłady filologiczne, jak też dotąd nie uwzględnione dane z dzisiejszych gwar. Pomijanie faktów dialektycznych dziwi tym bardziej, jeśli się uwzględni, że geografia tego zjawiska (tzn. refleksów grupy *vš-*) jest zupełnie przejrzysta, a dla rozważań historycznych bardzo pożyteczna.

I

W dzisiejszych dialektach języka polskiego wymowa nagłosowej grupy *vš-* w zaimku *wszytek* i pochodnych pozwala wyróżnić dwa przeciwstawiające się sobie obszary, a mianowicie północno-zachodni z zachowanym *vš-* oraz południowo-wschodni, gdzie *vš-* może się realizować jako *š-*, *šytko*, także w postaci mazurzącej *sytko*. Dla naszych rozważań najbardziej interesujący jest oczywiście obszar drugi, charakteryzujący się uproszczeniem grupy *vš-*.

Materiał gwarowy, jakim rozporządzam dla ustalenia geografii, zaczerpnąłem ze *Słownika gwar polskich* J. Karłowicza oraz z późniejszych dostępnych mi źródeł. Posłużyłem się również kartoteką nowego Słownika gwar polskich PAN⁴. Zebrany w ten sposób materiał obejmuje ponad 100 przekazów (częściowo mam zbiory własne). Jest on jednak dość rozmaity i chronologicznie mocno zróżnicowany. Ostatni zwłaszcza względ nakazuje ostrożne interpretowanie uchwyconych na tej podstawie zasięgów geograficznych. Należy się bowiem liczyć z możliwością, a nawet z prawidłową tendencją wypierania dawniejszych form uproszczonych przez obocznie istniejące, ale wsparte językiem literackim postaci typu *wszystek*. Warto jednak zaznaczyć, że obszar zjawiska wytyczony na podstawie *Słownika* J. Karłowicza w zasadzie pokrywa się z danymi źródeł późniejszych, a nawet w odniesieniu do Mazowsza bliższego został terytorialnie rozszerzony. Ogólnie rzecz biorąc nie stwierdzamy różnic istotnych, zwłaszcza iż stosunek ilościowy zapisów wykazuje nieznaczną przewagę danych Karłowicza.

³ *Gramatyka języka polskiego, Historyczna fonetyka czyli glosownia*, Kraków 1923, s. 193.

⁴ Korzystam z tych źródeł dzięki uprzejmości prof. K. Nitscha, za co uprzejmie dziękuję.

Jeśli idzie o zasięg form uproszczonych, one tylko wchodzą tu w rachubę, to *szYTEK* (*syTEK*) spotykamy przede wszystkim w Małopolsce, przy czym największa ilość zapisów pochodzi z południowo-zachodniej jej części (Podhale, Spisz, Orawa, Góry, Podgórze po Dunajec na wschodzie, następnie z okolic Chrzanowa, Będzina, Olkusza). Dalsze materiały mamy z okolic Pińczowa, Kiele, Ilży, Radomia, z widel Wisły i Sanu: Kolbuszowa, Tarnobrzeg, Nisko; w Lubelskiem z okolicy Janowa i Łukowa. Na Mazowszu występuje uproszczenie w okolicach Siedlec, Radzynia, Sochaczewa i Ciechanowa. Na uwagę zasługują dwa punkty podlaskie koło Białegostoku (Masie i Trzecianny). Poza tym obszarem dającym się ująć w jedną mniej więcej płaszczyznę, formy typu *syTEK* stwierdzono na Śląsku (w okolicy i na północ od Opola). W szczegółach geografia omawianego zjawiska w gwarach przedstawia się następująco (wymieniam tylko część materiału, mianowicie z punktów granicznych):

Małopolska:

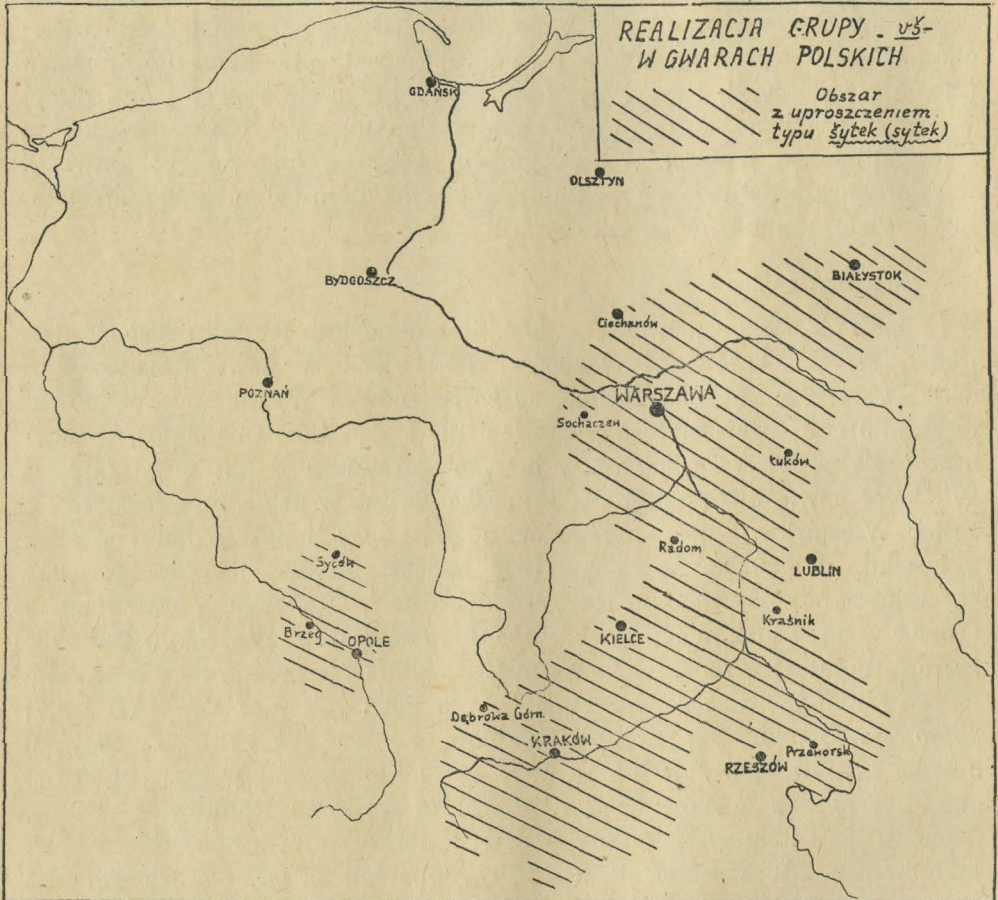
śyćko Pisarzowa, Litacz w pow. nowosądeckim PP 183; *syćka* Lubomierz, *sićkie* Olszówka, *syćkiemu* Niedźwiedź w pow. limanowskim ME XI 24, 27, 28; *syTEK*, *sytko*, *syćko* Sromowce Wyżne w pow. nowotarskim Ja 83; *sitkie* Skalite na Spiszu ME I 419; *sitko* Chochołów w pow. nowotarskim K; *śiecko* Trybsz w pow. nowotarskim N 52; *syćko* Lipnica Wielka w pow. nowotarskim Mi 30; *syćko* Kasina w pow. limanowskim K; *śystek* Więciórka w pow. myślenickim Kar; *sycy* Sopotnia Mała w pow. żywieckim K; *syćkie* Żywieckie (bez bliższej lokalizacji) Zar 14; *sytko* Rycerka w pow. żywieckim Kar; *śeccy* Czarne w Czadeckim Ma 82; *syćcy* Osielec w pow. suskim K; *syTEK*, *sytko* Ślemień w pow. żywieckim Ram 73; *sytko* Lubomierz w pow. bocheńskim Kar; *sytkie* Wierzbanowa w pow. wielickim Lud IX 68; *śyćko* Poręba Żegoty w pow. chrzanowskim SAU I 5,7; *syćko* ok. Będzina K; *syćcy* Kromolów w pow. olkuskim K; *syćkiego* Jaksice w pow. pińczowskim N 108; *syćcy* Włostowice w pow. pińczowskim K; *syćkich* Masłów w pow. kieleckim K; *sytko* Radkowice w pow. ilżeckim PorJ 238; *sytkie* Suków w pow. radomskim K; *śystko* Stale w pow. tarnobrzescim K; *śyćkich* ok. Niska, Tarnobrzegu K; *sytko* ok. Przeworska Wisła XIII 246; *syćko* Nienadówka w pow. kolbuszowskim Kar; *śyćko* Skoreczyce w pow. janowskim Wisła XVI 385; *sytkcy*, *sycy* Jagodne w pow. lukowskim K.

Mazowsze:

syTEK Ozarów w pow. siedleckim K; *śystko* Jeżówka w pow. sochaczewskim Fr 221; *sytko* Kąkolownica w pow. radzyńskim N 205; *sytkcy* Śmiecin w pow. ciechanowskim N 192; *sytko* Trzecianny w pow. białostockim Wisła XVI 59; *sytkie* Masie w pow. białostockim N 210.

Osobno należy wymienić zapisy dotyczące Śląska:

systko ok. Opola K; *sistko* Górek w pow. opolskim Mal 208; *syćko* Stobrawa w pow. brzeskim B 104; *sycko* || *cycko* || *cykły luże*, *systkły*, ¹*syscy* Stare Kolnie w pow. brzeskim B 87; *sycko*, *cycko* || *śycy* || *fsycykły* Kuźnica Katowska w pow. brzeskim B 87; *sycko* || *cysko* Tarnowiec w pow. brzeskim B 92; *sycko*, *syccy* Roszkowice w pow. brzeskim B 92;



syćy, *cycko* Karłowice w pow. brzeskim B 92; *systko* Ose w pow. sycowskim ND 180. Są to mimo wszystko przykłady wyjątkowe. Jak bowiem stwierdza K. Nitsch (*Dialekty polskie Śląska*, MPKJ IV, 1909, s. 180) na całym Śląsku panuje *fs-*. Istnienie co najmniej resztek tego zjawiska wobec przytoczonych wyżej przykładów nie podlega jednak wątpliwości. Na uwagę zasługuje przy tym fakt, iż formy uproszczone notują badacze od początku naukowych zainteresowań gwarami Śląska aż po dzień dzisiejszy (L. Malinowski, K. Nitsch, S. Bąk). Że nie ma ono charakteru masowego

i powszechnego, świadczy brak form typu *sy(s)tek* w bardzo szczegółowej monografii śląskiej P. Gołaba (*Gwara Schodni i okolicy*, Wrocław 1955).

Przedstawiony materiał oraz załączona obok mapa wystarczająco orientują w dzisiejszej geografii form typu *szytek* w polskich dialektach. Czy jest to stan pierwotny? Na pytanie to trudno dać jednoznaczną odpowiedź. W każdym razie wydaje się prawie pewne, iż zjawiska tego nie znają dialekty wielkopolsko-pomorskie. Tam bowiem wyłącznie panuje *wszystek*. To samo można powiedzieć o przeważającej części Mazowsza. Nie udało się dalej stwierdzić form uproszczonych w Sieradzkiem, Łęczyckiem i Łowickiem, czyli na obszarach pogranicznych.

Uogólniając dane gwarowe wolno przeciwstawić Wielkopolskę i jej pogranicze reszcie polskiego obszaru językowego. Niejasne jest stanowisko Mazowsza. Przyjmując taki stan dzisiejszy stajemy wobec problemu, w jakim stopniu odpowiada on stosunkom historycznym. Z pewnością układ ten nie jest czymś nowym, ale wyjaśnienia ostatecznego należy szukać w materiale, jaki da się wydobyć z zabytków.

Na koniec jedna jeszcze uwaga. Formy typu *śeccy* z palatalnym *ś* trzeba uznać za wtórne i tłumaczyć je na tle archaizmu tzw. podhalańskiego bądź dialektów słowackich. Są one zresztą dość rzadkie.

II

Historyczny materiał dotyczący rozwoju nagłosowej grupy spółgłoskowej zaimka *wszystek* da się podzielić na dwa zespoły. Pierwszy obejmuje fakty dotyczące wyrazów pospolitych, drugi natomiast zawiera świadectwa, jakie przynoszą nam zapisy nazw osobowych i miejscowych. Wydaje się, że połączenie obu tych źródeł historycznych może rzucić pewne światło na losy omawianego procesu. Trzeba jednak mieć tu na względzie następujące zastrzeżenia i ograniczenia.

Co się tyczy wyrazów pospolitych, to nie wszystkie średniowieczne przykłady zawierające odstępstwa od *wszystek* (idzie wyłącznie o nagłos) dadzą się dokładnie zlokalizować. Z tego też powodu należy zabytki staropolskie podzielić na dwie grupy. Pierwsza z nich obejmuje zabytki związane na podstawie dotychczasowych badań historyczno-dialektologicznych z mniej więcej określonym środowiskiem geograficznym, w drugiej zaś trzeba pomieścić zabytki o nieustalonej, bądź też niepewnej proveniencji. Zagadnienie to posiada kapitalne znaczenie dla historycznej geografii zjawisk językowych, stąd więc zwrócenie na nie uwagi na tym miejscu właśnie uważam za rzecz metodycznie w pełni uzasadnioną.

Inne trudności nasuwają się przy rozpatrywaniu materiału onomastycznego. Inaczej bowiem należy traktować dzisiejsze postaci nazw miejscowych (ewentualnie także osobowych), odmiennie zaś związane z nimi zapisy historyczne. Zwłaszcza te ostatnie nasuwają szereg zastrze-

zeń, z których wymienię tu dwa. Pierwsze odnosi się do pochodzenia dokumentów, a właściwie kancelarii, gdzie były one wystawione. A zatem wysuwa się tu również problem geografii. Łączy się z tym ściśle sprawa pochodzenia pisarzy, którzy utrwalali w dokumentach własne cechy językowe. Dokładne określenie pochodzenia jest przeważnie niemożliwe. Dlatego też wyciąganie poprawnych wniosków jest znacznie utrudnione. Pozostaje to w związku z niedostatecznymi badaniami w zakresie średnio-wiecznych skryptoriów. Inny problem stanowi sprawa pewnej konserwatywności nazw. Stąd też ich postać (także utrwalona w zabytkach) nie zawsze pokrywa się ze stanem językowym, jaki odsłaniają nam wyrazy pospolite. Tak bowiem byłbym skłonny tłumaczyć liczne zapisy typu *Świeślawice* || *Wszesławice* pojawiające się jeszcze w 2. połowie XVI wieku wobec dzisiejszej formy *Siesławice*, mimo iż w zakresie wyrazów pospolitych nie udało mi się znaleźć ani jednego przykładu z przestawioną czy uproszczoną grupą *vš-*. Mając na uwadze wyłożone powyżej wątpliwości przedstawiam materiał historyczny w następującym porządku: a. wyrazy pospolite zlokalizowane, b. wyrazy pospolite niezlokalizowane, c. nazwy osobowe, d. nazwy miejscowe.

A. WYRAZY POSPOLITE ZLOKALIZOWANE

Zgromadzony materiał historyczny dotyczący nagłosu zaimka *wszy(s)tek* obejmuje jedynie postacie różne od *vš-*, dlatego nie przytaczam wszystkich zapisów tego zaimka rezygnując tym samym z zestawień i porównań ilościowych. Czynię to dlatego, że ogólnie rzecz biorąc formy te występują w zdecydowanej mniejszości, a nawet można je uznać za rzadkie wobec powszechności postaci typu *wszy(s)tek*. Warto także zaznaczyć, że grupa nagłosowa *vš-* realizuje się inaczej niż w dzisiejszych dialektach, gdzie występuje wyłącznie uproszczenie. W staropolszczyźnie obok tego (o wiele rzadziej) jako zasadę należy przyjąć metatezę tej grupy, mianowicie *śv-* (\leftarrow *šv*) oraz *ś-* (*Sieradz*). Wszystkie te refleksy staram się ująć w osobne zespoły. Dla przejrzystości grupuję w dalszym ciągu materiał według przynależności zabytków zachowując poza tym układ chronologiczny.

1. Zapisy z metatezą grupy *vš-*

Wielkopolska:

Kazania Gnieźnieńskie ⁵: *swiecz* (!) *svath* 5r, w. 30; *swyczek svath* 176r, w. 2. W sumie dwa przykłady.

Roty wielkopolskie: *o switki vžitki* 1400 Piek VI 62; *y o yne szwidki rzeczi* 1407 Piek VI 1161; *na tho switko* 1427 Bibl Warsz 1861, III 40.

⁵ *Kazania Gnieźnieńskie. Podobizna, transliteracja, transkrypcja*. Wyd. S. Vrtel-Wierczyński, Poznań 1953.

Małopolska:

Psalterz floriański (tylko w III piętnastowiecznej, północno-małopolskiej części)⁶: *y switky droghy* 138, 3; *przeze switky dny* 144, 2; *swyczy gwazdy* 148, 3; *y szwytky głóbokoschy* 148, 7; *y switky pagorky* 148, 9; *y switky łdze* 148, 11.

Roty małopolskie: *o switky rany* 1405 SKJ III 195, nr 75.

Zapiski przemyskie: *za schwythek dzyal* 1474 AGZ XVIII 937.

Rozmyślanie przemyskie⁷: *naswem świecie* 11; *przezswej pomocy* 13; *swą nadobnością i wszą krasą* 22; *naswytkę radę* 37; *a swej roskoszy cielestne wieliki nieprzyjaciel* 38; *uswego mocnego stolca* 44; *ciebie swego świata stworzenie i schowanie odzierać nie może* 46; *nakarmił swem dobrem* 53; *niewinna od swej nieczystoty* 65; *pana swego świacze* 74 (przykład niepewny); *zeswytkiem ludem* 94; *każe swem lwom, aby sie wrócili* 139; *a swakoż* 148; *oschweya* 605; *svey nocy czuła i modliła sie* 608—609; *osweyky* 616; *przeswey broni zaraził, odpędził i porzucił* 627; *osvem by mógł kazać ziemi* 627; *ku swemu stworzeniu* 781; *osweya* 787; *osweya* 805; *a szwytko jego święte ciało* 818; *osweya* 825.

Mazowsze:

De morte prologus: *szwythky ma kosza potraczy* w. 179. MPKJ I 186.

Roty mazowieckie: *procvitke salobi* 1429⁸; *nya swythka czasthka dziedzyczna* 1509—1513 ZapWarsz 79/2063; *y zatrzymal Roszdzal swysthkyego Rvschayanczego* 1509—1513 ZapWarsz 79/2063.

2. Zapisy z uproszczeniem grupy *vš-*

Przykładów jest niewiele, znacznie mniej niż dla metatezy.

Z Wielkopolski — *szakosz* 'nihilominus' 1471 MPKJ V 125⁹.

Z Małopolski — *szakoż* Rozm 42; *szem żalobam* Rozm 44.

Z Mazowsza — *A szakosz* Sul 39.

Oddzielnie trzeba wreszcie wymienić formy niejako hiperpoprawne. Są to zapisy, które wolno odczytać jako *wszczytek* albo *szwszytek*.

Kazania gnieźnieńskie: *na fsvem svecze* 4r, w. 33.

Psalterz floriański: *nade swszytky uczone* 118, 99; *y swszytczy gysz dbayō w ne* 134, 18; *oczy swszech* 144, 19.

⁶ Psalterz floriański... wydali: R. Ganszyniec, W. Taszycki, S. Kubica, Lwów 1939. Zdaniem W. Taszyckiego cz. II i III jest pochodzenia północno-małopolskiego.

⁷ Rozmyślanie o żywocie Pana Jezusa, wyd. A. Brückner, Kraków 1907. Por. też wydanie fototypiczne S. Vrtela-Wierczyńskiego, Poznań 1954. Zdaniem W. Taszyckiego jest to zabytek północno-małopolski. Zwracam uwagę na zapis *vlkorem* 604. Por. Z. Stieber, *Uwagi o pochodzeniu polskiego języka literackiego*, JP XXX, 1950, s. 163.

⁸ A. Wolff, *Teksty polskie z najdawniejszej księgi sądowej miasta Nowej Warszawy*, JP XXXVI, 1956, s. 33.

⁹ Zabytek z pogranicza Wielkopolski. Por. T. Brajerski, *O dwu wielkopolskich zabytkach*, Roczniki Humanistyczne IV, Lublin 1955, s. 89—108.

Rozmyślanie przemyskie: *owszweją* 150; *vsvey miłości* 518; *stworzy-ciała vsvego świata* 763; *człowiek vsvego świata* 809; *ja który wodzienie wszem daje* 839.

B. WYRAZY POSPOLITE Z ZABYTEKÓW NIEZLOKALIZOWANYCH

Wszystkie prawie poniżej przytoczone zapisy pochodzą z mały zabytków, których najczęściej ze względu na szczupłość materiału językowego nie da się powiązać z określonym obszarem dialektycznym.

Rękopis Jakuba kanonika plockiego z pocz. XV wieku: *temu swemu* R XXIV 71; *switek lud* R XXIV 71; *switky recy* R XXIV 71; *swelky 'omnis'* R XXIV 71; *aswako* R XXIV 75; *chleba nasego swednyego* R XXIV 76; *nade swemi sasadi gich 'super omnes'* R XXIV 76; *po swemu 'super omnia'* R XXIV 76.

Ladysław z Gielniowa: *za szwe krzyszownicky* XV w. SKJ I 145.

Rękopis Maura z Ilży: *przesz szwytkky wyeky* 1413—1414 R XXV 263.

Rękopis sieciechowski: *szwiczezi szwanczi; szwithkim szwathem* 1410—1415 R XXV 218.

Bogurodzica (rękopis krakowski II): *swę nebeszke sily* Bogur B 164, 7; *bichom swyczezy szly w ray* Bogur B 165, 14.

Wymienione tu zapisy można by uznać za północno-malopolskie lub mazowieckie (rkps Jakuba) orientując się według pochodzenia ich autorów czy posiadaczy bądź ze względu na miejsce powstania rękopisu. Są to jednak kryteria bardzo zawodne, trudno się na nich wyłącznie opierać. Nie mamy bowiem żadnej prawie gwarancji, iż rzeczywiście są one oryginalami, i że istotnie powstały tam, gdzie je znaleziono.

Osobno podaję takie zapisy, których pochodzenia nie można ustalić nawet na tak kruchych podstawach, jakie wysunąłem przy poprzednich zabytkach. Należą tu następujące przykłady:

Pre swą (= prze szwą) 1420 R XXV 229, *swithky swanthe* 1420 R XXV 229, *Tą swą nocz policzkowan* 1420 R XXV 229;

y swystkimi swótimi 1424 Msza III 63;

szwythky rodzajowye, szwythky rodzaje MacDod III 31, 32;

swysthky nyeczysthoty 1438 R XXII 353, *Bog swechmø (ógczi)* XV w. R XXII 335.

Więszą grupę zapisów przynoszą Ortyle magdeburskie, zwłaszcza rękopis *a*, powstały zdaniem Brücknera w północnej Małopolsce (Lublin) około roku 1480 (wszystkie przykłady w pracy Brücknera (= OrtBr VII na s. 554):

besz szwey zawady 55, 4, *temv szwemv* 63, 2, *temv szwemv* 63, 3, *po szwednye* 76, 2, *besz swego nagabanya* 84, 4, *oszwelka rzecz* 87, 1, *o swelkye rzecz* 89, 2, *wesweszech myesczach* 94, 2 oraz z rkps *c szwego* 143.

Należą tu także średniowieczne nazwy roślin: *swhedobr* 'dragonthea' 1460 Rost 3499 || *wsyedobr* 1460 Rost 1290; *swyelnyk* 'staphisagria' 1460 Rost 3712 || *wsyelnik* 1460 Rost 303.

Formy hiperpoprawne reprezentowane są przez jeden tylko zapis: *se wswytkemy* 1405 R XXIV 373.

Ogółem udało się znaleźć 87 zapisów dotyczących odmiennego traktowania w staropolszczyźnie nagłosowej grupy *vš-* w zaimku *wszy(s)tek* i pochodnych. Szczegółowo rzecz ujmując wchodzi w rachubę następujące formy: a) z metatezą — *oszweja*, *oszwejki*, *szwedni* 'powszedni', *szwemogący*, *szwen* (*szwego*), *szwyciek*, *szwystek*, *szwytek* — łącznie 73 zapisy; b) uproszczone — *szakoż*, *szem* 'wszem' reprezentowane przez 4 zapisy i c) hiperpoprawne, czy też kontaminowane — *owszweja*, *wszwen* (*wszwego*), *wszwytek*, dla których zgromadziłem 10 zapisów. Czy jest to pełny materiał staropolski, trudno mi odpowiedzieć twierdząco. W każdym razie wydaje się, że ten zasób faktów filologicznych daje już pewną podstawę dla wniosku o losach nagłosowej grupy *vš-* w staropolszczyźnie. Mając powyższe zastrzeżenie na względzie możemy stwierdzić, że metateza grupy *vš-* i uproszczenie nie objęły w jednakowym stopniu całego polskiego obszaru językowego. Na podstawie zlokalizowanych dotąd zabytków (łącznie 53 zapisy wobec 34, których geografia pozostaje nie ustalona) widać, że metateza występuje przede wszystkim w Wielkopolsce (KG, Roty), na Mazowszu (De morte prologus, Roty) oraz w Małopolsce północnej (PF III, Rozmyślanie). Obraz ten zaciemnia jedyny przykład z rot małopolskich (krakowskich). Już sama wyjątkowość tego zapisu, wobec braku przykładów z innych zabytków małopolskich (Kazania tzw. świętokrzyskie, PF I, Psalterz puławski), zmusza do ostrożnego przyjmowania tego zapisu. Być może pozostaje on w związku z pochodzeniem pisarza, czy też świadka składającego zeznanie. Warto przy tym zauważyć, że *wszy(s)tek* tylko wyjątkowo spotyka się w zapiskach i rotach sądowych bez względu na to, skąd one pochodzą.

Zabytki, o których geografii nie prawie nie wiemy, tym bardziej nie mogą nam być pomocne przy ustalaniu zasięgu staropolskiej metatezy grupy *vš-*. Odnosi się to również do tej grupki zapisów, które wydzieliłem osobno ze względu na autora lub miejsce powstania zabytku. Materiał ten jest przydatny wyłącznie, jeśli idzie o aspekt ilościowy omawianego zjawiska.

Ze sprawą metatezy wiążą się, moim zdaniem, ściśle przykłady typu *szwszytek*, *wszwytek*, będące niejako kompromisem między formami odziedziczonymi i przestawionymi. Świadczą jednak, że piszącemu formy z metatezą nie były obce, ale pisarz od nich uciekał, co dawało w rezultacie formy przejściowe. Zlokalizowane przykłady tego typu pochodzą wyłącznie z zabytków północno-polskich (KG, PF III, Rozmyślanie). Ich nie-

wielka wprawdzie liczba (10) dołączona do innych zapisów z metatezą wzmacnia wysunięte poprzednio przypuszczenie o dialektycznym zasięgu przestawionych form typu *szwytek*.

Jeśli idzie o formy uproszczone, np. *szakoż*, to znajdujemy je wyłącznie w zabytkach pochodzących z pogranicza małopolsko-wielkopolskiego i małopolsko-mazowieckiego (Rozmyślanie, Suled). Minimalna ilość przykładów, które je w średniowieczu poświadczają, pozwala sądzić, iż jest to zjawisko od metatezy późniejsze.

Tyle o geografii. Jest ona w zasadzie przejrzysta, choć nie zupełnie jednoznaczna. Ogólnie na podstawie zapisów filologicznych można przeciwstawić północ południu. Warto też wspomnieć o chronologii obu zjawisk. Formy typu *szwytek* pojawiają się w języku polskim w zakresie wyrazów pospolitych już od najwcześniejszych czasów, tzn. od wieku XIV (KG) i trwając przez wiek XV (największa ilość przykładów) istnieją do początków XVI wieku (Rozmyślanie przemyskie). W XVI wieku giną natomiast bez śladu. Nie udało mi się stwierdzić form przestawionych i uproszczonych w słownikach, w licznych zabytkach, a nawet w magazynie Krakowskiego Zespołu IBL. Ten ostatni zwłaszcza fakt jest specjalnie pouczający. Można na jego podstawie wnioskować, że form tych w XVI wieku istotnie nie było. Nie można jednak wyłączyć, że szczegółowe badania, przede wszystkim nad rękopisami XVI wieku, tezę tę zrewidują. Nie wydaje się jednak prawdopodobne, by zjawiska wyżej omówione mogły mieć w okresie późniejszym charakter żywotny. Pojedyncze przykłady nie podważają twierdzenie o zaniku tej tendencji po w. XV. Musi się bowiem pamiętać, że nawet dla wieków XIV—XV nie jest to zjawisko powszechne i panujące, a zapisy dotąd zgromadzone, z pewnością niepełne, trudno uznać za liczne. Są one jednak dla wykazania istnienia poważnych zaburzeń w traktowaniu nagłosowej grupy *vš-* w zaimku *wszytek* wystarczające, co z kolei postuluje próbę ich wyjaśnienia.

C. NAZWY OSOBOWE

W rozważaniach nad losami grupy *vš-* w staropolszczyźnie niespóśb pominąć nazw osobowych, tym bardziej że zaimek *wszen* często występuje w pierwszym członie polskich imion złożonych, np. *Wszebor*, *Wszesiodł* itp.¹⁰, a odmianki tej grupy są więcej urozmaicone niż w apellatywach. Opierając się na tym fakcie zgromadziłem poniżej imiona osobowe z odmiennymi postaciami pierwszego członu *wsze-*¹¹. Najpierw wymieniam imiona z metatezą, następnie uproszczone. Ich zasób przedstawia się następująco:

¹⁰ Por. W. Taszycki, *Najdawniejsze polskie imiona osobowe*. Rozpr. PAU, t. LXII, Kraków 1925, s. 125.

¹¹ Materiał onomastyczny czerpię z pracowni Słownika staropolskich imion osobowych PAN dzięki uprzejmości prof. W. Taszyckiego, za co gorąco dziękuję.

1. Imiona z metatezą:

Świebor (*Szwiebor*) — *Sueborio* 1203 KodMazK s. 337; (Test(e)... *Sueborio* 1230 KodMazK s. 301; *Sueborii* (1223—1224) 1514 KodMazK s. 230; *Sueborio* castellano de Siracz (1239—1242) 1404 KodMazK s. 230; *Suebor* XII—XIII w. LfLub s. 575; Swachna relicta *Sueborij* here(s) de Marschowice 1389 MMAe VIII 352; *Sueborz* de Szichouicze 1390 TPaw III 3507, 3554; *Suebor* de Kolniki 1390 Leksz II 993; *Sueborius* de Borowo 1393 TPaw IV 90; *Sueborio* de Rathsziki 1405 TPaw IV 1051; *Sfueborius* de Borowo 1406 TPaw IV 1172; *Sueborus* de Lutomarzino 1407 KsMaz I 931; *Suebor* de Vola 1417 TPaw IV 2994; *Szueborium* de Smarszewo 1418 TPaw IV 3196; *Szueborio* de Wola 1418 TPaw IV 3055; *Zueborio* de Schoschewy 1419 TPaw IV 3307; Contra *Zueborium* de Goslaucicze [...] *Zueborowy* 1419 TPaw IV 3471; Msczyslaus *Sueborij* de Goczno 1430 AS I s. 76; Iohannes *Szwyebor* [...] ipsum Iohannem *Szwyebor* 1463 AGZ XII 4117; por. *Wszebor* — *Wseborii* 1198 KodWP I 34¹².

Świebora (*Szwiebora*) — cum *Suebora* 1442 AGZ XII 1022; *Sueboram* uxorem domini Bidlowsky 1443 AGZ XII 1112.

Świeborowski (*Szwieborowski*) — Petrass *Sueborowsky* 1398 StPPP VIII CCX 3; *Swyeborowsky* de Zebracze 1457 KodPol IV 45; Kawka *Swyeborowski* 1457 DłOp I s. 622; Iohannes *Swyeborowsky* 1455 DłOp XIV s. 213; s. Miclosschem *Swyeborowsky* 1458 MMAe XVI 80; *Ssueborowsky* 1459 KodPol IV 53; Nicolaum *Szwyeborowsky* 1459 StPPP II 3783; *Szwyeborowicze* [...] cuius heres [...] *Szwyeborowsky* de armis Strapae 1470—1480 DłLB II 40.

Świeciech (*Szwieciech*) — *Suethech* 1204 MPKJ IV 486, w. 29; por. *Sieciech* oraz *Wszeciech*¹³.

Świedarg (*Szwiedarg*) — Coram Reduano *suedarc* et alter Raduanus *suedarc* 1228 MMAe IX 395.

Świegniew (*Szwiegniew*) — *Swegnef* 1391 Leksz I 1006; *Swęgnewonis* Sadofski 1391 Leksz I 1047; *Swegnef* de Sadi Leksz I 1446; por. *Wszegniew* — *Wszegnew* de Sady 1386 Leksz I 43; *Fzegnef* Sadofski Leksz I 1386 979.

Świemir (*Szwiemir*) — Lugow [...] cuius haeres *Szwyemir* 1470—1480 DłLB II s. 542; por. *Wszemir* — *Vsemir* 1136 MPKJ IV 440, w. 14.

Świepraw (*Szwiepraw*) — por. n. m. *Zuepraucici* 1136 MPKJ IV, 443, w. 48. Miejscowość ta ani nazwa dzisiaj nie istnieją, według J. Roz-

¹² Por. W. Taszycki, *op. cit.*

¹³ Podaję za S. Kozierowskim, *Nazwiska, przezwiska, przydomki, imiona polskie niektórych typów słowotwórczych*, Poznań 1938, s. 124. W cytowanym przez autora źródle (*Liber fraternitatis lubinensis*) nazwy takiej nie znalazłem. Może jest tak w samym rękopisie. Tego sprawdzić nie mogłem.

wadowskiego brzmiałaby *Świeprawice* lub *Sieprawice* (op. cit., s. 465).

Świerad (*Szwierad*) — *Zwerad* ca 1265 LMP s. 717; por. *Wszerad* — *Wserad* 1204 MKPJ IV 483, w. 5¹⁴.

Świestaw (*Szwiestaw*) — *Domino Sweslao* (1353) KodTyn 70; *Sweslaus* de Sveskouicze (1355) MMAe I 203; *Sveslai* prepositi Vislensis (1362) MMAe X 755; coram domino *Sweslao* 1366 Mog 81; *Sweszlai* de Swyąszkowszczyce 1470—1480 DiOp I 218; por. *Siestaw* — *Szczlaus* 1233 KodWP 146.

W sumie mamy tu zebranych 10 nazw z pierwszym członem *wsze-*, w których grupa *vš-* uległa metatezie.

2. Imiona z uproszczeniem grupy *śv-*:

Zapisy dla tego typu zmian nie dadzą się jednoznacznie zinterpretować. Nie możemy bowiem z całą pewnością orzec, czy uproszczyła się tutaj grupa *śv-*, czy też *śv-*. Średniowieczna ortografia nie pozwala na rozstrzygnięcie. Ponieważ wiele imion utrzymało się do dzisiaj tylko z *ś-*, przyjmuję zatem uproszczenie grupy *śv-*, zdając sobie sprawę, iż lekcja z *š-* jest również możliwa, przynajmniej teoretycznie.

Siarad = *Sierad* — *Siaradus* (1233) Pom 204; por. *Wszerad*.

Siebor — *Shebor* 1145 KodWP 8; *Shebor* 1146 KodWP 12; Stephano cum filiis *Wszeboroiis* Christino et Ottone, *Seboro* (1161) 1417 MMAe IX 373; comes *Shebor* (1145—1166) XIII w. KodMazK 69; comite *Seboro* [...] de Carkow (1343) MMAe X 672; contra *Seborium* 1390 TPaw III 1671; testes *Szeborii* de Cloški 1398 TPaw III 5431; *Scheborius* de Swiaczicze 1490 ZHer 692.

Siebron — *Syebbron* 1443 AGZ XIII 7287; por. *Częstobron-* — *Censtobroni* (!) abbatisse 4295 KodWP 733.

Sieciech — *Secech* tribunus 1212 MMAe III 9; test(is) *Setech* ca 1224 MMAe I 15; *Seteco* 1254 KodPol II 63; *Secech* palatinus de Ziraz (1271) KodWP 611; *Secech* iudex Lanchiciensis 1292 KodPol I 89; testes *Sethegii* de Gacz [...] *Seccech* 1393 HubeZb 88 s. 68; *Szczzech* scoltetus de Jskrzyna 1463 AGZ XVI 3197; por. *Świeciech*.

Sieciestawa — *Seczeslauam* 1366 Kuj 81, s. 258.

Sieclaw — *Seczlaus* dictus Sekirka 1391 Leksz I 1022; *Seczlai* Siekirki 1399 Leksz II 763; por. *Świestaw*.

Siegniew — *Singneum* (!) (1330) MVat III 270; *Segneo* (1339) KodPol II 487; *Sengneo* (!) 1341 KodWP 1204; *Sangneuo* [...] de Słupcza

¹⁴ Por. J. Melich, *Der heilige Zoerardus*, Collectanea Theologica XV, Lwów 1934, osobne odbicie s. 13. Autor próbuje łączyć to imię odczytane jako *Swerad* z zaimkiem *swój* w pierwszej części **Swojerad*. Wyjaśnienie to nie ma jednak żadnych podstaw filologicznych i językoznawczych.

(1376) TPaw III 5119; *Sangneo* (!) 1447 MMAe XIII 334; por. *Wszegniew* || *Świegniew*.

Siegrad — *Sygrad* 1239 CodSil VII 530; *Sigrodonis* 1239 CodSil VII 537; *Sigrod* ca 1265 LMP s. 686; por. *Niegrad*. Imię mało przejrzyste, brak paraleli, chyba **Wszegrad*.

Siemar — *Semar* ex XII Haeus 5; por. *Wszemar* — *Wsemarus* 1219—1220 Preuss I 197, s. 143.

Siemił — Petri *Schemil* in villa Gysin 1430 KsMP 82, s. 237; *Schemyl* 1473 StPPP II 4101; por. *Wszemił* — *Wsemił* 1204 MPKJ IV 484, w. 14.

Siemir — *Zemier* (1065) XVII w. MPH I s. 363; *Semirus* ca 1265 LMP, s. 706; *Zemir* XIII w. KodWP IV 36; *Siemyer* civ(i) Cracoviens(i) 1448 Matr I 20; por. *Wszemir* — villa piscatorum cum his *Vsemir*, Miranta 1136 MPKJ IV 440, w. 14.

Siepraw — Stanislaus *Szeprawa* 1405 Kacz 40; brak paraleli. Por. wydobyte z nazwy miejscowej imię *Świepraw*.

Spotyka się w staropolszczyźnie zapisy, których odczytanie daje w rezultacie jakies hiperpoprawne, kontaminowane postaci imion z pierwszym członem *wsze-*. Dotyczy to głównie dwu imion, mianowicie:

Wszebor || *Śwsiebor* || *Świebor* || *Wświebor* — pro *Swrzeborzs* (!) de Schzichouicze [...] dictus *Swebors* 1390 TPaw IV 3512; *Wzebors* de Schzichowicze 1390 TPaw IV 3512; *Swszebor* de Colnicze 1400 Leksz II 2570; *Wschweborium* alias Chochol [...] servum in Rathcow *Schweborii* alias Chochol 1483 AGZ XIX 2002.

Wszegniew || *Świegniew* || *Śwsiegniew* — *Wszegniew* de Sady 1386 Leksz I 43; *Swsegnevus* de Sadi 1387 Leksz I 254 a; *Swegnef* Sadofski 1399 Leksz I 998; *Fzegnef* Sadofski 1399 Leksz 979.

Jak wskazuje przytoczony materiał nagłosowa grupa *wsz-* realizuje się bardzo rozmaicie. Główne jej odpowiedniki to *św-* i *ś-*. Postacie typu *śwś-* i *wśw-* są wyjątkowe i co najwyżej świadczą o ścieraniu się form przedstawionych i prawidłowych, odziedziczonych, które także w materiale onomastycznym mają zdecydowaną przewagę. Są to formy kompromisowe o charakterze przejściowym.

D. NAZWY MIEJSCOWE

Utrwalone w średniowiecznych dokumentach postaci nazw miejscowych są ważnym uzupełnieniem do historii nagłosowej grupy *vš-*. Idzie tu przede wszystkim o nazwy miejscowe utworzone od imion złożonych z pierwszym członem *wsze-*. W zebranych przeze mnie zasobie trzeba wyróżnić kilka grup nazw ze względu na rozmaite losy interesującej nas grupy spółgłoskowej. I tak, najpierw podaję takie nazwy, które dziś mają po-

stacie uproszczone, już to jako sz, już jako ś, ale w źródłach zaświadczone są jeszcze z grupą. Należą tu:

a) *Szeredzice Bliższe* i *Dalsze*, wieś i folwark w pow. ilżeckim SG X 441: *Wscheradzicze maior* 1470—1480 DILB II 482; *Wscheradzicze minores*, *Wsseradzicze maiores* 1569 Mlp 322; por. *Wszerad*.

Szeradowo, wieś w pow. szubińskim SG XIV 61: in *Szeradowo* 1395 Leksz I 1962; super Albertum de *Wszeradowo* 1397 Leksz II 599; in *Wscharadowo* 1399 KodWP 2008; *Wscharadowo* w. XVI LBL I 127; *Szaradowo* 1577 Wlp I 190; por. *Wszerad*.

Zaliczyć tu można dodatkowo:

Wszeliwy albo *Szeliwy*, wieś w pow. sochaczewskim SG XIV 66: *Wseliwy* 1579 Maz 202; nazwa ta nie jest zupełnie semantycznie przejrzysta, ale wystarczająco ilustruje omawiany problem.

b) *Sieborowice*, wieś w pow. miechowskim SG X 488: de *Sueborowycz* 1354 MMAe I 200; Hanco scultetus de *Czubrowicz* 1357 MMAe X 650; de *Sueborowicz* 1366 MMAe I 241; Mirosłao de *Subrowicz* scultetis (1375) MMAe III 326; *Szwyeborowicze* 1470—1480 DILB II 49; *Szwyeborowycze* 1490 Mlp 437; *Swieborowice* 1581 Mlp 21; por. *Wszebor*.

Sieburczyn, wieś w pow. łomżyńskim SG X 488, XV/2 579: *Swiebothcino* (!) 1534, *Swierborczino* (!) 1577 Maz 359; por. *Wszebor*.

Sieciechów, folwark w pow. kutnowskim SG X 494: Johannes de *Sweczehowo* 1419 TPaw IV 3251¹⁵; *Sieciechowo* 1579 Maz 194; por. *Wszeciech*.

Sieprawice, wieś w pow. lubelskim SG X 571: *Swepreucze* 1429 Semk 103; *Szyprawicze maior et minor* 1470—1480 DILB II 543; *Syeprawicze maior et minor* 1531 Mlp 349.

Sieradza z Finkiem, wieś w pow. dąbrowskim (k. Tarnowa) SG X 579, XIV 67: *Wszeradz* 1470—1480 DILB I 15; usque ad villam *Scheradz* 1470—1480 DILB II 404; *Wszeradza* 1508 Mlp 489; *Wsaradza* 1581 Mlp 259; por. *Wszerad*.

Sieradzice, wieś w pow. pińczowskim SG X 580: de *Swiradzice* 1435 KodTyn 177; Sdiborii de *Swiradzice* 1454 KodTyn 212; *Swyradzicze* 1470—1480 DILB II 165; *Swyradzycze* 1490 Mlp 442; *Swiradzice* 1581 Mlp 11; por. *Wszerad*.

Siestawice, wieś i folwark w pow. stopnickim SG X 600; *Szwyestawycze* 1470—1480 DILB I 314; *Szwyestawicze* 1470—1480 DILB III 90; *Swieslawycze* 1579 Mlp 210; por. *Wszestaw* || *Świestaw*.

Nie brak w tej grupie także nazw wykazujących nawet współcześnie wahania, np.

¹⁵ Por. L. Malinowski, *Materiały do historii języka polskiego... Księgi sądowe leżycyckie*, cz. III, Teki A. Pawińskiego t. V, Warszawa 1898, s. XLII.

Świemirowo albo *Siemirowo*, wieś w pow. kartuskim SG XI 669; *Swemirowe* (1209) PPom 14; *Swimirowo* (1245) PPom 91; por. *Wszemir*.

Osobno wreszcie trzeba wymienić nazwę miejscową:

Soborzycze, wieś w pow. noworadomskim SG X 952: villam [...] nomine *Xeboborith* 1250 MMAe IX 423; de *Wszeborzicze* || *Szwyeborzicze* 1470—1480 DILB III 372; *Wszeborzycze* w. XVI LBL I 512; *Wsemborzicze* 1552 Wlp II 278; por. *Wszebor*. Jej związek z imieniem *Wszebor* wobec świadectwa zapisów historycznych nie podlega wątpliwości. Oczekiwaliśmy tu dzisiejszej postaci *Sieborzycze*. Widocznie w dalszym rozwoju dokonały się zmiany zrywające ten związek. Najprawdopodobniej mamy tu przykład daleko posuniętej adideacji, być może do wyrazu *sobór*? Jest to przykład wyjątkowy i tym samym dość osobliwy.

Przedstawione tu nazwy mają, jak widzimy, jedną cechę wspólną. Jest nią mianowicie historycznie udokumentowany rozwój grupy *vš-* w kierunku *š, ś*. Sam proces uproszczenia obserwowaliśmy także wśród wyrazów pospolitych zarówno w staropolszczyźnie, jak i w dialektach. Nie jest ten fakt wnioskiem najważniejszym, jaki wolno wyciągnąć z rozpatrzenia tego materiału. Zapisy dotyczące nazw miejscowych pozwalają stwierdzić, że formy bez metatezy bądź też z metatezą, a więc odmienne od dzisiejszych, panują jeszcze w wieku XVI, np. a) *Wszeradzice* 1569, *Wszaradza* 1581, *Wszeborzycze* 1552, *Wszaradowo* 1510; ta ostatnia nazwa ma już w r. 1577 postać współczesną *Szaradowo*; b) *Świeborowice* 1581, *Świeborczyn* 1571, *Świradzice* 1581, *Świestawice* 1579. Jakkolwiek byśmy oceniali przekazane przez nazwy miejscowe dane, musi się jednak przyjąć, że uproszczenia i inne zmiany w traktowaniu grupy *vš-* dokonały się po wieku XVI. Zastrzeżenia podważające taką interpretację sprowadzają się do znanego powszechnie faktu, że nazwy miejscowe mogą zawierać postacie archaiczne, odbiegające od form właściwych wyrazom pospolitym. Tak też zapewne należy ujmować ujawnione tu fakty. Różnice trzeba tłumaczyć chronologią, tendencja zaś jest taka sama, tzn. dążenie do uproszczenia. Zresztą nie jest to zjawisko obejmujące wszystkie nazwy miejscowe. Mamy bowiem takie, które od początku pojawienia się w źródłach posiadają wyłącznie postacie uproszczone. Są to mianowicie:

Sieciechów, osada w pow. kozienskim SG X 490: *Szeczehow* 1191 MMAe III 2; *Siecziechow* 1569 Mlp 319; por. *Wszeciech* || *Sieciech* oraz poprzednio omówioną n. m. *Sieciechów* w pow. kutnowskim.

Sieciechów, wieś w dawnym pow. lwowskim SG X 494.

Sieciechowice, wieś w pow. olkuskim SG X 495: *Sziecechowice* 1581 Mlp 23.

Sieciechowice albo *Cieciechowice*, część Zbylitowskiej Góry w pow. tarnowskim SG X 495: *Seczechowice* 1316 MMAe III 153; *Szyeczichowicze* 1581 Mlp 262.

Siemborze, wieś w pow. sierpeckim SG X 539: *Simberz* 1578 Maz 7; por. *Wszebor* || *Siebor*.

Siemirowo, wieś w pow. łęborskim SG X 550: por. *Wszemir* || *Siemir*.

Siepraw, wieś w pow. wielickim SG X 571: *Syepraw* 1470—1480 DŁB II 133; *Siepraw* 1581 Młp 44; por. *Świepraw* || *Siepraw*.

Sieprawka albo *Siepraw*, potok w pow. wielickim SG X 571.

Sieprawki, wieś i folwark w pow. lubelskim SG X 571¹⁶.

Sieradowice, wieś w pow. kieleckim SG X 571: *Siradowice* 1470—1480 DŁB I 468; *Sziradowicze* 1578 Młp 190.

Sieradowo, dawniej osada, dzisiaj jezioro w pow. szamotulskim (k. Wróblewa) KBAP II 191: lacus *Sieradowice* 1363, pro hereditate *Siradovo* 1398 Koz VIII 107.

Sieradz, miasto powiatowe SG X 571: circa *Zeraz* 1136 MPKJ IV 441, w. 23; *Ziraz* 1136 tamże w. 26; por. n. m. *Sieradza*.

Sieradzka, wólka wsi Sobolewo w pow. bocheńskim SG X 580: *Syraczska*, *Syradska* 1470—1480 DŁB I 218, 219; *Sziradzka* 1581 Młp 60.

Najprawdopodobniej zaliczyć tu należy także następujące nazwy, które niektórzy (np. S. Kozierowski w KBAG 161) łączą z imieniem *Sambor*. Wydaje się, że ich związek z imieniem *Wszebor* jest pewniejszy, zwłaszcza, iż nie brak zapisów tego imienia z wtórną nosówką, np. presente *Vzemborio* subudice (1247) KodWP 260. Są to:

Szemborowice-Małachowo, wieś w pow. gnieźnieńskim SG XI 892.

Szemborowo, wieś w pow. wrzesińskim SG XI 892.

Szemborówko, wieś w pow. gnieźnieńskim SG XI 892.

Szembory, wieś w pow. nowomińskim SG XI 892.

Następną z kolei gromadę tworzą takie nazwy miejscowe, które zawsze występują w źródłach w formie przestawionej i taka postać utrzymuje się do dnia dzisiejszego. Dla wielu z nich brak świadectw historycznych, mimo to łączę je wszystkie razem mając na względzie zachowanie *św*. Do tej grupy należą:

Świeciechów, wieś w pow. janowskim (lub.) SG XI 664, XV/2 634: capella de *Sewechouiensi* 1223 MMAe IX 388; *Swiecziechow* 1531 Młp 356 por. n. m. *Sieciechów*.

Świeciechów, dzisiaj *Świeciechowa*, miasto w pow. wschowskim SG XI 686: *Svecechov* 1258 KodWP 368; *Svecechow* 1302 KodWP 860; *Swecechov* 1371 KodWP 1646; *Swieciochowa* 1579 Włp I 98.

Świeciechów, wieś w pow. opoczyńskim SG XI 664: in *Svesecov* 1221 KodPol I 12; *Swiecziechow* 1577 Młp 293.

Świeprawice, nie istniejąca osada k. Żnina SG XI 632: *Zueprawici* 1136 MPKJ IV 441, w. 19; *Sweprawicze* (1295) KodWP 414.

¹⁶ K. Zierhoffer, *Ze studiów nad toponomastyką Mazowsza: Sierpe*. JP XXXIV, 1954, s. 171—174.

Świrad, stara parafia w Tropiu w pow. nowosądeckim: parochia Sancto Szwyrado alias Zorawdo 1470—1480 DILB II 248; fara *Szwirad* 1581 Mlp 140.

Świesielice, wieś w pow. ilżeckim SG XI 679: *Szweżyelice* 1470—1480 DILB II 555; *Szwyeszelicze* 1470—1480 DILB II 574; *Swiesielice* 1569 Mlp 323; por. *Wszesiodł* || **Świesiodł*.

Warto wreszcie dodać, iż nie brak także takich nazw, które mimo rozmaitych losów w staropolszczyźnie utrzymały do dzisiaj niezmienną pierwotną grupę *vš-*. Rzecz jasna, nie dla wszystkich dysponuję materiałem historycznym. Grupuję je jednak razem dla wykazania, że również nazwy miejscowe przeciwstawiały się zaburzeniom zachowując ostatecznie postać pierwotną. Należą tu:

Wszebory albo *Długie Wszebory*, wieś w pow. sokołowskim SG XIV 66: *Wsebori* 1578 Maz 376.

Wszebory albo *Laskowo-Wszebory*, wieś i folwark w pow. radzyminskim SG XIV 66: *Wssebori* 1578 Maz 411.

Wszebory albo *Romany*, wieś w pow. przasnyskim SG XIV 66: *Wszebory* (*Romany-Sebory*) 1567 Maz 344.

Wszebory, wieś w pow. szczuczyńskim SG XIV 66.

Wszebory albo *Karwowo-Wszebory*, wieś w pow. kolneńskim SG XIV 66.

Wszedziń, *Wszedziń*, *Wszedna*, wieś w pow. mogilnickim SG XIV 66: *Sedno* (1065) KodWP 3; *Sedne* (1103) KodWP 33; *Wszedna* 1370 KodWP 1768; *Swiedzina* 1514 KBAP II 751; *Wshedzyen* w. XVI LBL I 189; *Wszedzin* 1580 Wlp II 162.

Wszedziń, wieś w pow. mogilnickim SG XIV 66.

Wszedzinek, folwark w pow. mogilnickim SG XIV 66¹⁷.

Wszemborz, wieś w pow. wrzesińskim SG XIV 66: de *Sweboze* (1310) KodWP 933; contra *kmethones de Wszeborze* 1396 Leksz II 486; *Sweborze* 1401 Piek VI 323; Martino de *Szweborze* 1406 Piek VI 1046; *Wsemborzicze* 1552—1553 Wlp II 278; *Wszeborz* 1578 Wlp I 215; por. *Wszebor*.

Wszerezecz, wieś i folwark w pow. łomżyńskim SG XIV 67: *Wszerezecz* 1578 Maz 368.

Wszolów, niem. *Scholow*, wieś w pow. pleszewskim SG XIV 67: de *Wszolowo* 1390 Leksz II 75; de *Szolowo* 1390 Leksz II 78; *Wssolowo* 1579 Wlp I 109.

Tak się przedstawia zgromadzony przeze mnie materiał. Czy jest pełny, nie umiem odpowiedzieć. W każdym razie jest na tyle wystarczający, iż umożliwia wyciąganie uzasadnionych wniosków, co też zamierzam obecnie uczynić. Sam przegląd ujawnionych przez fakty onomastyczne zjawisk

¹⁷ Nazwy miejscowe *Wszedziń*, *Wszedzinek* nie są jasne. Podaję je tylko dla ilustracji zmian tu rozpatrywanych.

pokazuje częściowe inne refleksy grupy *vš-*, niż dało się to zaobserwować przy wyrazach pospolitych. Obraz ten tym jaśniejszy, że nazwy miejscowe przechowały do dzisiaj, oczywiście już w formie skostniałej te postacie, które istnieją w dialektach (jeśli idzie o uproszczenie), bądź też zaświadczone zostały w zabytkach. Szczegółowo rzecz ujmując w faktach onomastycznych da się stwierdzić następujące realizacje pierwotnej grupy *vš-*:

1. formy przestawione, np. *Świebor, Świeborowice, Świemir, Świemirowo, Świeprawice, Świerad, *Świestaw, Świestawice, Świeciech, Świeciechów, Świedarg, Świegniew;*

2. formy uproszczone, np. a) *Szemborowice, Szeredzice, Szeradowo,*
b) *Siarad, Siebor, Sieborowice, Siebron, Sieciech, Sieciechów, Siegniew, Siegrod, Siemar, Siemborze, Siemił, Siemir, Sieprawice, Sieradowice;*

3. formy hiperpoprawne, np. *Wświebor, Wświegniew, Śwsiebor.*

Osobno trzeba wskazać na takie nazwy osobowe czy miejscowe, które mimo różnych losów historycznych zachowały bez zmian pierwotną grupę *vš-*, np. *Wszebor, Wszerad, Wszebory, Wszemborz, Wszolów.*

Z porównania wynika, że materiał onomastyczny na ogół ujawnia stan identyczny z rozwojem wyrazów pospolitych, jeśli idzie o same tendencje rozwojowe. Owe trzy rodzaje traktowania grupy *vš-* pokrywają się niemal całkowicie. Inny jest natomiast rezultat metatezy i uproszczeń. O ile wyrazy pospolite ukazują nam postać *szwytek* (być może także **świelki*, co jednak trudno z całą pewnością orzec; ortografia nie daje jednoznacznych w tym zakresie wskazówek), to nazwy miejscowe mają w tych wypadkach *śub-* || *ś-*, wyjątkowo też *š*, np. dzisiejsze *Szeredzice*. Jest to różnica, jeśli idzie o pierwsze dwa refleksy, znaczna, choć pozostająca w związku z ogólną tendencją, jaką obserwujemy w traktowaniu grupy *vš-*. Na podstawie zapisów onomastycznych da się ustalić ściśle odpowiedniki w traktowaniu tej grupy w obrębie tego samego nawet imienia. Widać to w następujących choćby nazwach osobowych:

Wszebor || *Świebor* || *Siebor*;

Wszeciech || *Świeciech* || *Sieciech*;

Wszegniew || *Świegniew* || *Siegniew*;

Wszemir || *Świemir* || *Siemir*;

Wszerad || *Świerad* || *Siarad*;

Drugą grupę tworzą nazwy obrazujące dwie tylko możliwości:

Wszemar || *ø* || *Siemar*;

Wszemił || *ø* || *Siemił*;

Wszesiodł || **Świesiodł*, por. *Świesielice* || *ø*

Do trzeciej zaliczyć trzeba nazwy wykazujące tylko jedną z postaci, zaświadczoną w źródłach:

- $\sigma \parallel \sigma \parallel$ *Siepraw*;
 $\sigma \parallel \sigma \parallel$ *Siebron*; por. *Częstobron*-;
 $\sigma \parallel \sigma \parallel$ *Siegród*; por. *Niegrod*.

To, że nie wszystkie warianty zostały poświadczone w źródłach, nie dziwi nas. Wydaje się, iż te nazwy, dla których udało się znaleźć owe trzy wchodzące w rachubę odpowiedniki, wystarczająco dokumentują samą tendencję rozwojową. Osobno trzeba wspomnieć nazwy osobowe *Sieciebor*, *Sieciestaw*, *Sieclaw*, *Siestaw*. Łączą się one z podstawowym imieniem *Wszeciech*, *Świeciech*, *Sieciech*. Ujmując imię to jako hipokoristicum¹⁸ z przyrostkiem *-ch* wtórnie utworzono nowe złożone imiona z elementami *-bor*, *-staw*. Brak wielu owych odpowiedników ma duże znaczenie dla historii poszczególnych imion, w małym zaś stopniu wpływa na interpretację omawianego procesu zmiany *vš-* \Rightarrow *šv-*.

Wartość materiału onomastycznego nie ogranicza się wyłącznie do tego, iż potwierdza on zmiany, jakie występują w wyrazach pospolitych. W znacznym stopniu rozszerzają nazwy ramy chronologiczne. Z ich analizy wynika bowiem, dzięki wcześniejszym zapisom, że zaburzenia w traktowaniu grupy *vš-* dadzą się odnieść z całą pewnością do okresu przedhistorycznego, najprawdopodobniej tuż po zaniku słabych jerów. Trudno by było inaczej wyjaśnić formy i zapisy typu *Zeraz*, *Ziraz*, poświadczone w złotej bulli języka polskiego z r. 1136. Zapisy te pozwalają się zinterpretować jako *Sieradz*, *Siradz*¹⁹. Etymologia tej nazwy jest zupełnie przejrzysta i wyprowadza się ją od nazwy osobowej *Wszerad* + *ja* (por. *Wszerad* 1204 MPKJ IV, 483, w. 5). Nazwa ta potwierdza przedhistoryczność przejścia *vš-* \Rightarrow *š-*, niewątpliwie poprzez metatezę *vš-* \Rightarrow *šv-*, co doprowadziło do dalszego upodobnienia palatalnego *š* w kierunku artykulacji średniojęzykowej pod wpływem sąsiedniego *v*. Także przykłady na samą metatezę są również wcześniejsze, niż ujawniają nam to wyrazy pospolite: *Świeprawicy* 1136, *Świeciech* 1204, *Świebor* 1203 \parallel *Siebor* 1145. Przytoczone fakty ukazują dowodnie, że przekształcenia grupy *vš-* rozpoczynają się gdzieś po wieku X i trwają w polszczyźnie literackiej do końca XV, a nawet XVI wieku.

Co się tyczy zasięgu geograficznego, to materiał onomastyczny nie pozwala na wyciąganie pewnych, jednoznacznych wniosków. Wpływa

¹⁸ Por. W. Taszycki, *op. cit.*, 30, 37 oraz P. Zwoliński, *Funkcja słowotwórcza elementu -staw w staropolskich imionach osobowych*, Biuletyn PTJ z. X, 1950, s. 166—185, zwłaszcza s. 181.

¹⁹ Warto zaznaczyć, że postać *Siradz* musi się ujmować jako wtórne przekształcenie regularnej *Sieradz*. Zmianę tę spowodował brak w polszczyźnie przed wiekiem XIV (J. Rozwadowski, *Historyczna fonetyka...*, s. 153) połączeń *e + r* (Z. Stieber, *Rozwój fonologiczny języka polskiego*, Warszawa 1952, s. 60—61). Mamy tu przykład dostosowania powstałej drogą metatezy grupy do panującego w tym zakresie systemu fonologicznego.

to stąd, że dane wydobyte z dokumentów tylko w niewielkim stopniu można dokładnie lokalizować. Odnosi się to specjalnie do nazw osobowych. Inaczej ma się rzecz z nazwami miejscowymi, ale i tu wyniki są znikome. Obraz na tym tle wytworzony przedstawia się następująco. Główny trzon nazw z uproszczeniem grupy *vš-* pochodzi z Małopolski: *Szere-dzice* || *Sieborowice*, *Sieciechów*, *Sieciechowice*, *Siepraw*, *Sieprawice*, *Sieprawki*, *Sieradowice*, *Sieradz*, łącznie 18 nazw. Na Mazowszu reprezentują ten proces *Szeliwy*, *Szemborze* || *Siemborze*, *Sieburczyn*, łącznie 4 nazwy oraz w Wielkopolsce: *Szemborowice*, *Szemborowo*, *Szemborówko*, *Szeradowo* || *Sieradowo*, razem nazw 5. Uderza przy tym wyłącznie północne uproszczenie w kierunku do *š*. Wydaje się, że fakt ten trzeba uznać za nowszy i oddzielić go od zjawisk metatezy. Wynika z tego jednak, że zasięg uproszczenia był pierwotnie szerszy, niż odsłaniają to dzisiejsze dialekty.

Zbierając wyniki, jakie przynosi analiza materiału onomastycznego można ustalić dwie warstwy chronologiczne w rozwoju grupy *vš-*. Do pierwszej, starszej należy odnieść metatezę, do drugiej zaś uproszczenie. Zasięgi ich nie były jednakowe. Pierwsza była zapewne ogólnopolska, druga zaś nie objęła całej Wielkopolski, a także częściowo Mazowsza. Byłby to stan nieznacznie odbiegający od dzisiejszego, gwarowego. Nazwy z zachowaną grupą *šv-* występują dziś tylko na północy, ale w XVI w. spotykamy je także na południu (*Šwirad*, *Šwieborowice*). Nazwy z pierwotnym *vš-* mamy dziś tylko z północy, ale w przeszłości i one wykazują wahania. Jak widzimy w zakresie geografii nazwy miejscowe wnoszą mało kryteriów pewnych.

III

Z materiałów, jakie przedstawiłem w poprzednich częściach artykułu — a są one dość urozmaicone i dla ewentualnych rozważań teoretycznych wystarczające — widać, zdaje się, wyraźnie, że traktowanie grupy nagłosowej *vš-* w języku polskim wymagało osobnego opracowania. Okazało się dalej, że grupa ta jest do dzisiaj rozmaicie realizowana w dialektach, mimo że od XVI wieku w języku literackim niepodzielnie i bezwyjątkowo panują formy typu *wszy(s)tek*. Gromadząc razem dane dostarczone przez wyrazy pospolite (historyczne i gwarowe) oraz przez fakty utrwalone w materiale onomastycznym możemy ustalić następujące warianty grupy *vš-* w polszczyźnie:

1. utrzymanie tej grupy bez zmian, stwierdzone w najdawniejszych przekazach historycznych a zachowane jako wyłączne w języku literackim, np. *wszystek*, *Wszerad* 1136;

2. przestawkę grupy *vš-* ⇒ *šv-*, występującą w wyrazach pospolitych oraz w nazwach, np. *szwytek* (KG);

3. uproszczenie grupy *vš-* ⇒ *š-*, spotykane dzisiaj w dialektach Małopolski, Mazowsza i Śląska oraz w staropolszczyźnie, np. *szakoż* 1471, *Siebor* || **Szebor* 1145.

Obok tych trzech, zdaje się, podstawowych zmian należy wskazać jeszcze:

4. dalsze przekształcenie *šv-* ⇒ *śv-*, np. *Świebor* 1203 — zjawisko zaświadczone wyłącznie w nazwach miejscowych i osobowych;

5. uproszczenie *śv-* ⇒ *ś-*, znane tylko z przekazów onomastycznych, np. *Siebor* 1145, *Siarad* 1233.

W dalszych rozważaniach zajmę się przede wszystkim postaciami *šv-*, *š-*, *śv-*, *ś-* pomijając natomiast formy typu *wszytek*, jako normalne dziedzictwo z epoki prasłowiańskiej, jako dzisiaj wyłączone. Wszystkie tu zestawione zaburzenia w rozwoju grupy *vš-*, jak to starałem się wykazać przy analizie materiału historycznego, trzeba odnieść do epoki przedhistorycznej. Na takie bowiem ujęcie pozwalają zapisy nazw miejscowych i osobowych. Materiał z zakresu wyrazów pospolitych jest bowiem ze zrozumiałych powodów późniejszy, ale i tutaj zabytki najwcześniejsze dostarczają przykładów pozytywnych. Dawność tych procesów w polszczyźnie staje się jeszcze bardziej zrozumiała, jeśli weźmiemy pod uwagę fakt, iż przekształcenia te występują także w innych językach słowiańskich.

Według W. Vondráka²⁰ zaimek prasłowiański *věsь*, lit. *visas*, pruskie *vissas* ma następujące kontynuanty w poszczególnych językach:

scs. *věsь*; serb. *sāv* || *vās*; bułg. *savъ* || *věsь*, *svo*, *sve*; słow. *ves*, *vsa*, *vse*; ros. *vesь*, *vsja*, *všě*; ukrain. *veś*; głuż. *wšón*, *wšitkon*; dłuż. (*w*)*šyken*, czesk. *veš*; pol. *wszego*.

Dokładniej, jeśli idzie o język serbski, ujmuje tę rzecz A. Leskien²¹. Formy oboczne *vās* || *sāv* spotykamy według niego jedynie w mianowniku l. poj. rodz. męskiego, w pozostałych przypadkach występują wyłącznie postacie z metatezą, podobnie jest w derywatach od *sāv*, np. *svākako*, *svākojako*, *svākī*.

O ile fakty serbo-chorwackie są powszechnie znane, o tyle na uwagę zasługuje występowanie tego zjawiska w języku czeskim. Okazuje się bowiem, że formy z metatezą notują zabytki staroczeskie. Są one jednak bardzo rzadkie i nie miały wpływu na dalszy rozwój grupy *vš-*. J. Gebauer²² podaje przykłady z początku XV wieku: *nade sveczko*, *se sweliku chvalu* 1411. Zaburzenia te wystąpiły również przy zaimku *swój*, np. *na wsem milém*. Równocześnie Gebauer sygnalizuje, że «kombinacji obého (tj.

²⁰ *Vergleichende slavische Grammatik*, wyd. II, cz. II, Göttingen 1928, s. 94—95.

²¹ *Grammatik der serbo-kroatischen Sprache*, Heidelberg 1914, s. 99, 406.

²² *Historická mluvnice jazyka českého*, Díl I. *Hlaskosloví*, W Praze a ve Vídni 1894, s. 548.

šv- || vš- — przypisek mój — M. K.) jest *wswev*. Bliższych jednak wyjaśnień poza stwierdzeniem tych faktów nie podaje.

Pewnych wyjaśnień wymagają także stosunki w językach łużyckich. Szczegółowe dane czerpię z pracy E. Muki²³. Według niego w języku dolnołużyckim panuje *šen, ša, šo*, w górnołużyckim zaś mamy *wšón, wša, wšo* || *šón, ša, šo*, przy czym *w* pojawia się w określonych warunkach, mianowicie w połączeniach przyimkowych oraz w mianowniku i miejscowniku, rzadziej w dopełniaczu i bierniku w konstrukcjach bezprzyimkowych. Warto przy tym zaznaczyć, że opuszczanie *w* występuje nie tylko w zaimku **vbsv* i pochodnych, np. *šyken, šedny, šaki, šecki* || *wšelaki, šako*. Spotykamy takie zjawisko dialektycznie w innych wyrazach przed spółgłoskami *š, s, z, c* w nagłosie (głuź. *č*), np. *weš* || *šy, šaty, šolawa, wó jsy* 'im Dorf'.

Przytoczone powyżej fakty z innych języków słowiańskich pokazują, że metateza i uproszczenie nagłosowej grupy w zaimku *wszy(s)tek* nie objęły jedynie grupy wschodniej. Stwierdzono je zaś dla języków: polskiego, czeskiego, górno- i dolnołużyckiego oraz dla języków serbo-chorwackiego i bułgarskiego. Już sam tylko ten fakt pozwala widzieć tu procesy bardzo stare, a stwierdzenie to pokrywa się doskonale z wnioskami, jakieśmy wyciągnęli z analizy materiału polskiego. Nie we wszystkich językach proces ten był jednakowo silny. Konsekwentnie przeprowadziły go jedynie języki serbo-chorwacki i dolnołużycki, w pewnym zaś tylko stopniu język górnołużycki. Rezultaty tych przemian są zupełnie różne. W serbo-chorwackim zwyciężyły formy przestawione, mianowicie *säv, sväkî*, w językach łużyckich zaś zapanowały formy uproszczone *šen* || *šón*. Porównując z tymi faktami stosunki polskie w ich historycznym rozwoju można je uznać za pośrednie. Występują bowiem w polszczyźnie zarówno formy przestawione, jak i uproszczone. Trzeba jednak tu podnieść, że stwierdzenia te tylko w ograniczonym stopniu można przyjąć jako udowodnione, brak bowiem, na razie przynajmniej, szczegółowych badań w tym zakresie w innych językach słowiańskich. Nie pozwala to na wyciąganie pewnych wniosków również w odniesieniu do przyczyn, jakie spowodowały zaburzenia w grupie *vš-* (względnie *vs-*, jeśli idzie o słowiańszczyznę wschodnią, a przede wszystkim południową).

Mimo dość rozmaitego, jak się okazuje, rozwoju nagłosu zaimka **vbsv* w większości języków słowiańskich, brak dotąd próby ogólnego bodaj wyjaśnienia (pomijam tu sprawę, czy wyjaśnienie takie byłoby jednoznaczne i powszechnie obowiązujące). Ograniczono się wyłącznie do wykazania i przedstawienia stanu faktycznego. Podobnie ma się rzecz, jeśli idzie o język polski. Brak, jak już na początku artykułu wspomniałem, jakichkolwiek rozwiązań tego problemu w pracach J. Łosia, J. Rozwadow-

²³ *Historische und vergleichende Laut- und Formenlehre der niedersorbischen (niederlausitzisch-wendischen) Sprache*, Lipsk 1891, s. 243—244, 404.

skiego. Niewiele też na ten temat dowiemy się z prac A. Brücknera. Z opinii tego ostatniego badacza można by wnioskować, że były już dawno próby ujmowania zmiany $vš- \Rightarrow šv-$ jako staropolskiego dialektyzmu. Nie udało mi się jednak ustalić, kto był autorem takiego przypuszczenia. Interesujący nas wywód A. Brücknera²⁴ brzmi następująco (przytaczam go z niewielkimi tylko skrótami): „bekanntlich kommen in den Texten jener Zeit Schreibungen dieser Formen mit *szw-* statt *wsz-* vor und man hat darin «Provinzialismen der alten Sprache» erkannt, man konnte ja an den analogen Vorgang im Serbischen erinnern“. Przytoczywszy szereg przykładów z tekstu oryli magdeburskich stwierdza jednak: „dass dies alles nur Schreibfehler sind, weist die entgegengesetzte Verschreibung eines *wszego* für *wswego*“. Ostatecznie jako konkluzję wyjaśnia, że „in allen diesen Fällen erkenne ich vorläufig nur Schreibfehler oder Schreibcuriositäten“. Ta kategoryczna i jednoznaczna ocena nie jest jednak, co się często u Brücknera zdarza, ostateczna. W 50 lat później napisze on ex re zaimka *wszytek*: „w XIV i XV wieku przedstawiano, jak to Serbowie dziś czynią (*swega* zamiast *wsega*), *wsz-* w *szw-*, *szwytki cedrowie*, *przez szwytki dni*, *szwytki głębokości*), a ocalała ta nawyczka w nazwach miejscowych: *Świrad św.* ze Wszerada, *Siepraw* ze *Świepraw* = *Wszepraw*“²⁵. Opinię tę powtórzy następnie w *Słowniku etymologicznym języka polskiego*, Kraków 1927, s. 636, dodając jedynie: „w 16. wieku ginie to zupełnie“. Tak więc ostatecznie po wahaniach A. Brückner uznaje zmiany $vš- \Rightarrow šv-$, $śv-$, $ś-$ za proces fonetyczny, a nie za manierę graficzną staropolszczyzny.

O wiele wcześniej ujął to zjawisko w prawidłowy sposób L. Malinowski²⁶ (w jakim stopniu sąd ten oddziałał na stanowisko Brücknera, nie umiem powiedzieć, ale rzecz jest godna uwagi), który sprawę tę ocenił, jak następuje: „zbyt często w zabytkach polskich wieku XV spotykamy sposób pisania wyrazu *všytek* z przestawnią $vš$ na $šv$, np. w naszych glosach *swysthky*, aby można go kłaść na karb myłek pisarskich. Sądzę, że w starej polszczyźnie była sporadyczna skłonność do takiego wymawiania wargowego v na drugim miejscu, skłonność, która, jak wiadomo, stała się prawidłem w narzeczach serbo-chorwackich“. Mamy tu wyraźną krytykę stanowiska Brücknera oraz nawiązanie do opinii dawniejszych z tym jedynie ograniczeniem, iż Malinowski uznaje zmianę $vš- \Rightarrow šv-$ za proces, jak byśmy dziś powiedzieli, wąty, a także wstrzymuje się od określania jej za staropolski dialektyzm. Tak więc wszyscy badacze staropolszczyzny przyznają fakt

²⁴ Die „Magderburger Urtheile“. Ein Denkmal deutschen Rechtes in polnischer Sprache aus der Mitte der XV. Jahrhunderts, cz. IV, JA VII, 1884, s. 525—574, zwłaszcza s. 554—555.

²⁵ Dzieje języka polskiego, wyd. III, Warszawa 1925, s. 143.

²⁶ Głosy polskie w rękopiśmie Biblioteki Zakładu Narodowego Ossolińskich z r. 1438, nr 379, Rozpraw. Wydż. Fil. AU XXII, 1895, s. 363.

istnienia takiego procesu fonetycznego, co w świetle przytoczonych przeze mnie materiałów staje się w pełni zrozumiałe, zwłaszcza że współczesne gwary zachowały jeden z refleksów tych zmian w stanie dotąd żywym.

Pierwszą próbę wyjaśnienia tych przemian przynosi rozprawa M. Rudnickiego²⁷, w której autor dochodzi do wniosku, że są one wynikiem „normalizacji niezwyklej układów fonetycznych drogą metatezy“, bliżej jednak sprawy tej nie rozwija. Wychodząc z tego ogólnego bardzo sformułowania postaram się odpowiedzieć, jakie to czynniki działające w dawnym systemie języka polskiego powodowały takie przekształcenia nagłosowej grupy *vš*-. Na podkreślenie zasługuje fakt, iż przemiany te wystąpiły wyłącznie niemal w nagłosie. Stwierdzenie to chciałbym przyjąć jako punkt wyjścia do dalszych na ten temat roztrząsań. Wydaje się bowiem, iż przyczyn usuwania grupy *vš*- należy szukać w strukturze polskich grup spółgłoskowych, głównie nagłosowych.

Niestety dotychczas nie mamy opracowanego inwentarza grup spółgłoskowych w ich historycznym rozwoju. Praca I. Klemensiewicz-Bajerowej²⁸ zajmuje się tylko niektórymi z nich, mianowicie grupami powstałymi w procesie zaniku i wokalizacji jerów w przyimkach i przedrostkach prymarnych, np. *bez* || *beze*, *przed* || *przede*, np. *dbl* — *przed blaskiem*. Pewne usługi tylko oddaje nam praca M. Bargielówny²⁹, jako ujmująca wyłącznie stosunki współczesne. Pokazuje jednak, że połączenia *šf* || *fš* w dzisiejszym języku mogą występować w nagłosie i śródgłosie, brak ich zaś w wygłosie. Stan staropolski w tym zakresie, a tym bardziej przedhistoryczny, jest nam zupełnie nie znany.

Powstanie grup *vš*-, *šv*- oraz *-vš*- w polszczyźnie jest wynikiem zaniku słabych jerów. Wtedy pojawiły się formy typu *wszego* ← *všego*, *szwiec* ← *švycь*, *zabrawszy* ← *zabravšiši* powodując poważne zmiany w charakterze grup spółgłoskowych. Warto tu jeszcze zaznaczyć, że zaburzenia, jakieśmy obserwowali w zaimku *wszytek* i pochodnych, nie występują w innych wyrazach posiadających w nagłosie grupę *vš*-, np. *wszoł* ‘liothium, pasożyt żyjący na skórze zwierzęcia’; por. *wsol* ‘pediculus’ 1473 Rost 1452. Wynika to stąd, iż wyrazy te miały opozycje do form typu *wesz*, co przeciwstawiało się wszelkim przeobrażeniom. Opozycji takich formacje utworzone od zaimkowego rdzenia *vš*- nie miały. Stosunki serbo-chorwackie nie mogą tu być kontrargumentem z tego choćby względu, iż izolowana forma *väs* || *säv* nie tylko nie zatrzymała metatezy, ale sama uległa wpływowi przypadków zależnych. Przyjmując izolację grupy *vš*- w staro-

²⁷ *Metateza w językach zachodniosłowiańskich, przede wszystkim lechickich*, SO I, 1921, s. 85—117, zwłaszcza s. 104.

²⁸ *Z historii polskich grup spółgłoskowych*, Biuletyn PTJ, z. XII, 1953, s. 129—147.

²⁹ *Grupy fonemów spółgłoskowych współczesnej polszczyzny kulturalnej*, Biuletyn PTJ, z. X, 1950, s. 1—25.

polszczyźnie opieram się głównie na stosunkach współczesnych. Wystarczy bowiem przejrzeć odpowiednie hasła w SW, by się w pełni przekonać, iż wyrazy zawierające połączenie *vš-* są przede wszystkim derywatami od zaimka *wszen*. Zasób przykładów ilustrujących tę grupę da się sprowadzić do następujących kategorii:

1. formacje od zaimka *wszen*;
2. derywaty od *wesz*, posiadające stałe opozycje do swych osnów z rozbitą grupą przez tzw. ruchome *e*;
3. grupy *vš-*, jako rezultat upodobnień na granicy morfologicznej, np. *wszcząć*, stpol. *wszczedł*, *wszczepić*, mające stałe oboczności bezprzedrostkowe, bądź też w tworach z innymi wykładnikami, np. *począć*, *szedł*, *przyczepić*. Grupa ta obejmuje również zapożyczenia obce, np. *wszrubować*, *wsztukować* || *szrubować*, *sztukować*.

Widzimy zatem, że grupa *vš-* właściwa zaimkowi *wszen* i pochodnym od niego zajmuje w tym zespole miejsce bardzo specjalne, by nie powiedzieć wyjątkowe. Jest ona w polskim systemie spółgłoskowym zupełnie izolowana, jeśli idzie o jej występowanie w rdzeniach. Oparcie miała ona jedynie we wtórnie powstałych grupach na granicy morfologicznej, typu *wszedł* || *szedł*. Wydaje się, że właśnie w tej izolacji nagłosu zaimka *wszytek* należy szukać przyczyn zaburzeń w traktowaniu grupy *vš-*. O ile bowiem w formacjach typu *wszedł* grupa ta mogła być stale restytuowana, o tyle restytucja nie mogła występować w formach zaimkowych nie mających opozycji. To jedno. Wydaje się dalej, że ta właśnie fakultatywność grupy spółgłoskowej na granicy morfologicznej była także punktem wyjścia dla redukcji *vš- ⇒ ś-*, co konsekwentnie przeprowadziła część polskich gwar oraz języki łużyckie. Takie rozwiązanie było tylko jednym ze sposobów usunięcia izolowanej grupy spółgłoskowej w nagłosie, mianowicie przez redukcję; dało to formy typu *šytek*. W tym wypadku spółgłoskę rdzenną *v-* zrównano z przyimkowo-przedrostkowym *v*. Proces ten doprowadził do naruszenia budowy morfologicznej rdzenia, redukując jego szkielet fonologiczny.

Innym natomiast przekształceniem była metateza. Utrzymując ilościowy stan (to było chyba czynnikiem decydującym) zmieniała jedynie porządek elementów struktury. Metateza będąca najmniejszą zmianą jest procesem często spotykanym w języku polskim, por. np. *pchła* \leftarrow **błcha*³⁰, *niszy* \leftarrow *inszy*³¹; występuje zaś wtedy, gdy wyrazowi grozi zatura postaci morfologicznej. Podobnie trzeba by rzecz ujmować w omawianym przeze mnie zjawisku.

³⁰ H. Ułaszyn, *Ze studiów nad grupami spółgłoskowymi w języku polskim*, Wrocław 1956, s. 51—54.

³¹ K. Nitsch, *Inny i jego odmiany*, JP XXI, 1936, s. 71—75.

Takie rozwiązanie grupy *vš-* było tylko pozornie w zgodzie z polskim zasobem grup spółgłoskowych. Metateza bowiem $vš \Rightarrow šv-$ wytwarzała również grupę izolowaną, oczywiście w odniesieniu do okresów wcześniejszych. W późniejszej epoce grupa ta była już dość żywotna, wzbogaciły ją bowiem liczne pożyczki z języków obcych, np. *szwel*, *szwagier* itp. Warto jednak nadmienić, że jej istnienie nawet dziś ograniczone jest do języka kulturalnego; potocznie i w gwarach bardzo często tu *šv-*. Rezultatu tych obu przemian, tj.



poświadczonego w języku polskim w różnych epokach nie można traktować na jednej płaszczyźnie. Poucza o tym dalszy ich rozwój, który poszedł w zupełnie innych kierunkach. Dotyczy to przede wszystkim grupy *šv-*, która jako izolowana utrzymuje się wyjątkowo. Jej dalszym przekształceniem jest przejście w *šv-* drogą asymilacji fonetycznej (por. także taką samą zmianę w zapożyczeniach), tym bardziej iż wzmacniały takie przekształcenie liczne wyrazy z pierwotnym *šv-*, np. *šwiat*. W ten sposób powstaje cały szereg nazw, np. *Šwiebor*, *Šwieciech*, *Šwiesielice*, *Šwiemirowo*.

Osobny problem stanowi dalsza przemiana tej grupy $šv \Rightarrow š-$. Na taki kierunek zmian wskazują liczne nazwy miejscowe, dla których mamy wcześniejsze zapisy z zachowaną jeszcze grupą *šv-* wobec późniejszego *š-*, np. *Siebońrowice* : *Šwieborowice* 1581; *Sieburczyn* : *Šwieborezyno* 1577; *Sieradzice* : *Šwiradzice* 1581. Nie brak również nazw mających od dawna wyłącznie *š-*, np. *Sieciechów* 1191, *Siemborze* 1578, *Sieprawice* 1470—1480.

Taki stan faktyczny nie jest łatwy do wyjaśnienia. Trudno bowiem orzec, dlaczego właśnie w tej grupie nastąpiła redukcja *v*. Warto jednak dodać, iż wypadki uproszczeń obejmują nie tylko $šv \Rightarrow š-$. Znajdujemy w materiale onomastycznym także przykłady uproszczeń dla pierwotnych *šv-*, np.:

Sichów Mały i Duży, wieś i folwark w pow. stopnickim SG X 471: *Swichow* 1470—1480 DILB III 125; *Swychow* 1579 MMAe III 229; *Swichowyecz* 1470—1480 DILB III 239; *Swichowiecz* 1579 Mlp 229.

Siepietnica, wieś w pow. jasielskim SG X 570: *Suepetnici* (1105) KodTyn 1; *Swepetnicza* 1319 KodTyn 42; *Cznepethnyk* (!) alias *Swyepyethnicza* 1470—1480 DILB III 217; *Sziepietnicza* 1581 Mlp 116.

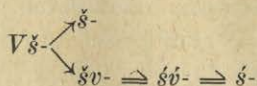
Osobno wreszcie należy wymienić takie nazwy, które mimo wahań w przeszłości ostatecznie utrzymały grupę *šv-*, np.:

Šwiekotowo, wieś w pow. świeckim SG XI 669: in terra Swetensi villam *Sechotouo* 1227 PPom 287, a może też *Šwiechów*, wieś w pow. kutnowskim SG XI 655: *Syechow* w. XVI LBL II 494; *Swyechow* w. XVI

LBL II 495; *Swiechowo* 1557—1566 Wlp II 106, o ile *Świech* nie jest zdrobnieniem od nazwy dwuczłonowej z elementem *Wsze*. Rzecz w szczegółach jednak niepewna.

Podobny wypadek poświadczają zapisy staropolskie dla nazwy osobowej *Świętosław*: *Szōthoslai* || *Sōthoslaus* 1397 TPaw III 4159; *Santhōslaus* || *Swanthoslaus* TPaw IV 3449³². Trudno orzec, czy jest to błąd pisarza, czy też zjawisko fonetyczne, choć w zestawieniu z przytoczonymi wyżej faktami nasuwa się to drugie przypuszczenie. W pewnym stopniu potwierdzić to może zapis dla nazwy osobowej *Świętopęk*: *Wszyethopelk* 1484 AGZ XIX 3005, ukazujący metatezę pierwotnej grupy *św-* (por. też gwarowe *wsiekra* 'matka, świekra' Chmielnik w pow. lubelskim Wisła III, 1889, 251). Warto dołączyć przykład *wświętość* med. XV wieku SKJ I, 138; byłaby to forma kontaminowa, niejako pośrednia między prawidłowym *św-* a przestawionym *św- $\leftarrow v\check{s}$*. Nie wiadomo jednak, w jakim stosunku pozostawały obie te grupy. Mimo to zasygnalizowanie zaburzeń i w jednej, i w drugiej na tym miejscu wydaje się pożyteczne także dla omawianego problemu zmian zachodzących w grupie *vš-*. Przytoczone fakty pokazują znaczną fluktuację w traktowaniu tych grup, pewne tendencje do ich usunięcia, co potwierdza moje przypuszczenie, iż ilozacja grupy *vš-* w nagłosie była przyczyną jej dalszych przekształceń. Na marginesie można wspomnieć, że uproszczenia pierwotnej grupy *św-* znamy z innych języków słowiańskich, np. serb. *sjědok $\leftarrow svjědok$*, *sjětovati $\leftarrow svjětovati$*³³. Wynika z tego, że fakty polskie nie są odosobnione.

Przedstawione tu zaburzenia w rozwoju grupy *św-* mają charakter wyjątkowy i nigdy nie były produktywne. Inaczej ma się rzecz z grupą *vš-*, która specjalnie w nazwach uległa daleko idącym zmianom, co można przedstawić w sposób następujący:



Ostateczny rezultat obu przekształceń jest podobny, mianowicie zamiast grupy spółgłoskowej mamy jedną spółgłoskę. Przyczyna zaś wspólna, tzn. te przekształcenia spowodowała tendencja do usunięcia rzadkiej, izolowanej grupy *vš-*.

Z kolei nasuwa się pytanie, co zahamowało omówione poprzednio procesy, dlaczego w polszczyźnie w ostatecznym wyniku zapanowała grupa *vš-*? Odpowiedź na te pytania nie może być w pełni zadowolająca i osta-

³² Por. L. Malinowski, *Materiały do historii języka polskiego z końca XIV i początku XV w. na podstawie ksiąg sądowych łęczyckich, orłowskich, brzezińskich. Księgi sądowe łęczyckie*, cz. III, Teki A. Pawińskiego, t. V, Warszawa 1898, s. 42.

³³ A. Leskien, *op. cit.*, s. 97.

teczna. Wydaje się jednak, że zadecydowały tu te same czynniki, które doprowadziły do powstania formacji typu *šak* 'wszak', mianowicie inne grupy *vš-*, powstałe na granicach morfologicznych. Ich oddziaływanie było zatem podwójne. Pozwalając na rozbijanie izolowanej grupy *vš-* według wzoru *šedl* || *wšedl*, równocześnie grupę tę mogły restytuować. Próby restytucji dokumentują nam formy typu *wšwytek*, *šwšwytek*, *Wšwiebor*, *Šwšiebor*, będące niejako skrzyżowaniem *wšytek* || *šwytek* || *šytek*. Tak więc proces fonetyczny byłby tu opanowany przez czynniki morfologiczne.

Zahamowanie dalszych przemian w grupie *vš-* i jej zwycięstwo w języku literackim należy łączyć również z geografiami. Jak bowiem wynika z materiału historycznego i danych dialektologicznych, metateza i uproszczenie nie są zjawiskami chronologicznie i geograficznie równorzędnymi. I tak, metateza jest zjawiskiem niewątpliwie starszym i objęła ona zapewne większą część polskiego obszaru językowego, mianowicie Wielkopolskę i Mazowsze, w minimalnym zaś stopniu Małopolskę, i to tylko jej obszar północny. Tylko jeden względnie pewny przykład metatezy *šwytek* pochodzi z Małopolski środkowej. Brak także tego zjawiska w szeregu zabytków typowo środkowomałopolskich (PF I, PP), a nawet z północnomałopolskich (Kśw, Biblia szarospatacka), gdy tymczasem KG i Rozmowa przykłady takiej zmiany notują. Obraz ten w pewnym stopniu zaciemniają nazwy miejscowe, np. *Šwiesielice*, *Siepraw* pochodzące z południa. W tym wypadku nie wiemy jednak, skąd pochodzili założyciele tych miejscowości. W takim stanie rzeczy na obszarze Małopolski grupę *vš-* można by uznać za znacznie lepiej zachowaną niż na innych terenach. Potwierdzenie takiego ujęcia widziałbym także w drugim procesie, jaki obserwujemy w traktowaniu tej grupy, mianowicie w uproszczeniu. Formy typu *šytek* nie występują dzisiaj na obszarze Wielkopolski i Pomorza. Najsilniej są one reprezentowane na terenie Małopolski. Ich powstanie należy uznać za późniejsze, o czym świadczą fakty filologiczne, a punktem wyjścia mogły tu być tylko formy *wšytek*, nie zaś przedstawione typu *šwšwytek*. Oba te fakty wykazują, że w Polsce południowej postaci pierwotne *wšy(s)tek* były panujące, a ze względów zrozumiałych największe znaczenie miała tu Małopolska, ona bowiem mogła wprowadzić te formy do języka literackiego.

Przedstawiona tu próba wyjaśnienia form typu *wšy(s)tek* nie pretenduje do ostatecznego rozwiązania tej dość zawilej kwestii. Trzeba jeszcze zaznaczyć, co podnosiłem poprzednio, że postaci odmienne od odziedziczonej nigdy nie były w polszczyźnie wyłączne. Zawsze natomiast współlistniały obocznie. Na podkreślenie zasługuje tu fakt gwałtownego ich zaniku na przełomie XV i XVI wieku. Można by w związku z tym sądzić, że oddziałal tu czynnik zewnętrzny, obcy, być może czeski, który wyeliminował różnice terytorialne sankcjonując postać ogólną, tzn.

wszy(s)tek i pokrewne. Wyjaśnienie to ma jednak charakter bardzo hipotetyczny. Mały materiał historyczny nie pozwala na szczegółowe uzasadnienie. Zagadnienie zwycięstwa grupy *vš-* ma w tym artykule znaczenie uboczne. Chodziło w nim głównie o przedstawienie różnych sposobów traktowania tej grupy w polszczyźnie. Zgromadzony materiał gwarowy, historyczny i onomastyczny w pełni przemiany te obrazuje. Z problematyki tu poruszonej wynika dalej, że nasza znajomość nawet fonetyki historycznej jest w dalszym ciągu niedostateczna. Dotyczy to przede wszystkim rozwoju spółgłosek, a w szczególności grup spółgłoskowych, Niniejszy artykuł jest próbą przedstawienia jednego z takich właśnie zagadnień.

SKRÓTY

W poniższym zestawieniu pomijam skróty zamieszczone w I tomie *Słownika staropolskiego*, Kraków 1956, s. XIV—XXII oraz nie rozwiązuję źródeł *Słownika gwar polskich* J. Karłowicza oznaczając cały stamtąd wydobyty materiał przez K.

- AS — *Album studiosorum Universitatis Cracoviensis*, t. I—II, Kraków 1887—1892.
 B — S. Bąk, *Gwary ludowe na Dolnym Śląsku, I. Głosownia*, Poznań 1956.
 DłOp — J. Długosz, *Opera omnia*, t. I—XV, Kraków 1864—1887.
 Fr — H. Friedrich, *Studia nad nosowością w gwarach Mazowsza*, Warszawa 1937.
 Ja — W. Janczy, *Gwara Sromowiec Wyżnich*, MPKJ I, 1901, s. 67—87.
 Kacz — K. Kaczmarczyk, *Księgi przyjęć do prawa miejskiego w Krakowie*, Kraków 1913.
 Kar — Materiały własne; z Lubomierza od P. Galasa, z Więciórki od M. Kucaly, z Niedadowki od J. B. Ożoga.
 KBAG — *Badania nazw geograficznych dzisiejszej archidiecezji gnieźnieńskiej*, podał S. Kozierowski, Poznań 1914.
 KBAP — *Badania nazw geograficznych dzisiejszej archidiecezji poznańskiej*, podał S. Kozierowski, Poznań, t. I i II, 1916.
 Koz VIII — S. Kozierowski, *Badania nazw geograficznych starej Wielkopolski*, Poznań 1939.
 KsMP — A. Warschauer, *Stadtbuch von Posen*, t. I, Poznań 1892.
 Kuj — B. Ulanowski, *Dokumenty kujawskie i mazowieckie przeważnie z XIII wieku*, Archiwum Kom. Hist. AU IV, 1888, s. 111—531.
 LBL — J. Łaski, *Liber beneficiorum archidiecezji gnieźnieńskiej*, t. I—II, Gniezno 1880—1881.
 LfLub — F. Papée, *Liber fraternitatis Lubinensis*, MPH V, 1888, s. 562—584.
 LMP — W. Kętrzyński, *Liber mortuorum monasterii sancti Vincencii ordinis Praemonstratensis*, MPH V, 1888, s. 667—718.
 Lud — S. Hradecka, *Przyczynki do wierzeń ludu w Wierzbanowej pow. Wieliczka*, Lud IX, 1903, s. 64—68.
 Ma — M. Małecki, *Język polski na południe od Karpat...*, BTMJJP nr 12, Kraków 1938.
 Mal — L. Malinowski, *Powieści ludu polskiego na Śląsku, cz. II, Materiały Antr.-Archeol.-Etnograficzne*, t. V, 1901, s. 3—264.
 Maz — A. Pawiński, *Polska XVI wieku... Mazowsze, Źródła dziejowe*, t. XVI, Warszawa 1895.
 ME I — R. Zawiliński, *Przyczynek II do etnografii Górali polskich na Węgrzech, Materiały Antr.-Archeol. i Etnograficzne I*, s. 380—425.

- ME XI — E. Klich, *Materiały etnograficzne z południowo-zachodniej części pow. limanowskiego, Materiały Antr.-Archeol. i Etnograficzne XI*, 1910, s. 3—47.
- Mi — E. Mika, *Pieśni orawskie*, Lipnica Wielka 1934.
- Mlp — A. Pawiński, *Polska XVI wieku... Małopolska, Źródła dziejowe*, t. XIV, XV, Warszawa 1886.
- Mog — *Monografia opactwa Cystersów w Mogile*, Kraków 1867.
- MPKJ IV — J. Rozwadowski, *Bulla z roku 1136 jako najstarszy zabytek języka polskiego, Materiały i Prace Komisji Językowej PAU IV*, 1909, s. 433—487.
- MVat — *Monumenta Poloniae Vaticana*, Kraków, t. I—II, 1913, t. III, 1914.
- N — K. Nitsch, *Wybór polskich tekstów gwarowych*, Lwów 1929.
- ND — K. Nitsch, *Dialekty polskie Śląska*, MPKJ IV, 1909, s. 85—364.
- Pom — F. W. Hasselbach i J. G. L. Kosegarten, *Codex Pomeraniae diplomaticus*, Greifswald 1862.
- PorJ — *Z gwary świętokrzyskiej* (teksty), *Poradnik Językowy* 1955, s. 237—238.
- PP — E. Pawłowski, *Gwara podegrodzka*, Wrocław 1955.
- Ram — S. Ramult, *Gwara ślemieńska*, Poznań 1930.
- SAU I — L. Malinowski, *Sprawozdanie z rozprawy Zatheya pl. O mowie ludowej we wsi Poręba Żegoty pod Alwernią*, *Sprawozd. AU I*, 5, 5—10, 1896.
- Semk — W. Semkowiec, *Wywody szlachectwa w Polsce XIV—XVI w.* *Rocz. Tow. Herald. we Lwowie*, III, 1913.
- SG — *Słownik geograficzny Królestwa Polskiego i innych krajów słowiańskich*, Warszawa t. I—XV, 1880—1902.
- Wisła — A. Saloni, *Lud wiejski z okolic Przeworska*, XIII, 1899, s. 236—248; A. Rumłówna, *Z mili kwadratowej...* XVI, 1902, s. 56—68; L. Hempel, *Chodzenie z konikiem*, XVI, 1902, s. 383—386.
- Zar — J. A. Zaremba, *Stare pogodki góralskie od Żywca*, Żywiec 1931.
- ZHer — A. Wolff, *Mazowieckie zapiski herbowe z XV i XVI wieku*, Kraków 1937.

Częstość występowania głosek polskich

Na obraz fonetyczny każdego języka czy dialektu składają się dwa czynniki:

1. jakość reprezentowanych w nim głosek;
2. stosunki ilościowe zachodzące między częstością ich występowania.

Dla uzyskania powyższych danych poddać należy badany język dwójakiej analizie: jakościowej i ilościowej¹. Ze względu na fakt, że jakość reprezentowanych w danym języku głosek bardzo wyraźnie wskazuje na charakterystyczne cechy jego systemu fonetycznego, różniące go od innych języków, przez fonetykę opisową danego języka rozumie się zazwyczaj podanie dotyczących go wyników analizy jakościowej. Różnic ilościowych, dotyczących częstości występowania poszczególnych głosek w różnych językach, jako mniej uderzających, nie bierze się zazwyczaj pod uwagę. Na zagadnienie stosunków częstości występowania głosek reprezentowanych w poszczególnych językach zwrócono uwagę stosunkowo niedawno. Dane statystyczne tego rodzaju opracowano już dla niektórych języków².

Zagadnienie to próbowano nawet, w ograniczonym zresztą zakresie, ująć na tle porównawczym³. Ponieważ fonetyka polska tego rodzaju

¹ David W. Reed, *A statistical approach to quantitative linguistic analysis*, *Word*, v. 5, nr 3, December 1949, s. 235—247.

² Charles H. Voelker, *Technique for a phonetic frequency distribution count in formal American speech*, *Archives Néerlandaises de Phonetique Experimentale*, Amsterdam, N. Y. Noord-Holl Uitgsmij, 1953, t. XI, s. 69—72.

Denis Fry, *The frequency of occurrence of speech sounds in Southern English*, *Arch. Neerl. de Phonetique Experim.*, Jr. 1947, t. XX.

N. R. Prench and W. Koenig, *The frequency of occurrence of speech sounds in spoken English*, *The Journal of the Acoustical Society of America*, vol. I, October 1929, s. 11—21.

³ Paul Menzerath, *Typology of languages*, *J. A. S. A.*, vol. XXII, 6, November 1950, s. 698—701.

danymi nie dysponuje, zadaniem niniejszego artykułu będzie zwrócenie uwagi na stosunki ilościowe charakteryzujące system fonetyczny współczesnej polszczyzny, tzn. na częstość występowania poszczególnych głosek wchodzących w skład tego systemu, a co za tym idzie, na ich ważność w systemie.

I

Na wstępie kilka danych dotyczących kryteriów doboru i wielkości materiału, na którym oparte zostały wyniki podane w niniejszym artykule, oraz opis metody analizy tego materiału.

Dane przedstawione poniżej opracowane zostały dla fonetyki współczesnego ogólnonarodowego (kulturalnego) języka polskiego.

To założenie tkwiące u podstaw pracy wpłynęło oczywiście na dobór analizowanego materiału: za podstawę do przeprowadzonej analizy posłużyły teksty ciągłe, przeważnie powstałe w ciągu ostatniego dziesięciolecia. Przy ich doborze uwzględniono tylko prozę jako bardziej zbliżoną do języka potocznego, a w jej obrębie literaturę piękną (opis, opowiadanie, dialog), prozę publicystyczną oraz prozę naukową. Ogółem przeanalizowano teksty pochodzące z 10 różnych źródeł; z każdego z nich poddano analizie urywek zawierający 5000 kolejnych głosek. Całość więc materiału, na którym dokonano obliczeń, wynosi 50 000 głosek.

Wybrane urywki tekstów przetranskrybowano zgodnie z wymową warstw wykształconych Warszawy. Na tej podstawie obliczono w procentach częstość występowania poszczególnych głosek w każdym z osobna wziętym tekście. Analogiczne obliczenie wykonano w ramach sum otrzymanych poprzez kolejne dodawanie wyników z każdej poszczególnej pięcioletniej partii (tzn. po dziesięciu tysiącach, piętnastu tysiącach itd.).

Na podstawie wyników uzyskanych z analizy całego materiału zostały opracowane opublikowane tutaj dane, określające częstość występowania poszczególnych głosek.

II

We wstępnym opisie metody pracy wspomniano, że transkrypcji wybranych tekstów dokonano w oparciu o wymowę warstw wykształconych Warszawy. Jak to zagadnienie rozwiązano w szczegółach, pokazuje tablica I podająca częstość występowania poszczególnych głosek w obrębie każdego z wybranych tekstów. Jak z niej wynika, niemal że w obrębie każdego fonemu wyróżniono wariant główny oraz wariant lub kilka wariantów pobocznych. Warunki, w których pojawiają się wyróżnione warianty, określa przy pomocy przykładów rubryka druga. Dla uniknięcia nieporozumień dodać jeszcze należy, że spółgłoski tzw. wargowe miękkie w wyrazach typu *miasto*, *pies*, *wieś* itd. zinterpretowano jako zespół wa-

riantów 2 fonemów: wariantu pobocznego fonemu *p* i wariantu głównego fonemu *i*⁴. Również przed *i* (*pismo, mina, bilans* itd.) spółgłoski wargowe miękkie potraktowano jako warianty kombinatoryczne, uwarunkowane sąsiedztwem następującej samogłoski. Głoski *i* i *y* potraktowano jako dwa odrębne fonemy⁵ i⁶.

W przytoczonym poniżej zestawieniu kolumny od I—X włącznie podają wyniki analizy ilościowej poszczególnych tekstów⁷. W obrębie każdej z nich rubryka A podaje częstość występowania każdej głoski, rubryka B zaś określa częstość występowania całych fonemów (liczby w procentach).

Tablica I (s. 146—149). Jak z podanego zestawienia wynika, udział procentowy określonej głoski wyraża się w obrębie poszczególnych tekstów niejednokrotnie dość daleko od siebie odbiegającymi liczbami. Szczególnie jaskrawo uwidoczni się to rozchwianie, gdy porównamy dane dotyczące przytoczonych niżej głosek w następujących tekstach:

<i>a</i> : t. V	— 7,0	t. VI	— 4,8	
<i>a</i> ₂ : t. IV	— 1,1	t. VII	— 0,2	
<i>b</i> ₁ : t. II	— 0,6	t. VII	— 0,04	
<i>z</i> ₁ : t. I, II, IV	— 0,0	t. III	— 0,02	t. X — 0,1
<i>i</i> : t. V	— 6,3	t. VIII	— 3,2	itd.

W miarę zwiększania się analizowanego materiału cyfry wyrażające procentowy udział poszczególnych głosek czy fonemów w stosunku do całości materiału coraz bardziej się stabilizują. Proces ten ilustruje tablica II.

⁴ Monofonomatyczna interpretacja spółgłosek wargowych miękkich zmienia podany w niniejszej pracy rozkład poszczególnych głosek w następujący sposób: 1. *i* — 4,4%; 2. *p* i *p* interpretuje się jako dwa odrębne fonemy; 3. ogólna liczba głosek zmniejsza się do 49,214; 4. w związku z tym zmienia się nieznacznie rozkład procentowy wszystkich pozostałych głosek. Zmiany te jednak są minimalne i nie przekraczają 0,1%.

⁵ W. Jassem, *Maria Dłuska — Fonetyka polska*, Lingua Posnaniensis, t. III, s. 376—394.

⁶ K. Nitsch, *Stosunek i do y: spółgłoski podniebienne i niepodniebienne*, Wybór pism polonistycznych, t. I, s. 150—156, Wrocław 1954.

⁷ B. Prus, *Opowiadania; Grzechy dzieciństwa*, Warszawa 1954, s. 3—7 (od „Urodziłem się w epoce...“ do „Nasz organista, któremu raz wyspałem“); J. Putrament, *Rozstaje*, Warszawa 1954, rozdz. IV, s. 65—67 (od „Dopiero pod wieczór...“ do „wstał“); L. Kruczkowski, *Odwety*, Warszawa 1948, akt I, s. 25—36 (od „Jak wiesz, Celino...“ do „cóż, coraz trudniej...“); E. Zegadłowicz, *Domek z kart*, Warszawa 1954, akt III, sc. I, s. 60—64 (od „Zabezpieczyć mnie...“ do „Boże zmiłuj się“); Z. Nałkowska, *Dom kobiet*, Lwów—Warszawa, wyd. II, akt I, sc. IV, s. 20—30 (od „Już, już jest śniadanie...“ do „kobiety niepotrzebne...“); „Gazeta Poznańska“, Poznań 21/22 V 1955: *By jeszcze szybciej rozwijał się przemysł radziecki* (cały artykuł), *Ruszył nowy turbozespół* (cały artykuł) (c. d. na str. 156)

Tablica I

Teksty		I		II		III		IV	
fone- my	przykłady	A	B	A	B	A	B	A	B
<i>a</i>	<i>las</i>	6,5		6,3		5,6		5,8	
<i>a</i> ₁	<i>jajko</i>	2,4	9,8	1,7	9,0	2,7	9,4	1,7	9,2
<i>a</i> ₂	<i>pan</i>	0,4		0,7		0,7		1,1	
<i>a</i> ₃	<i>niania</i>	0,5		0,3		0,4		0,6	
<i>e</i>	<i>pole</i>	6,9		6,6		8,0		7,9	
<i>e</i> ₁	<i>leśny</i>	0,7	9,8	0,7	9,5	0,6	10,6	0,7	12,0
<i>e</i> ₂	<i>wieś</i>	0,5		0,6		0,6		1,2	
<i>e</i> ₃	<i>len</i>	1,3		1,0		1,0		1,0	
<i>e</i> ₄	<i>dzień</i>	0,4		0,6		0,4		1,2	
<i>o</i>	<i>koło</i>	7,1	8,5	7,9	9,2	7,9	8,8	7,4	8,8
<i>o</i> ₁	<i>koń</i>	1,4		1,3		0,9		1,4	
<i>i</i>	<i>igła</i>	3,3	3,9	3,5	3,9	3,3	3,9	2,8	3,2
<i>i</i> ₁	<i>linia</i>	0,6		0,4		0,6		0,4	
<i>u</i>	<i>nóż</i>	3,0	3,1	3,6	3,8	3,2	3,4	2,9	3,4
<i>u</i> ₁	<i>rozum</i>	0,1		0,2		0,2		0,5	
<i>y</i>	<i>dywan</i>	3,2	3,9	3,8	4,2	3,3	3,9	2,6	2,9
<i>y</i> ₁	<i>dym</i>	0,7		0,4		0,6		0,3	
<i>ę</i>	<i>gęś</i>	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,04	0,04
<i>ą</i>	<i>wąź</i>	1,2	1,2	0,3	0,3	0,6	0,6	0,4	0,4
<i>p</i>	<i>plan</i>	3,4	3,7	3,2	3,5	2,5	2,9	2,8	3,3
<i>p</i> ₁	<i>piłka</i>	0,3		0,3		0,4		0,5	
<i>b</i>	<i>but</i>	1,2	1,8	1,5	2,1	1,3	1,6	0,7	0,9
<i>b</i> ₁	<i>bilans</i>	0,6		0,6		0,3		0,2	
<i>t</i>	<i>tom</i>	3,4	3,5	4,1	4,4	4,8	4,92	5,8	6,0
<i>t</i> ₁	<i>trzcina</i>	0,1		0,3		0,1		0,2	
<i>t</i> ₂	<i>tiara</i>	—		—		0,02		—	
<i>d</i>	<i>dom</i>	2,1	2,2	2,2	2,3	2,4	2,42	2,0	2,02
<i>d</i> ₁	<i>drzewo</i>	0,1		0,1		0,02		—	
<i>d</i> ₂	<i>radio</i>	—		—		—		0,02	
<i>k'</i>	<i>kino</i>	0,6	0,6	0,8	0,8	0,4	0,4	0,9	0,9
<i>g'</i>	<i>węgiel</i>	0,2	0,2	0,06	0,06	0,1	0,1	0,06	0,06
<i>k</i>	<i>koło</i>	2,6	2,6	2,5	2,5	3,0	3,0	2,6	2,6
<i>g</i>	<i>głowa</i>	1,2	1,2	0,7	0,7	1,5	1,5	1,2	1,2
<i>f</i>	<i>fala</i>	1,0	1,1	1,1	1,3	1,2	1,4	1,3	1,5
<i>f</i> ₁	<i>figa</i>	0,1		0,2		0,2		0,2	
<i>v</i>	<i>woda</i>	2,6	3,8	2,9	3,6	1,7	2,8	1,6	2,4
<i>v</i> ₁	<i>wino</i>	1,2		0,7		1,1		0,8	
<i>s</i>	<i>sala</i>	2,6	2,62	2,8	2,8	2,7	2,74	3,8	3,8
<i>s</i> ₁	<i>misja</i>	0,02		—		0,04		—	
<i>z</i>	<i>zamek</i>	1,5	1,5	1,8	1,8	1,5	1,52	1,5	1,5
<i>z</i> ₁	<i>zjazd</i>	—		—		0,02		—	

(objaśnienia w tekście)

V		VI		VII		VIII		IX		X	
A	B	A	B	A	B	A	B	A	B	A	B
7,0 2,7 0,9 0,6	11,2	4,8 2,2 0,5 0,6	8,1	5,8 2,1 0,2 1,3	9,4	6,3 2,1 0,6 0,4	9,4	6,0 2,0 0,5 0,6	9,1	5,0 2,1 0,4 0,3	7,8
8,5 0,6 1,3 0,4 0,5	11,3	7,1 0,7 0,6 1,5 1,1	11,0	6,6 0,7 0,5 0,7 1,6	10,1	6,4 0,5 0,6 0,6 0,9	9,0	6,4 0,4 0,4 0,9 0,9	9,0	7,3 0,8 0,5 0,7 0,6	9,9
6,6 1,1	7,7	7,2 1,5	8,7	7,0 1,2	8,2	6,9 1,3	8,2	7,5 1,2	8,7	7,6 1,6	9,2
3,3 0,3	3,6	3,0 0,5	3,5	3,4 0,7	4,1	3,7 0,5	4,2	4,0 0,3	4,3	3,8 0,4	4,2
2,9 0,1	3,0	3,3 0,04	3,34	3,2 0,3	3,5	3,8 0,1	3,9	3,3 0,2	3,5	3,0 0,5	3,5
3,2 0,6	3,8	4,0 0,4	4,4	3,4 0,6	4,0	3,5 0,9	4,4	4,4 0,9	5,3	3,9 0,6	4,5
0,2	0,2	0,1	0,1	0,02	0,02	0,2	0,2	0,02	0,02	0,1	0,1
0,4	0,4	0,6	0,6	0,7	0,7	0,6	0,6	0,6	0,6	0,5	0,5
1,9 0,4	2,3	3,4 0,3	3,7	2,6 0,3	2,9	2,7 0,2	2,9	2,4 0,3	2,7	3,4 0,2	3,6
1,6 0,5	2,1	1,1 0,2	1,3	1,2 0,04	1,24	1,1 0,4	1,5	1,6 0,1	1,7	0,9 0,1	1,0
4,4 0,3 —	4,7	3,8 0,1 0,04	3,94	3,1 0,1 0,1	3,3	3,8 0,2 —	4,0	4,7 0,1 —	4,8	4,4 0,2 0,1	4,7
2,2 0,04 —	2,24	2,0 — —	2,0	2,6 — 0,02	2,62	2,4 — —	2,4	2,1 — 0,3	2,4	2,2 — —	2,2
0,3	0,3	0,5	0,5	1,0	1,0	0,7	0,7	0,8	0,8	0,9	0,9
0,04	0,04	0,2	0,2	0,1	0,1	0,2	0,2	0,1	0,1	0,3	0,3
2,5	2,5	2,8	2,8	2,7	2,7	2,6	2,6	2,2	2,2	2,9	2,9
1,3	1,3	1,5	1,5	2,1	2,1	1,9	1,9	1,4	1,4	1,8	1,8
0,9 0,2	1,1	1,6 0,2	1,8	1,5 0,1	1,6	1,3 0,2	1,5	1,5 0,5	2,0	1,5 0,2	1,7
1,7 1,1	2,8	3,0 1,1	4,1	2,9 0,9	3,8	3,1 1,2	4,3	2,2 1,0	3,2	2,8 1,1	3,9
2,4 —	2,4	3,2 0,04	3,24	3,0 0,04	3,04	2,6 0,02	2,62	3,4 0,02	3,42	3,4 0,1	3,5
1,7 0,02	1,72	1,6 0,02	1,62	2,5 0,1	2,6	1,6 0,1	1,7	1,8 0,1	1,9	1,6 0,1	1,7

Tablica I c. d.

Teksty		I		II		III		IV	
fone- my	przykłady	A	B	A	B	A	B	A	B
š	<i>szkoła</i>	1,9	1,9	2,1	2,1	2,2	2,2	2,4	2,4
ž	<i>zarzut</i>	1,3	1,3	1,3	1,3	1,3	1,3	1,1	1,1
š	<i>siano</i>	1,6	1,6	1,5	1,5	1,9	1,9	2,1	2,1
ž	<i>zima</i>	0,3	0,3	0,2	0,2	0,1	0,1	0,2	0,2
x x ₁ x ₂	<i>chata Bohdan historia</i>	1,3 0,1 —	1,4	1,2 0,1 —	1,3	1,2 0,04 —	1,24	0,9 0,02 —	0,92
c c ₁	<i>centnar akcja</i>	1,5 0,04	1,54	1,8 0,2	1,0 2,0	1,8 0,2	2,0	1,4 0,3	1,7
ž	<i>miedza</i>	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,1	0,1
č	<i>miecz</i>	1,3	1,3	1,2	1,2	1,3	1,3	1,2	1,2
ž	<i>móźdzek</i>	0,08	0,08	—	—	0,02	0,02	—	—
ć	<i>ciasto</i>	1,4	1,4	1,2	1,2	1,8	1,8	1,7	1,7
ž	<i>dzielo</i>	0,8	0,8	0,7	0,7	1,0	1,0	1,1	1,1
l l ₁	<i>lud linia</i>	1,6 0,2	1,8	1,7 0,5	2,2	1,5 0,4	1,9	1,5 0,3	1,8
r r ₁ r ₂	<i>rana aria trwać</i>	2,8 0,02 0,02	2,84	3,8 0,1 —	3,9	2,6 0,04 0,02	2,66	3,2 0,02 —	3,22
m m ₁	<i>morze miasto</i>	3,4 0,8	4,2	2,3 0,5	2,8	3,4 0,6	4,0	2,6 0,8	3,4
n n ₁	<i>noc pączek</i>	3,7 0,1	3,8	4,2 0,1	4,3	3,3 0,02	3,32	4,2 0,02	4,22
ň ň ₁	<i>mienie pański</i>	2,9 0,1	3,0	2,6 —	2,6	2,4 0,1	2,5	2,8 0,1	2,9
v v ₁	<i>łęk węgiel</i>	0,1 —	0,1	0,1 0,1	0,2	0,1 0,04	0,14	0,04 0,02	0,06
ž ž ₁	<i>jutro sejm</i>	4,0 0,1	4,1	3,5 0,04	3,54	4,6 0,2	4,8	4,2 0,02	4,22
ň u ₁ u ₂	<i>ład wełna auto</i>	3,3 0,1 —	3,4	3,1 0,1 —	3,2	1,7 — 0,04	1,74	1,3 0,02 0,2	1,52

(objaśnienia w tekście)

V		VI		VII		VIII		IX		X	
A	B	A	B	A	B	A	B	A	B	A	B
2,5	2,5	2,2	2,2	1,2	1,2	2,0	2,0	1,9	1,9	1,9	1,9
1,7	1,7	1,1	1,1	0,9	0,9	1,2	1,2	1,3	1,3	0,8	0,8
1,8	1,8	1,2	1,2	1,0	1,0	1,3	1,3	1,5	1,5	1,3	1,3
0,2	0,2	0,1	0,1	0,04	0,04	0,7	0,7	0,1	0,1	0,1	0,1
0,7 0,04 —	0,74	1,0 0,1 —	1,1	1,0 0,1 0,02	1,12	1,2 0,2 0,02	1,42	1,0 0,1 0,01	1,2 1,11	0,8 0,1 0,02	0,92
1,1 0,02	1,12	1,4 0,5	1,9	1,5 0,6	2,1	0,9 0,02	0,92	1,2 0,2	1,4	1,3 0,3	1,6
0,1	0,1	0,2	0,2	0,4	0,4	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3	0,3
0,8	0,8	1,2	1,2	0,9	0,9	1,4	1,4	1,3	1,3	1,5	1,5
0,02	0,02	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1,8	1,8	1,0	1,0	0,7	0,7	1,0	1,0	0,9	0,9	1,2	1,2
1,1	1,1	0,6	0,6	0,7	0,7	0,8	0,8	0,5	0,5	0,7	0,7
1,6 0,4	2,0	1,7 0,5	2,2	1,7 0,5	2,2	1,6 0,5	2,1	2,1 0,6	2,7	1,9 0,5	2,4
2,3 0,1 0,02	2,42	4,4 0,02 —	4,42	4,3 0,04 —	4,34	4,3 0,1 0,02	4,42	3,4 0,2 0,02	3,62	3,9 0,02 0,04	3,96
3,4 0,9	4,3	2,4 0,6	3,0	2,2 1,3	3,5	2,4 0,7	3,1	2,9 0,5	3,4	2,6 0,3	2,9
3,4 0,04	3,44	4,6 0,02	4,62	3,7 —	3,7	4,4 0,02	4,42	4,4 —	4,4	3,8 0,04	3,84
2,9 —	2,9	2,7 0,1	2,8	2,7 0,3	3,0	2,4 0,02	2,42	1,7 0,1	1,8	2,5 —	2,5
0,04 —	0,04	0,1 0,02	0,12	0,2 —	0,2	0,1 0,02	0,12	0,1 0,02	0,12	0,1 —	0,1
6,3 0,1	6,4	4,2 0,3	4,5	4,9 0,2	5,1	3,2 0,2	3,4	4,3 0,2	4,5	4,1 0,3	4,4
2,0 — —	2,0	1,5 0,04 —	1,54	1,7 0,04 —	1,74	2,8 0,02 —	2,82	2,0 0,02 —	2,02	1,5 0,02 0,1	1,62

Tablica II

Teksty fonemy	I		II		III		IV		V	
	A	B	A	B	A	B	A	B	A	B
<i>a</i>	6,4		6,0		6,0		6,2		6,0	
<i>a</i> ₁	2,1		2,3		2,1		2,2		2,2	
<i>a</i> ₂	0,5	9,4	0,6	9,4	0,7	9,2	0,7	9,6	0,7	9,4
<i>a</i> ₃	0,4		0,4		0,4		0,5		0,5	
<i>e</i>	6,8		7,2		7,4		7,6		7,5	
<i>e</i> ₁	0,7		0,6		0,7		0,6		0,6	
<i>e</i> ₂	0,6	9,7	0,6	10,0	0,7	10,5	0,8	10,5	0,8	10,6
<i>e</i> ₃	1,1		1,1		1,1		0,9		1,0	
<i>e</i> ₄	0,5		0,5		0,6		0,6		0,7	
<i>o</i>	7,5		7,6		7,6		7,4		7,3	
<i>o</i> ₁	1,4	8,9	1,2	8,8	1,3	8,9	1,2	8,6	1,3	8,6
<i>i</i>	3,4		3,4		3,2		3,2		3,2	
<i>i</i> ₁	0,5	3,9	0,5	3,9	0,5	3,7	0,5	3,7	0,5	3,7
<i>u</i>	3,3		3,2		3,2		3,1		3,1	
<i>u</i> ₁	0,1	3,4	0,1	3,3	0,2	3,4	0,2	3,3	0,2	3,3
<i>y</i>	3,5		3,4		3,2		3,2		3,3	
<i>y</i> ₁	0,6	4,1	0,6	4,0	0,5	3,7	0,5	3,7	0,5	3,8
<i>ε</i>	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1
<i>q</i>	0,8	0,8	0,7	0,7	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6
<i>p</i>	3,3		3,0		3,0		2,8		2,9	
<i>p</i> ₁	0,3	3,6	0,3	3,3	0,4	3,4	0,4	3,2	0,4	3,3
<i>b</i>	1,3		1,3		1,2		1,3		1,2	
<i>b</i> ₁	0,6	1,9	0,5	1,8	0,4	1,6	0,4	1,7	0,4	1,6
<i>t</i>	3,7		4,1		4,5		4,5		4,4	
<i>t</i> ₁	0,2	3,9	0,2	4,206	0,2	4,705	0,2	4,704	0,2	4,61
<i>t</i> ₂	—		0,006		0,005		0,004		0,01	
<i>d</i>	2,2		2,3		2,2		2,2		2,2	
<i>d</i> ₁	0,09	2,29	0,07	2,37	0,05	2,255	0,05	2,254	0,04	2,243
<i>d</i> ₂	—		—		0,005		0,004		0,003	
<i>k'</i>	0,7	0,7	0,4	0,4	0,7	0,7	0,6	0,6	0,6	0,6
<i>g'</i>	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,08	0,08	0,1	0,1
<i>k</i>	2,6	2,6	2,7	2,7	2,7	2,7	2,7	2,7	2,7	2,7
<i>g</i>	1,3	1,3	1,4	1,4	1,3	1,3	1,3	1,3	1,3	1,3
<i>f</i>	1,0		1,1		1,1		1,1		1,2	
<i>f</i> ₁	0,2	1,2	0,2	1,3	0,2	1,3	0,2	1,3	0,2	1,4
<i>v</i>	2,8		2,4		2,2		2,1		2,3	
<i>v</i> ₁	0,9	3,7	1,0	3,4	0,6	2,8	1,0	3,1	1,0	3,3
<i>s</i>	2,7		2,7		3,0		2,9		2,9	
<i>s</i> ₁	0,01	2,71	0,02	2,72	0,02	3,02	0,01	2,91	0,02	2,92
<i>z</i>	1,7		1,6		1,6		1,6		1,6	
<i>z</i> ₁	—	1,7	0,006	1,606	0,005	1,605	0,008	1,608	0,01	1,61

(objaśnienia w tekście)

VI		VII		VIII		IX		X
A	B	A	B	A	B	A	B	
6,0 2,2 0,6 0,6	9,4	6,0 2,2 0,6 0,6	9,4	6,0 2,2 0,6 0,6	9,4	6,0 2,2 0,6 0,6	9,4	0,1 0,07 0,03 0,03
7,4 0,7 1,0 0,9 0,8	10,0	7,3 0,6 0,7 0,9 0,8	10,3	7,2 0,6 0,7 0,9 0,8	10,2	7,2 0,6 0,7 0,9 0,8	10,2	0,1 0,03 0,04 0,04 0,04
7,3 1,3	8,6	7,2 1,3	8,5	7,3 1,3	8,6	7,3 1,3	8,6	0,1 0,05
3,2 0,5	3,7	3,3 0,5	3,8	3,4 0,5	3,9	3,4 0,5	3,9	0,08 0,03
3,1 0,2	3,3	3,2 0,2	3,4	3,2 0,2	3,4	3,2 0,2	3,4	0,08 0,02
3,4 0,5	3,9	3,4 0,6	4,0	3,5 0,6	4,1	3,5 0,6	4,1	0,08 0,03
0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,01
0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,6	0,03
2,8 0,4	3,2	2,8 0,3	3,1	2,8 0,3	3,1	2,8 0,3	3,1	0,07 0,02
1,2 0,4	1,6	1,2 0,4	1,6	1,2 0,3	1,5	1,2 0,3	1,5	0,05 0,02
4,0 0,2 0,02	4,22	4,1 0,2 0,01	4,31	4,2 0,2 0,01	4,41	4,2 0,2 0,02	4,42	0,08 0,02 0,006
2,2 0,03 0,005	2,235	2,2 0,03 0,005	2,235	2,2 0,03 0,004	2,234	2,2 0,02 0,004	2,224	0,07 0,006 0,009
0,6	0,6	0,6	0,6	0,7	0,7	0,7	0,7	0,04
0,09	0,09	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,1	0,01
2,7	2,7	2,7	2,7	2,6	2,6	2,7	2,7	0,07
1,5	1,5	1,5	1,5	1,5	1,5	1,5	1,5	0,05
1,2 0,2	1,4	1,2 0,2	1,4	1,3 0,2	1,5	1,3 0,2	1,5	0,05 0,02
2,4 1,0	3,4	2,4 1,0	3,4	2,4 1,0	3,4	2,5 1,0	3,5	0,02 0,04
2,9 0,02	2,92	2,9 0,02	2,92	2,9 0,02	2,92	3,0 0,03	3,03	0,08 0,008
1,7 0,03	1,73	1,7 0,03	1,73	1,7 0,04	1,74	1,7 0,05	1,75	0,06 0,01

Tablica II c. d.

Teksty fonemy	I		II		III		IV		V	
	A	B	A	B	A	B	A	B	A	B
š	2,0	2,0	2,1	2,1	2,2	2,2	2,2	2,2	2,2	2,2
ž	1,3	1,3	1,3	1,3	1,3	1,3	1,3	1,3	1,3	1,3
ś	1,5	1,5	1,6	1,6	1,7	1,7	1,7	1,7	1,6	1,6
ź	0,3	0,3	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2
x	1,2	1,3	1,2	1,29	1,2	1,27	1,1	1,16	1,0	1,07
x ₁	—		—		—		—			
x ₂	0,1		0,09		0,07		0,06			
c	1,2	1,3	1,4	1,5	1,4	1,6	1,3	1,5	1,3	1,5
c ₁	0,1		0,1		0,2		0,2			
č	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2
ć	1,2	1,2	1,3	1,3	1,2	1,2	1,2	1,2	1,2	1,2
č̣	0,04	0,04	0,03	0,03	0,03	0,03	0,02	0,02	0,02	0,02
ć	1,3	1,3	1,1	1,1	1,5	1,5	1,6	1,6	1,5	1,5
č̣	0,8	0,8	0,8	0,8	0,9	0,9	1,0	1,0	0,9	0,9
l	1,7	2,0	1,6	2,0	1,6	2,0	1,6	2,0	1,6	2,0
l ₁	0,3		0,4		0,4		0,4			
r	3,3	3,35	3,1	3,15	3,1	3,15	3,0	3,06	3,2	3,25
r ₁	0,01		0,01		0,02		0,03			
r ₂	0,04		0,04		0,03		0,03			
m	2,8	3,4	3,0	3,6	2,9	3,6	3,0	3,7	2,9	3,6
m ₁	0,6		0,6		0,6		0,7			
n	4,0	4,06	3,8	3,85	3,9	3,94	3,8	3,84	3,9	3,94
n ₁	0,06		0,05		0,04		0,04			
ń	2,7	2,73	2,6	2,65	2,7	2,77	2,7	2,75	2,7	2,76
ń ₁	0,03		0,05		0,07		0,05			
v ₂	0,1	0,13	0,1	0,13	0,1	0,13	0,08	0,10	0,09	0,11
v ₃	0,03		0,03		0,03		0,02			
—	—		—		—		—			
ẓ̌	3,8	3,86	4,0	4,1	4,1	4,18	4,5	4,58	4,5	4,6
ẓ̌ ₁	0,06		0,1		0,08		0,08			
u	3,2	3,28	2,7	3,76	2,4	2,5	2,3	2,38	2,2	2,27
u ₁	0,08		0,05		0,05		0,04			
u ₂	—		0,01		0,05		0,04			

(objaśnienia w tekście)

VI		VII		VIII		IX		X
A	B	A	B	A	B	A	B	
2,1	2,1	2,1	2,1	2,1	2,1	2,0	2,0	0,06
1,2	1,2	1,2	1,2	1,2	1,2	1,2	1,2	0,05
1,6	1,6	1,5	1,5	1,5	1,5	1,5	1,5	0,05
0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,02
1,0 0,003 0,07	1,073	1,1 0,005 0,09	1,195	1,1 0,01 0,09	1,120	1,0 0,012 0,09	1,102	0,04 0,004 0,01
1,4 0,3	1,7	1,3 0,2	1,5	1,3 0,2	1,5	1,3 0,2	1,5	0,05 0,02
0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,2	0,02
1,1	1,1	1,2	1,2	1,2	1,2	1,2	1,2	0,05
0,02	0,02	0,01	0,01	0,01	0,01	0,01	0,01	0,004
1,4	1,4	1,3	1,3	1,3	1,3	1,3	1,3	0,05
0,9	0,9	0,9	0,9	0,8	0,8	0,8	0,8	0,04
1,6 0,4	2,0	1,6 0,4	2,0	1,7 0,4	2,1	1,7 0,4	2,1	0,06 0,03
3,3 0,03 0,02	3,35	3,5 0,02 0,04	3,56	3,5 0,02 0,05	3,57	3,5 0,02 0,05	3,57	0,08 0,006 0,01
2,8 0,8	3,6	2,8 0,8	3,6	2,8 0,7	3,5	2,8 0,7	3,5	0,07 0,04
3,9 0,03	3,93	3,9 0,03	3,93	4,0 0,03	4,03	4,0 0,03	4,03	0,09 0,008
2,7 0,09	2,79	2,6 0,09	2,69	2,5 0,09	2,59	2,5 0,08	2,58	0,07 0,01
0,1 0,02	0,12	0,1 0,02	0,12	0,1 0,02	0,12	0,1 0,02	0,12	0,01 0,006
4,5 0,1	4,6	4,4 0,1	4,5	4,4 0,2	4,6	4,3 0,2	4,5	0,09 0,02
2,1 0,04 0,02	2,16	2,2 0,03 0,02	2,25	2,2 0,03 0,02	2,25	2,1 0,03 0,03	2,16	0,06 0,008 0,008

Tablica II (s. 150—153). W zestawieniu tym każda kolejna kolumna zawiera obliczenia dokonane na materiale większym o 5000 głosek od materiału kolumny poprzedniej. Daje to możliwość obserwowania wspomnianego procesu stabilizacji poszczególnych liczb. Przebieg jego jest następujący: w trzech pierwszych kolumnach różnice między poszczególnymi liczbami są dość znaczne — dotyczą nawet liczb wyrażających całe procenty. Dla przykładu wystarczy porównać w tych trzech kolumnach dane określające częstość występowania następujących głosek: *e*, *y*, *m*, *z*, *u*. Trzy następne kolumny stanowią stadium pośrednie, w którym ostateczne wyniki zaczynają się już zarysowywać. Wreszcie trzy ostatnie kolumny liczb wykazują w większości wypadków zgodność nawet na miejscach dziesiętnych procenta. (Na ogólną liczbę 73 wyróżnionych głosek, zgodność tę wykazują 44 pozycje; zgodność co do pierwszego miejsca po przecinku w dwu ostatnich kolumnach wykazuje 16 pozycji. Reszta, tzn. 13, pozycji wykazuje w ostatniej kolumnie różnicę 0,1% w stosunku do kolumn poprzedzających.)

Kolumna X podaje tzw. odchylenie standardowe SE^8 obliczone dla wyrażonych w kolumnie IX częstości występowania poszczególnych głosek. Wielkość odchylenia standardowego zależy w pierwszym rzędzie od wielkości zbioru, na którym się obliczeń dokonuje. Jak z podanych liczb widać, SE w przytoczonych wypadkach jest stosunkowo niewielkie i waha się w granicach od 0,004% do 0,1%, co daje wyobrażenie o dokładności ostatecznych liczb.

Przytoczone powyżej tablice i związane z nimi omówienia dają odpowiedź na dwa pytania:

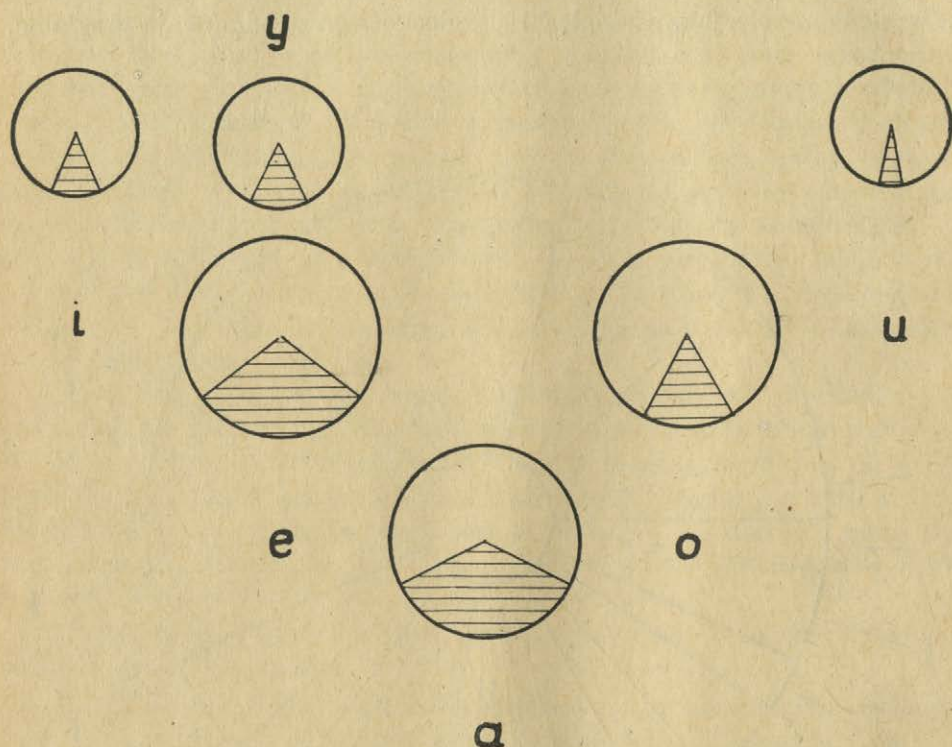
1. Jaka częstość występowania charakteryzuje poszczególne fonemy wchodzące w skład polskiego systemu fonetycznego?

c. d. ze str. 147

kuł), *Prowokacyjne wystąpienie wodza NATO* (do „bez Wehrmachtu i bez prawa...“); „Gazeta Poznańska“, Poznań 4/5 VI 1955: *Naród niemiecki wależy o swe zjedn.* (cały artykuł), *Apel ZG ZMP* (cały artykuł), *Ku radości wszystkich ludzi miłujących pokój* (do „między Jugosławią a innymi miłującym...i“); K. Brandys, *Obywatele*, Warszawa 1954, cz. I, rozdz. XII, s. 239—241 (do „fałszywie rozumiecie zadania organizacji“); J. Kott, *Szkola klasyków, Obrońca gustów trzeciego stanu*, Warszawa 1949, s. 115—117 i 121—122 (od „Obrońca gustów...“ do „jest tylko jedna substancja we wszechświecie, człowieka, zwierzęciu“ i od „Bujość intelektualna Diderota“ do „I tak bywa w epokach...“); H. Markiewicz, „Przedwiośnie“ *St. Żeromskiego*, „Przedwiośnie“ *na tle twórczości Żeromskiego*, Kraków 1954, s. 56—63 (od „Część pierwsza *Przedwiośnia*...“ do „zwycięża po prostu portfel...“).

⁸ Odchylenie standardowe SE wyznaczono na podstawie wzoru: $SE = p \cdot \left(\frac{Q}{N}\right)$, przy czym p oznacza wyznaczoną w częściach całości częstość występowania głoski, dla której dane obliczenie się wykonuje, a N całość materiału, na podstawie którego dana częstość występowania wyznaczono.

Dalsze wnioski, jakie wysnuć można na podstawie zebranego materiału, dotyczą stosunków w częstości występowania pewnych głosek czy fonemów, z jednej strony w obrębie samogłosek, a z drugiej wśród spółgłosek. Stąd też obie te grupy omówione zostaną oddzielnie.



Rys. 2.

Jak z przytoczonych danych liczbowych i z rys. I wynika, samogłoski stanowią w przybliżeniu $\frac{2}{5}$ całości głosek wchodzących w skład polskiego systemu fonetycznego. Nie wszystkie z nich są równie częste. Stosunki charakteryzujące je pod tym względem obrazuje rys. II.

Na podanym rysunku wielkość powierzchni kół odpowiadających poszczególnym samogłoskom jest wprost proporcjonalna do częstości ich występowania (*i* — 3,9%; *y* — 4,1%; *e* — 10,2%; *a* — 9,2%; *o* — 8,6%; *u* — 3,4%).

Przy założeniu, że przy klasyfikacji samogłosek decydującą rolę odgrywają względy artykulacyjne, nasuwają się następujące wnioski:

1. Najrzadsze w języku polskim są samogłoski wysokie *i*, *u*.
2. W oparciu o przytoczone wyżej liczby, określające częstość występowania poszczególnych samogłosek, można zauważyć, że

w języku polskim istnieje tendencja do zwiększania się częstości występowania samogłosek ze wzrostem stopnia ich rozwarcia. Tej tendencji nie ulega samogłoska *a*, mająca największy stopień rozwarcia, a występująca w języku polskim rzadziej od samogłoski szeregu przedniego *e*.

Przy założeniu, że najrzadziej występująca w języku polskim samogłoska, mianowicie *u*, uznana zostaje za jedność, w stosunku do której oblicza się częstość występowania pozostałych, można uzyskać następujące zestawienie: $u : i : y : o : a : e = 1,0 : 1,2 : 1,2 : 2,5 : 2,7 : 3,3$. Samogłoska *e*, reprezentowana — jak to już — zaznaczono w języku polskim najliczniej, występuje trzy razy częściej aniżeli najrzadsza z samogłosek ustnych, mianowicie *u*.

3. O ile uwzględniając kryteria artykulacyjne zsumujemy z jednej strony liczby wskazujące na procentowy udział w języku polskim samogłosek przednich (*i*, *y*, *e*), a z drugiej tylnych (*u*, *o*), przekonamy się, że przewaga samogłosek przednich jest dość znaczna. Podczas gdy te ostatnie stanowią 18,2% głosek używanych w mowie, częstość występowania samogłosek tylnych ogranicza się do 12,0%. Stosunek ten ulegnie odwróceniu, gdy w oparciu o kryteria systemowe *a* zaliczymy do szeregu tylnego. Dane liczbowe określające częstość występowania obu grup będą wówczas następujące:

samogłoski przednie	— 18,2%
samogłoski tylne	— 21,2%,

czyli że dysproporcja w częstości występowania obu tych grup wybitnie zmaleje.

W niniejszym artykule wyróżniono w obrębie każdej z powyżej omówionych samogłosek tzw. wariant główny i wariant lub warianty poboczne. Ten sam fonem w zależności od kontekstu fonetycznego, w jakim się znajduje, reprezentowany bywa przez różne głoski; inną samogłoskę mamy np. w wyrazie „*las*“, inną w „*Jaś*“; inaczej brzmi samogłoska w wyrazie „*bez*“, inaczej w wyrazie „*wieś*“ itd. Oczywiście wariantów fonemów nie można wyznaczać w sposób zupełnie dowolny. W niniejszym artykule uznano za warianty te zgłoski, które zdoła bez trudu wyróżnić przeciętne ucho wyszkolone pod względem fonetycznym. Ilość ich waha się od czterech przy *e* do jednego przy większości pozostałych głosek. W każdym razie bez względu na ilość wyróżnionych wariantów pobocznych liczba wyrażająca w procentach łączną ich częstość występowania zawsze jest mniejsza od częstości występowania wariantu głównego. Tezę tę ilustruje rys. II, na którym zakreskowana część pola kół oznacza przedstawioną w sposób graficzny częstość występowania wariantów

pobocznych. Procentowe dane wskazujące na stosunek wariantów pobocznych do całości pokazuje następujące zestawienie:

$a_1 + a_2 + a_3$	— 3,59 %
$e_1 + e_2 + e_3 + e_4$	— 2,94 %
o_1	— 1,51 %
y_1	— 1,46 %
i_1	— 1,28 %
u_1	— 0,59 %

Osobnej uwagi wymagają samogłoski nosowe. Częstość ich występowania wyraża się zaledwie w dziesiątych częściach procenta. Mimo to liczby: 0,1 dla e i 0,6 % dla o oraz $\frac{P_1 - P_2}{SE\delta} = 12$ wskazują na istotną różnicę w częstości ich występowania.

III

O ile w oparciu o fonetykę opisową w obrębie spółgłosek wyróżnimy następujące grupy: zwarte, szczelinowe, zwartoszczelinowe, sonanty i samogłoski niezgłoskotwórcze, to już pobieżny rzut oka na rys. I przekona nas, że nie wszystkie te grupy równie często występują. Tę samą częstość występowania mają w przybliżeniu spółgłoski:

szczelinowe	— 15,6 %,
sonanty	— 15,9 %,
zwarte	— 16,4 %

Zdecydowanie od powyższych danych odbiegają wyrażone w procentach częstości występowania dwu pozostałych grup spółgłoskowych:

spółgłoski zwartoszczelinowe	— 6,7 %,
samogłoski niezgłoskotwórcze	— 5,2 %.

Samogłosek niezgłoskotwórczych mamy w języku polskim tylko dwie i tym się tłumaczy stosunkowo niski ich udział w polskiej mowie w porównaniu z innymi grupami spółgłosek. Ciekawiej ta sprawa wygląda przy zwartoszczelinowych. Dla porównania i lepszej ilustracji tego zagadnienia warto się zapoznać z częstością występowania spółgłoski najliczniej reprezentowanej w każdej z wyszczególnionych grup:

zwarte	— t — 4,4 %
sonanty	— n — 4,2 %
szczelinowe	— v — 3,3 %
samogl. niezgłoskotw.	— i — 4,5 %
zwartoszczelinowe	— e — 1,5 %

Zestawienie to naogół potwierdza wyniki dotyczące częstości występowania poszczególnych grup. Gdy chodzi o spółgłoski zwartoszczelinowe,

to i w ostatnim zestawieniu uderza prawie że trzykrotnie mniejsza częstość występowania fonemu *e* w porównaniu z reprezentantami pozostałych grup.

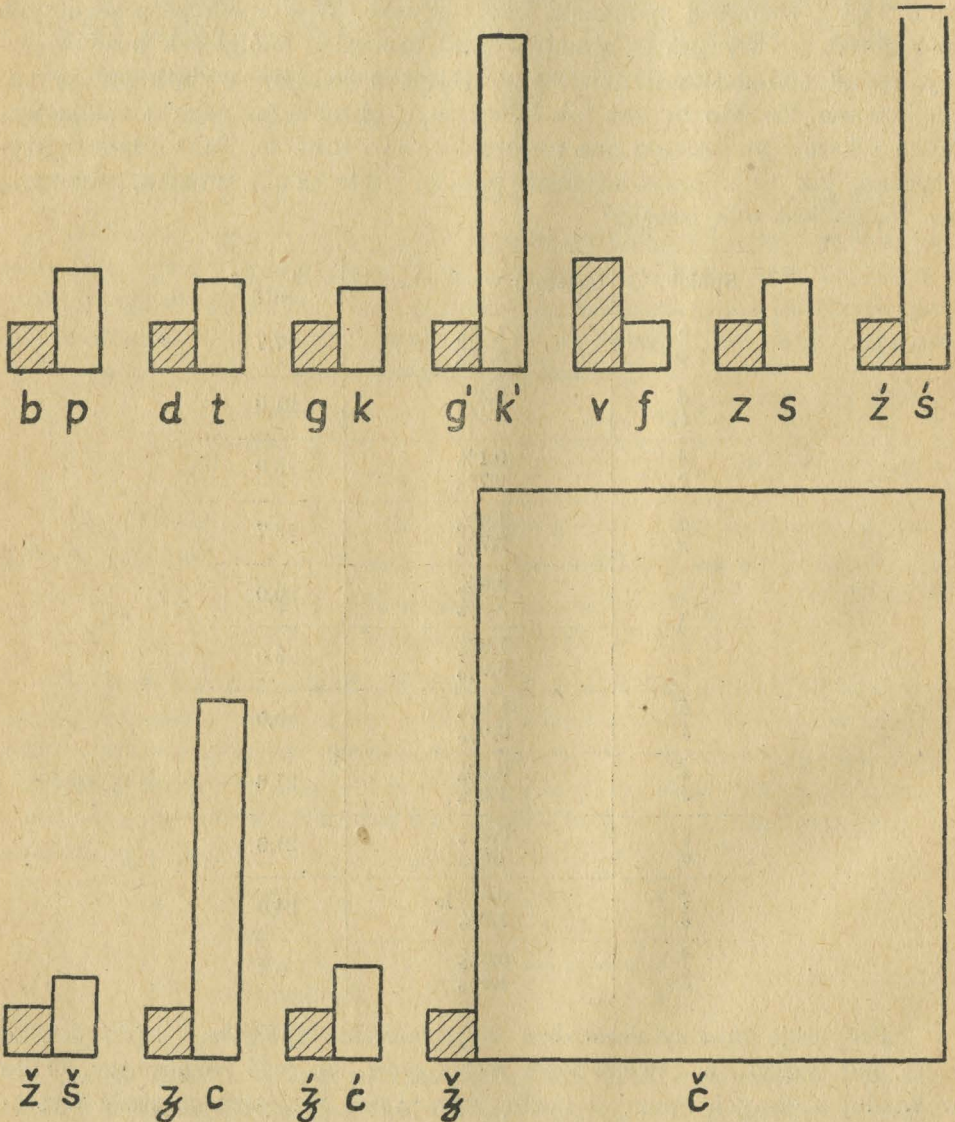
W związku z trzema grupami spółgłoskowymi, tzn. spółgłoskami zwartymi, szczelinowymi i zwartoszczelinowymi, stoi zagadnienie opozycji spółgłosek dźwięcznych do odpowiadających im spółgłosek bezdźwięcznych. W ramach głosek podlegających tej opozycji przeważają spółgłoski bezdźwięczne. Częstość występowania wszystkich spółgłosek wynosi 37,1%, z czego tylko 13% przypada na spółgłoski dźwięczne. Resztę, tzn. 24,1% stanowią spółgłoski bezdźwięczne. W ramach poszczególnych par głosek (dźwięczna — bezdźwięczna) przewaga spółgłosek bezdźwięcznych nad spółgłoskami dźwięcznymi jest z jednym wyjątkiem zawsze zachowana. Zasada ta jest tak silna, że w obrębie żadnego z analizowanych tekstów nie została ona naruszona (por. tabl. I). Także dane statystyczne, jak to z przytoczonego poniżej zestawienia wynika, wskazują na to, że jest ona istotna:

Spółgłoski	Częstość występowania	$\frac{P_1 - P_2}{SE\delta}$
<i>b</i>	1,5%	17,7
<i>p</i>	3,2%	
<i>d</i>	2,3%	21,0
<i>t</i>	4,4%	
<i>ǰ</i>	0,1%	15,0
<i>k</i>	0,7%	
<i>g</i>	1,6%	13,7
<i>k</i>	2,7%	
<i>v</i>	3,5%	20,0
<i>f</i>	1,5%	
<i>z</i>	1,8%	13,0
<i>s</i>	3,0%	
<i>ž</i>	1,2%	10,0
<i>š</i>	2,0%	
<i>ž</i>	0,2%	21,6
<i>š</i>	1,5%	
<i>ř</i>	0,2%	21,6
<i>c</i>	1,5%	
<i>č</i>	0,012%	24,0
<i>č</i>	1,2%	
<i>ž</i>	0,8%	8,3
<i>č</i>	1,3%	

Proporcje między częstością występowania spółgłosek będących ze sobą pod względem dźwięczności w opozycji, są dość różnorodne. O ile w każdej z danych opozycji liczbę wyrażającą mniejszą częstość wystę-

powania uznamy za jedność i do niej przyrównywać będziemy wyrażoną w procentach częstość występowania głoski stojącej do niej pod względem dźwięczności w opozycji, otrzymamy następujące dane:

$b : p = 1:2,1$	$ž : š = 1:1,6$
$d : t = 1:1,9$	$ž : š = 1:7,5$
$g : k = 1:7,0$	$ž : c = 1:7,5$
$g : k = 1:1,7$	$ž : č = 1:120,0$
$f : v = 1:2,2$	$ž : č = 1:1,9$
$z : s = 1:1,8$	



W zestawieniu tym, jak i w rys. III, będącym jego graficznym odpowiednikiem, uderza kilka faktów:

1. Przewaga, jak to już zaznaczono, spółgłosek bezdźwięcznych: są one, jak to wynika z podanych liczb od 1,6 (*s*) do 7,5 (*ś*, *c*), częstsze od odpowiadających im spółgłosek dźwięcznych. Na tym tle wybija się stosunek $\xi : \acute{e} = 1 : 120$, wywołany tym, że częstość występowania ξ w języku polskim zaledwie przekracza jedną setną procenta (0,012%).
2. Drugim uderzającym zjawiskiem jest odwrócenie proporcji w stosunku: dźwięczna — bezdźwięczna przy *f* i *v*.

Zagadnienie analogiczne do tego, jakie wyplęło w związku z samogłoskami, to stosunek wariantów pobocznych do wariantu głównego. I tu ma zastosowanie zasada, iż wariant lub suma wariantów pobocznych rzadziej występuje aniżeli wariant główny. Warto także zwrócić uwagę na fakt, że pewne głoski niezmiernie rzadko występują w naszym języku. Do nich należy np. *t*₁, *d*₁, *s*₁, *x*₁ itd. O ile wymowę *t* zębowego uznamy za obowiązującą (zgodnie z postulatami sceny), to do nich należeć będzie także *u* wargowe w takich wyrazach, jak autor itd.

* * *

Zadaniem niniejszego artykułu było podanie częstości występowania poszczególnych głosek języka polskiego, a co z tego wynika, wskazanie na ich mniejszą lub większą doniosłość w systemie językowym. Jasne jest bowiem, że wraz ze wzrostem częstości występowania wzrasta doniosłość danych głosek dla systemu i że rzadko występujące w danym języku warianty jakichś fonemów mają mniejsze znaczenie dla jego charakterystyki. Oczywiście takie a nie inne rozłożenie częstości występowania poszczególnych głosek w danym języku ma częściowo swoje uzasadnienie w historii jego rozwoju lub rozwoju prajęzyka, z którego on pochodzi. Na tle historycznym wytłumaczyć można przynajmniej częściowo dość częste występowanie w języku polskim samogłoski *e* czy dużą dysproporcję w częstości występowania *ć* i ξ . Także odwrotny stosunek częstości występowania *f* i *v* stanie się zrozumiały, gdy uprzytomnimy sobie, że *f* stosunkowo późno weszło do polskiego systemu fonetycznego jako samodzielny fonem. Tego rodzaju szczegółowe zagadnienia, związane z fonetyką historyczną, nie mieszczą się jednak w ramach niniejszego artykułu. Poza jego obrębem pozostają także stosunki ilościowe charakteryzujące pd.-zach. odmianę polskiego języka ogólnego oraz tego rodzaju stosunki w gwarach. O ile analiza tej pd.-zach. odmiany języka ogólnopolskiego niczego zaskakującego prawdopodobnie by nie przyniosła (na skutek udźwięczniania w niektórych wypadkach w wygłosie zmniejszy się częstość występowania

spółgłosek bezdźwięcznych), o tyle w gwarach, na skutek charakterystycznych właściwości fonetycznych (zwłaszcza na skutek utożsamienia dwu różnych w języku literackim głosek — np. *i*, *y* na północy Polski, szeregu szumiącego z syczącym w gwarach mazurzących) analiza ilościowa wykazałaby zapewne daleko idące przesunięcia.

Uwaga: przypis do str. 157

Dla udowodnienia, że ta różnica jest istotna, tzn. nie jest wynikiem przypadkowego doboru materiału, wystarczy przeprowadzić następujące obliczenia: W oparciu o cytowany wyżej wzór statystyczny obliczyć należy dla obu wielkości odchylenie standardowe SE. Dalej, wzorem $SE = SE_1 + SE_2$ wyznaczyć tzw. standardowy błąd różnicy. O ile przez otrzymany tym sposobem standardowy błąd różnicy podzielimy liczbę określającą różnicę w częstości występowania obu porównywanych ze sobą wielkości i w następstwie tych działań okaże się, że ich wynik będzie równy lub wyższy od liczby wyrażającej tzw. poziom istotności (wyznaczony w zależności od dokładności, z jaką podaje się ostateczne wyniki, na podstawie tablic statystycznych), wówczas różnicę ilościową między tymi wielkościami uważamy za istotną. Ponieważ w niniejszym artykule poziom istotności wyznacza liczba 2,57, przeto różnicę w częstości występowania samogłosek i spółgłosek w języku polskim trzeba uznać za istotną.

Uwagi o geografii słowotwórczej

I. Budową słowotwórczą wyrazów w dialektach polskich zajmowano się do niedawna stosunkowo niewiele. O ile zagadnienia struktury słowotwórczej we współczesnej polszczyźnie i jej historii były częstym przedmiotem badań, które w wyniku doprowadziły do pewnych ujęć całości, opracowań monograficznych oraz prób syntezy zarówno dla wyrazów pospolitych (prace J. Łosia, H. Ułaszyna, W. Doroszewskiego, Z. Klemensiewicza, H. Kurkowskiej i in.), jak też dla nazw własnych (prace W. Tażyskiego, S. Rosponda, Z. Stiebera, S. Hrabca, H. Safarewiczowej, M. Karasia i in.), to problem ten dla gwar polskich nie doczekał się jeszcze żadnego opracowania ogólnego. Zwracano wprawdzie w pracach dialektologicznych uwagę na pewne sprawy słowotwórstwa gwarowego czy to w monografiach dialektologicznych, czy w poszczególnych artykułach (przede wszystkim K. Nitsch i jego uczniowie), ale zbadaniem całości zagadnienia nikt się nie zajął. Stan taki można tłumaczyć tym, że wobec wielu różnorodnych problemów gwarowych czekających na opracowanie, obszerne zagadnienie słowotwórstwa w dialektach polskich, wymagające specjalnych i metodycznie trudnych badań na całym polskim obszarze językowym, zeszło na plan dalszy. Nie też dziwnego, że wobec braku szczegółowych opracowań z zakresu słowotwórstwa gwarowego jeden z ważnych aspektów tego zagadnienia, mianowicie problem geografii słowotwórczej, zjawiał się stosunkowo rzadko. Dopiero po 1945 r. w związku ze znacznym rozwojem badań dialektologicznych w kilku ośrodkach równocześnie i z podjęciem zbiorowych prac, monografii poszczególnych regionów oraz ogólnego Atlasu gwar polskich w pracowniach uniwersyteckich i Polskiej Akademii Nauk zajęto się m. in. zagadnieniami słowotwórstwa gwarowego. Najwięcej uwagi poświęciła im I Warszawska Pracownia Dialektologiczna PAN, która pod kierunkiem prof. W. Doroszewskiego prowadzi od kilku lat badania na Warmii i Mazurach, ostatnio również na Mazowszu i Podlasiu. W związku z badaniami i zebraniem materiałów, m. in. słowotwórczych, wyłonił się problem teoretycznego

i praktycznego ujęcia geografii słowotwórczej, omawiany zwłaszcza w artykułach W. Doroszewskiego¹ i J. Chludzińskiej².

Zagadnieniu geografii słowotwórczej, na której ważność nie tylko dla charakterystyki poszczególnych regionów gwarowych, ale też dla problematyki ogólnojęzykowej zwrócił uwagę w przytoczonym artykule W. Doroszewski (s. 3), chciałbym tu poświęcić kilka uwag. Dotyczyć one będą w pierwszej części artykułu zagadnień ogólnych, teoretycznych, w drugiej praktycznych, mianowicie sposobu kartograficznego przedstawiania faktów słowotwórczych.

II. Spośród spraw teoretycznych dwie zwłaszcza są ważne dla metody mapowania faktów słowotwórczych. Są to 1. zagadnienie istoty geografii lingwistycznej w zakresie słowotwórstwa i 2. zagadnienie wzajemnego stosunku słowotwórstwa do słownictwa, etymologii i fleksji.

1. Istotą geografii lingwistycznej jest występowanie zjawisk językowych na określonych obszarach oraz przeciwstawienie form jednego terytorium formom terytoriów innych. Ta ogólnikowa definicja w zastosowaniu do zjawisk słowotwórczych pozwala stwierdzić, że w zakresie słowotwórstwa ważne dla geografii lingwistycznej są te fakty, które się w jakiś sposób geograficznie grupują, układają. Takimi faktami słowotwórczymi są przede wszystkim różnice geograficzne w rozmieszczeniu różnych przyrostków i przedrostków. Przykładem mogą tu być omówione w studiach K. Nitscha *Z geografii wyrazów polskich*³ wyrazy oznaczające 'krokwie', wśród których znajdujemy północno-zachodnie *koźły* i występujące na południe od zwartego obszaru *koźłów koźliny*, z przyrostkiem *-ina*, dalej nazwy 'kalenicy', gdzie południowo-zachodnia formacja z przyrostkiem *(-en) -ica*, *kalenica* przeciwstawia się południowo-wschodniej z przyrostkiem *(-on) -ka*, *kalonka*, czy nazwy pokrewieństwa w pracy A. Obrębskiej (Jabłońskiej)⁴, mianowicie północne *wuj*, *stryj* obok południowych *wujek*, *stryjek*, z czego w dalszym rozwoju *stryk*. Dla różnic geograficznych w innych językach słowiańskich możemy przytoczyć wykazane przez Z. Stiebera w artykule *Z zasięgów wyrazów zachodniosłowiańskich* (Biuletyn PTJ, 1934, IV, s. 9—12) zróżnicowanie słowotwórcze w wyrazach *kowal* (polskie, dolnołużyckie, wschodnio-słowackie, ukraińskie, białoruskie), *kowarz* (\Leftarrow *kovar*) (górnolużyckie, czeskie, mo-

¹ W. Doroszewski, *Słowotwórstwo a geografia lingwistyczna*. Por. Jęz. 1954, z. 5 (120), s. 2—13.

² J. Chludzińska, *Zróżnicowanie fonetyczne a zróżnicowanie leksykalne i słowotwórcze Warmii*. Por. Jęz. 1952, z. 9, s. 23—30.

³ K. Nitsch, *Wybór pism polonistycznych*, t. II *Studia wyrazowe*, Wrocław—Kraków 1955, s. 49—52. Przedruk z Rocznika Slawistycznego VIII, 1918.

⁴ A. Obrębska, „*Stryj, wuj, swak*“ w *dialektach i historii języka polskiego* (3 mapy), Kraków 1929.

rawskie, środkowo- i zachodniosłowackie), *kováč* (południowosłowiańskie) czy *wróbel* (polskie, dolno- i górnołużyckie, wschodniosłowackie) wobec formy z przedrostkiem *-ec*, *vrabec* (czeskie, zachodnio- i środkowosłowackie, bułgarskie). Dla przedrostków można wspomnieć o zróżnicowaniu widocznym np. w wyrazach (z cytowanej pracy K. Nitscha) środkowo-polskich *wywielga* czy *wywiołga* wobec południowej formy bez przedrostka, *wilga* czy też o przeciwieństwie przedrostków, południowo-słowiańskiego *iz-* i zachodnio-słowiańskiego *vy-* (*iz-choditi* : *vy-choditi*).

Różnice w budowie wyrazów polegają na omówionej różnorodności afiksów, elementów pre- i sufiksalnych, oprócz tego zaś na różnaitości typów słowotwórczych, tzn. formacji tworzonych od podstaw czasownikowych, rzeczownikowych, przymiotnikowych itd.⁵

W związku z tym powstaje teraz sprawa stosunku, jaki zachodzi między faktami słowotwórczymi geograficznie zlokalizowanymi ze względu na różnice afiksów a takimiż faktami geograficznie zlokalizowanymi ze względu na zróżnicowanie podstaw słowotwórczych. W dotychczasowej literaturze można znaleźć przykłady na tę drugą grupę zjawisk. W przytoczonych już studiach K. Nitscha *Z geografii wyrazów polskich* znajdujemy wśród wyrazów oznaczających miejsce, gdzie się młóci, zachodniopolską nazwę *bojewica*, której się przeciwstawiają południowo-wschodnie *boisko*, *bojowisko*. W obrębie dwóch ostatnich obserwujemy dalsze zróżnicowanie terytorialne na południową formę *boisko* i północną *bojowisko*. Pod względem budowy słowotwórczej mamy tu do czynienia ze zróżnicowaniem zarówno przyrostków, mianowicie *-ica* w *bojewica* i *-isko* w wyrazach *boisko*, *bojowisko*, jak też ze zróżnicowaniem podstaw słowotwórczych: różnica między wyrazami o tym samym przyrostku *-isko*, *boisko*, *bojowisko* polega na różnicy podstaw, w pierwszym wypadku rzeczownikowej, drugim przymiotnikowej.

Nie mogę twierdzić, wymagałoby to dokładniejszego zbadania zagadnienia, ale wydaje się, że występowanie wyrazów geograficznie zlokalizowanych wskutek odrębności podstaw słowotwórczych (jak w omówionych wyżej przykładach *boisko*, *bojowisko*) jest zjawiskiem dosyć rzadkim. Częste natomiast jest występowanie wyrazów zróżnicowanych terytorialnie przez odrębność afiksów.

Łącząc uwagę wstępną o istocie geografii lingwistycznej w słowotwórstwie z omówionymi zagadnieniami zróżnicowania terytorialnego w zależności od przyrostków czy podstaw słowotwórczych dochodzimy do wniosku, że różnice podstaw słowotwórczych należy uwzględniać i mapować tylko wtedy, gdy odzwierciedlają one odrębności terytorialnie ugrupo-

⁵ W. Doroszewski, *Kategorie słowotwórcze*. Sprawozd. Tow. Nauk. Warszawskiego, 1946.

wane (jak *boisko* : *bojowisko*), tak jak to robimy w wypadku elementów afiksalnych.

2. Drugie zagadnienie teoretyczne to stosunek słowotwórstwa do słownictwa, etymologii i fleksji.

A. Faktem jest, że słowotwórstwo, nauka o budowie wyrazów, najściślej się łączy ze słownictwem. Wszelkie zjawiska słowotwórcze istnieją, przebiegają w wyrazach. Nie wynika jednak z tego, że spraw słowotwórczych nie można przedstawiać na mapie niezależnie od słownictwa. Co innego jest badanie budowy wyrazów, które zawsze się musi na wyrazach opierać, co innego zaś przedstawianie wyników badań. Można z powodzeniem oznaczyć na mapie rozmieszczenie geograficzne przyrostków *-ity*, *-isty*; *-aty*, *-asty*⁶ itd. bez uwzględniania wyrazów, w których się one pojawiają. Można ten sam problem przyrostków przedstawić wraz z wyrazami, w których występują, ale wyrazy będą tylko tłem, a nie przedmiotem naszych zainteresowań. Wniosek stąd taki, że problem budowy wyrazów można przedstawiać niezależnie od zagadnień leksykalnych i łącznie z nimi.

Powstaje pytanie, jaką obrać drogę w przedstawianiu zróżnicowania afiksów: czy mapować fakty słowotwórcze z uwzględnieniem wyrazów, w których się one zjawiają, czy oddzielić je od tła? Wybór metody zależeć będzie, wydaje się, od tego, czy przedstawiamy na mapie jeden desygnat, czy dążymy do syntetycznego ujęcia faktów słowotwórczych terytorialnie zlokalizowanych.

Jeżeli wspomniałem o tym, że można przedstawiać łącznie problemy słowotwórcze i leksykalne, to miałem na myśli typ mapy dającej obraz jednego desygnatu, dającej z nim tylko związane kwestie leksykalno-słowotwórcze. Oprócz tego typu mapy można przedstawić jakiś problem słowotwórczy w przekroju, a więc nie dla jednego desygnatu, ale dla wielu desygnatów o wspólnych elementach budowy geograficznie zlokalizowanych, takich jak np. wymienione przyrostki *-ity*, *-isty*. W tym drugim typie mapy, mapy syntetycznej można, tak mi się zdaje, w zupełności wyeliminować kwestie słownikowe i przedstawiać jedynie dany problem słowotwórczy.

B. Rozwinięciem zagadnienia stosunku słowotwórstwa do słownictwa jest problem stosunku słowotwórstwa do etymologii. Te dwa odrębne działy pozostają ze sobą w ścisłym związku. Metody analizy słowotwórczej ułatwiają nieraz wykrycie etymologii wyrazu przez ujawnienie formy rdzenia po odrzuceniu afiksów i na odwrót, w niektórych wypadkach dane

⁶ O przyrostkach tych pisali: A. Obrębska, *Tajemnicze s we wszystkim*, JP XVII, 1932, s. 115—120; P. Galas, *Przyczynek do geografii przyrostka -ity*, JP XXII, 1937, s. 121; K. Nitsch, *Odpowiedzi Redakcji* (Jemielity), JP XXVIII, 1948, s. 30.

etymologiczne pozwalają na rozwiązanie budowy wyrazu, co wskazuje na punkty styeczne etymologii i słotwórstwa. Stosunek tych dwóch działów językoznawstwa omówił W. Doroszewski w artykule pt. *Kryteria słotwórcze w etymologii*⁷, stwierdzając m. in.: „Etymologia pewnego wyrazu jest wtedy skończona, kiedy cała motywacja językowa danego znaku jest jasna, czyli kiedy budowa wyrazu daje się zmieścić w jednym z istniejących w języku typów słotwórczych“⁸.

W związku z zasadniczym, jak widać, znaczeniem słotwórstwa dla etymologii wylania się w rozważaniu zagadnień geografii słotwórczej m. in. problem zapożyczeń. Ma on w naszym zagadnieniu dwa aspekty: zapożyczeń wyrazowych oraz zapożyczeń elementów słotwórczych.

W wyrazach pochodzenia obcego interesować nas będą wyrazy przy-swojone, tzn. rozwinięte o polskie afiksy. Powstaje pytanie, czy przy analizie struktury słotwórczej wyrazów gwarowych można traktować na jednej płaszczyźnie zapożyczenia i wyrazy rodzime rozwinięte o te same elementy słotwórcze, czy trzeba te grupy wyodrębnić od siebie. Wydaje się, że dla sprawy budowy wyrazu jest rzeczą obojętną, czy ten sam afiks będzie występował z rdzeniem rodzimym, czy obcym. W wyrazach takich, jak *χebl'ik*, *boił'ik* 'torebka papierowa' (≡ *Beutel* 'worek, torba, torebka'), *χekłófka* 'chustka roboty szydełkowej' (≡ *häkeln* 'robić szydełkiem'), *šipka* 'łopatka do węgla' (≡ *Schippe* 'łopata'), *ryfka* 'żelazna obręcz na kolcach pługa' (≡ **reif-*) itd. (wszystkie przykłady ze śląskiego dialektu opolskiego z własnych badań), wydzielimy wykładniki, przyrostki *-ik*, *-ów-ka*, *-ka*, określimy ich funkcję, znaczenie, ew. lokalizację, przy czym się okaże, że w manipulacji słotwórczej rodzimość czy obcość rdzenia nie odgrywała roli. Stosunek słotwórczy w wyrazach o rdzeniu obcym, *χebel* : *χebl'ik*, *Beutel* : *boił'ik*, *buncel* 'garnek gliniany' : *buncł'ik*, *šipa* 'łopata do piachu' : *šipka*, *ryfa* 'obroż żelazna na obwodzie koła wozu' : *ryfka* itd., jest taki sam, jak w wyrazach o rdzeniu rodzimym, np. *stou* : *stol'ik* 'krzesło z oparciem' (albo 'stoleczek używany przy dojeniu'), *šfeder* : *sfe-dź'ik*, *brzoza* : *bržóska* itd. Tak więc w przedstawianiu faktów słotwórczych nie ma potrzeby odróżniania wyrazów o rdzeniu obcym od wyrazów o rdzeniu rodzimym, o ile obie grupy posiadają identyczną strukturę słotwórczą. Trzeba by natomiast wyodrębnić i osobno na mapie zaznaczyć obce afiksy, jakie mogą występować w gwarach polskich sąsiadujących dotychczas albo do 1945 r. z językiem niemieckim (Śląsk, Warmia, Mazury).

C. W rozpatrywaniu stosunku słotwórstwa do fleksji napotykaemy na zagadnienie wyrazów słotwórczo niepodzielnych oraz wyrazów słowo-

⁷ W. Doroszewski, *Kryteria słotwórcze w etymologii*. Por. Jęz. 1953, z. 5, s. 13—18; 1954, z. 2, s. 11—16; 1954, z. 3, s. 1—8.

⁸ *Ibidem*, 1954, z. 3, s. 2.

twórczo rozwiniętych. Chodzi o grupę pierwszą, wyrazów słowotwórczo niepodzielnych, takich jak *wóz, ława, koło*.

Występująca w wyrazach tej grupy końcówka, przyrostek fleksyjny, jest najczęściej tylko wykładnikiem fleksyjnym, tzn. że wprowadza wyraz do odpowiedniego paradygmatu. Są też jednak i takie wypadki, gdzie owa cząstka ma funkcję podwójną: obok stałej funkcji fleksyjnej wybija się na plan pierwszy funkcja słowotwórcza, np. w wypadku występowania elementu *-o* deminutywnego, jak w wyrazach typu *dziadzio, Stasio*. Dla naszego zagadnienia specjalnie ważne są te wypadki, w których występuje zróżnicowanie geograficzne ujawniające się w odrębności przyrostków słowotwórczo-fleksyjnych. Typowym przykładem takiego zróżnicowania są nazwy brata matki i brata ojca w cytowanej już pracy A. Obrębskiej (Jabłońskiej): północne *wuj, stryj*, centralne *wujo, stryjo*, północno-zachodnie *wuja, stryja*. O tym, że tu wchodzi w grę nie tylko sprawa różnic fleksyjnych, ale przede wszystkim różnic słowotwórczych świadczy z jednej strony geneza formacji o przyrostkach *-o, -a*, z pochodzenia hipokorystyków, z drugiej zaś przeciwstawienie wymienionym nazwom o przyrostku słowotwórczo-fleksyjnym wyrazów z przyrostkiem *-ek, wujek, stryjek*, występujących na południu Polski. Wniosek stąd taki, że i wśród wyrazów, które się wyodrębnia jako słowotwórczo w zasadzie niepodzielne, żywe są niekiedy zagadnienia słowotwórcze i, co nas tu specjalnie interesuje, geograficznie zlokalizowane.

3. Oprócz poruszonych wyżej dwóch zagadnień, istoty geografii lingwistycznej w zakresie słowotwórstwa oraz zagadnienia wzajemnego stosunku słowotwórstwa do słownictwa, etymologii i fleksji, chciałbym na zakończenie uwag teoretycznych wspomnieć jeszcze o sprawie stosunku formantów słowotwórczych geograficznie zlokalizowanych w nazwach pospolitych do tychże w nazwach własnych, dalej o sprawie zróżnicowania afiksów ze względu na ich formę i znaczenie, wreszcie o kategoriach wyrazowych o pewnym typie afiksu.

W badaniach nad geografią słowotwórczą ważną rzeczą jest zwrócenie uwagi na afiksy w nazwach własnych w odróżnieniu od tychże w wyrazach pospolitych. Chodzi mianowicie o to, że pewne cząstki słowotwórcze, które w wyrazach pospolitych nie wykazują zróżnicowania terytorialnego, mogą być geograficznie zlokalizowane w nazwach własnych. Widać to na przykładzie badań W. Taszyckiego, który stwierdził mazowieckość nazw miejscowych typu *Boleścieta, Janowieta*⁹ w przeciwieństwie do tendencji zastępowania typu fleksyjno-słowotwórczego kurczę typem kur-

⁹ W. Taszycki, *Patronimiczne nazwy miejscowe na Mazowszu* (z mapą), Kraków 1951.

czak na Mazowszu¹⁰. Przykładów geograficznej lokalizacji przyrostków w nazwach własnych w przeciwieństwie do pospolitych można na podstawie dotychczasowych opracowań przytoczyć więcej. Podany dla nazw miejscowych przykład mazowieckiego typu *Boleścięta* ma zilustrować poruszony problem. Dla nazw osobowych zwrócę przykładowo uwagę na geograficzną lokalizację przyrostka *-ch* w imionach chrzestnych w całej Wielkopolsce i na terenach sąsiednich (Wielkopolska właściwa, Kujawy, Ziemia Chełmińska, północno-zachodnia Małopolska), np. *Bolech*, *Jach* = Jan, *Bronich*, *Pelacha* = Pelagia itd.¹¹ Tak więc w badaniach struktur słowotwórczych nie można się ograniczać do wyrazów pospolitych: badania nazw własnych mogą nieraz przynieść ciekawe wyniki, a ze względu na archaiczny często charakter nazewnictwa rzucić światło na historię rozwoju słowotwórczego i dawne zasięgi terytorialne.

Dalszym zagadnieniem ważnym dla geografii słowotwórczej jest lokalizacja afiksów ze względu na ich znaczenie. Do tej pory zwracano w badaniach uwagę przede wszystkim na zróżnicowanie formalne przed- i przyrostków przy zachowaniu identyczności znaczenia (np. przyrostki *-ity* : *-isty*, *-aty* : *-asty* różniące się tylko formą, bez różnicy znaczenia). Bywa jednak i tak, że ten sam element słowotwórczy ma na różnych obszarach różne znaczenia i one właśnie stanowią (ew. mogą stanowić) o lokalizacji geograficznej. Zagadnienie to nie było jeszcze opracowywane; zetknąłem się z nim przy badaniu polskich imion ludowych (chrzestnych), w których pewne przyrostki wykazują diametralne różnice semantyczne. Np. przyrostek *-ka* może mieć znaczenie zdrobniałe (np. *Maryśka* w Lipowcu cieszyńskim), gdzie indziej pejoratywne (ta sama forma imienia np. w Dwikozach sandomierskich). Przykładów z tego zakresu mam więcej i chociaż nie mogą one, jako fragmentaryczne, być podstawą uogólnień, wystarczają do zasygnalizowania problemu semantyczno-słowotwórczej lokalizacji geograficznej. Być może, że szczegółowe badania pod tym kątem widzenia pozwoliłyby wykryć terytoria, na których pewne przyrostki wyodrębniają się swoistym znaczeniem. Dotyczyć to może pewnych grup wyrazów, przede wszystkim zdrobnień i zgrubień, wyrazów o charakterze emocjonalnym, ekspresywnym, stanowiących jednak nie indywidualne właściwości języka osobniczego, ale całej społeczności na danym obszarze.

Z powyższym zagadnieniem stoi w bliskim związku sprawa kategorii pewnych semantycznych grup wyrazowych, które ze względu na wspól-

¹⁰ W. Taszycki, *Powstanie i rozwój rzeczowników typu cielak*, Lud Słowiański III/A, 1933, s. 17—33.

¹¹ A. Zaręba, *Z zagadnień słowotwórczych imion własnych w polskich dialektach*, Sprawozd. z Pos. Nauk. Inst. Językoznawstwa UJ za rok akademicki 1955/56, Zeszyty Naukowe UJ, Filologia nr 3, w druku; A. Zaręba, *Polskie imiona ludowe (problematyka zagadnienia)*, *Onomastica* III, 1 (1957), s. 145 nn.

notę czy bliskość znaczenia rozwinięte są o te same elementy słowotwórcze. Przykładem na ten problem mogą być wyrazy o przyrostku *-o*, *stryjo*, *wujo* z terminologii rodzinnej, dalej imiona chrzestne o tych przyrostkach czy formacje nazewnicze w stosunkach pokrewieństwa rodzinnego (o dużej różnorodności przyrostków), wreszcie inne grupy znaczeniowe, np. nazwy narzędzi o przyrostkach *-dło*, *-isko* itp. W szczegółowych badaniach może się okazać, że istnieje możliwość wydzielenia pewnych grup znaczeniowych wyrazów o pewnym typie przyrostka geograficznie zlokalizowanego.

Z wypowiedzianych uwag widać, że zagadnienia słowotwórcze zająbiają się i krzyżują z zagadnieniami leksykalnymi, etymologicznymi, fleksyjnymi, onomastycznymi i semantycznymi, co przy opracowywaniu metody mapowania stwarza swoiste problemy.

III. Po tych uwagach teoretycznych spróbujemy się zastanowić nad sposobami kartograficznego przedstawiania faktów słowotwórczych geograficznie zlokalizowanych.

Pierwsza sprawa, ważna dla wszelkiego rodzaju przedstawienia graficznego, to czytelność i przejrzystość map, z czym się łączy zagadnienie znakowania i typu mapy. Przy mapowaniu dużej ilości faktów słowotwórczych, np. całego kwestionariusza słowotwórczego, trudno przedstawiać na jednej mapie problemy związane z różnymi wyrazami. Konieczne jest wobec tego mapowanie poszczególnych grup wyrazowo-słowotwórczych czy czysto słowotwórczych na osobnych mapach. Przy większej ilości takich map można pomyśleć o jednolitym systemie przedstawiania i o wspólnej legendzie. Ujednoczenie takie jest oczywiście korzystne dla całości przedstawienia oraz dla redagującego mapy, może jednak w praktyce nastęrczyć trudności odbiorcy, który musi zapamiętać dużą ilość znaków (przyjmujemy, że jest ich dużo), aby odczytać poszczególne mapy.

Chociaż więc ujednoczenie znakowania ma swoje dodatnie strony, wydaje się, że w przedstawianiu trudniejszych, bardziej zróżnicowanych zagadnień łatwiejszy dla odbiorcy jest system znaków dla każdej mapy. Weźmy dla przykładu mapy w *Atlasie K. Dejny, Polsko-laskie pogranicze językowe na terenie Polski*¹², gdzie każda mapa ma swoją legendę dla zagadnień przedstawianych, i to różnych, bo wyrazowych, wyrazowo-fonetycznych i słowotwórczych. Zwrócę tu uwagę na zjawiska słowotwórcze, np. zróżnicowanie afiksów w wyrazach *dzisiaj*, *dzisiak*, *dzisia* (mapa 39); *zapaska*, *zapaśnica*, *opaska* (mapa 47); *kudlaczki*, *okudlanki*, *kudlanki*, *kudlacze* 'agrest' (mapa 65). Legenda, podana przy każdej mapce, pozwala doraźnie i z łatwością na dobre zorientowanie się w rozprzestrzenieniu geograficznym i zróżnicowaniu zjawisk.

¹² K. Dejna, *Polsko-laskie pogranicze językowe na terenie Polski*, cz. I *Atlas*, Łódzkie Tow. Nauk., Łódź 1951, mapy nr 39, 47, 65.

Przy zagadnieniu czytelności i przejrzystości map warto zwrócić uwagę na różne typy mapowania w ogóle. Jedną z metod mapowania polega na posługiwaniu się punktami. Każda forma przedstawiona jest jako punkt w miejscowości, gdzie wyraz zanotowano. Mapa wykonana tą metodą jest mapą analityczną, koniecznym, pierwszym stadium przygotowawczym, niejako roboczym. Po wykonaniu tego zadania można pomyśleć o syntetycznym ujęciu danego zagadnienia, zwłaszcza w wypadkach trudniejszych, materiałowo i geograficznie skomplikowanych. Na podstawie mapy punktowej można wykonać mapę syntetyczną albo przez pokrycie plamami terytoriów wspólnych, albo przez fakturowanie pewnych powierzchni, dalej przez wprowadzenie napisów uogólniających, czy wreszcie przez pociągnięcie granic, w naszym wypadku izomorf.

Przykładem mapy plamowej, obojętnej, czy barwnej, czy fakturowanej, mogą być mapy dla nazw brata matki i brata ojca, *wuj, wuja, wujo, wujek; stryj, stryja, stryjo, stryjek*, czy mapki dla *bojewicy, boiska, bojowiska; kozłów i koźlin* (w cytowanych pracach A. Obrębskiej (Jabłońskiej) i K. Nitscha). Mapy takie, syntetyczne, mają to do siebie, że się je czyta od pierwszego rzutu oka. Odpowiednie wyszczególnienie w tekście (komentarzu) form i miejscowości, w których zapisano wyrazy, daje podstawę do analizy materiału.

Dla uzyskania przejrzystości można też stosować napisy w granicach obszarów, jak to widzimy w atlasie lużyckim Wirtha¹³. Np. dla wyrazów oznaczających 'garnek' znaczy Wirth różnicowanie terytorialno-słowntwórcze napisami o dużych literach dla wydzielonych obszarów: *gjarnc, gjarnee, gjarnyk*; na mapie przedstawiającej nazwy tłuczka do ziemniaków znajdujemy duże napisy: *sekac, sekadlo, sekawa, sekalko, sekalco*.

Wzmianka o mapach syntetycznych i przykłady podane w związku z tym mają na celu zwrócenie uwagi na różne możliwości mapowania faktów słowntwórczych. Jest rzeczą oczywistą, że przyjęcie metody mapowania zależy od jakości i rozmieszczenia materiału oraz od celu pracy. W pewnych wypadkach poprzestaniemy na mapkach punktowych, analitycznych, w innych, zwłaszcza tam, gdzie występują terytorialne ugrupowania, dodatkowe momenty leksykalne, fleksyjne czy semantyczne, będziemy dążyć ze względu na przejrzystość problemu do syntezy. Przesądzenie z góry, bez szczegółowego zapoznania się z materiałami, o wyborze metody mapowania byłoby rzeczą szkodliwą.

IV. Rozważania nasze ujmemy krótko w ten sposób:

1. Zagadnienie geografii słowntwórczej wiąże się i zazębia z problemami leksykalnymi, etymologicznymi, fleksyjnymi i semantycznymi.

¹³ P. Wirth, *Beiträge zum sorbischen Sprachatlas*, Slavistische Abhandlungen im Auftr. d. Preuss. Akad. d. Wiss., Lipsk 1933, 1936.

2. W przedstawieniu problemów słowotwórczych dążyć będziemy, gdzie to możliwe, do wyodrębnienia spraw pozasłowotwórczych (np. etymologii, podstawy leksykalnej) i do przejścia od roboczej mapy analitycznej (którą ewentualnie pozostawimy jako tło i dokumentację materiałową) do mapy syntetycznej. Przy przedstawianiu zagadnień słowotwórczych na mapach syntetycznych będziemy pamiętać o komentarzu słownym do każdej mapy (w wypadku gdy rezygnujemy z analitycznego tła punktowego).

3. Mapować będziemy tylko zagadnienia słowotwórcze wykazujące zróżnicowanie geograficzne; w zależności od materiału uwzględniać będziemy afiksy albo też różnice podstaw słowotwórczych (odrzeczownikowych, odprzymiotnikowych itd., np. typ *boisko*, *bojowisko*), ew. w razie potrzeby oba typy równocześnie.

4. Niezależnie od map przedstawiających sprawy formalno-słowotwórcze dawać będziemy, tam gdzie zajdzie potrzeba, mapy semantyczno-słowotwórcze.

5. Mapować będziemy zarówno zagadnienia słowotwórcze w wyrazach pospolitych, jak też własnych, wyodrębniając w razie potrzeby (kolorem, fakturą, kształtem punktu etc.) jeden typ od drugiego, zwłaszcza na mapach syntetycznych, wspólnych dla przedstawienia elementów słowotwórczych w obu typach.

W zakończeniu chciałbym raz jeszcze podkreślić, o czym już wspominałem, że wybór metody mapowania wszelkich zjawisk, między innymi słowotwórczych, nie powinien być sztywny ani ograniczony ustalonymi schematami. Metoda mapowania zależy każdorazowo od jakości materiału i układu geograficznego, nasuwającego się problemu. Zasadniczym postulatem jest jasność i przejrzystość przedstawienia.

WIKTOR JASSEM

R. Jakobson and M. Halle, *Fundamentals of Language*

(Mouton & Co., S'-Gravenhage 1956)

This booklet consists of two papers devoted to some problems of considerable linguistic interest (1) Phonology and Phonetics, (2) Two Aspects of Language and Two Types of Aphasic Disturbances.

(1) Phonology and Phonetics. Of the two levels on which language can be considered, viz. the feature level and the semantic level (p. 4) it is the former that comes under discussion here, the polarity principle being the foundation of the method of investigation. In their nomenclature the authors recommend 'phonology' as a comprehensive term relating 'to the whole variety of linguistic functions performed by sound' (p. 7). '... "phonemics" ... suggests a confinement to the distinctive vehicles and is an appropriate designation for the main part of phonology dealing with the distinctive features of speech-sounds' (ib.). A critical survey of the most typical approaches to phonemic problems (pp. 8—19) is intertwined with explanations of some basic concepts introduced by various workers in this field. It follows from the survey that the authors represent the 'objective' approach; they examine sounds in their physical reality and seek their distinctive features there. They are opposed to what they call 'outer' approaches to the phoneme in relation to sound, which tend to separate the two in one way or another. They emphasize, in particular, their resistance against the mantalist or 'psychophonetic' view. '... phonemics is to be studied in relation to the sound matter which the linguistic code selects, readjusts, dissects, and classifies along its own lines' (p. 17).

Taken in a narrow sense, the 'distinctive' features are separated from the 'configurative' (culminative and demarcative) features and the 'expressive' features. All features serve to form 'information-bearing elements' capable of differentiating semantic units. Apart from these, there are redundant features which 'help to identify a concurrent or adjoining feature, either distinctive or configurative' (p. 9).

Bloomfield's 'physical' approach is developed here by the authors in a way which is of paramount importance to experimental phonetics at least, and probably to the whole linguistic theory, viz. by combining the principle of invariance with the principle of relativity. This extremely important combination has evolved in the field of acoustic phonetics after World War II from a number of significant publications¹. Another essential point made by the authors is the combination of what they call the 'cryptanalyst's' and the 'decoder's' techniques of 'resolving sound shape into its manifold information-bearing elements' (p. 17). The former technique (as described most fully by B. Bloch in his *Set of Postulates for Phonemic Analysis*, *Language* vol. 24, no. 3, pp. 46 ff.) is based on the assumption that the analyst knows nothing of the structural functioning of phonetic segments in the language under examination, and either ignores or actually does not know the meaning of the speech samples he investigates. With these assumptions he sets out to find the phonemes. The other technique, propounded by many linguists who develop the ideas of de Saussure assumes that the analyst is aware of the phonemic units of the language to begin with—either as a native or as one who has 'empathized'. He utilizes his knowledge in describing and classifying the 'information-bearing elements'.

There are, according to this paper, two types of distinctive features — prosodic and inherent. The former are either intrasyllabic or intersyllabic, and they involve polarization of tone, force and quantity.

The most original part of '*Phonology and Phonetics*' is subsection 3.6 (pp. 28—31) devoted to the classification of the 'inherent' features, which are 'displayed by phonemes irrespective of their role in the relief of the syllable' (p. 22). This is résumé of the theory developed by the authors together with C. G. Fant in *The Preliminaries to Speech Analysis*, MIT Techn. Rep. no 13, 1952, which attempts to define the distinctive features from a functional standpoint of oppositions in purely physi-

¹ Some of the most notable may be quoted here: M. Joos, *Acoustic Phonetics*, *Language Monograph* 23, Supp. to *Language* vol. 24, no 2, 1948; R. K. Potter & G. E. Peterson, *Representation of Vowels and their Movements*, *Journal Acoust. Soc. Am.*, vol. 20, no 4, 1948, p. 328 ff.; H. Straus, *The Relation of Phonetics and Linguistics to Communication Theory*, *Journal Acoust. Soc. Am.*, vol. 22, no 6, 1950, p. 709 ff.; G. E. Peterson & H. L. Barney, *Control Methods Used in a Study of the Vowels*, *Journal Acoust. Soc. Am.*, vol. 24, no 1, 1952, pp. 175 ff. (also Bell Telephone System Technical Publ. Monograph, 1982); E. Fischer-Jorgensen, *The Phonetic Bases for Identification of Phonemic Elements*, *Journal Acoust. Soc. Am.*, vol. 24, no 6, 1952, pp. 611 ff.; G. E. Peterson, *The Information-Bearing Elements of Speech*, *Journal Acoust. Soc. Am.*, vol. 24, no 6, 1952, pp. 629 ff.; G. E. Peterson, *An Oral Communication Model*, *Language*, vol. 31, no 3, 1955, p. 414 ff.

cal-acoustic-terms (with the 'genetic', i. e. articulatory correlates supplied). Sonority features and tonality features are distinguished as the two general types. The former are represented by nine oppositions such as vocalic||non-vocalic, compact||diffuse, discontinuous||continuant etc., and the latter by three oppositions (grave||acute, flat||plain sharp||plain).

The general idea of introducing the polarity principle into an acoustic classification of distinctive features is very sound and it may prove crucial in the development of electronic machines serving the purposes of communication. The rapid advance of electronics and communication engineering makes it quite sensible in the second half of the twentieth century to speculate on the possibilities of designing machines responding to verbal stimuli (i. e. controlled by live speech) or translating live speech from one language into another. Jakobson and Halle's classification must, however, be considered as nothing more than a first attempt. They may not be regarded as in any way final. This reviewer has made some fairly extensive studies in the field of acoustic phonetics, and he finds some of Jakobson and Halle's definitions doubtful. Such is for instance the definition of the consonantal||non-consonantal distinction, which is given as acoustically low vs. high total energy (p. 29). Traces taken with the high-speed level recorder show that some voiceless fricatives (such as [s] or [f]) may involve considerably more acoustic energy than vowels (especially 'close' vowels, such as [i] or [u]). They show higher overall level and as often as not they are longer than vowels. The authors' dissolution of velar, palatal, dental and labial consonants into oppositions grave||acute and compact||diffuse (i. e. having a concentration of energy in lower||higher frequencies and relatively great||small concentration of energy) is not in full agreement with the recent findings of P. C. Delattre, A. M. Liberman and F. S. Cooper, *Acoustic Loci and Transitional Cues for Consonants* (Journal Acoust. Soc. Am., vol 27, no 4, 1955, p. 769 ff.). It is also highly doubtful whether the opposition [u||i] may be described as one of grave||acute (pp. 39—40). In the measurements made by this reviewer together with J. Suwalski² an [u] has easily 99% of the energy in its first formant region (around 300 cps), but so has [i]. Nor is it obvious that [u] or [i] should be 'diffuse' as opposed to 'compact' [a], which we have found to have a concentration of about 80% of the energy in the region between about 600 and 1300 cps. Nor would this reviewer accept the definition of vocalic||non-vocalic as acoustically 'presence vs. absence of a sharply defined formant structure'

² W. Jassem & J. Suwalski, *Die Klanganalysen polnischer Selbstlaute*, to appear in Festschrift Panconcelli-Calzia in Berlin; W. Jassem, *The Formants of Sustained Polish Vowels*, Study of Sounds, Tokyo 1957, p. 335 ff.

(p. 29) too readily. He has found that fricatives (in Polish, at least) have quite 'sharply defined formant structure', no less than vowels³.

Thus, although some of Jakobson and Halle's definitions of the distinctive features are open to argument, the basic idea belongs to that kind of scientific postulation that might possibly be improved upon, but cannot be rejected.

The chapter on 'Phonemic Patterning' also contains some assertions that are likely to raise objections. The authors contend, for instance, that [p] and [a] are the earliest sounds in the development of linguistic signals by the child. There is no corroboration of this in the investigations made by Irwin⁴. But again, most of the points of a more general character made by the authors in this chapter (such as the significance of code-switching) have come to stay in the linguistic theory.

To sum up, 'Phonology and Phonetics' is a most stimulating piece of synthetic work that no serious phonetician (or 'phonologist') may afford to ignore.

(2) Aphasia as a Linguistic Problem. The authors' main intention is to show the gain that may be obtained for a linguistic theory from the analysis of certain types of aphasia: '... the aphasic disintegration of the verbal pattern may provide the linguist with new insights into the general laws of language' (p. 56). 'Aphasic regression has proved to be a mirror of the child's acquisition of speech sounds, it shows the child's development in reverse' (p. 57).

There are two basic mental activities involved in the use of language: (1) Selection and (2) Combination. The speaker must decide on the symbols which he is to use in order to express his meaning and he must know how to arrange his symbols according to certain grammatical patterns, which are in one way themselves also symbolic. In speech reception the listener must know what the symbols refer to and what the configurations of the symbols are supposed to stand for. There are, accordingly, two kinds of aphasic disorders which the authors label as 'similarity disorder' and 'contiguity disorder' respectively.

In the case of selection deficiency the speaker has difficulty in 'finding the right word'. 'The more his utterances are dependent on the context, the better he [the patient — W. J.] copes with his verbal task' (p. 64). Abstraction is severely impaired, and the use of such 'empty' words as 'Ding', 'chose' (Fr.), 'thing' is very frequent. It is typical for such aphasics to retain and use, even in very advanced stages of the disorder, all kinds of 'connectives', such as conjunctions, pronouns and

³ W. Jassem & J. Suwalski, *Analiza akustyczna polskich spółgłosek szumiących*, Przegląd Telekomunikacyjny, no 1, Warszawa 1957, pp. 5 ff.

⁴ See: G. A. Miller, *Language and Communication*, New York 1951, p. 143—146.

prepositions. 'Thus only the framework, the connecting links of communication is spared by this type of aphasia at its critical stage' (p. 65). In less acute cases the patient is inclined to substitute 'bound' forms such as 'pencil-sharpener' or 'apple-parer' for a 'free' form like 'knife'. He has difficulty in naming an object shown by the examiner. The authors describe such a defect as the 'loss of metalanguage' (p. 67). Aphasics with a 'similarity disorder' ('selection' disorder would probably be a better term) make frequent use of metonymy, saying, for instance 'smoke' for 'pipe' or 'dead' for 'black' etc.

The 'contiguity' disorder consists principally in the patient's inability of, or difficulty in, combining simpler linguistic entities into more complex units (p. 71). 'The syntactical rules organizing words into a higher unit are lost' (ib.). The first words that are likely to disappear from the patient's speech are, in this case, just those that are retained best in the 'similarity' disorder, viz. conjunctions, prepositions, articles, etc. The 'contexture deficiency' affects not only syntax, but also morphology and even phonemics. The patient tends to use uninflected forms and may become unable to recognize or repeat sequences of phonemes other than those that make up complete words. In very acute states the phonemic level may be so strongly affected that the aphasic begins to lose control over one type of phonemes after the other, which may eventually lead to *aphasia universalis* — 'the total loss of the power to use or apprehend speech' (p. 74).

'Metaphor is alien to the similarity disorder and metonymy to the contiguity disorder' (p. 76). One short chapter is devoted to the discussion of this point, and a few remarks on the relation of certain currents in literature to the metaphor and the metonymy are added.

It is clear from the authors' observations that a close co-operation between psychiatrists and linguists in the approach to aphasic states and undoubtedly to their treatment as well-would be profitable to both sides, and, of course, to the patient.

WIKTOR JASSEM

Charles F. Hockett, *A Manual of Phonology*

(International Journal of American Linguistics, vol. 21, no 4,
October 1955)

The terminology of that branch of linguistic science which deals with speech-sounds (in the broadest sense) is far from unified. Much of this disunity springs from taxonomic and methodologic discrepancies between the phonetic 'schools'. Whilst some specific terms like, say, 'fricative', or 'pitch', or 'length', do not seem to be preferably used by any particular school or schools, others like 'vocoid', or 'segment', or 'chroneme' do. Not very long ago even such a general term as 'phonemics' was pinned to one or two particular schools of the American descriptivists. The last ten years or so have, however, witnessed a distinct tendency for the term 'phonemics' to be applied by growing numbers of English speaking linguists irrespective of their methodological preferences. At the same time 'phonology' as a denomination has been falling out of use as being too equivocal, or too vague in meaning. If, therefore, some linguists feel — as does this reviewer — somewhat puzzled at the title of Hockett's book, their perplexity is justifiable. It seems, at any rate, as if the author has avoided 'phonemics' both in the title and the text of the book so as to indicate his dissociation from those who like Pike or Bloch have contributed most to the process of popularization of that term. Indeed, though he is not explicitly opposed to the theories propounded by these scholars, and does not shrink from using some of their very specific nomenclature, Hockett avowedly (p. 1 and 3) attempts to develop the general ideas of Bloomfield and Trubetzkoy rather than those of the leading American authorities of the present day. (There may be a reflection of Trubetzkoy in Hockett's preference of 'phonology' over 'phonemics'). There are probably few specialists to whom, before taking Hockett's *Manual* in their hands, the idea would have occurred of trying to bring together such two different doctrines as those proclaimed by these great

linguists. In this undertaking the author has attained a considerable measure of success.

In the author's own words, '... this book is to be consulted, not to be read — certainly not to be read as a unit' (p. 2). As a kind of reference-book which is 'intended as a survey of the methods so far developed' (ib.) it is not absolutely free from bias, but if this is not likely to annoy the reader, there are two features of it that probably are: There are places in it that one would not be inclined to regard as exemplifying perfect clarity. And in the arrangement of subject-matter the book is not a model of neatness. Thus, for instance, an *m* is (p. 30) 'either a vocoid or on the boundary between contoid and vocoid'. Here, the indeterminacy is intended. The author does not believe that a rigid line can be drawn between the two classes of speech-sound (at least as defined articulatorily). But in places the text seems rather confusing without any obvious intention on the part of the author, e. g. on p. 64: 'Now, structurally, the point of syllable division in an interlude is irrelevant. The purpose of this and the preceding paragraph is to show that as a phonetic phenomenon, even if partly impressionistic, both unambiguous, and ambiguous or variable, points of syllable division at interludes can be accounted for in structurally relevant terms'. Some concepts are first introduced with a vague definition and are fully described and adequately exemplified and explained at a much later stage (such are: microsegment, juncture, vowel, and others).

One of the outstanding merits of the Manual is its very wide coverage. This is the first book in which the student of linguistics can find a section on Typology of Phonologic Systems (sec. 2) and The Principles of Phonologic Analysis (sec. 3) together with one on Acoustic Phonetics. Perhaps the most striking difference between the American structuralists and most of the European adherents of the 'functionalist' and 'structuralist' schools with regard to phonetic matters is, that the former either try to bridge the gap between phonemics (or 'phonology') and acoustics, or at least attempt to co-operate with acousticians, whilst the latter either expressly emphasize the incompatibility of the methods and concepts developed by the two disciplines, or, with something like an air of superiority lent by an abstractionist's approach, ignore the 'purely' physical aspect of speech. The scores of intensely interesting articles in such publications as the Journal of the Acoustical Society of America or the Journal of Speech and Hearing Disorders that have marked a lively progress of acoustic phonetics over the last decade are much too little known in Europe.

In the introductory section of his book, Hockett gives his 'Theory of Speech Communication' based on an electrical-mathematical model of two individuals communicating in a certain language. With its references to 'transmitters', 'feedback', 'monitoring', the probabilistic theory and

the like, this Section may make tough reading for one ignorant of the elements of electrical engineering and advanced mathematics. In this section Hockett explicitly states that speech may be explained without admitting a non-material mind or soul (p. 4). Thus, his methodology is based on materialistic philosophy. But his approach is not quite that of Bloomfield — the 'mechanistic' materialist: 'we cannot say that a phoneme or other phonologic unit is physically present in the speech signal: what is present therein, susceptible of direct observation, is a *representation* of the phoneme. Neither morphemes nor phonologic units, then, are susceptible to direct observation. Both must be deduced from what is directly observable: the behavior of humans...' We will recall that Bloomfield regarded the phoneme as a physical 'minimum distinctive sound feature' (*Language*, p. 74).

The methodologic principles applied by Hockett in his phonologic analysis are based on the criteria of 'discreteness of contrast and duality of pattern' (p. 17). They form the foundation of his 'Immediate Constituent' approach.

Section 1 (p. 23) brings the traditional description of the organs of speech and a purely phonetic classification of sounds.

Section 2 (pp. 42—143), devoted to the 'Typology of Phonologic Systems', begins with another important methodological statement: The author decides to proceed in his search for the 'ultimate phonologic constituents' from 'large to small'. The point of departure, the 'macrosegment', is a stretch of speech between 'perfectly clear articulatory *pauses*' (p. 43—44). This is largely the reverse of the method used, for instance by Pike, who starts from the minimal phonetic elements — the segments (see his *Phonetics*, esp. p. 107 ff.) and proceeds to combine them into 'phonemes' (see his *Phonemics* and the concluding remarks in his *Phonetics* p. 116), or, still more consistently, by Smith and Trager (*An Outline of English Structure*)¹. The first operation performed on the macrosegment is the separation of the intonation from the 'remainder' (p. 44). Taking English for the purposes of illustration Hockett shows how the intonation of a macrosegment can be analysed into the ultimate Immediate Constituents. He arrives at something that combines the elements of the 'contour' system and the 'pitch level' system². Descriptions follow of many types of phonologic systems, the classification being based on the relevance of

¹ In the analysis of intonation Pike starts from complete utterances and breaks them down into functional units, whilst Smith and Trager start from minimal units also in their treatment of pitch phenomena.

² See: D. L. Bolinger, *Intonation, Levels versus Configurations*, *Word*, vol. 7, no. 3, 1951, p. 199 ff. and J. Sledd's review of Trager and Smith's *Outline* and Fries' *The Structure of English*, *Language*, vol. 31, no. 2, 1955, p. 312 ff., esp. p. 326 ff.

syllabic 'peaks', 'junctures', duration, etc. An interesting new phonologic classification of vocoids and contoids into vowel, covowel, consonant, semivowel, demivowel, semiconsonant and omnipotent is presented. Its foundation is the role of the sound in the structure of the syllable (its occurrence as 'peak nucleus', 'peak satellite' or 'margin'; p. 75 ff.). A large sub-subsection is devoted to vowel-patterns (defined in arithmetic terms like 2×3 , or $2 + 3 + 1$, or 3×3 etc.). Obviously, much of this arithmetic depends on the purely phonetic description of the vocoids representing the vowels in question. As a small point of interest: 'In our survey below we have assigned no system to the type with three high and three low vowels. Some systems, with [i, ü, u, e, a, o] or [i, i, u, e, a, o] might so be classed, but the [a] in any such case is typically lower than the [e o] and we have been led to choose an interpretation with three highs', writes Hockett (p. 83—84). An acoustic analysis of the Polish vowels made by this reviewer³ leads him to describe the Polish system as one with three high and three low vowels: [i i u — e a o]. The first formant correlating with the 'high-low' tongue position has turned out to be for [a] very nearly the same as for [e] and [o]. How great the danger is of forcing an interpretation on a sound by considerations of patterning and other structural postulates, may be seen from the comparison of the following two quotations: '... one possible interpretation of [h] is that it contains only *spirant*, not also any 'position of articulation' feature... *Spirant* (liberally interpreted) without position of articulation, seems a better common denominator for this range of allophones than a possible alternative: that of taking [h] as containing *voiceless* as its only constantly present positive feature' (p. 131 in sec. 2). 'The articulatory phenomenon which we are here dealing with [the beginning of an English word such as *heap, hand, hope; supra*] is *not* a spirant' (p. 27, sec. 1). Both quotations refer to voiceless vocoids.

A sub-subsection on 'Componential Analysis' (p. 129—137) shows that, as a rule, there is no gain in regarding the componential 'features' as the ultimate phonologic constituents rather than 'segmental' phonemes, each with one or more (generally more) relevant features. There is an interesting diagram on p. 139 with the number of phonemes in a language on the abscissa and the ratio of vowels to all phonemes on the ordinate (with no reference to text-frequency of sounds but merely to the elements of the phonologic system). In the languages analysed for the purposes of this diagram (72 in number) the range of the total for phonemes is from 13 to 49 and that of the ratio of vowels to the total-form 39 to

³ *The Formants of Sustained Polish Vowels*, Study of Sounds, Tokyo 1957, pp. 335 ff.

8 or 9 per cent. Incidentally, this diagram, like all the other drawings in the book are strangely careless in appearance.

The Principles of Phonologic Analysis are the contents of sec. 3. Some readers may have grown somewhat impatient before they find the methodology that the author accepts as the basis of the first two sections (or at least what he would have advised—where the materials from which he has been drawing for his Typology are not homogeneous methodologically) to start on p. 143. And they are likely to be exposed to a considerable measure of disappointment then. Hockett's Principles definitely lack the exquisite precision and elegance of Pike's *Phonemics* or Bloch's *Postulates* (Language, vol. 24, no 3, p.p. 3 ff.). The essence of Hockett's technique may be summed up like this: The investigator forces from his informants answers as to what they consider to 'sound the same' and what to 'sound different' (p. 144 ff.). By a process of gathering an collation of allophonic material he establishes positional contrasts and then, lead by a principle of phonetic similarity (defined by a vague postulate of 'phonetic realism') unites non-contrastive items into phonemes. There is much in Hockett's method that reminds one of the days when the science of phonemics (or 'phonology') was in swaddling clothes. The methods of finding the phonemic (or 'phonologic') status of a language are numerous, but 18 years after Trubetzkoy finished his famous *Grundzüge* an overwhelming majority of phoneticians are agreed on the general principle of first gathering raw material in some objective way and, after this has been classified phonetically, of proceeding to find the distribution of the 'phones', or 'sounds', which yields phonemic entities. One may disagree with this or that detail in the various specific techniques developed over the last quarter-century or so, one may possibly attempt to controvert all that Trubetzkoy, and Jones, and Pike, and Bloch, and Trager and many others have done in the matter of exploring the intricacies of sound-distribution, but in a manual that claims to 'survey the methods so far developed' one must not pretend to ignore it. Some keen remarks on 'Multiple Complementation' (p. 164 ff.) scarcely weaken the reader's feeling of emptiness.

The problem of 'juncture' being so much discussed in the American linguistic circles, the reader's appetite is whetted when he starts on the sub-subsection on 'Junctural Analysis' (p. 167). And here, and in several places where the 'microsegment' is discussed, those who (like this reviewer) believe that a phonemic analysis should be independent of morphologic considerations, will find themselves in full agreement with Hockett (the hackneyed *nitrate* — *night-rate* contrast crops up again, of course). But the illustrations on p. 170 are likely to raise suspicions of the kind, 'Does he not stretch the facts to fit his theory?' To take up one of Hockett's

examples, is the [b] in *He's a cabby* or in *rebus* really different from that in *I see Ben* with respect to voicing?

A reader who is eager to find in the *Manual* a summary of some of the most recent developments in the science of speech is stirred up again by Section 5 which is devoted to Acoustic Phonetics. This includes some elementary information (e. g. on the relations between pitch and frequency, or amplitude and intensity, on phase, periodicity etc.) as well as a reasonably comprehensive digest of the recent specific findings in the field of spectral analysis of speech. The explanation of the working and application of the Visible Speech spectrograph is presented with greater pedagogic aptitude than many another part of the book. This section is the least original, but at the same time the least controversial. This lies, partly at least, in the nature of the phenomena here discussed. The hard facts discoverable by measurement and statable in figures lend themselves much less to speculative processing than those that are found by impressionistic methods. Whoever has not had an opportunity of reading the original papers from which Hockett draws liberally (and justly so) will be grateful for this synopsis. One would appreciate this section still more if a connection between its contents and the rest of the book were more clearly stated. This reviewer, at least, feels disappointed at the author's statement near the beginning of the next, and last, section-Functional Load and Analytical Norms — that 'acoustic phonetics can hardly ever be regarded as supplying any evidence for phonologic analysis'.

Section 6 contains some elements of the mathematical theory of information (a theory important to communication engineers as well as linguists, speech therapists and audiologists, though too little known in Europe) with emphasis on its more strictly linguistic aspects⁴.

Hockett's book is certainly more than a mere *Manual*. Like any scientific publication that attempts to cover a large extent of theory and fact, in a field in which much is still unsettled, and in which opinions are split on the most basic assumptions, it cannot please a specialist in its entirety. Great ambitions are regrettable only when the means with which their fulfilment is attempted are not in proportion. This is definitely *not* the case here. However much one may disagree with the position taken by the author with regard to this or that problem, the vast amount of conscientious labour and the astoundingly extensive knowledge that have gone into this book deserve the highest appreciation.

⁴ See a series of popular articles on the Theory of Information in the *Journal of Speech and Hearing Disorders* vol. 17, no 2. 1952.

LEON ZAWADOWSKI

O próbie syntezy semantyki

(Heinz Kronasser, *Handbuch der Semasiologie*)¹

Praca Kronassera stanowiąca próbę syntezy wyników semantyki XIX w. i części wyników w. XX składa się z dwóch części: I. Rozwój semazjologii i jej problemów (s. 25—81); II. Rodzaje zmian znaczenia i ich podstawy psychologiczne (s. 82—197). Praca poprzedzona jest przedmową, szczegółowym spisem rzeczy, obfitym wykazem skrótów, zestawieniem bibliograficznym ułożonym w porządku chronologicznym i wstępem. Na końcu dodany jest indeks autorów i indeks rzeczowy.

Ten przegląd treści książki wskazuje, jakiego rodzaju semantykę przedstawia autor: jest to semantyka tradycyjna, która była prawie wyłącznie badaniem zmian znaczeń. Autor wprawdzie mówi czasem o pracach innego typu (np. Saussure'a), ale nie wspomina nawet o nowej semantyce, która powstała jednocześnie z fonologią.

Autor mówi wprawdzie o odróżnieniach Saussure'a (langage—langue—parole), nie przeszkadza mu to jednak bezpośrednio po tym powiedzieć: „letzten Endes spricht jeder Mensch seine eigene Sprache, nicht nur bezüglich der Artikulation, des Verhältnisses zwischen Grund- und Obertönen und der Wortwahl, sondern auch semasiologisch: zahlreiche Wörter haben für jeden andere gefühlsmässige Schattierungen“ (s. 21). Jak widać autor nie odróżnia tekstu od języka (czyli mniej więcej: „parole“ i langue). Nie ratuje sprawy stwierdzenie, że „dennoch hat die Sprache als *langue* in allen Belangen so viele Gemeinsamkeiten, dass sie verstanden werden kann“.

Autor uważa jednak przynajmniej język za *ἔργον*, „eine Gegebenheit oder Schöpfung der Gesellschaft“ (s. 21), określając jako *ἐρέγγεια* „allgemeine Sprachfähigkeit“. Za cel używania języka uważa autor „przekazanie lub tylko wyrażenie („Ausdruck“) przeżyć psychicznych“ (s. 21). To więc ma być główna funkcja języka. Z tego tradycyjnego mniemania

¹ Podtytuł: *Kurze Einführung in die Geschichte, Problematik und Terminologie der Bedeutungslehre*, Heidelberg 1952, Carl Winter (Bibliothek der allgemeinen Sprachwissenschaft, hgg. von Hans Krahe, Erste Reihe: Handbücher), 204 s.

wynika też inny często spotykany błąd: „dąży się do identyczności odnośnych zjawisk u słuchacza i u mówiącego, ale nigdy się jej w zupełności nie osiąga“ (s. 21)². Prawdziwy stan rzeczy jest inny: dąży się do zakomunikowania fragmentu rzeczywistości i osiąga się to.

Przedmiot semantyki. Kronasser wypowiada się w zasadzie przeciw wszelkim podziałom, przyjmując je jako zło konieczne (ograniczonosc wiedzy jednostki) za Kretschmerem. Zapomina się tu, że podział jest konieczny z innych powodów. Odróżnia podział nauk językoznawczych według „Stoffgebiet“ i według „Betrachtungsweise, Aspekt“ (s. 21). Semazjologia jest „aspektbedingte Disziplin schlechthin“ (s. 23). Uważa, że ponieważ znaczenia są zjawiskami psychicznymi, więc „kommt Bedeutung nicht nur den Wörtern und Sätzen zu, sondern u. U. auch einzelnen Lauten [...] und als Relation oder sonstige Kategorie (Aktionsart, grammatisches Geschlecht usw. [...]) auch Silben in ihrer Eigenschaft als Prä-, In- und Suffixe, Formantien, Determinative und Endungen“ (s. 23). Przypisanie znaczenia głoskom wynika z psychologizacyjnej definicji znaczenia. Podobnie przypisanie znaczenia sylabom wskazuje skutki nieodróżniania charakteru semantycznego morfemów od niesemantycznego charakteru sylab.

W dalszym ciągu wstępu autor nie stara się właściwie określić przedmiotu semantyki, lecz opisuje, czym ona była w gramatyce tradycyjnej. Mianowicie „fiel die kategorial-semasiologische Betrachtung der Satzinhalte in der Praxis stillschweigend der Syntax zu“ (s. 23). Co do dźwięków uważano około granicy stuleci, że nie mają one znaczenia, dopiero później rozwinęła się „Lautsymbolik“. W rezultacie semazjologia była „Wortbedeutungslehre, in der gelegentlich auch wort- bzw. formbildende Elemente semasiologisch beleuchtet wurden, was jedoch, wenn überhaupt, in der Wortbildungslehre zu geschehen pflegt“ (s. 23).

Ponieważ (zdaniem autora) związek semantyczny między elementami języka a faktami psychicznymi (które autor uważa za znaczenie) i zjawiskami zewnętrznymi nie może być zbadany środkami językoznawczymi, semantyka przeszła ponad tymi problemami i zwróciła się do „die auffallende Erscheinung des Bedeutungswandels“ (s. 24). W rzeczywistości związek znaczeniowy może być zbadany przez językoznawstwo, ale nie mogło go zbadać językoznawstwo indywidualistyczno-psychologizacyjne.

I. ROZWÓJ SEMANTYKI I JEJ PROBLEMÓW

Jest rzeczą wątpliwą, czy należy mówić o historii dyscypliny i jej problemów przed przedstawieniem współczesnego stanu nauki i rozwiązywania problemów, zwłaszcza w takiej dyscyplinie jak semantyka.

² Więcej o tym mówi autor w rozdz. 8, cz. II (zob. niżej s. 13), do którego odsyła.

1. Autor łączy w jeden okres *starożytność i średniowiecze*. O okresie tym mówi krótko bez wyróżnienia jakiegoś wyraźnego rozwoju, kierunków itd.

2. Drugi okres („Semantyka jako osobna dyscyplina“) zaczyna autor od Reisiga³, u którego semazjologia od razu występuje jako dyscyplina traktująca o zmianach znaczeń wyrazów. Następnie Kronasser omawia krótko prace semantyków XIX w. zwracając uwagę na ukazujące się nowe poglądy, na wzbogacanie się zasobu dokonanych rozróżnień itd. Zwraca uwagę na wysunięcie przez Heya przyczyny zmiany znaczenia jako zasady podziału zmian znaczeń (s. 34) i na zapoczątkowany wtedy związek badań semantycznych z badaniami historii kultury. Hey wskazał też kalki (s. 35). Kronasser omawia prace Jaberga, który wniósł nowe rozróżnienie opracowując pejoratywny rozwój znaczeń. Przeciwstawia podział psychologiczny „praktyczny“ K. Schmidta podziałowi (1884 r.) Rosensteina, ucznia Wundta, opartemu na dystynkcjach psychologii naukowej. Wundt rozwija w *Völkerpsychologie I* (1911) to, co w tych sprawach podał w *Logice* (1880) i na czym opierał się Rosenstein. Wundt wykrywa w dotychczasowych pracach cztery „punkty widzenia“ badań zmian znaczenia (*HbSem*, s. 43): 1 historyczny, 2^o logiczny, 3^o etyczny, 4^o teleologiczny. Te punkty widzenia wyabstrahował Wundt z prac semantycznych; nie występowały one w tych pracach osobno. Kronasser zwraca uwagę, że mimo to Wundt krytykuje je osobno i jest zdania, że krytyka ta nie jest w całości słuszna, skoro owe punkty widzenia przyniosły pewien postęp w badaniach (s. 44). Wundt ustala punkt widzenia „psychologiczny“. Kronasser zwraca uwagę na niedokładności w podziale Wundta (pokrywanie się niektórych wyróżnionych przezeń klas). Z bardzo licznych dzieł językoznawczych zajmujących względem Wundta stanowisko krytyczne, wymienia prace Sütterlina, Brugmanna i Rozwadowskiego (którego teorię referuje, s. 45).

Marty napisał bardzo obszerną krytykę Wundta, ale Kronasser referuje jego poglądy w ogóle, zwłaszcza jako „typowy system filozofii języka“ (s. 46). Marty nazywa znaczeniem nie treść psychiczną wywołwaną przez znak, lecz funkcję wywołwania treści psychicznej. Teoria Marty'ego mało ma punktów styecznych z semantyką tradycyjną i jej główną dziedziną — zmianami znaczeń — którą Marty zajmował się mało, traktując z tej dziedziny głównie o homonimach. To, co mówi w tej sprawie Marty, jak słusznie stwierdza Kronasser, oparte jest na systemie zjawisk psychicznych, nie zaś językowych, i to systemie, nad którym można dyskutować, choć niektóre fakty szczegółowe odpowiadają zmianom znaczeniowym stwierdzonym przez innych badaczy.

³ Reisig, *Vorlesungen über lat. Sprachwissenschaft*, Leipzig 1839.

Autor omawia następnie pracę Erdmanna, który rozróżnia jako składniki znaczenia: treść pojęciową, sens poboczny i wartość uczuciową, rozróżnienie znane zresztą przedtem (Tobler, Stern), i wreszcie cenną a mało na ogół znaną pracę H. Oertela, *Lectures an the Study of Language* (New York—London 1902). Przez stosunkowo dokładne jej omówienie wydobywa Kronasser z zapomnienia koncepcje Oertela, które słusznie ocenia pozytywnie (s. 53), zwłaszcza na tle językoznawstwa tradycyjnego.

3. *Podsumowanie*. W przedstawieniu historii semantyki przez Kronassera zwraca uwagę brak wskazania jakichś większych linii rozwoju, okresów i szkół. Autor nie pochwała podziału Weisgerbera⁴ na szkołę „logiczno-klasyfikującą” (Reisig, Heerdegen) i psychologiczno-wyjaśniającą (Hecht, Tobler i in.) (*HbSem*, s. 135, uw. 19), ale nie daje innego podziału. Posuwa się od autora do autora, ale nie chronologicznie, tylko grupuje autorów według związków problemów i metod lub przeciwieństw. Nie widać pozycji danego autora w jego okresie i czytelnik mniej obeznany z historią językoznawstwa nie będzie wiedział, czy braki lub zalety wyników wynikają z epoki, czy też ze zdolności autorów. Różnice między autorami, niewątpliwie uwarunkowane okresami językoznawstwa (np. wyraźna psychologizacja semantyki w 2 połowie w. XIX), mogą uchodzić za indywidualne różnice autorów. To nieodróżnianie szkół i niedostrzeganie większych związków i podziałów przekraczających ramy tego lub innego szczegółu poglądów występuje też może szczególnie wyraźnie w kilkustronicowym rozdziale syntetycznym (s. 53—60) poświęconym starszemu okresowi semantyki tradycyjnej. Kronasser zestawia to, co uważa za najistotniejsze osiągnięcia tego okresu, w taki sposób, jakby poglądy te w zasadzie się uzupełniały i tworzyły jakiś jednolity system. Mimo to zestawienie jest pożyteczne. Wymienimy najważniejsze pozycje:

(1) Rozróżnienie „historycznych” zmian znaczeniowych i figur stylistycznych (Reisig, Oertel); (2) uznanie, że nie znaleziono i nie szukano „praw” zmian znaczeniowych; (3) niepoprzestawanie na tzw. logicznej zasadzie podziału zmian; (4) obserwacja, że zmiana znaczenia nie odbywa się w pojedynczych wyrazach (zob. niżej, s. 200 i n.); (5) rozróżnienie: „obiektywna” zmiana znaczenia (przez zmianę rzeczy) — „subiektywna” zmiana znaczenia (przez motywy psychiczne); (7) rozwój znaczeń „abstrakcyjnych” z „konkretnych” (Pott, Heyse, Curtius, Darmsteter, Schneider, Oertel, Morgenroth); (8) wpływ znaczenia na formę (Hey, także Oertel); (10) rola wartości uczuciowej (Tobler, Stern, J. Keller, Oertel, Erdmann); (11) doniosłość „znaczenia pobocznego” (Erdmann, Jaberg); (12) język nie może przedstawić kompleksowego charakteru zjawisk psychicznych (Jaberg), musi je rozkładać (Oertel); (13) zmiana znaczenia może się

⁴ Germanisch-Romanische Monatsschrift XV (1927).

odbyć przez przesunięcie „dominanty“ z jednej cechy należącej do treści wyobrażenia na inną albo przez utratę niektórych cech z tej treści (Wundt, Oertel); (17) możliwość „zapożyczenia znaczeń“ (Hey).

Wymieniając te tezy autor nie wskazuje, co z nich ma wartość trwałą. Np. teza (7) była formułowana przez autorów w sposób psychologizujący, ale fakt językowy, potwierdzony przez badania języków ludów o kulturze prymitywnej, jest prawdziwy. Językoznawców obchodzi fakt językowy, widoczny pomimo psychologizującego charakteru formuły tradycyjnej. Również teza (12) ma ogromne znaczenie. Ale autor nie dostrzega, że idzie nie o kompleksowy charakter zjawisk psychicznych, lecz o kompleksowy charakter fragmentów rzeczywistości, które są do zakomunikowania. Zupełnym błędem jest powtórzenie niesłusznej tezy Oertela, że głoski mogą mieć również znaczenie (teza 14, s. 55).

Kronasser wspomina tu nareszcie o częstych zarzutach czynionych ówczesnej semantyce, że próbuje badać zmiany znaczeń nie wiedząc, co to jest znaczenie; w związku z tym w drugiej części przeglądu syntetycznego resumuje poglądy w tej sprawie.

Przede wszystkim musimy rozpatrzyć sprawę głównego terminu używanego w omawianym okresie do definicji znaczenia. Kronasser słusznie stwierdza, że dominował pogląd wyrażony już przez Hechta, iż znaczenie to „Vorstellungen“ skojarzone z wyrazem (s. 55). Nie chodzi tylko o określenie odpowiednika polskiego tego terminu, lecz o to, do czego się on miał odnosić. Psycholodzy i teoretycy poznania rozróżniają wyobrażenia spostrzegawcze, odtwórcze i wytwórcze; są to obrazy psychiczne fragmentów rzeczywistości. Od nich należy odróżniać nieobrazowe przedstawienia (uobecnienia) fragmentów rzeczywistości, zwane pojęciami. Wyobrażenia i pojęcia określa się czasem łącznym terminem *przedstawienie*; takie łączenie pod jednym terminem dwóch rzeczy zupełnie różnych, ale łatwych do pomieszania, nie jest godne polecenia. Kiedy członek społeczeństwa słyszy tekst, dowiaduje się fragmentu rzeczywistości, czyli doznaje mniej lub więcej złożonego przedstawienia (uobecnienia) tego fragmentu, ale uobecnienia nieobrazowego, czyli mniej lub więcej złożonego pojęcia. Wyobrażenia mogą towarzyszyć pojęciu, ale nie muszą: jeżeli występują, są to najczęściej wyobrażenia drobnej części treści pojęciowej komunikowanej przez tekst; są to wyobrażenia z konieczności fragmentaryczne (szybkość powstawania części tekstu i ich aperepeji) i niejasne. Mogą też powstać, również fragmentaryczne i niejasne wyobrażenia nie odpowiadające wcale treści pojęciowej zakomunikowanej przez tekst, lecz skojarzone z niektórymi jej elementami. Ten stan rzeczy został stwierdzony przez psychologię i teorię poznania późniejszą od okresu omawianego tu przez Kronassera, w znacznej mierze przez badania ekspery-

mentalne⁵. Natomiast psychologia asocjacyjna, która panowała w omawianym okresie, uważała wyobrażenia (przedstawienia obrazowe) za właściwą treść znaków językowych. Były zresztą prace psychologiczne o różnym stopniu popularyzacji, mniej lub więcej ignorujące przedstawienia nieobrazowe, lub mniej lub więcej mieszające je z wyobrażeniami. Z tym się łączy użycie niemieckiego terminu *Vorstellung*, który czasem znaczy 'przedstawienie' (= 'pojęcie' albo 'wyobrażenie'), czasem zaś i najczęściej 'wyobrażenie' (= „anschauliche Vorstellung“). Do tego dołącza się fakt, na który zwrócił uwagę K. Bühler⁶, że językoznawcy najczęściej nie trzymali się ściśle danych psychologii naukowej (swojego okresu), lecz często mówili o faktach psychicznych na podstawie doraźnie powstających mniemań opartych na powierzchownej introspekcji i nieściśłych wiadomościach z psychologii. To też w dziełach należących do językoznawstwa tradycyjnego można znaleźć wszelkie możliwe pomieszania i użycia terminu *Vorstellung*; użycie go jednak praktycznie równoznaczne z terminem *wyobrażenie* wyraźnie przeważa. Językoznawcy francuscy używają odpowiednio wyrazu *image (psychique)*.

Ten stan rzeczy w językoznawstwie przetrwał swe źródło, czyli psychologię asocjacyjną; obserwujemy to m. in. w pracy Kronassera. Kronasser w zasadzie używa wyrazu *Vorstellung* w znaczeniu 'wyobrażenie', skoro uznaje określenie „Wortvorstellungen“ jako „akustisches oder optisches Erinnerungsbild des gesprochenen oder geschriebenen Wortes + schwache Innervation der Sprachwerkzeuge oder der Hand zu Schreibebewegungen“ (s. 58). Ale jednocześnie zdaje się on nie dostrzegać istotnej różnicy między pojęciami („Begriff“) a wyobrażeniami („anschauliche Vorstellung“), skoro mówi, że jedni (Haase, Heerdegen) „kładli nacisk“ na „stronę pojęciową“ owych „Vorstellungen“, inni włączali do znaczenia wszystkie elementy psychiczne związane z wyrazem (s. 56). W rzeczywistości „Vorstellungen“, nawet jeśli się używa tego terminu w sensie 'przedstawienia', nie oznaczają jednej rzeczy mającej „dwie strony“, lecz dwie zupełnie różne rzeczy nie mające żadnych wspólnych cech charakterystycznych. Pomieszenie to pozwala Kronasserowi przeciwstawić definicji, według której znaczenie to heterogeniczne „Vorstellungen“ — definicję, według której znaczenie to całość zjawisk psychicznych związanych z wyrazem. Z tych dwóch znów wyraźnie różnych definicji układa Kronasser definicję obejmującą wszystkie wymienione definicje: „mniej lub więcej kompleksowe zjawisko psychiczne, związane ze zmysłowo dostrzegalnym symbolem“ (s. 56). Definicja ta wyraża właściwie

⁵ Zob. T. Kotarbiński, *Elementy teorii poznania etc.*, Lwów 1929; W. Witwicki, *Psychologia*, t. I, II, Lwów 1930; O. Selz, *Zur Psychologie des produktiven Denkens und des Irrtums, eine experimentelle Untersuchung*, Bonn 1922.

⁶ *Sprachtheorie, die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena 1934.

tyle, że omawiani badacze byli psychologistami, ale nie odpowiada żadnej definicji rzeczywiście uznawanej przez któregośkolwiek z nich i jest gorsza od nich, gdyż zbyt ogólnikowa. Ma ona też wszelkie wady merytoryczne, wspólne z tamtymi.

Kronasser zdaje się pochwalać taką właśnie definicję; dodaje, że wynika z niej „sluszne ujmowanie wyrazu jako kompleks dźwiękowy odnoszący się do jakiegoś sensu („sinnbezogener Lautkomplex“). Nieco dalej mówi jednak, że znaczenie jest „obrazem“: „ein bewegliches Bewusstseinsbild von Gegenständen im weitesten Sinn mitsamt ihren Eigenschaften, Tätigkeiten und Relationen, wozu auch das Begleitgefühl und die Nebenvorstellungen gehören“ (s. 59). Nie możemy tu w szczegółach krytykować tych błędnych definicji. Powiemy krótko: znaczenie może mieć nie tylko kompleks dźwiękowy, lecz wszelki element rzeczywistości. Związek znaku ze znaczeniem jest konwencjonalny („arbitraire“ — Saussure); nie dostrzegali tego psychologisci i musieli otaczać swoje definicje niezliczonymi zastrzeżeniami, żeby oddzielić związek między rzeczywistymi tekstami a ich znaczeniami od takich związków, jak związek między portretem a osobą, którą on „przedstawia“ itp.⁷ Następnie mówić w definicji wyrazu o „sensie“ jest to obracać się w błędnym kole. Wreszcie — i to jest najważniejsze — znaczeniem jest nie jakieś zjawisko psychiczne, lecz zespół cech charakterystycznych właściwych klasie elementów rzeczywistości, do których odnosi się element tekstu. Nie widział tego jeszcze nawet Saussure. Z omawianego okresu nieliczni tylko potrafili zbliżyć się do poznania tego, m. in. częściowo Porzig (wymieniony także przez Kronassera, s. 59), który mówił, że istotną rzeczą jest zdolność znaku „ein Stück Wirklichkeit zu meinen“. Co prawda stawiał ją na równi ze zdolnością wywoływania u odbiorcy określonego rodzaju zachowania się, co jest zupełnie nieistotne⁸. Te zdolności nazywał Porzig znaczeniem.

Kronasser dostrzega, że ściśle rzecz biorąc, według doktryny okresu rozważanego, sięgającej zresztą w czasy znacznie późniejsze (Kronasser cytuje tu np. Ziehena z 1920 r.), znaczenie związane jest nie z wyrazem, lecz z wyobrażeniem wyrazu (zob. wyżej, s. 12). Otóż jest rzeczą charakterystyczną, że Kronasser łatwo dostrzega, iż „ogniwo pośrednie — wyobrażenie wyrazu — nie ma jednak wielkiego znaczenia dla rozważań językoznawczych“ (s. 58); również badacze okresu rozważanego łatwo pomijali rolę wyobrażenia wyrazu. Kontrastuje z tym faktem to, że nie dostrzegali, iż wyobrażenie skojarzone z wyobrażeniem wyrazu jest równie skuteczne do badania znaczenia.

⁷ Zob. A. Noreen, *Einführung in die wissenschaftliche Betrachtung der Sprache* (przekł. z Vårt Språk), Halle 1923.

⁸ Zob. *Fonctions du texte et des catégories de propositions*, Biuletyn PTJ, z. XV, s. 31—63.

Zauważyliśmy wyżej (s. 190), że przyjęcie treści psychicznej skojarzonej z wyobrażeniem wyrazu, jako znaczenia wyrazu, stworzyło gmatwaninę i trudności nie do przewyciężenia. Próbą wyplątania się z tych trudności bez wprowadzenia konwencjonalności związku między znakiem a znaczeniem było stosowane przez niektórych autorów zastrzeżenie, że chodzi o wyobrażenie skojarzone z wyobrażeniem wyrazu „w psychice całej społeczności językowej“. Ucieka się do tego i Kronasser, ale pomijając różnic szkół tego okresu wspomniane wyżej (s. 188) wyraża się tu w twierdzeniu, że „naturalnie ma się przy tym na myśli, że związek między wyrazem a znaczeniem istnieje w świadomości społeczeństwa, nie jest natomiast wywołany dowolnie („willkürlich“) i nie pozostaje ograniczony do wąskiego kręgu jak języki prywatne („Privatsprachen“) dzieci“ (s. 56). Istnienia znaczenia w psychice (nie: świadomości) wszystkich członków społeczeństwa nie można w ogóle przeciwstawić dowolnemu wywołaniu związku znaczenia z wyrazem. Natomiast przeciwieństwem jego jest teza wielu uczonych okresu rozważanego, że znaczenie istnieje w psychice jednostki, że nieustannie zmienia się z każdą zmianą wyobrażenia odnoszącego się do danego przedmiotu, a nawet że znaczenia są różne w każdym kontekście. Tezy te były przedstawiane przez wielu badaczy kierunku indywidualistyczno-psychologicznego (Wegener, Stöcklein, Sperber, Noreen, z małym ograniczeniem — Paul), dominującego w 2 połowie XIX w., a mającego przedstawicieli i w późniejszym okresie. Kronasser dostrzega zamiast tych tez tylko pogląd, że wyobrażenie będące znaczeniem wykazuje pewne indywidualne różnice (s. 56) i jako powszechną tezę podaje tezę zacytowaną wyżej, która jest właściwa głównie przedstawicielom kierunku etnopsychologicznego (Wundt i in.). Powyższa repartycja między szkoły jest naturalnie ważna, jeśli dany uczony reprezentuje ściśle poglądy szkoły; np. młodogramatyk Paul uznawał „znaczenie uzualne“ (należące do całego społeczeństwa językowego) obok „znaczenia okazjonalnego“, występującego w pojedynczych wypadkach użycia wyrazu.

Również następujące dalej przedstawienie składników znaczenia jest złożone z części poglądów poszczególnych autorów omawianego okresu, różniących się zresztą poglądami na inne szczegóły problemu; taki układ poglądów nie może uchodzić za należący do całości rozważanego okresu. Owe składniki znaczenia to: 1) część rzeczowa („dinglicher oder dingbestimmender Teil“, s. 56); 2) przedstawienia poboczne; 3) wartość uczuciowa („Begleitgefühl“, s. 57). Najważniejszy jest naturalnie pierwszy składnik i od określenia go zależy określenie całości znaczenia. W przedstawieniu kolejno tych rzekomych składników znaczenia utrzymuje Kronasser wymienione wyżej pomieszczenia i błędy, nieuniknione przy psychologizycznym traktowaniu znaczenia.

4. *Weisgerbera nauka o pojęciach*. Kronasser uważa, że zarzut Weisgerbera, iż „pojęcie znaczenia nie zostało dostatecznie opracowane“, jest niesłuszny, bo wprawdzie „starsze prace przeważnie nie podają osobnej definicji, ale jasno [!] wprowadzają („involvierən“) pojęcie, o które chodzi“ (s. 60). Uważa, że teoria Weisgerbera zawiera niejasności, niekonsekwencje i że albo prowadzi do błędów, np. takich jak nieuznawanie w ogóle zmian znaczeń, albo nie różni się w sposób istotny od innych teorii tradycyjnych, jest tylko „walką“ o terminologię“ (s. 62). Nie możemy tu bliżej analizować tych spraw.

5. Następnie Kronasser przedstawia system zmian znaczenia i przeniesień znaczenia według Bachmanna⁹, który, podobnie jak przedtem Karol Schmidt (zob. wyżej), opiera swój system nie na z góry powziętym podziale zjawisk psychicznych, lecz — jak mówi Kronasser — na materiale językowym.

Kronasser przedstawia dalej poglądy Wellandera, Sperbera i Strucka.

6. *Semazjologia i onomazjologia*. Autor przeciwstawia semazjologii onomazjologię jako naukę, której przedmiotem jest — wychodząc od treści znaczeniowej — ustalać odpowiadające jej kompleksy foniczne. Typowym dziełem z dziedziny onomazjologii jest leksyk ułożony według treści; leksyki naukowe tego typu istnieją dla niektórych języków europejskich. Jak semazjologia szuka m. in. przyczyn zmiany znaczenia wyrazu, tak onomazjologia odpowiednio szuka przyczyn zmiany wykładnika językowego. Kronasser uważa, że sprowadza się to do tego samego, natomiast jest niepraktyczne, gdyż często dana treść w ogóle nie miała przedtem osobnego znaku językowego.

Tak więc schemat zmian wykładnika językowego, do którego dochodzi Dornseiff¹⁰ w badaniu onomazjologicznym, jest bardzo bliski schematu zmian znaczenia, do którego dochodzi K. Schmidt¹¹ w badaniu semazjologicznym. Co do przeciwstawienia onomazjologii semazjologii wypada zauważyć, że jest ono nieuzasadnione: onomazjologia jest tylko częścią semazjologii; inną częścią, i to podstawową, są badania wychodzące od kompleksu fonicznego. Kronasser jest również tego zdania (s. 70, 72), ale nie przeprowadza tego konsekwentnie. Wymieniając dobre wyniki badań „onomazjologicznych“ słusznie zwraca uwagę, że wnioski czynione na ich podstawie na temat psychologii ludów¹² były niesłuszne. Takie wnioski nie są zresztą właściwe specjalnie onomazjologii.

⁹ *Zur psychologischen Theorie des sprachlichen Bedeutungswandels*, München 1935.

¹⁰ *Der deutsche Wortschatz nach Sachgruppen*, ostatnie wyd. 1940.

¹¹ *Die Gründe des Bedeutungswandels*, 1894.

¹² Np. wniosek ze zmiany znaczenia **uoida* ‘zobaczyłem’ — ‘wiem’ \geq że dowodzi to przewagi aperepcji wzrokowej u odnośnych ludów (ostrożnie Oertel, błędnie Mandel, 1938).

7. *Zadania semazjologii*. Kronasser wyraża tu pogląd, widoczny już wyżej, że zadaniem semazjologii jest „badanie treści wyrazów, ich stosunków i zmian“, natomiast zagadnienie „wesensmässigen Beziehungen zwischen Wort und Inhalt oder Wort und Sache“ należy jego zdaniem do teorii poznania lub nawet metafizyki, częściowo do psychologii eksperymentalnej (s. 77). Autor mówi tu o jakichś nieokreślonych związkach psychologicznych i podobnych, o których w ogóle nie ma powodu mówić, jeśli się nie traktuje językoznaństwa psychologizycznie.

Na czoło zadań semazjologii wysuwa Kronasser znowu badanie zmian znaczenia i wyróżnia następujące „punkty widzenia“ (s. 78): (1) zasada logiczna (w rzeczywistości chodzi tu o najogólniejszy stosunek dwóch znaczeń będących w związku diachronicznym: rozszerzenie, zwężenie, przesunięcie); (2) zasada aksjologiczna (zmiana wartości etycznej lub estetycznej); (3) przyczyny zmian: zewnętrzne, wewnętrzne (historyczne i psychologiczne); (4) stopień rozwoju: od znaczenia okazjonalnego do uzualnego. W rzeczywistości semantyka tradycyjna wikała się tu w splecie błędów i niejasności; różnica tych rodzajów znaczenia nie jest ustalona i w ramach poglądów tradycyjnych nie może być ustalona; (5) trwanie lub zanik poprzedniego znaczenia (całkowita lub częściowa zmiana znaczenia, Wundt); (6) świadoma a nieświadoma zmiana znaczenia. Uważanie tego za jeden z głównych problemów jest typowe dla psychologizmu semantyki tradycyjnej; (7) stosunek znaczenia danego do „znaczenia etymologicznego“. Czy „znaczenie etymologiczne“ (u Kronassera bez cudzo-słowa) było rzeczywiście znaczeniem wyrazu, czy nie? Pytanie to zawiera właściwie *contradictio in adiecto*. Widoczne tu błędy w poglądach na tę sprawę są właściwe prawie całej semantyce tradycyjnej. W rzeczywistości tylko to, co rzeczywiście było przedtem znaczeniem wyrazu, może być nazywane znaczeniem etymologicznym; to, co semantyka tradycyjna (i Kronasser) nazywa znaczeniem etymologicznym, jest to wartość kategorialna (dosłowna) wyrazu, wynikająca ze znaczenia elementów składowych i łączącego je związku gramatycznego¹³. Np. (przykłady Kronassera) jeżeli wyraz *Gewehr* lub jego antecedens diachroniczny znaczył rzeczywiście ‘broń obronna’, to jego obecna wartość kategorialna (wynikająca z budowy *Ge-wehr*) może być uznana za identyczną (według Kronassera) lub zbliżoną do jego znaczenia etymologicznego. Natomiast jeżeli znaczeniem wyrazu *Raucher* nigdy nie było ‘coś stale dymiącego’, to jego wartość kategorialna nie równa się jego znaczeniu etymologicznemu. Pomimo wymienionych błędów rozróżnienie jest nadzwyczaj cenne; (8) „odwracalność“ zmiany znaczenia. Zmiana znaczenia ‘S’ — ‘T’ jest nieodwracalna, jeżeli kierunek zmiany jest pewny, np. ‘bydło’ \Rightarrow ‘pienia-

¹³ Zob. *Étymologie et valeur étymologique des mots*, Biuletyn PTJ, z. XIV, s. 176 i n.

dze, odwracalna, jeżeli mogła przebiegać w obu kierunkach. Nie jest jasne, czy autor wypowiada się za użyciem terminu *odwracalny*, jeśli stan prawdziwy jest nieznany, czy też tylko jeżeli nie może być poznany z danych semantyczno-językowych, przy czym może być poznany z danych historyczno-filologicznych¹⁴; (9) zmiana „sfery“ znaczenia: Zmiana remanentna, jeżeli nie ma przejścia ze sfery zmysłowo-dostrzegalnej do psychicznej; w przeciwnym razie zmiana transgresywna. Odróżnienie to opiera się na odróżnieniu klas wyrazów widocznym już u starożytnych (Quintilianus: wyrazy mające znaczenie zmysłowo-dostrzegalne — *vocabula*, mające znaczenie niedostrzegalne — *appellationes*); (10) zmiana znaczenia uniwersalna (ważna dla całego społeczeństwa językowego); w przeciwnym razie partykularna.

Te „punkty widzenia“ są ogromnie heterogeniczne i nie ułożone w żaden system, który by łączył te z nich, które mają ze sobą coś wspólnego. Autor uważa, że jest rzeczą niemożliwą „ein befriedigendes System aller Arten des Bedeutungswandels zu erstellen“ (s. 80), ale nie można się zgodzić, że przeszkodą jest to, że zmiana odbywa się w różnych „częściach“ znaczenia (zob. wyżej, s. 193), że może ono mieć różne powody, i że panują znaczne różnice zdań co do ważności różnych spraw.

Inną sprawą jest to, że autor nie podejmuje się ustalić „praw zmian znaczeniowych“ (s. 80). Trudności traktuje naturalnie w sposób indywidualistyczno-psychologizujący; niejedna sprawa ma się inaczej. Co do samego problemu może warto przytoczyć ciekawy pogląd Pisani, że jeżeli uważamy za „prawo fonetyczne (zmiany fonetycznej)“ fakt, iż głoska przechodzi w inną głoskę we wszystkich wyrazach, to należy uważać za prawo semantyczne fakt, iż wyraz zmienia znaczenie we wszystkich zdaniach, czyli we wszystkich kontekstach¹⁵.

Autor nie obiecuje również w ciągu dalszym ani nowego systemu, ani kontaminacji systemów dotychczasowych. Ma zamiar tylko przedstawić „różne typy zmian znaczeniowych“ (s. 81), „sprowadzając“ je do podstawowych faktów psychicznych, nie zaniedbując też związków genetycznych. Ale przecież te typy zmian muszą być przedstawione z konieczności według jakiegoś systemu.

II. RODZAJE ZMIAN ZNACZENIA I ICH PODSTAWY PSYCHOLOGICZNE

8. *Nieciągłość* (dyskontynuatywność) *języka*. Autor odnosi ten termin do „Diskontinuität zwischen Sprecher und Hörer“, które polega jego zdaniem na tym, że codzienne wyrazy nie mają znaczenia jednakowego dla

¹⁴ Co do rozróżnienia tych dwóch rodzajów danych etymologicznych zob. V. Pisani, *L'Etimologia* (s. 68 nn.) i Biuletyn PTJ, z. XV, s. 200 n.

¹⁵ V. Pisani, *L'Etimologia*, s. 164.

wszystkich. Twierdzenie to i wszystko, co się z nim łączy, należy w zupełności do semantyki tradycyjnej, włącznie z klasycznymi przykładami w rodzaju tego, że znaczenie wyrazu *lew* jest inne dla dziecka, inne dla zoologa a inne dla myśliwego (s. 82); autor powołuje się przy tym na typowe dla swej epoki dziełko Wegenera z 1885 r.¹⁶ Wychodzi się tu z błędnego założenia, że znaczenie wyrazu jest to wyobrażenie, które kojarzy się w psychice jednostki (i to w danym poszczególnym wypadku) z wyobrażeniem wyrazu. Kronasser przytacza przykład: każdy członek jednej rodziny drwala kojarzy inne wyobrażenie z wyrazem *Fichte*, i przytacza mnóstwo okoliczności modyfikujących owe wyobrażenia. Z tych założeń wynika cała gmatwanina nieścisłości, niekonsekwencji i błędów, z których można się wyplątać tylko mając dobrą intuicję semantyczną i rezygnując w praktyce z przytoczonej teorii. Nie możemy tu krytykować tej teorii szczegółowo, trzeba jednak stwierdzić, że jeśli uznamy, że znaczenie to zespół cech charakterystycznych dla (klasy) desygnatów danego wyrazu, to okaże się, że wyraz *lew* (lub *świerk* itd.) ma jednakowe znaczenie dla dziecka, zoologa, myśliwego i drwala (komunikuje im tę samą treść rzeczywistości). Tym, co semantyka tradycyjna nazywa różnicami znaczeń, są najczęściej różnice poszczególnych okazów nie należące do znaczenia, tak samo jak różnice głosek mających jednakową masę funkcjonalną nie czynią ich okazami różnych fonemów. Teoria tradycyjna z konieczności miesza prawdziwą polisemię, występującą wtedy, gdy wyrazowi odpowiadają dwa różne zespoły cech charakterystycznych (np. *zamek*, *źóraw* itd.), z ową różnicą desygnatów względnie odpowiadających im rzekomo wyobrażeń.

9. *Niezdolność języka do całościowego ujmowania utworów kompleksowych.* Na tle nieprzekonywającego wykładu tezy, że „istotna różnica klas wyrazów polega nie na czymś formalnym, lecz semazjologicznym“ (s. 86), prowadzi autor do ustalenia, iż istnieją nierozczłonkowane „wyobrażenia sytuacyjne“ („Situationsvorstellungen“, s. 88), które uważa za „rodzaj prymarnych danych semazjologicznych“. Są to treści znaczeniowe (uważane przez semantykę tradycyjną za wyobrażenia) nie zawierające elementu kategorii i funkcji gramatycznej, np. występujące w „języku“ małych dzieci. Kronasser mówi o takim zespole jako o wyobrażeniu, które „obejmuje całą sytuację mającą rozpiętość czasową, której części mogą występować na pierwszy plan stosownie do potrzeby lub rodzaju asocjacji“ (s. 88); taką „sytuacją“ może być kompleks zjawisk niejednoczesnych (s. 91). Występuje tu typowe dla semantyki tradycyjnej zamazywanie wyraźnej sytuacji semantycznej w nieokreślonych twierdzeniach psychologicznych nieopartych na żadnych badaniach psychologicznych. Nie może

¹⁶ Ph. Wegener, *Untersuchungen über die Grundfragen des Sprachlebens*, Halle 1885.

tu być mowy o żadnym kompleksie, w którym za każdym razem inne elementy występują na jakiś pierwszy plan: albo znaczenie kompleksu fonicznego jest jedno, albo ma on więcej znaczeń. W wypadkach, o których mówi Kronasser, ma on przeważnie więcej znaczeń, gdyż oprócz różnic w treści „kategorialnej“ występują różnice w treści leksykalnej, np. (przykład Kronassera z „języka“ małych dzieci): ‘kaszka’ ‘jeść’ i in. (s. 88).

Kronasser (za innymi semantykami tradycyjnymi) łączy ze stwierdzeniem faktów „języka“ małych dzieci zupełnie nieuzasadnione wnioski glottogoniczne, które nadto w nieokreślony sposób odnoszą się do języka źródłowego indoeuropejskiego. Punktem wyjściowym miało być opisane wyżej „jedno“ znaczenie, które, jak rzekomo w języku dzieci, zostaje później rozszczepione. W ten sposób rzeczownik, przymiotnik i czasownik zostają wyprowadzone z jednego nierozczłonkowanego wyobrażenia („Situationsvorstellung“), np. skojarzonego kiedyś rzekomo z ie. **ag-* (s. 89). Nie twierdzimy przy tym, że rozszczepienie znaczenia nie zdarza się.

Przeciwieństwem rozszczepienia znaczenia jest rozciągnięcie znaczenia („Sinnstreckung“), polegające na tym, że nazwa jednego z elementów „sytuacji“, często pierwszego chronologicznie, zaczyna oznaczać całą sytuację, np. łac. *pendere* ‘zawiesić’ (wagę), ‘ważyć’, ‘płacić’; stwiniem. *reisen* ‘wyruszyć’ — niem. *reisen* ‘podróżować’. Kronasser przytacza obfity materiał przykładowy z różnych języków indoeuropejskich i innych. Gdy się mówi o znaczeniach bliskich prehistorycznego (przedźródłowego) okresu języków, często nie można stwierdzić, czy miało miejsce rozszczepienie znaczenia, czy jego rozciągnięcie (stwierdza to sam autor, s. 90 i n.). Kronasser przedstawia różne odmiany obu zjawisk (na krytykę tego przedstawienia nie ma tu miejsca) i zestawia sporo obserwacji, które mogą być wartościowe po wyeliminowaniu elementu psychologizycznego. Autor określa stosunek tych zjawisk do zjawisk określanych przez retorykę i stylistykę tradycyjną terminami: *pars pro toto*, *synkdocha*, *metonimia* itd.

10. *Porównanie*. Kronasser nie uznaje istotnej różnicy między metaforą a porównaniem. Przeniesienie znaczenia następujące po porównaniu widzi w wypadkach zmiany znaczenia wskutek zmiany przedmiotu. Przy tej okazji robi ekskurs o tzw. paleontologii lingwistycznej, zajmując stanowisko świadomie ostrożne i krytyczne (spec. s. 109 i n., tak samo s. 117). Następnie mówi o przeniesieniu znaczenia bez związku ze zmianą przedmiotu, np. *koziół* ‘drewniane rusztowanie określonego kształtu’ itd. Za podstawę uważa tu porównanie. Nie idzie tu oczywiście o porównanie jako o fakt tekstowy, lecz jako o rzekomą (czasem być może prawdziwą, co jednak do językoznawstwa nie należy) przyczynę psychologiczną zmiany znaczenia. Zaliczanie opisanych tu zmian znaczenia do dziedziny porównania jest zupełnym podporządkowaniem faktów językowych (nieustalo-

nym) faktom psychicznym. Nie jest to w ogóle klasyfikowanie faktów językowych.¶

11. *Konkretyzm*. Kronasser zestawia tu znane fakty, że języki wielu ludów o kulturze prymitywnej (nie: języki prymitywne!) nie mają gotowych wyrażen o treści stosunkowo ogólnej (np. 'krowa'), mając jednocześnie wyrazy o treści stosunkowo szczegółowej (np. 'biała krowa', 'ruda krowa' w języku Zulu, *HbSem*, s. 115). Kronasser opisuje podobne zjawiska u dzieci, niesłusznie ponownie (jak przedtem s. 88, zob. wyżej s. 188) chwalaąc zasadę wyciągania wniosków filogenetycznych z faktów ontogenetycznych (s. 116). Następnie przedstawia warunki istnienia „konkretyzmu“ i jego zaniku: „konkretyzm“ istnieje w społeczeństwach mających słabą dyferencjację warunków życia i pracy, zawodów itd. Gdy występuje taka dyferencjacja, „konkretyzm“ zanika. Przy utracie „konkretyzmu“ następuje specjalny rodzaj zmiany znaczenia, zapoczątkowany również przez (1) porównanie, a następnie (2) przeniesienie znaczenia, mianowicie (3) „generalizacja“. Wynikiem są „appellativa“, np. **dereu-*, *dreu-*, *dru-*, pierwotnie 'dąb', 'drzewo' (czy *dąb* nie jest appellativum?). Generalizacja prowadzi do (4) izolacji cechy wspólnej, która była podstawą generalizacji. W tym widzi autor jedno ze źródeł przymiotnika jako kategorii znaczeniowej (s. 120), np. (**dereu*), lit. *drūtas*, arm. *tram* 'mocny'. Autor uznaje, że proces ten nie przebiega zawsze do końca, a poszczególne fazy mogą występować osobno (s. 120—121).

Opisany tu ciąg procesów odbywa się znowu głównie w psychice; dowodów, że tak właśnie było lub jest, autor nie daje i dać nie może, gdyż nie opiera się na szczegółowych, doświadczalnych, a przede wszystkim systematycznie i fachowo prowadzonych badaniach psychologicznych. Gdyby zaś dał, udowodniłby nie fakty językowe, lecz psychiczne. Fakty językowe poświadczone (3, 4) są tu przyklepione na końcu łańcucha hipotetycznych faktów psychicznych, którym autor przyporządkowuje hipotetyczne fakty językowe: stan języka bez rzeczowników oznaczających rodzaje o większym zakresie i w pewnej mierze bez przymiotników. Brak też zasady odróżnienia „generalizacji“ od „izolacji“. Później dodaje autor, że „utwory semazjologiczne ubogie w elementy“ powstają też bez poprzedniego porównania i przeniesienia znaczenia (s. 125). Nie jest jasne, na jakiej zasadzie w pewnych wypadkach zakłada się porównanie i przeniesienie znaczenia, w innych nie. Różnica między jednymi a drugimi może być w każdym razie wyłącznie psychologiczna, nie językowa.

W związku z treścią omawianego rozdziału próbuje autor ustalić ściśle znaczenie terminów *abstrakcyjny* i *konkretny* (s. 121 i n.); próba ta jest nieporadna i nie czyni najbardziej podstawowych odróżnień (nie jest zresztą specjalnie gorsza od innych prób semantyki tradycyjnej). Nie mamy miejsca na bliższe rozpatrzenie tej sprawy, ale musimy się zająć innym

rozdzieleniem, które Kronasser czyni w związku z tą sprawą. Doszedłszy do wniosku, że terminów *abstrakcyjny* i *konkretny* najlepiej w językoznawstwie unikać, Kronasser radzi zamiast tego „mit den Verwendungsmöglichkeiten der Wörter einerseits, den Elementen (= Qualitäten oder Merkmalen) und wesenhaften Beziehungen der Bedeutungen andererseits zu operieren“ (s. 122). Podejmuje tu Kronasser odróżnienie Porziga¹⁷ uwzględnione przedtem w tym samym rozdziale, choć bez definicji. Twierdzi tam mianowicie, że przy utracie „konkretyzmu“ znaczenia stają się abstrakcyjne, czyli ubogie w elementy (ta definicja abstrakcyjności jest wadliwa); jednocześnie jednak „wesenhafte Bedeutungsbeziehungen“ stają się bogatsze i rośnie ilość „możliwości użycia“ (s. 118). Wyjaśnia dalej przykładowo to twierdzenie: ie. **wegh-* mogło mieć jako podmiot tylko zwierzę, jako dopełnienie bliższe — wóz lub sanki; to są najstarsze „związki znaczeniowe“, widoczne w licznych przykładach: stind. *vahana-* ‘zwierzę pociągowe’, *vaha-* ‘ramię zwierzęcia jarzmowego’, *ḍhos*, łac. *vehis*, stirl. *fēn*, stmac. *vozz*, lit. *vežimas*, stwniem. *wagan* ‘wóz’, stisl. *vagar* pl., lit. *važis* ‘sanki’ itd. Najstarsze znaczenie jest zatem mniej więcej *‘ciągnąć wóz lub sanki (tylko o zwierzęciu)’. Występuje jednak tendencja do rozluźnienia i rozszerzenia „związków znaczeniowych“, przez co rozszerzają się „możliwości użycia“. W rezultacie najmłodszym znaczeniem jest ‘poruszać z miejsca’ w stwniem. *weggen* ‘poruszać’ i in. (s. 118).

Obecnie autor dochodzi do stwierdzenia ogólnego, że im mniej „elementów“, tym więcej „związków znaczeniowych“ i „możliwości użycia“ (stosunek jest odwrotnie proporcjonalny i jest odpowiednikiem odwrotnie proporcjonalnego stosunku między „treścią pojęć“ a ich „zakresem“, s. 122). To prowadzi do wymienionej wyżej „generalizacji“ i „izolacji“, których wynikiem są dość ogólne znaczenia, np. *machen*, *hohl*, *Liebe*, *Bekanntschaft* itd.

Do sprawy „związków znaczeniowych“ wraca autor później i dopiero tam określa je bliżej (zob. niżej, s. 201); takie rozmieszczenie materiału nie jest godne zalecenia. Tutaj wypada zauważyć, że terminy „związki znaczeniowe“, „elementy“ i in. nie są zdefiniowane i dlatego sam autor nie może ich używać ściśle. Rozróżnienie Porziga jest cenne, ale wymaga wiele pracy, aby mogło być używane skutecznie; konieczne jest np. wyraźne odróżnienie cech i relacji (lub cech nierelacyjnych i relacyjnych)¹⁸. Co się tyczy propozycji unikania terminów *abstrakcyjny* i *konkretny* i posługiwania się wyłącznie wymienionymi wyżej (s. 16) terminami, jest rzeczą widoczną, że proponowane terminy pokrywają zaledwie część

¹⁷ W. Porzig, *Wesenhafte Bedeutungsbeziehungen*, PBB 58 (1934), 70 i n.

¹⁸ Zob. *Zagadnienia teorii zdań względnych* (Prace Wrocł. Tow. Nauk. A 31), Wrocław 1952, s. 71 i n.

wypadków, w których autor przedtem użył terminów *abstrakcyjny* i *konkretny* (i to nie zawsze właściwie).

Znaczenia będące wynikiem „generalizacji“ i „izolacji“ mogą ulec „zagęszczeniu“ (według Bréala „*épaississement du sens*“), np. łac. *amor*, niem. *Bekanntschaft* w odniesieniu do określonych osób itd. Definicja tej zmiany u Kronassera jest niewystarczająca.

12. *Konkretyzm wtórny*. Zwięźlenie znaczenia, czyli „determinacja“ (w zupełnie specjalnym znaczeniu tego terminu, znanym w semantyce tradycyjnej), jest odwrotnością omówionych wyżej zmian znaczeniowych (s. 127). Np. gdyby istniał tylko „konkretyzm“, to wobec stwniem. *bëro* ‘niedźwiedź’, lit. *bëras* ‘brunatny’ (tak samo gdzie indziej), należałoby sądzić, że znaczenie ‘koloru niedźwiedziego’ \Rightarrow ‘brunatny’. Ale wymieniony pierwiastek używany też jest w stosunku do innych zwierząt (np. bobra); nadto zachowany jest dawny wyraz oznaczający niedźwiedzia (*ἄρκτος*, łac. *ursus*) i wreszcie znane jest określanie niedźwiedzia nazwami wywołanymi przez tabu. A więc w danym wypadku ‘bury’ \Rightarrow ‘niedźwiedź’ (s. 128). „Konkretyzm“ zanika, gdy występuje dyferencjacja zawodowa (zob. wyżej, s. 198), ale wśród powstających wtedy środowisk rozwija się często „konkretyzm wtórny“ (s. 130), choć występuje on i poza tym (s. 128).

13. *Pole znaczeniowe*. Rozdział ten traktuje o jednym z ważniejszych problemów semantyki: współzależności znaczeń mających elementy wspólne. Voigt (1874) wykazał przesunięcie znaczeń, które ilustrujemy następującą tabelą (wyrazy zbadane przez Voigta):

<i>Quod oportet</i>	<i>damnum</i>	<i>noxia</i>	<i>culpa</i>	<i>casus</i>	<i>fortuna</i>
↓	↓	↓	↓	↓	↓
‘co należy’	‘zobowiązanie prawne’	‘szkoda’	‘wina’	‘zaniedbanie’	‘wypadek’

Strzałki pionowe oznaczają pierwotne przyporządkowanie wymienionych terminów prawnym znaczeniom. Mniej więcej od Lex Aquilia (III a. C.) znaczenie *damnum* przesuwa się, jak wskazuje strzałka ukośna; wywołuje to przesunięcie całego systemu i ustalenie się go, jak wskazują strzałki ukośne. *Fortuna* wypada z omawianego systemu terminów prawnych; *quod oportet* zachowuje naturalnie swe ogólnojęzykowe znaczenie (system znaczeń prawniczych ujęty jest w linie pionowe). Podobne obserwacje czynili Heerdegen i Osthoff, najwięcej w tej sprawie uczynił R. M. Meyer¹⁹. Odróżnia on naturalne „systemy znaczeń“ (klasy drzew, zwierząt, części ciała, materiałów, narzędzi, zjawisk natury itd.), sztuczne (ciągi tytułów, rang, części maszyn itd.) oraz półsztuczne (termino-

¹⁹ *Bedeutungssysteme*, Zeitschr. f. vergl. Sprachforschung 43 (1910), s. 352 i n.

logia myślowa, zawodowa, określenia wartości etycznych, uczuć itd.). Meyer odróżnia najbardziej podstawowe „systemy znaczeń“, np. „posuwanie się“ (‘biec’, ‘wyruszać’ itd.), stwierdza, że wyraz może należeć do kilku „systemów znaczeń“ oraz, że w leksyku języków nie ma jednolitej zasady. Późniejsze badania (Ipsen, Trier, Weisgerber, Jolles) nie zmieniły istotnych wyników R. M. Meyera: należy do trwałych zdobyczy semantyki tradycyjnej, że istnieją „pola znaczeniowe“ (termin ten nie jest godny polecenia, choć jest najczęściej używany), które mogą się nie zmieniać pomimo opisanych wyżej przesunięć i których budowa umożliwia lub ułatwia ustalenie znaczenia poszczególnych ogniw; wreszcie to, że zmiana znaczenia jednego ogniwa może prowadzić do zmian znaczeń innych ogniw („przesunięcie synonimów“, *HbSem*, s. 136—137). Wypada zauważyć, że wyniki te zostały osiągnięte przed znaną teorią Saussure’a o zależności wartości („valeur“) wyrazu od wyrazów o znaczeniu zbliżonym.

Ważnym uzupełnieniem tych wyników są badania Porziga²⁰, który ustala „istotne związki znaczeniowe“ („wesenhafte Bedeutungsbeziehungen“) zespalaające „pola znaczeniowe“; nie można się jednak zgodzić z identyfikacją „istotnych związków znaczeniowych“ z „czynnikiem dyferencjującym znaczenie“ R. M. Meyera, choć jest między nimi ścisły związek. Porzig wykazał diachroniczną zmienność „pól znaczeniowych“; szczególnie języki nowożytne mają tendencję do przekształcania dawnych „pól znaczeniowych“. Tzw. zwężenie znaczenia (jego „determinacja“ lub „specjalizacja“, zob. wyżej, s. 200) odpowiada uszczupleniu „istotnych związków znaczeniowych“, z czym łączy się także uszczuplenie „pól znaczeniowych“, do których wyraz może należeć.

Pewien związek z opisanymi zjawiskami mają konsojacje zbadane głównie przez Sperbera²¹ polegające na tym, że wyraz używany jest szczególnie chętnie w jakimś określonym związku, np. szereg: *Ankunft — Freude — froh — lachen* dla okresu średnio-niemieckiego (Sperber; podobny szereg można by stwierdzić i dla innych języków).

Tych znanych wyników nie można uważać za stojące na obecnym poziomie nauki, ale są one godne podziwu, jeśli się zważy wadliwą metodę i przestarzałe podstawowe twierdzenia semantyczne, na których się opierała semantyka tradycyjna. Zaslugą Kronassera jest próba połączenia wyników różnych autorów, które dotyczą różnych choć pokrewnych problemów, w pewien zespół. Językoznawstwo nowoczesne nie zdążyło jeszcze dojść w tych sprawach i w wielu innych tu przedstawionych do wyraźnie lepszych i pewnych wyników; znajomość i wykorzystanie wyników semantyki tradycyjnej są bezwarunkowo potrzebne językoznawstwu funkcjonalnemu.

²⁰ Szczególnie *op. cit.* wyżej, przyp. 17.

²¹ H. Sperber, *Einführung in die Bedeutungslehre*, 1923.

14. *Kalka*. Kronasser rozpatruje tylko kalkę leksykalną, co się zgadza z przyjętym przez autora ograniczeniem treści książki. Autor określa „znaczenia ekwiwalentów w różnych językach“ jako specjalnego rodzaju pola znaczeniowe; dlatego specjalnego rodzaju, że nie są one wszystkim dostępne (s. 140). Bardziej istotne jest to, że nie należą do jednego języka i dlatego nie są właściwie „polami znaczeniowymi“. Kronasser słusznie określa kalkę jako „wypełnienie niecałkowitej relacji“ (s. 140); ale nie chodzi tu o relację między „polami znaczeniowymi“, lecz między semantyzmem wyrazu (właściwie w tym wypadku: morfemu) języka *M* a semantyzmem wyrazu języka *N*, jeżeli semantyzmy te nie są identyczne, ale mają elementy wspólne. Innymi słowy kalka to „przyjęcie znaczenia z języka obcego przez wyraz, który w innym znaczeniu jest synonimem tamtego“²², np. niem. *Tochter* ma znaczenie ‘junges Mädchen’ w *Töchter-schule* z fr. *fille*; niem. *Ente* ma znaczenie ‘falszywa wiadomość’ z fr. *canard* (*HbSem*, s. 140).

Od takich kalk, które nazywa „Bedeutungslehnwörter“, odróżnia Kronasser (za Singerem²³) „Bildungslehnwörter“, np. composita występujące w tekstach łacińskich od czasów Enniususa pod wpływem greckiego eposu i greckich dzieł naukowych: *altivolans* według *ὄψιπέτης*, *auricomus* według *χρυσσοκόμης*, *accentus* (*προσφδία*), *veriloquium* (*ἔτυμολογία*) itd. Z niem. przytacza Kronasser m. in. *Durchlaucht* (part. do *durchleuchten*) według łac. (*vir*) *Illustris*; *der Heide* (śrniem. substantywizowany przym. *heiden* m.) według *paganus*; *Zwieback* (wl. *biscotto*); *Ausstellung* (fr. *exposition*) i in.

Kronasser jest zdania, że w tych wypadkach nie było niepełnej relacji, lecz „własne środki językowe są w sposób semajologicznie bezładny („in semasiologisch disparater Weise“) napełnione elementem obcym i w ogóle potraktowane na sposób języka obcego, zwłaszcza pod względem słowotwórczym“ (s. 143). Określenie to jest niezadowolające: w rzeczywistości kalki tego typu mogą być odróżnione od poprzednich pod kilkoma względami: 1^o są to wyrazy, które nie występowały przedtem w tekstach języka biorącego, a więc zostały „utworzone“ dla celów kalki; 2^o Może się to odnosić naturalnie tylko do konstrukcji, a więc są one złożone z elementów istniejących przedtem w języku. Skalkowana może być: a) budowa konstrukcji (związek gramatyczny formalny występujący w danej konstrukcji) lub b) znaczenie konstrukcji (związek gramatyczny semantyczny). Klasyfikując omawiane przykłady należy określić, która z tych cech jest zasadą odróżnienia; otóż należą one do różnych typów (nie do jednego), wszystkie zaś typy (wraz z „Bedeutungslehnwörter“)

²² A. Debrunner, *Griechische Bedeutungslehnwörter im Latein*, Leipzig 1916, s. 17.

²³ S. Singer, *Lehnbedeutungen*, Zeitschr. f. d. Wortforschung 3 (1902), 222 i n.

są podklasami jednego rodzaju zjawiska, polegającego na przyjęciu mniej lub więcej ogólnego związku gramatycznego z innego języka²⁴.

15. *Paralelizm psychofizyczny*. Kronasser traktuje tu o wypadkach, gdy wyraz ma znaczenie należące do zjawisk fizycznych i znaczenie należące do zjawisk psychicznych. Np. łac. *statuo* 'usta(na)wiać', 'postanowić'; łac. *laedo*, gr. *κίδew* 'zranić', 'obrazić' itd. Autor jest zdania, że ta różnica sfery nie pozwala tu mówić po prostu o metaforze; należy mówić o transgresywnym przeniesieniu znaczenia, w przeciwieństwie do zwykłego (remanentnego) przeniesienia znaczenia (s. 145).

Ściśle związane z powyższym jest kompleks zjawisk (omówiony w rozdz. 16, pt. *Synestezje*) polegających na podobnym „paralelizmie” (językowym) między dziedzinami różnych zmysłów, np. *ὄξυς* 'ostry' — *ὄξύγαλα* 'zsiadłe mleko' (s. 151). Po omówieniu w rozdz. 17 wartości uczuciowej wyrazów przechodzi autor (w rozdz. 18 pt. *Przestrzeń, czas, przyczynowość*) do zjawisk semantycznych zbliżonych do faktów rozpatrzonych w rozdz. 15—16, lecz odnoszących się do kategorii wymienionych w tytule. Np. łac. *saepire* 'grodzić' — *saepe* 'często'; łac. *farcire* 'wypchać (czymś)' — *frequens* 'częsty'; łac. *inter* 'między' i 'podczas' itd.

19. *Wartość niekonwencjonalna głosek*. Nie możemy tych problemów omawiać szczegółowo z braku miejsca. Kronasser zajmuje stanowisko zgodne na ogół ze współczesnym stanem nauki, wynikające z faktu, że „większość wyrazów wszystkich języków jest pod względem dźwięczności („lautsymbolisch“) sprzeczna lub obojętna“ (s. 165). Ale autor wypowiada też wiele zdań budzących zastrzeżenia. Należałoby w tej sprawie powiedzieć, że wartość niekonwencjonalna nie należy ani do języka, ani do tekstu; należy też odróżnić czynniki psychiczne wiążące się z taką wartością, działające w pewnych okolicznościach przy tworzeniu nowego morfemu (np. w języku określonego dziecka: 'miska' *mum*, 'talerz' *mem*, 'gwiazdy' *mim-mim-mim*, cyt. Kronasser, s. 161), od czynnika, mocą którego istnieje związek między morfemem a znaczeniem w społeczeństwie, czynnika konwencjonalnego.

Kronasser nie kreśli granic tak wyraźnie. Na szczęście przypisywanie wartości znaczeniowej gloskom jest obecnie w językoznawstwie na ogół w zaniku. Że jednak nie należy tych spraw pozostawiać bez zbadania i krytyki, o tym świadczy m. in. dziwny pogląd E. Nidy, który uznaje, że część morfemu, może mieć znaczenie, np. *sl-* w *slip*, *slop* itd.²⁵

20. *Znaczenie a forma*. Rozdział poświęcony jest różnym zjawiskom natury formalnej, wiążącym się w różny sposób ze znaczeniem, np. tak

²⁴ Zob. *Correspondances de lexique et identités grammaticales*, Biuletyn PTJ, z. XII (1953), s. 44.

²⁵ E. A. Nida, *A System for the Description of Semantic Elements*, Word, vol. 7 (1951), no 1, p. 6.

zwana geminacja ekspresywna, przekształcenia wywołane przez tabu itd., upodobnienie przez bliskość znaczeń itd. Problemy te należą do semantyki marginesowo i nie możemy ich omawiać bez wyjaśnienia niektórych podstawowych zagadnień morfologicznych, na co nie ma miejsca.

21. *Rozrost zmian znaczeniowych.* Autor omawia wypadki, gdy wyraz (morfem) ulega licznym i rozgałęzionym zmianom znaczenia, przy czym dawne znaczenia nie giną w zupełności, tak że w rezultacie semantyzm wyrazu (morfemu) jest ogromnie rozwinięty, i skutki tego dla etymologii.

22. *Oznaczanie treści niezmysłowych.* Autor dochodzi na podstawie danych z różnych rodzin językowych do wniosku, że w dostępnym nam materiale językowym jest znikoma ilość wyrazów mających treść znaczeniową wyłącznie niezmysłową, a ich znaczenia przeważnie rozwinęły się ze znaczeń zmysłowych. Autor zastrzega się, że nie można z tego czynić wniosków glottogonicznych, gdyż najstarszy osiągalny dla nas stan jest niezmiernie daleki od jakiegokolwiek stanu pierwotnego (s. 188). Mimo to czyni ostrożny wniosek glottogoniczny, że potrzeba wyraźnych oznaczeń wymienionych treści w większej ilości wystąpiła, jak się zdaje, dość późno. Ale na taki wniosek brak danych, należałoby natomiast zwrócić uwagę na fakt nieustannego odnawiania się leksyku, także jego części oznaczającej treści zmysłowe lub związki między takimi treściami, z elementów oznaczających treści jak najbardziej pogładowe i dosadne; por. fakty wymienione w innym miejscu przez Kronassera, np. 'głowa' stind. *mürdhan* 'wyniosłość'; stmac. *glava*, lit. *galvā* 'łysina'; *κεφαλή* 'facjatka' („Giebel“; por. pol. *nadbudówka* w tymże sensie); łac. *caput* 'waza', zastąpione już w czasach historycznych przez *testa* 'skorupa', fr. *tête*; tak samo, jak spokrewnione z *caput* stwn. *houbit* (n. *Haupt*) zostało wyparte przez śrniem. *Kopf* 'Trinkgefäß', któremu z kolei w gwarach odpowiadają wyrazy typu *Kürbis* 'dynia' itp.; por. *HbSem*, s. 194.

23. *Resumpcja. Powody* („Veranlassungen“) *zmian znaczeniowych.* Zdaniem Kronassera nie ma ścisłego związku między określonymi powodami zmian a określonymi rodzajami zmian. Główną przyczyną („Ursache“) zmian jest zdaniem Kronassera rozpiętość między ograniczoną ilością wyrazów a nieskończoną różnorodnością zjawisk. Do tego dołącza się zmienność reakcji danego człowieka na zjawiska, potrzeba odnowienia wskutek słabnięcia wartości uczuciowej wyrazów (s. 192).

Powody zmian znaczeniowych dzieli Kronasser na prymarne i sekundarne. Sekundarne są te, które wynikają z faktów wyłącznie językowych („rein aus dem Gefüge der Sprache“), mianowicie wpływ przez konsocjację, przesuwanie się synonimów w „polach znaczeniowych“; nieco dalej określa je jako wynikające z „Ökonomie des Sprachgefüges“ (s. 197). Prymarne są „bezpośrednio natury materialnej, psychicznej lub fizjologicznej“ (s. 193). Powody materialne, czyli „Veranlassungen der sinn-

lich wahrnehmbaren Welt“: „zanik, zmiana lub powstawanie rzeczy, czynności, stanów“ (s. 196). Psychiczne dzieli autor na religijne i świeckie. Do pierwszej kategorii zalicza tabu językowe, które omawia dokładnie wraz z eufemizmem itp. Rezygnuje z dokładnej systematyki drugiej kategorii: dzieli je tylko na: a) indywidualne lub etniczne zmiany zjawiska psychicznego, np. indywidualne oraz występujące w określonych ramach geograficznych i czasowych różnice znaczenia; b) różne uczucia i dążenia psychiczne, które wymienia bez systematyzacji, np. dążenie do wygody, do wyraźności tekstu, grzeczność, ironia, żart itd. (s. 196—197).

Jako powody fizjologiczne wymienia synestezje (s. 197). Takie przedstawienie przyczyn zmian nie może być naturalnie zadowalające; autor zdaje się też uważać je raczej za zestawienie orientacyjne.

Żeby ocenić należycie pracę Kronassera należy zważyć między innymi, w jakich granicach autor mógł i chciał osiągnąć wyniki. Kronasser pisze z punktu widzenia semantyki tradycyjnej, a więc indywidualistyczno-psychologistycznej (np. młodogramatycznej) i nie uwzględnia zupełnie prac semantyki nowoczesnej. Nie chodzi tu o granice czasowe, gdyż autor powołuje się także na zupełnie nowe prace. Pomijanie prac przedstawiających wyniki najnowszych metod jest niewątpliwie wadą, ale nie pozbawia pracy Kronassera wartości jako przedstawienie wyników określonego typu badań semantycznych. Praca Kronassera nie przedstawia wyników obecnego stanu nauki, ale wartość przedstawionych przezeń wyników nie jest bynajmniej tylko historyczna.

W ramach w ten sposób ograniczonych autor wykonał pracę nie pozbawioną usterek, które wskazaliśmy wyżej, ale na ogół bardzo dobrą. Praca wykazuje opanowanie ogromnej ilości prac semantycznych, które powstały w ciągu stu lat (mniej więcej od połowy w. XIX). Jednak autor za mało uwzględnia prace pisane w innym języku niż niemiecki. Wykorzystane prace traktują o różnych językach i autor używa materiału ze wszystkich gałęzi języków indoeuropejskich i niektórych nieindoeuropejskich, głównie semickich, ugrofińskich, afrykańskich i innych języków azjatyckich.

Wykorzystanie prac dotychczasowych polega nie na okazjonalnym cytowaniu, nie jest też praca Kronassera powierzchowną kompilacją powtarzającą wyniki innych. Jest to raczej próba połączenia wszystkich dotychczasowych wyników w organiczną całość; w próbie tej zaciera nawet autor różnice poglądów szkół tradycyjnych (zob. wyżej s. 188). Stworzony przez niego system nie jest specjalnie oryginalny i nawet w granicach semantyki tradycyjnej można było niejedno zrobić lepiej, ale Kronasser powiązał fakty semantyczne badane przez różnych autorów, nieraz

„disiecta membra“, w kompleksy, które mogą mieć trwalszą wartość i to stanowi oryginalny wkład omawianej pracy do semantyki.

W granicach poglądów tradycyjnych wykazuje Kronasser znaczny zmysł krytyczny, na ogół wystrzega się częstych błędów łatwej glottogonii, przeciwnie — często zwraca uwagę na to, że osiągalny dla nas stan języków jest daleki od pierwotnego. Ostrzega przed złudzeniami, do których prowadzi korzystanie z rzekomego „znaczenia etymologicznego“ (s. 132—133). Używa zarówno materiału przedhistorycznego, jak historycznego. Należy jednak wymagać jeszcze większego usunięcia materiału przedhistorycznego z części dowodowej wszelkich prac o tematyce ogólnojęzykowej, szczególnie semantycznej. Materiał taki może służyć tylko jako potwierdzenie tego, co stwierdzono wyłącznie na podstawie materiału historycznie poświadczanego.

Wreszcie znaczna część wartości pracy Kronassera leży w pokazaniu w licznych przykładach dobrej pracy filologicznej i pracy historyczno-porównawczej na materiale semantycznym, praktyki i doświadczenia dziesiątków lat językoznawstwa porównawczego w dziedzinie semantyki. Wadliwe tradycyjne poglądy osłabiają tę wartość, ale mimo to jest ona znaczna, gdyż wady teorii nie wszędzie odbijają się na praktyce. Wypada przypomnieć, że językoznawstwo indywidualistyczno-psychologistyczne wyraźnie nie stosowało krańcowości swej teorii w praktyce.

W przekazaniu wymienionych pozytywnych wartości leży też trwalsza wartość pracy Kronassera, wartość cenna dla językoznawstwa nowoczesnego. W niektórych nowszych pracach z dziedziny językoznawstwa ogólnego obok cennych koncepcji można obserwować objawy godne ubolewania: często oderwanie się od materiału językowego, oderwanie się od dawnych wyników, przedstawianie nowych koncepcji bez dowodu i bez krytyki dawnych poglądów. W rezultacie można się spotkać z ponownym odkrywaniem rzeczy dawno znanych. W pracach językoznawstwa tradycyjnego można znaleźć wiele słusznych intuicji wyrażonych w twierdzeniach, które wymagają poprawienia, ale nie powinny być ignorowane. Semantyka nowoczesna nie przebadala znacznej części szczegółowych problemów opracowanych przez semantykę tradycyjną i byłoby niezgodne z dobrą metodą naukową ponownie odkrywać to, co po odrzuceniu błędnych stwierdzeń podstawowych, nieraz tylko błędnego sformułowania, będzie prawdziwe. Praca Kronassera ułatwia językoznawstwu nowoczesnemu umocnienie rozluźnionej ciągłości nauki przez organiczne zestawienie wyników językoznawstwa tradycyjnego; ułatwia również przywrócenie obowiązku ścisłej dokumentacji źródłowej, krytyki prac dotychczasowych i przedstawienia stanu problemu w pracach ogólnojęzykowych.

Sprawy administracyjne

WALNE ZGROMADZENIE PTJ

Dnia 27 maja 1957 r. odbyło się w Krakowie walne zgromadzenie PTJ. Chwilą milczenia uczczono pamięć ostatnio zmarłego członka, H. Kurówny. Sprawozdanie złożyli sekretarz i skarbnik Towarzystwa oraz redaktor Biuletynu PTJ, T. Milewski.

Po udzieleniu Zarządowi absolutorium w miejsce statutowo ustępujących członków Zarządu: H. Safarewiczowej, W. Taszyckiego i L. Zabrockiego, wybrano I. Bajerową, L. Kaczmarską i M. Rudnickiego. Zarząd ukonstytuował się wybierając na prezesa W. Doroszewskiego, wiceprezesa J. Kuryłowicza, sekretarza W. Mańczaka, skarbnika I. Bajerową.

Przyjęto 34 nowych członków, wskutek czego liczba członków PTJ wzrosła do 242.

XVII ZJAZD NAUKOWY PTJ

W dniach 27—28 maja 1957 r. odbył się XVII zjazd naukowy, na którym wygłoszono następujące referaty:

1. Z. Klemensiewicz: *O znaczeniu stosunkowym struktur składniowych.*

Dysk.: Jodłowski, Kuraszkiewicz.

2. W. Doroszewski: *Uwagi o semantyce i składni.*

Dysk.: Zabrocki, Lewicka, Kuraszkiewicz, Klemensiewicz.

3. S. Skorupka: *Frazeologia a składnia.*

Dysk.: Klemensiewicz, Nitsch, Górny, Doroszewski.

4. N. Perczyńska: *Ze składni mówionego języka polskiego.*

Dysk.: Nitsch, Klemensiewicz, Sobierajski, Górny.

5. Z. Gołąb: *Problem podmiotu.*

6. R. Awanieszow: *O systemie fonetycznym języka.*

Dysk.: Zabrocki, Doroszewski.

7. H. Lewicka: *Oboczne typy nazw czynności we francuszczyźnie XVI w.*

Dysk.: Doroszewski, Rudnicki, Mirowicz, Gołąb, Klemensiewicz.

8. J. Puzynina: *Semantyka w „Thesaurusie“ Knapskiego.*

Dysk.: Safarewicz, Lewicka, Szlifersztejn, Doroszewski.

9. S. Strelcyn: *Materiały do badań nad fonetyką języka koptyjskiego.*

CZŁONKOWIE TOWARZYSTWA W DNIU 28. 5. 1957 r.

- Adamus Marian, Wrocław
 Antkowski Ferdynand, Poznań
 Augustynowicz-Ciecierska Henryka, Kraków
 Bajerowa Irena, Kraków
 Bal Józef, Kraków
 Bargielówna Maria, Łódź
 Bartnicka Barbara, Warszawa
 Bartula Czesław, Kraków
 Basara Anna, Warszawa
 Basara Jan, Warszawa
 Bąk Piotr, Łódź
 Bąk Stanisław, Wrocław
 Bizoń Franciszek, Kraków
 Bobowska-Kowalska Maria, Kraków
 Bogusławski Andrzej, Warszawa
 Borecki Marian, Kraków
 Borek Henryk, Opole
 Brajerski Tadeusz, Lublin
 Braun Jan, Warszawa
 Buch Tamara, Warszawa
 Budzyk Kazimierz, Warszawa
 Butler Danuta, Warszawa
 Bzdęga Andrzej, Poznań
 Chłudzińska Jadwiga, Warszawa
 Chłędowska Krystyna, Wrocław
 Chmielewski Janusz, Warszawa
 Chmura Maria, Warszawa
 Cienkowski Witold, Warszawa
 Cimochoński Waclaw, Poznań
 Cyran Władysław, Łódź
 Czoehrański Jan, Warszawa
 Dejna Karol, Łódź
 Dhuska Maria, Kraków
 Dobeszowa Stanisława, Kraków
 Dobrzyński Walenty, Opole
 Doroszewski Witold, Warszawa
 Drabiński Stanisław, Poznań
 Frančić Vilim, Kraków
 Furdal Antoni, Kraków
 Furmanik Stanisław, Warszawa
 Galas Piotr, Bochnia
 Glinka Stanisław, Warszawa
 Gniadek Stanisław, Poznań
 Gołąb Zbigniew, Kraków
 Gosiewska Zofia, Łódź
 Górecka Wanda, Kraków
 Górny Wojciech, Lublin
 Górski Konrad, Toruń
 Gruchmanowa Monika, Poznań
 Grzegorzycowa Renata, Warszawa
 Harasimowicz Irena, Warszawa
 Harrer-Pisarkowa Krystyna, Kraków
 Heintseh Janina, Wrocław
 Heintseh Karol, Wrocław
 Heizn Adam, Kraków
 Herniczówna Wanda, Kraków
 Hołubowicz Kazimierz, Wrocław
 Holyńska-Baranowa Tacja, Warszawa
 Honowska Maria, Kraków
 Horodyska Halina, Warszawa
 Hrabec Stefan, Łódź
 Iglukowska Teresa, Warszawa
 Ingarden Roman, Kraków
 Jassem Wiktor, Poznań
 Jaworek Piotr, Kraków
 Jaworski Michał, Warszawa
 Jodłowski Stanisław, Kraków
 Judycka Irmiona, Warszawa
 Juraszek Maria, Warszawa
 Jurkowski Eugeniusz, Warszawa
 Kaczmarek Leon, Lublin
 Kalicka Krystyna, Kraków
 Kalicki Tadeusz, Kraków
 Kamińska Ewa, Warszawa
 Kamińska Krystyna, Łódź
 Kamińska Maria, Łódź
 Kamionek Jadwiga, Warszawa
 Karaś Mieczysław, Kraków
 Karolak Stanisław, Warszawa
 Karplukówna Maria, Kraków
 Kempf Zdzisław, Wrocław
 Kerner-Sokołowska Teresa, Warszawa
 Klemensiewicz Zenon, Kraków
 Klimkowa Kazimiera, Kraków
 Koneczna Halina, Warszawa
 Konieczna Jadwiga, Kraków
 Kossowska Maria, Lublin
 Kotański Wiesław, Warszawa
 Kraszewska Krystyna, Warszawa
 Kreja Bogusław, Poznań
 Kubička Janina, Kraków
 Kucala Marian, Kraków
 Kudzinowski Czesław, Poznań
 Kupiszewski Władysław, Warszawa
 Kuraskiewicz Władysław, Poznań
 Kurkowska Halina, Warszawa
 Kurz Zofia, Warszawa

- Kuryłowicz Jerzy, Kraków
Kuziorowa Anna, Kraków
Lankiewicz Danuta, Warszawa
Lehr-Splawiński Tadeusz, Kraków
Leszczyński Zenon, Kraków
Lewicka Halina, Warszawa
Lindertówna Bronisława, Lublin
Łachówna Kazimiera, Warszawa
Łapiński Ireneusz, Wyszaków
Łaszewski Stefan, Warszawa
Lesiów Michał, Lublin
Łęgowska Antonina, Kraków
Makowska Irena, Warszawa
Malcówna Maria, Kraków
Mally Janina, Warszawa
Małecka-Pałaszowa Halina, Kraków
Mantel-Niećko Joanna, Warszawa
Mańczak Witold, Kraków
Mayenowa Maria Renata, Warszawa
Mianowska Zofia, Warszawa
Milewski Tadeusz, Kraków
Miłkowska Anna, Kraków
Mirowicz Anatol, Warszawa
Misz Henryka, Toruń
Mocarska Barbara, Warszawa
Morawska Ludmiła, Lublin
Moroń Bogusław, Toruń
Moszyński Kazimierz, Kraków
Moszyński Leszek, Poznań
Myślicówna Stanisława, Kraków
Namysłowska Wanda, Kraków
Nitsch Kazimierz, Kraków
Nowińska Maria, Warszawa
Obrebska-Jabłońska Antonina, Warszawa
Olesińska Helena, Kraków
Olszewska Irena, Warszawa
Orłó Teresa, Kraków
Orzechowska-Zielicz Hanna, Warszawa
Ossowski Leszek, Wrocław
Ostrowska Ewa, Kraków
Otwinowska Barbara, Warszawa
Paderewska Maria, Warszawa
Pałkowska Jadwiga, Warszawa
Pankowski Czesław, Warszawa
Pawłowski Eugeniusz, Nowy Sącz
Perczyńska Nina, Warszawa
Pilich Jan, Ciechanów
Pilszczykówna Nina, Warszawa
Pluta Feliks, Opole
Pobożniak Tadeusz, Kraków
Polański Kazimierz, Kraków
Pomianowska Wanda, Warszawa
Popowska Hanna, Warszawa
Puzynina Jadwiga, Warszawa
Radewa Sabina, Kraków
Radłowski Marian, Kraków
Ranoszek Rudolf, Warszawa
Reczek Stefan, Wrocław
Rejchan Jerzy, Kraków
Reszkiewicz Alfred, Warszawa
Rospond Stanisław, Wrocław
Rozental Jerzy, Łódź
Rudnicki Mikołaj, Poznań
Rusek Jerzy, Kraków
Rybicka Halina, Warszawa
Ryklówna Barbara, Warszawa
Rzesoś Rajmund, Warszawa
Safarewicz Jan, Kraków
Safarewiczowa Halina, Kraków
Saski Stefan, Poznań
Satkiewicz Alojza, Warszawa
Schlauch Małgorzata, Warszawa
Schneider Leszek, Kraków
Siatkowska Ewa, Warszawa
Siatkowski Janusz, Warszawa
Sieczkowski Andrzej, Warszawa
Siekierska Krystyna, Warszawa
Sinielnikoff Roxana, Warszawa
Siudut Andrzej, Kraków
Skorupka Stanisław, Warszawa
Skorupkówna Maria, Warszawa
Skubalanka Teresa, Toruń
Skulimowska Halina, Kraków
Sławski Franciszek, Kraków
Słoński Stanisław, Warszawa
Słuszkiewicz Eugeniusz, Toruń
Smoczyński Paweł, Łódź
Smył Józef, Warszawa
Sobierajski Zenon, Poznań
Spsychalska Grażyna, Warszawa
Stamirowska Zofia, Kraków
Stein Ignacy, Poznań
Stieber Zdzisław, Warszawa
Stoffel-Ożogowa Ewa, Wrocław
Stopa Roman, Kraków
Strelcyn Stefan, Warszawa
Strzyżewska Alina, Warszawa
Styczek Irena, Warszawa
Szewczykówna Janina, Warszawa
Szkilądź Celina, Warszawa

- Szkiładź Hipolit, Warszawa
 Szlifersztejn Salomea, Warszawa
 Szule Aleksander, Poznań
 Szweykowska Helena, Wrocław
 Szydłowska Barbara, Poznań
 Szymczak Mieczysław, Warszawa
 Ścieborzanka Alina, Warszawa
 Śmiech Witold, Łódź
 Tańczycki Witold, Kraków
 Tokarski Jan, Brwinów
 Tomczyszyn Teresa, Warszawa
 Topolińska Zuzunna, Warszawa
 Truszkowski Witold, Kraków
 Trzeźniowska Lidia, Kraków
 Turska Halina, Toruń
 Urbańczyk Stanisław, Kraków
 Warchoń Stefan, Lublin
 Wędkiewicz Stanisław, Paryż
 Wieczorkiewicz Bronisław, Warszawa
 Wierzchowska Bożena, Warszawa
 Wierzchowski Józef, Warszawa
 Wikarjak Jan, Poznań
 Willman-Grabowska Helena, Kraków ¹
- Winkler-Leszczyńska Irena, Kraków
 Wirkus Stanisława, Warszawa
 Witkowski Wiesław, Kraków
 Wojtowicz Janina, Warszawa
 Woronczak Jerzy, Wrocław
 Wysocka Felicja, Kraków
 Zabrocki Ludwik, Poznań
 Zagórski Zygmunt, Poznań
 Załupska-Jeżowa Maria, Warszawa
 Zamościńska-Kucalowa Joanna, Kraków
 Zareba Alfred, Kraków
 Zarebina Maria, Kraków
 Zawadowski Leon, Wrocław
 Zdancewicz Tadeusz, Poznań
 Zdarski Kazimierz, Warszawa
 Zduńska Helena, Warszawa
 Zembatówna-Michalakowa Maria, Wrocław
 Zierhoffer Karol, Poznań
 Ziętkówna Aleksandra, Kraków
 Zwoliński Przemysław, Warszawa
 Żłabowa Janina, Zabrze

¹ Zmarła 31. X. 1957 r.



SPIS RZECZY — TABLE DES MATIÈRES

Artykuły

L. Zawadowski, La signification du morphème	3
T. Milewski, Ewolucja morfologiczna indoeuropejskich złożonych imion osobowych	37
J. Kuryłowicz, O jedności językowej bałtosłowiańskiej	70
M. Karaś, Ze studiów nad polskimi grupami spółgłoskowymi	115
M. Steffen, Częstość występowania głosek polskich	145
A. Zaręba, Uwagi o geografii słowotwórczej	165

Recenzje

W. Jassem, R. Jakobson and M. Halle, <i>Fundamentals of Language</i>	175
W. Jassem, Charles F. Hockett, <i>A Manual of Phonology</i>	181
L. Zawadowski, O próbie syntezy semantyki (H. Kronasser, <i>Hand- buch der Semasiologie</i>)	187

Sprawy administracyjne

Walne Zgromadzenie PTJ	209
XVII Zjazd naukowy PTJ	209
Członkowie Towarzystwa w dniu 28. V. 1957	210

Société Polonaise de Linguistique

L'organe de la Société est le Bulletin. Il paraît en fascicules libres. Les articles peuvent être rédigés en polonais, anglais, français ou russe et doivent être dactylographiés.

Comité de Rédaction:

Rédacteur: Tadeusz Milewski, professeur à l'Université de Cracovie

Membres:

Witold Doroszewski, professeur de langue polonaise à l'Université de Varsovie; Jerzy Kuryłowicz, professeur de linguistique générale à l'Université de Cracovie; Kazimierz Nitsch, professeur honoraire à l'Université de Cracovie; Stanisław Wędkiewicz, professeur de philologie romane à l'Université de Cracovie.

Prière d'adresser tout ce qui concerne la Rédaction (articles, comptes rendus, livres, revues, etc.) Cracovie, rue Gołębia 20, III.

Les membres de la Société reçoivent le Bulletin contre versement d'une cotisation annuelle. Les personnes et les établissements ne faisant pas partie de la Société peuvent se procurer le Bulletin en s'adressant à la Rédaction.